

**UNIVERSAL
LIBRARY**

OU_214073

**UNIVERSAL
LIBRARY**

QUP—831—5-8-74—15,000.

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No 848.08 Accession No.

Title

This book should be returned on or before the date last marked below.

SELECTIONS FROM FRENCH AUTHORS

post Graauare Library
College of Arts & Cemmercs. 0. u

BY

L. J. GARDINER, MA.

LATE SENIOR FRENCH MISTRESS, PERSE SCHOOL FOR GIRLS, CAMBRIDGE
AUTHOR OF "OUTLINES OF FRENCH LITERATURE"

LONDON

UNIVERSITY TUTORIAL PRESS LTD.

CLIFTON HOUSE, EUSTON ROAD, N.W. 1

p.G

Published 1939

Reprinted 1945, 1948

PRINTED IN GREAT BRITAIN BY UNIVERSITY TUTORIAL PRESS LTD., FOXTON
NEAR CAMBRIDGE

PREFACE

THIS collection of modern French extracts in prose and verse is intended for the use of candidates preparing for the Intermediate Arts Examination of the University of London and other examinations of similar standing where ability to read literary French is required. The period covered by the extracts in this book is from the end of the eighteenth century to 1920.

The extracts, both prose and verse, have been chosen for their literary value. They are Arranged roughly in chronological order under their authors' names. It will be found that the main literary schools since 1800 are differentiated, and that all *genres* are represented. Thus there are extracts from the chief lyric poets, dramatists, novelists, historians, and critics in the three divisions of the book, and no great writer is unrepresented. Passages have been chosen not only for their literary beauty and interest, but also for their richness in useful idioms and constructions. The majority of the prose passages are of appreciable length, and thus are likely to be more interesting than shorter pieces.

The notes explain difficulties of language and subject-matter, the latter being touched on only where some explanation seems needed for a proper understanding of the *text*.

The book is based upon two former Readers issued by the University Tutorial Press, viz. the *Matriculation Modern French Reader* and the *Intermediate French Reader*, in which acknowledgments are made to a number of publishers who very kindly gave the necessary permission for the reproduction of copyright extracts, many of which are re-included in the present work. For permission to include additional passages acknowledgments are gratefully made to Messieurs Albin Michel, Alphonse Lemerre, Albert Messein, Eugene Fasquelle and Calmann-L&vy, and to the Societe du Mercure de France.

CONTENTS

PRE-ROMANTICISM

1. Le Solitaire des Alteganys .
2. Des iSglises gothiques
3. Le Parthenon
4. De la langue allemande, dans ses rapports
l'esprit de conversation

ROMANTICISM

5. L'isolement
6. Le Moujin de Saint-Point
7. De la servitude et du caractere du soldat
8. La Serieuse
9. L'Alcdeve
10. Waterloo
- '11. Lui
12. L'Interieur d'un edifice sous mer
13. In tenebris
14. Sonnet
15. L'Espoir
16. Un Brutus du seizieme siecle
17. Fabrice echappe de la prison
18. Un Salon a Paris en 1842
19. Un Brigand chevaleresque
20. Une Passion dans le desert
21. Le Cure de Tours
22. Les Jumeaux
23. L'Imprimerie
24. L'Orage d'octobre 1859
25. L'Indestructibilit6 du christianisme
26. Les Origines de la Revolution
27. Pierre Leroux
28. Les Devoirs de la critique contemporaine

REALISM

29. La Fontaine
30. Le Theatre anglais a lepoque de Shakespeare
31. Naufrage d'un bateau a vapeur
32. Charles X I I , roi de Suede ..
33. Premier sourire du printemps
34. Le Pot de fleurs
35. Vieux de la vieille

	PAGE
82. Soleil couchant	. 186
83. Clair de lune ..	. 187
84. L'Altee 187
85. Le Pitre. 188
86. Nocturne parisien	. 188
87. Le Nez de Cyrano	. 189

TWENTIETH CENTURY

88. La revoite	192
89. Le Rossignol . .	194
90. Egare	195
91. Le The	197
92. Ma Piece	199
93- L'Avare	202
94- Le Voyage	203
95- La Revolution de Neurambourg	204
96. Le Fils de Madame Bermance	208
97- La	<i>Celebrite</i> 211
98. Argoval	214
99- La Tour-Blanche	216
100. La Veuve	218
101. La Mort de Claude	221
102. Hiver au Canada	225
103. Regard de pauvre	227
104. Les Papillons	228
105. La Mer	229
106. Soir.	230
107. Petite amie	231
108. Couturiere	232
109. Le Passe qui file	233
110. Priere du serviteur	234
111. Les iStoiles eteintes	234
112. Pluie	<i>d'ete</i> 235
113. Les Tours au bord de la mer	236
114. Le Pere prodigue	237
115. Un Divorce	241
116. Le Fant6me	247
117. Le Retour	250
118. L'Ormeau	254
119. Gordon a Khartoum	258
120. Shelley a Eton	266
121. Andre* Gide au lycee	271
122. Le Roi	272
123. Versailles	275
124. Les Anglais de Kipling	278
125. Les Normands	282
126. La Guerre navale au moyen-age	286

SELECTIONS FROM FRENCH AUTHORS

PRE-ROMANTICISM

1. LE SOLITAIRE DES ALLEGANYS

Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure *pile* et maigre, sa physionomie simple et 10 sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de Thomme ne sans passions; on voyait que ses jours avaient *été* mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guerries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son breviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur 20 chrétien sur la terre.

Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, unealebasse pour puiser de l'eau, quelques vases, une bêche, un serpent familier et, sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des chrétiens.

30

L'homme des anciens jours se hata d'allumer du feu avec des lianes seches; il brisa du mais entre deux pierres, et, ayant fait un gateau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gateau eut pris au feu une belle couleur doree, il nous le servit tout brulant, avec de la creme de noix dans un vase durable. Le soir ayant ramene la serenite, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir a l' entree de la grotte. Nous le suivimes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de 10 l'orage 6taient jetes en desordre vers l'orient; les feux de l'incendie allume dans les forets par la foudre brillaient encore dans le lointain; au pied de la montagne, un bois de pins tout entier etait renverse dans la vase, et le fleuve roulait pele-mele les argiles detrempees, les troncs des arbres, les corps des animaux, et les poissons morts dont on voyait le ventre argente flotter a la surface des eaux.

Ce fut au milieu de cette scene qu'Atala raconta notre histoire au grand Genie de la montagne. Son coeur parut touchy, et des larmes tomberent sur sa barbe. " Mon
20 enfant, dit-il a Atala, il faut offrir vos souffrances a Dieu, pour la gloire de qui vous avez deja fait tant de choses; il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forets, secher ces torrents, se dissiper ces nuages: croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempete ne pourra pas apaiser les troubles du coeur de l'homme? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chdre fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler a J6sus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour epoux quand il sera digne de l'etre A ces mots je tombai aux genoux
des pleurs de joie; mais Atala devint pale comme la mort. Le vieillard me releva avec benignite et je m'aperqus alors qu'il avait les deux mains mutilees. Atala comprit sur le champ ses malheurs. "Les barbares?" s"cria-t-elle.

"Ma fille, reprit le pere avec un doux sourire, qu'est-ce que cela aupres de ce qu'a endure mon divin Maitre? Si

les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera un jour. Je les chéris même davantage en proportion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie, oft j'étais retourné, et od une illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais-je recevoir de mes travaux que d'avoir obtenu du chef de notre religion la permission de célébrer le divin sacrifice avec ces mains mutilées? Il ne me restait plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de 10 m'en rendre digne: je suis revenu au Nouveau-Monde consumer le reste de ma vie au service de mon Dieu.

" Il y a bientôt trente ans que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-deux que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs se sont graduellement adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette montagne. J'ai tâché, en leur apprenant les voies du salut, de leur 20 apprendre les premiers arts de la vie, mais sans les porter trop loin, et en retenant ces honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par ma présence, je me suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de ces solitudes et que je me prépare à la mort, que m'annoncent mes vieux jours/'

En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs 30 couvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et Ton entendait le frémissement des plantes qui, sachant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.—*Chateaubriand.*

2. DES EGLISES GOTHIQUES

Chaque chose doit Stre mise en son lieu, verite triviale a force d'etre repetee, mais sans laquelle, apres tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aime un temple egyptien a Athenes que les Egyptiens un temple grec a Memphis. Ces deux monuments, changes de place, auraient perdu leur principale beaute, c'est-A-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette reflexion s'applique pour nous aux anciens monuments du christianisme. Il est meme curieux de loremarquer que, dans ce sicle incredule, les poetes et les romanciers, par un retour naturel vers les moeurs de nos aieux, se plaisent a introduire dans leurs fictions des souterrains, des fant6mes, des chateaux, des temples gothiques: tant ont de charmes les souvenirs qui se Kent a la religion et a Thistoire de la patrie. Les nations ne jettent pas a l'ecart leurs antiques moeurs comme on se depouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment avec les nouveaux vetements une effroyable bigarrure.

- 20 On aura beau batir des temples grecs bien elegants, bien eclaires, pour rassembler le bon peuple de saint Louis, et lui faire adorer un Dieu metaphysique, il regrettera toujours ces Notre-Dame de Reims et de Paris, ces basiliques toutes moussues, toutes remplies des generations des decedes et des ames de ses peres; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency, sur laquelle il *soulait* se mettre *k* genoux durant la messe, sans oublier les sacrees fontaines oil il fut porte a sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lie a nos
- 30 moeurs; c'est qu'un monument n'est venerable qu'autant qu'une longue histoire du passe est pour ainsi dire empreinte sous ces voutes toutes noires de sicles. Voila pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bitir, et dont les echos et les ddmes se sont formes sous nos

yeux. Dieu est la loi éternelle; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait tout & coup reporté à ces temps où des cenobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre: on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce 10 qu'il est aujourd'hui; on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ces proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de 20 l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le module du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycamore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent 30 brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité.

Les deux tours hautaines plantées a l'entree de l'edifice surmontent les ormes et les ifs du cimetiére, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantot le jour naissant illumine leurs tetes jumelles, tantot elles paraissent couronnees d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphere vaporeuse. Les oiseaux eux-memes semblent s'y mprendre et les adopter pour les arbres de leurs forets: des corneilles voltigent autour de leurs faites et se perchent sur leurs galeries. Mais tout a coup des rumeurs confuses ios'6chappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayes. L'architecte chretien, non content de batir des forets, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attache au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roule dans la profondeur des bois. Les siecles, evoques par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique: le sanctuaire mugit comrae l'antré de l'ancienne Sibylle; et, tandis que l'airain se balance 20 avec fracas sur votre tete, les souterrains voutes de la mort se taisent profondement sous vos pieds.—*Chateaubriand*,

3. LE PARTHENON

Le lendemain 24, a quatre heures et demie du matin, nous montames a la citadelle: son sommet est environne de murs, moitie antiques, moitie modernes; d'autres murs circulaient autrefois autour de sa base. Dans Tespace que renferment ces murs se trouvent d'abord les restes des Propylees et les debris du temple de la Victoire. Le reste de l'espace est obstrue par les decombres des batiments anciens et nouveaux, et par les tentes, les armes et les 30 baraques des'Turcs.

Le rocher de la citadelle peut avoir a son sommet huit cents pieds de long sur quatre cents de large; sa forme est a peu pres celle d'un ovale, dont Tellipse irait en se retrecissant du cote du mont Hymette; on le dirait un

piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques Edifices qui le couronnaient

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentelique une teinte dorée semblable à celle des épis murs, ou des feuilles en automne.

10

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point d'ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve par exemple est ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un peristyle, d'un portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce portique occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice: l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte: dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias; dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens.

20

Tel était ce temple, qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes; l'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines; car on en aurait une très fausse idée, si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance; ou de pesant quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthenon! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde. Ictinus a recours à son art: il fait

a30

la colonne cannetee, et *V'eleve* sur des degres; par ce moyen il introduit presque la legerete du corinthien dans la gravite dorique. Pour tout ornement vous avez deux frontons et deux frises sculptees. La frise du peristyle se compose de petits tableaux de marbre regulierement divises par un triglyphe: a la *vrite*, chacun de ces tableaux est un chef-d'oeuvre; la frise de la cella regne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni: voila tout, absolument tout.

— *Chateaubriand.*

4. DE LA LANGUE ALLEMANDE, DANS SES RAPPORTS AVEC L'ESPRIT DE CONVERSATION.

En etudiant l'esprit et le caractere d'une langue, on apprend l'histoire philosophique des opinions, des moeurs et des habitudes nationales; et les modifications que subit le langage doivent jeter de grandes lumeres sur la marche de la pensee; mais une telle analyse serait necessairement tres metaphysique, et demanderait une foule de connaissances qui nous manquent presque toujours dans les langues Strangeres, et souvent meme dans la notre. Il faut done s'en tenir a l'impression generate que produit l'idiome d'une nation dans son etat actuel. Le frangais, ayant *ete* parte plus qu'aucun autre dialecte europeen, est & la fois poli par l'usage et acere pour le but. Aucune langue n'est plus claire et plus rapide, n'indique plus tegerement et n'explique plus nettement ce qu'on veut dire.

L'allemand se prete beaucoup moins a la precision et a la rapidite de la conversation. Par la nature meme de sa construction grammaticale, le sens n'est ordinairement compris qu'a la fin de la phrase. Ainsi, le plaisir d'interrompre, qui rend la discussion si anintee en France, et force *k* dire si vite ce qu'il importe de faire entendre, ce plaisir ne peut exister en Allemagne; car les commence-
30 ments de phrase ne signifient rien sans la fin; il faut laisser *k* chacun tout l'espace qu'il lui convient de prendre;

cela vaut mieux pour le fond des choses, c'est aussi plus civil, mais moins piquant.

La politesse allemande est plus cordiale, mais moins nuancee que la politesse francaise; il y a plus d'egards pour le rang et plus de precautions en tout. En France, on flatte plus qu'on ne manage, et, comme on a Tart de tout indiquer, on approche beaucoup plus volontiers des sujets les plus dSlicats. L'allemand est une langue tres brillante en pofeie, tres abondante en metaphysique, mais tres positive en conversation. 10

La langue francaise, au contraire, n'est vraiment riche que dans les tournures qui expriment les rapports les plus delies de la societe. Elle est pauvre et circonscrite dans tout ce qui tient a T imagination et a la philosophic Les Allemands craignent plus de faire de la peine qu'ils n'ont envie de plaire. De la vient qu'ils ont soumis autant qu'ils ont pu la politesse a des regies; et leur langue, si hardie dans les livres, est singulierement asservie en conversation, par toutes les formules dont elle est sur-charges 20

Je me rappelle d'avoir assiste, en Saxe, a une legon de metaphysique d'un philosophe celebre qui citait toujours le baron de Leibnitz, et jamais l'entrainement du discours ne pouvait l'engager a supprimer ce titre de baron, qui n'allait guere avec le nom d'un grand homme mort depuis pres d'un siecle.

L'allemand convient mieux a la poesie qu'a la prose, et *k* la prose ecrite qu'a la prose partee; c'est un instrument qui sert tres bien quand on veut tout peindre ou tout dire: mais on ne peut pas glisser avec l'allemand, comme avec 30 le francais, sur les divers sujets qui se presentent. Si Ton voulait faire aller les mots allemands du train de la conversation fran^aise, on leur oterait toute grace et toute dignity.

Quoique le sens des periodes allemandes ne s'explique souvent qu'a la fin, la construction ne permet pas toujours

de terminer une phrase par l' expression la plus piquante; et c'est cependant un des grands moyens de faire effet en conversation. L'on entend rarement parmi les Allemands ce qu'on appelle des bons mots: ce sont les pensees memes, et non Teclat qu'on leur donne, qu'il faut admirer.

—*Madame de Stael.*

ROMANTICISM

5. L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, *k* Vombre du vieux chene,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promene au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se deroule a mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues ecumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
La, le lac immobile etend ses eaux dormantes
Ou l'e toile du soir se leve dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnes de bois sombres,
Le crepuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit deja les bords de l'horizon.

Cependant, s'ellegant de la fleche gothique,
Un son religieux se repand dans les airs;
Le voyageur s'arrete, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mele de saints concerts.

Mais a ces doux tableaux mon ame indifferente
N"eprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une *kme* errante:
Le soleil des vivants n"chauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud *k* l'aquilon, de Taurore au couchant,
Je parcours tous les points de Timmense etendue,
Et je dis: Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumiferes,
Vains objets dont pour moi le charme est envois?
Fleuves, rochers, forSts, solitudes si cheres,
Un seul etre vous manque et tout est depeuple!

Quand le tour du soleil ou commence ou s'acheve,
 D'un oeil indifferent je le suis dans son cours;
 En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se leve,
 Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carriere,
 Mes yeux verraient partout le vide et les deserts;
 Je ne desire rien de tout ce qu'il eclaire;
 Je ne demande rien a l'immense univers.

Mais peut-etre au dela des bornes de sa sphere,
 Lieux ou le vrai soleil eclaire d'autres cieux, 10
 Si je pouvais laisser ma depouille *k* la terre,
 Ce que j'ai tant reve paraissait *k* mes yeux!

La, je m'enivrerais *k* la source ou j'aspire;
 La, je retrouverais et Tespoir et l'amour,
 Et ce bien ideal que toute *kme* desire,
 Et qui n'a pas de nom au terrestre sejour!

Que ne puis-je, porte sur le char de l'Aurore,
 Vague objet de mes vceux, m'elancer jusqu'a toi!
 Sur la terre d'exil pourquoi reste-je encore?
 Il n'est rien de commun entre la terre et moi. 20

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
 Le vent du soir s'eleve et l'arrache aux vallons;
 Et moi, je suis semblable *k* la feuille fctrie:
 Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

—*Lamartine.*

6. LE MOULIN DE SAINT-POINT

La nature est un grand artiste, quand on la laisse conformer elle-meme ses moyens *k* son but. Ce moulin en est la preuve. Je ne passe jamais par ce village sans 30 admirer cette combinaison irreflechie, qui fait de cette construction du hasard un modele de pittoresque raisonne. Ainsi, Thiver la riviere deborde et noie les pres: il a fallu batir la maison au-dessus de ces debordements; elle s'est

assise par necessity sur le rocher, d'ou elle voit et d'ou elle est vue.

Il a fallu que le courant de Tecluse tombat sur les palettes de la roue du moulin pour faire mouvoir la meule: la maison a du tourner un de ses flancs a la riviere pour tendre sa roue a l'eau; l'ecluse a mi-cote, l'eau qui s'en Schappe en faisant cascade contre les murs, les mousses verd&tres qui s'y attachent et qui donnent aux soubassements Tappareance du vert antique; les murmures et les ronflements de la chute du ruisseau impatient de jaillir de 10 l'ecluse; les scintillements de ses gouttes ecumeuses k travers les branches et sur les feuilles trempees des vernes; les rideaux de peupliers et de platanes qui ont poussees'eux-memes, les pieds dans le ruisseau, et qui entre-croisent leurs rameaux de diverses teintes sur le toit de tuiles rouges comme un second toit; la cavite au flanc de la maison, d'ou le moyeu tend la roue a l'ecluse, et qui ressemble a une grotte sombre voitee de brume; le colombier qu'il a fallu ajouter ensuite au moulin, parce que le pigeon suit le grain qui tombe; la tour carrSe qu'il a fallu elever d'un 20 etage au-dessus du toit de la maison, pour que les ramiers reconnussent de loin leur repaire au-dessus des arbres; le sentier tournant qu'il a fallu tracer a la pioche sur les flancs du mamelon, dans le sable jaune, pour que les anes et les chars des hameaux voisins le gravissent sans peine avec leurs sacs; la poussiere du ble vanne qui sort de la fenetre; la fumee bleue qui rampe du toit entre les cimes des peupliers; les chevres qui broutent, les pieds dresses contre le mur au nord, aussi vert de vegetation saxillaire qu'un pre*; les voies de colombes qui s'abattent sur la cour et 30 qui disputent le grain aux coqs et aux poules; l'ane qui monte ou qui descend par Fescalier de roche; la meuniere qui coud a sa fenetre, la tfete noyee dans un rayon du soleil couchant repercute par les vitres en feu de sa chambre haute; les enfants qui grimpent en riant vers elle par l'echelle verdoyante du lierre, dont les rfeaux

encadrent cette ouverture au-dessus des eaux;—toute cette architecture nee du hasard ou de la profession, eau, murs, arbres, rochers, aire, sentier, cascade, galeries suspendues, tour culminante, lignes harmonieuses, ombres et lumieres distributes comme par la combinaison la plus etudiee, se groupant a la seule indication de la vie rurale, et se détachant, aux diverses heures du jour, en couleurs diverses du fond sombre ou eclaire de la montagne qui leur sert de toile:— toute cette fabrique, dis-je, defierait l'imagination d'un poete ou d'un peintre de Tegal en grace et en rusticity.

Elle prend l'imagination par les yeux, elle prend l'ame par la serenite. C'est une pensee de Theocrite batie en roches au milieu des pres; c'est un vers de Virgile murmurant en soupirs au bord des eaux courantes. C'est une toile de Claude Lorrain inondee de paix et palpitante de vie. C'est l'art supreme de cet architecte qui ne connait pas l'art, cet effort du beau: c'est le moulin de Saint-Point.

—*Lamartine.*

7. DE LA SERVITUDE ET DU CARACTERE DU SOLDAT

La Servitude militaire est lourde et inflexible comme le masque de fer du prisonnier sans nom, et donne a tout homme de guerre une figure uniforme et froide.

Aussi, au seul aspect d'un corps d'armee, on s'apercoit que l'ennui et le mecontentement sont les traits generaux du visage militaire. La fatigue y ajoute ses rides, le soleil ses teintes jaunes, et une vieillesse anticipee sillonne des figures de trente ans. Cependant une idee commune a tous a souvent donne a cette reunion d'hommes srieux un grand caractere de majesty, et cette idee est l'*Abnegation*.—L'Abnegation du Guerrier est une croix plus lourde que celle du Martyr. Il faut l'avoir portee longtemps pour en savoir la grandeur et le poids.

Il faut bien que le Sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beaux dans des hommes simples qui, souvent, n'ont pas la pensee de leur merite et le secret de leur vie. C'est lui qui fait que de cette vie de gene et d'ennuis il sort, comme par miracle, un caractere factice mais genereux, dont les traits sont grands et bons comme ceux des medailles antiques.

L'Abnegation complete de soi-meme, dont je viens de parler, l'attente continuelle et indifferente de la mort, la renonciation entiere a la liberte de penser et d'agir, les lenteurs imposees k une ambition bornee, et l'impossibilite d'accumuler des richesses, produisent des vertus qui sont plus rares dans les classes libres et actives.

En general, le caractere militaire est simple, bon, patient; et Ton y trouve quelque chose d'enfantin, parce que la vie des regiments tient un peu de la vie des colleges. Les traits de rudesse et de tristesse qui l'obscurcissent lui sont imprimes par l'ennui, mais surtout par une position toujours fautive vis-a-vis de la Nation, et par la comedie necessaire de l'autorite.

20

L'autorite absolue qu'exerce un homme le contraint a une perpetuelle reserve. Il ne peut derider son front devant ses inferieurs, sans leur laisser prendre une familiarite qui porte atteinte k son pouvoir. Il se retranche Tabandon et la causerie amicale, de peur qu'on ne prenne acte contre lui de quelque aveu de la vie ou de quelque faiblesse qui serait de mauvais exemple. J'ai connu des officiers qui s'enfermaient dans un silence de trappiste, et dont la bouche serieuse ne soulevait la moustache que pour laisser passage a un commandement. Sous l'Empire, cette contenance etait presque toujours celle des officiers superieurs et des generaux. L'exemple en avait ete donne par le maitre, la coutume severement conservee, et a propos; car, k la consideration necessaire d'eloigner la familiarite, se joignait encore le besoin qu'avait leur vieille experience de conserver sa dignite aux yeux d'une

jeunesse plus instruite qu'elle, envoyée sans cesse par les écoles militaires, et arrivant toute bardée de chiffres, avec une assurance de lauréat, que le silence seul pouvait tenir en bride.

Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, même lorsque j'en faisais partie. Un secret instinct de la vérité m'avertissait qu'en toute chose la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre toute cette pauvre
10 science qui s'apprend en quelques jours de lecture. Dans les régiments où j'ai servi, j'aimais à écouter ces vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat, chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches. Ils me faisaient de vieilles histoires d'Égypte, d'Italie et de Russie, qui m'en apprenaient plus sur la guerre que Tordonnance de 1789, les règlements de service et les interminables instructions, à commencer par celle du grand Frédéric à ses généraux. Je trouvais au contraire quelque chose de fastidieux dans la fatuité
20 Confiante, déçue et ignorante des jeunes officiers de cette époque, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur tenue, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard. Leur conversation n'avait rien de plus caractéristique que celle de tous les jeunes gens ordinaires du grand monde; seulement les banalités y étaient un peu plus grossières. Pour tirer quelque parti de ce qui m'entourait, je ne perdais aucune occasion d'écouter; et le plus habituellement j'attendais les heures de promenades régulières, où les anciens officiers
30 aiment à se communiquer leurs souvenirs. Ils n'étaient pas fâchés, de leur côté, d'écrire dans ma mémoire les histoires particulières de leur vie, et, trouvant en moi une patience égale à la leur, et un silence aussi sérieux, ils se montraient toujours prêts à s'ouvrir à moi. Nous marchions souvent le soir dans les champs, ou dans les bois qui environnaient les garnisons, ou sur le bord de la

mer; et la vue generate de la nature, ou le moindre accident de terrain, leur donnait des souvenirs inepuisables: cetait une bataille navale, une retraite celebre, une embuscade fatale, un combat d'infanterie, un siege, et partout des regrets d'un temps de dangers, du respect pour la memoire de tel grand general, une reconnaissance naive pour tel nom obscur qu'ils croyaient illustre; et, au milieu de tout cela, une touchante simplicity de cceur qui remplissait le mien d'une sorte de veneration pour ce male caractere, forge dans de continuelles adversit6s, et dans les doutes 10 d'une position fausse et mauvaise.—A. *de Vigny.*

8. LA SERIEUSE

Qu'elle etait belle, ma fregate,
 Lorsqu'elle voguait dans le vent!
 Elle avait, au soleil levant,
 Toutes les couleurs de Tagate;
 Ses voiles luisaient le matin
 Comme des ballons de satin;
 Sa quille mince, longue et plate,
 Portait deux bandes d'Scarlate
 Sur vingt-quatre canons caches; 20
 Ses mats en arriere penches,
 Paraissaient *k* demi couches.
 Dix fois plus vive qu'un pirate,
 En cent jours du Havre *k* Surate
 Elle nous emporta souvent.
 —Qu'elle etait belle, ma fregate,
 Lorsqu'elle voguait dans le vent! . . .

Quand la belle *Serieuse*
 Pour l'egypte appareilla,
 Sa figure gracieuse 30
 Avant le jour s'eVeilla;
 A la lueur des etoiles
 Elle deploya ses voiles,

Leurs cordages et leurs toiles,
 Comme de larges reseaux,
 Avec ce long bruit qui tremble,
 Qui se prolonge et ressemble
 Au bruit des ailes qu' ensemble
 Ouvre une troupe d'oiseaux. . . .

Moi, de sa poupe hautaine
 Je ne m'absentais jamais,
 Car, 6tant son capitaine,
 Comme un enfant je l'aimais: 10
 J'aurais moins aime peut-Stre
 L'enfant que j'aurais vu naitre;
 De son coeur on n'est pas maitre.
 Moi, je suis un vrai marin;
 Ma naissance est un mystere;
 Sans famille, et solitaire,
 Je ne connais pas la terre,
 Et la vois avec chagrin.

Mon banc de quart est mon trone,
 J'y rfegne plus que les rois; 20
 Sainte Barbe est ma patronne;
 Mon sceptre est mon porte-voix;
 Ma couronne est ma cocarde;
 Mes oflSciens sont ma garde;
 A tous les vents je hasarde
 Mon peuple de matelots,
 Sans que personne demande
 A quel bord je veux qu'il tende,
 Et pourquoi je lui commande
 D'etre plus fort que les flots. . . . 30

Ainsi pres d'Aboukir reposait ma fregate;
 A Tancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
 On voyait de bien loin son corset d'ecarlate
 Se mirer dans les eaux.

8. LA SÉRIEUSE

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants;
Ils marchaient sur leur sol, prenant des pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau.—La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor.

La Sérieuse alors s'ébranla sur sa quille;
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je le reconnus bien, et je lui dis: "Ma fille,
Je te comprends, merci!"

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
—Une, deux, trois,—je vis treize et quatorze voiles:
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise;
La Sérieuse à Tancre, immobile s'offrant,
Recut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée;
Fifère, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée;
Mais il en resta trois. . . .

N'importe! elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
 Faisant pour s'approcher un inutile effort,
 Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
 Vaincus par notre mort.

La Sérieuse alors semblait à l'agonie;
 L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
 Elle, comme voyant sa carrière finie,
 Gemit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
 Un mouvement honteux; mais bientôt letouffant; 10
 "Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je;
 Adieu donc, mon enfant!"

Elle plonge d'abord sa poupe, et puis sa proue:
 Mon pavillon noyé se montrait en dessous;
 Puis elle s'enfonga, tournant comme une roue,
 Et la mer vint sur nous.—A. de Vigny.

9. L'ALCOVE

Dans l'alcôve sombre,
 Pres d'un humble autel,
 L'enfant dort à l'ombre
 Du lit maternel. 20

Tandis qu'il repose,
 Sa paupière rose,
 Pour la terre close,
 S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
 Il voit par moments
 Le sable des graves
 Plein de diamants;
 Des soleils de flammes,
 Et de belles dames 30
 Qui portent des âmes
 Dans leurs bras charmants.

VICTOR HUGO

Songe qui l'enchanter!
Il voit des ruisseaux;
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses soeurs sont plus belles.
Son pere est pres d'elles.
Sa mere a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lys et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de delice,
Ou le poisson glisse,
Ou l'onde se plisse
A des roseaux d'or.

Enfant, reve encore!
Dors, o' mes amours!
Ta jeune ame ignore
Ou s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe?
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans etude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquietude,
A la froide main,
De son ongle aride
Sur ton front candide,
Qui n'a point de ride,
N'ecrit pas: Demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins,
Qui savent d'avance

Le sort des humains,
 Le voyant sans armes,
 Sans peur, sans alarmes,
 Baisent avec larmes
 Ses petites mains.

Leurs lfcvres effleurent
 Ses tevres de miel.
 L'enfant voit qu'ils pleurent,
 Et dit: Gabriel!
 Mais l'ange le touche, 10
 Et, bercant sa couche,
 Un doigt sur sa bouche,
 Leve l'autre au ciel.

Cependant sa mere,
 Prompte k le bercer,
 Croit qu'une chimfere
 Le vient opprresser.
 Fidre, elle l'admire,
 L'entend qui soupire,
 Et le fait sourire 20
 Avec un baiser. —*Victor Hugo.*

10. WATERLOO

Le soir tombait; la lutte etait ardente et noire.
 Il avait Toffensive et presque la victoire;
 Il tenait Wellington accule sur un bois.
 Sa lunette a la main, il observait parfois
 Le centre du combat, point obscur oil tressaille
 La melee, effroyable et vivante broussaille,
 Et parfois l' horizon, sombre comme la mer.
 Soudain, joyeux, il dit: Grouchy!—C' etait Bliicher.
 L'espoir changea de camp, le combat changea d'ame, 30
 La melee en hurlant grandit comme une flamrae,
 La batterie anglaise ecrasa nos carres.
 La plaine, oil frissonnaient les drapeaux dechires,

Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on egorge,
 Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
 Gouffre ou les regiments comme des pans de murs
 Tombaient, oft se couchaient comme des epis murs
 Les hauts tambours-majors aux panaches enormes,
 Oil Ton entrevoyait des blessures difformes!

Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet
 Sentit que la bataille entre ses mains pliait.

Derriere un mamelon la garde etait massee.

La garde, espoir supreme et supreme pensee!

10

—Allons! faites donner la garde!—cria-t-il.

Et, lanciers, grenadiers aux guetres de coutil,

Dragons que Rome efft pris pour des legionnaires,

Cuirassiers, canonniers qui trainaient des tonnerres,

Portant le noir colback ou le casque poli,

Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,

Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fete,

Saluerent leur dieu, debout dans la tempete.

Leur bouche, d'un seul cri, dit: Vive l'empereur!

Puis, & pas lents, musique en tete, sans fureur,

20

Tranquille, souriant k la mitraille anglaise,

La garde imperiale entra dans la fournaise.

Helas! Napoleon, sur sa garde penche,

Regardait, et, sitot qu'ils avaient debouche

Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,

Voyait, Tun apres Tautre, en cet horrible gouffre,

Fondre ces regiments de granit et d'acier

Comme fond une cire au souffle d'un brasier.

Ils allaient, Tarme au bras, front haut, graves, stoiques.

Pas un ne recula. Dormez, morts heroiques! 30

Le reste de l'armee hdsitait sur leurs corps

Et regardait mourir la garde.—C'est alors

Qu'eevant tout a coup sa voix desesperee,

La Ddroute, geante a la face effaee,

Qui, pale, epouvantant les plus tiers bataillons,

Changeant subitement les drapeaux en haillons,

A de certains moments, spectre fait de fumees,

Se leve grandissante au milieu des armees,
 La Deroute apparut au soldat qui s'eneut,
 Et, se tordant les bras, cria: Sauve qui peut!
 Sauve qui peut!—affront! horreur!—toutes les bouches
 Criaient; a travers champs, fous, eperdus, farouches,
 Comme si quelque souffle avait passe sur eux,
 Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
 Roulant dans les fosses, se cachant dans les seigles,
 Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
 Sous les sabres prussiens, ces veterans, 0 deuil! 10
 Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient!—En un clin
 d'oeil,

Comme s'envole au vent une paille enflammee,
 Sevanouit ce bruit qui fut la grande armee,
 Et cette plaine, hélas, ou Ton reve aujourd'hui,
 Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!

—*Victor Hugo.*

11. Lui

Toujours lui! lui partout!—Ou brulante ou glatee,
 Son image sans cesse ebranle ma pensee.
 Il verse a mon esprit le souffle createur.
 Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
 Quand son nom gigantesque, entoure d'aureoles, 20
 Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Lk, je le vois, guidant Tobus aux bonds rapides;
 L&, massacrant le peuple au nom des regicides;
 La, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
 La, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
 Que des reves d'empire emplissaient de merveilles,
 Pale sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tete s'incline,
 Gouvernant un combat du haut de la colline,
 Promettant une etoile a ses soldats joyeux, 30
 Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
 De son ime *k* la guerre armant six cent mille ames,
 Grave et serein, avec un eclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
 Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
 En proie aux gedliers vils comme un vil criminel,
 Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
 Promenant sur un roc ou passent les orages
 Sa pensee, orage eternel.

Qu'il est grand, *la* surtout! quand, puissance brisee,
 Des porte-clefs anglais miserable risee,
 Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
 Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine, 10
 Et mourant de Texil, gene dans Sainte-Helene,
 Manque d'air dans la cage ou Texposent les rois!

Qu'il est grand a cette heure ou, pret a voir Dieu meme,
 Son ceil qui s'eteint roule une larme supreme!
 Il evoque a sa mort sa vieille armee en deuil,
 Se plaint a ses guerriers d'expirer solitaire,
 Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
 Du lit de camp passe au cercueil!

—*Victor Hugo.*

12. L'INTSRIEUR D'UN EDIFICE SOUS MER

Une des merveilles de cette caverne, cetait le roc. Ce
 20 roc, tantdt muraille, tantot cintre, tantot etrave ou pilastre,
 etait par places brut et nu, puis, tout *k* cote, travailte des
 plus dedicates ciselures naturelles. On ne sait quoi, qui
 avait beaucoup d'esprit, se melait a la stupidite massive
 du granit. Quel artiste que Tabime! Tel pan de mur,
 coup6 carrement et couvert de rondes bosses ayant des
 attitudes, figurait un vague bas-relief; on pouvait, devant
 cette sculpture ou il y avait du nouage, rever de Prome-
 thee ebauchant pour Michel-Ange. Il semblait qu'avec
 quelques coups de marteau, le genie eut pu achever ce
 30qu'avait commence le geant.

Ailleurs, en d'autres coins, il y avait dans l'eau un
 certain clair de lune. Toutes les splendeurs semblaient

amalgamees la pour faire on ne sait quoi d'aveugle et de nocturne. Rien de plus troublant et de plus énigmatique que ce faste dans cette cave. Ce qui dominait, c'était l'enchantement. La végétation fantasque et la stratification informe s'accordaient et dégageaient une harmonie. Ce mariage de choses farouches était heureux. Les ramifications se cramponnaient en ayant Fair d'effleurer. La caresse du roc sauvage et de la fleur fauve était profonde. Des piliers massifs avaient pour chapiteaux et pour ligatures de freles guirlandes toutes pénétrées de fremissement, on songeait à des doigts de fées chatouillant des pieds de behemoths, et le rocher soutenait la plante et la plante étreignait le rocher avec une grâce monstrueuse.

La résultante de ces difformités mystérieusement ajustées était on ne sait quelle beauté souveraine. Les œuvres de la nature, non moins supérieures que les œuvres du génie, contiennent de l'absolu, et s'imposent. Leur inattendu se fait obéir impérieusement par l'esprit: on y sent une préméditation qui est en dehors de l'homme, et elles ne sont jamais plus saisissantes que lorsqu'elles font subitement sortir l'exquis du terrible.—*Victor Hugo.*

13. IN TENEBRIS

Et de l'autre cote, l'immense feu sinistre!
 Ici Thomme, oubliant, vivant, mangeant, dormant,
 Et la les profondeurs sombres du flamboiement!
 L'enfer!—O creature humaine abandonnée!
 O double plateau noir de notre destinée!
 Vie et mort! Rire une heure et pleurer à jamais!
 L'enfer! O vision! des caves, des sommets!
 La braise dans les puits, sur les cimes le soufre.
 Cratere aux mille dents! bouche ouverte du gouffre! 30
 Sous Tinfini vengeur, Tinfini chatiel
 Joie est une moitie; Deuil est r autre moitie!"
 Cela brule. On entend des cris, mon fils! ma mere!
 Grace! et Ton voit tomber en cendre une chimere,

L'esperance! des yeux, des visages, s'en vont
 Puis reviennent, hagards dans le brasier profond;
 Sur les cranes vivants le plomb fondu s'egoutte.
 Monde spectre, Il torture et souffre; il a pour votite
 Le dessous monstrueux des cimeties noirs,
 Pique de points de feu comme le ciel des soirs,
 Plafond hideux perce de fosses pele-m6le,
 D'oit tombe dans l'abime une pluie eternelle
 D'imes, roulant au fond des braises, au milieu
 Du supplice, plus loin que le pardon de Dieu. 10
 Nuit, sanglots! Un vent triste, a travers des trouees,
 Tord les flammes sans cesse aux flammes renouees,
 L'ardente lave enftee emplit les porches sourds,
 Et le ciel dit: Jamais! Et Tenfer dit: Toujours!
 Et tout ce qui sur terre a, par vice ou paresse,
 Mai use du temps, fait un faux pas dans Tivresse,
 Erre, failli, peche, quiconque chancela,
 Ne fut-ce qu'un instant, une minute, est la!

—*Victor Hugo.*

14. SONNET

Il faut, dans ce bas-monde, aimer beaucoup de choses,
 Pour savoir, apres tout, ce qu'on aime le mieux: 20
 Les bonbons, l'Ocean, le jeu, l'azur des cieus,
 Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses;

Il faut fouler aux pieds des fleurs a peine ecloses;
 Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.
 Puis le coeur s'aperfoit qu'il est devenu vieux,
 Et l'effet qui s'en va nous decouvre les causes.

De ces biens passagers que Ton gofite *k* demi,
 Le meilleur qui nous reste est un 'ancien ami.
 On se brouille, on se fuit.—Qu'unhasard nous rassemble,
 On s'approche, on sourit, la main touche la main, 30
 Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
 Que Tame est immortelle, et qu'hier c'est demain.

—*A. de Musset.*

15. L'ESPOIR

J'ai connu, jeune encor, de severes souffrances;
 J'ai vu verdir les bois, et j'ai tente d'aimer.
 Je sais ce que la terre engloutit d'esperances,
 Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
 Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
 C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
 Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
 Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon
 coeur.

Creature d'un jour qui t'agites une heure,
 De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gemir? 10
 Ton ame t'inquiete, et tu crois qu'elle pleure:
 Ton ame est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le coeur pris d'un caprice de femme,
 Et tu dis qu'il se brise a force de souffrir.
 Tu demandes a Dieu de soulager ton ame:
 Ton ame est immortelle, et ton cceur va guerir.

Le regret d'un instant te trouble et te ddvore;
 Tu dis que le passe te voile Favenir.
 Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore:
 Ton ame est immortelle, et le temps va s'enfuir. 20

Ton corps est abattu du mal de ta pensee;
 Tu sens ton front peser et tes genoux flechir.
 Tombe, agenouille-toi, creature insensee;
 Ton ame est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussiere,
 Ta memoire, ton nom, ta gloire vont perir,
 Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chere:
 Ton ame est immortelle, et va s'en souvenir.

—A. de Musset.

16. UN BRUTUS DU SEIZIEME SIEGLE

SCENE III. *Une rue*

Un OFFICIER ALLEMAND et des soldats; THOMAS STROZZI, au milieu d'eux

L'officier. Si nous ne le trouvons pas chez lui, nous le trouverons chez les Pazzi.

Thomas. Va ton train, et ne sois pas en peine; tu sauras ce qu'il en coute.

L'officier. Pas de menace; j'execute les ordres du duc, et n'ai rien a souffrir de personne.

Thomas. Imbecile! qui arretez un Strozzi sur la parole d'un Medicis! [*II se forme un groupe autour d'eux.*]

Un bourgeois. Pourquoi arretez-vous ce seigneur? nous 10 le connaissons bien, c'est le fils de Philippe.

Un autre. Lachez-le; nous repondons pour lui.

Le premier. Oui, oui, nous repondons pour les Strozzi. Laisse-le aller, ou prends garde a tes oreilles.

L'officier. Hors de la, canaille! laissez passer la justice du due, si vous n'aimez pas les coups de hallebarde. [*Pierre et Philippe arrivent.*]

Pierre. Qu'y a-t-il? quel est ce tapage? Que fais-tu-la, Thomas?

Le bourgeois. Empeche-le, Philippe, il veut emmener 20 ton fils en prison.

Philippe. En prison? et sur quel ordre?

Pierre. En prison? sais-tu a qui tu as affaire?

L'officier. Qu'on saisisse cet homme! [*Les soldats arre-tent Pierre.*]

Pierre. Lachez-moi, miserables, ou je vous eventre comme des pourceaux!

Philippe. Sur quel ordre agissez-vous, monsieur?

L'officier (montrant l'ordrB du duc). Voilk mon mandat. J'ai ordre d'arrSter Pierre et Thomas Strozzi. [*Les soldats Sorepoussent le peuple, qui leur jette des cailloux.*]

16. UN BRUTUS DU SEIZIEME SIECLE 31 *Pierre*. De quoi nous accusés ? Aidez-moi, raes amis; rossons cette canaille. [*Il tire son epee. Un autre detachment de soldats arrive.*']

Uofficier. Venez ici; pretez-moi main-forte. [*Pierre est desarme.*] En marche! et le premier qui approche de trop pr&cs, un coup de pique dans le ventre! Cela leur apprendra a se meler de leurs affaires.

Pierre. On n'a pas le droit de m'arreter sans un ordre des Huit. Je me soucie bien des ordres d'Alexandre! Ou est Fordre des Huit?

Uofficier. C'est devant eux que nous vous menons.

Pierre. Si c'est devant eux, je n'ai rien a dire. De quoi suis-je accuse?

Un homme du peuple. Comment, Philippe, tu laisses commener tes enfants au tribunal des Huit!

Pierre. Repondez done, de quoi suis-je accuse?

Uofficier. Cela ne me regarde pas. [*Les soldats sortent avec Pierre et Thomas.*]

Pierre (en sortant) N'ayez aucune inquietude, mon pere; les Huit me renverront souper a la maison, et le batard en sera pour ses frais de justice.

Philippe (seul, s'asseyant sur un banc). J'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela va si vite. Ou en sommes-nous done si une vengeance aussi juste que le ciel que voila est clair est punie comme un crime! Eh quoi! les deux aines d'une famille vieille comme la ville emprisonnes comme des voleurs de grand chemin! la plus grossiere insulte chattee, un Salviati frappe, et des halles-bardes en jeu! Sors done du fourreau, mon epee! Si le saint appareil des executions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes, que la hache et le poignard, cette arme des assassins, protegent Thomme de bien. O Christ! la justice devenue une entremetteuse! Thonneur des Strozzi souffiete en place publique, et un tribunal repondant des quolibets d'un rustre! Un Salviati jetant a

la plus noble famille de Florence son gant tache de vin et de sang, et lorsqu'on le chitie, tirant pour se defendre le coupe-tete du bourreau! Lumiere du soleil! j'ai parte, il n'y a pas un quart d'heure, contre les idees de revolte, et *voile* le pain qu'on me donne k manger, avec mes paroles de paix sur les levres! Allons! mes bras, remuez! et toi, vieux corps courbe par *Ykge* et par l'etude, redresse-toi pour Taction! [*Entre Lorenzo.*]

Lorenzo. Demandes-tu l'aumdne, Philippe, assis au coin 10 de cette rue?

Philippe Je demande l'aumdne a la justice des hommes; je suis un mendiant affame de justice, et mon honneur est en haillons.

Lorenzo. Quel changement va done s'operer dans le monde, et quelle nouvelle robe va revetir la nature, si le masque de la colere s'est pose sur le visage auguste et paisible du vieux Philippe? O mon pere! quelles sont ces plaintes? pour qui repands-tu sur la terre les joyaux les plus precieux qu'il y ait sous le soleil, les larmes d'un to homme sans peur et sans reproche?

Philippe. Il faut nous delivrer des Medicis, Lorenzo. Tu es un Medicis toi-meme, mais seulement par ton nom; si je t'ai bien connu, si la hideuse comedie que tu joues m'a trouv6 impassible et fiddle spectateur, que T homme sorte de l'histrion. Si tu as jamais ete quelque chose d'honnete, sois-le aujourd'hui. Pierre et Thomas sont en prison.

Lorenzo. Oui, oui, je sais cela.

Philippe. Est-ce la ta reponse? Est-ce la ton visage, homme sans epee?

30 *Lorenzo.* Que veux-tu? dis-le, et tu auras alors ma reponse.

Philippe. Agir! comment? je n'en sais rien. Quel moyen employer, quel levier mettre sous cette citadelle de mort, pour la soulever et la pousser dans le fleuve? Quoi faire, que resoudre, quels hommes aller trouver? je ne puis

le savoir encore.. Mais agir, agir, agir! O Lorenzo! le temps est venu. N'est-tu pas diffamé, traits de chien et de sans cœur? Si j'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte, ma main ouverte, mon cœur ouvert, parle, et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà? Cet homme n'aime-t-il pas sa patrie, n'est-il pas dévoué à ses amis? Tu le disais, et je l'ai cru. Parle, parle, le temps est venu.

Lorenzo. Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le 10 soleil me tombe sur la tête!

Philippe. Ami, rire d'un vieillard désespéré, cela porte malheur; si tu dis vrai, à Taction! J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même, et c'est sur ces promesses que je t'ai rêvé. Le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre, tel que l'enfant prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démence, et cependant je t'ai recueilli. Quand les pierres criaient à ton passage, quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain, je t'ai appelé du nom sacré d'ami, je me suis fait sourd 20 pour te croire, aveugle pour t'aimer; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuse du contact de la tienne. Sois honnête, car je t'ai été; agis, car tu es jeune, et je suis vieux.

Lorenzo. Pierre et Thomas sont en prison! est-ce là tout?

Philippe. O ciel et terre! oui, c'est là tout. Presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs. Deux têtes que j'ai baisées autant de fois que j'ai de cheveux gris, et que je vais trouver demain clouées sur la porte de la forteresse; oui, c'est là tout, rien de plus, en vérité.

Lorenzo. Ne me parle pas sur ce ton: je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante. [Il s'assoit près de Philippe.]

Philippe. Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu? On m'arracherait les bras et les jambes que, comme le serpent, les morceaux mutites de Philippe se rejoindraient encore et se leveraient pour la vengeance. Je connais si bien tout cela! Les Huit! un tribunal d'hommes de marbre! une foret de spectres, sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui les agite pendant une minute, pour se resoudre en un mot sans appel. Un mot, un mot, 6 conscience! Ces hommes-la iomangent, ils dorment, ils ont des femmes et des filles! Ah! qu'ils tuent et qu'ils egorgent, mais pas mes enfants, pas mes enfants.

Lorenzo. Pierre est un homme; il parlera, et il sera mis en libert6.

Philippe. O mon Pierre, mon premier-ne!

Lorenzo. Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille; ou faites mieux, quittez Florence. Je vous reponds de tout si vous quittez Florence.

Philippe. Moi, un banni! moi dans un lit d'auberge a 20 mon heure derni&re! O Dieu! tout cela pour une parole d'un Salviati!

Lorenzo. Sachez-le, Salviati voulait seduire votre fille.

Philippe. Et nous n'agirons pas! O Lorenzo, Lorenzo! tu es un homme ferme, toi; parle-moi, je suis faible et mon coeur est trop inteesse dans tout cela. Je mepuise, vois-tu! J'ai trop reflechi ici-bas; j'ai trop tourne sur moi-mene, comme un cheval de pressoir; je ne vaux plus rien pour la bataille. Dis-moi ce que tu penses; je le ferai.

Lorenzo. Rentrez chez vous, mon bon monsieur.

30 *Philippe.* Voilk qui est certain, je vais aller chez les Pazzi; Ik sont cinquante jeunes gens tous determines. Ils ont jur6 d'agir; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un pere, et ils m'entendront. Ce soir, j'inviterai k souper les quarante membres de ma famille; je leur raconterai ce qui m'arrive. Nous verrons, nous verrons, rien n'est encore fait. Que les Medicis prennent

garde a eux! Adieu, je vais chez les Pazzi; aussi bien, j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrete.

Lorenzo. Il y a plusieurs demons, Philippe; celui qui te tente en ce moment n'est pas le moins et craindre de tous.

Philippe. Que veux-tu dire?

Lorenzo. Prends-y garde, c'est un demon plus beau que Gabriel: la libert6, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots resonnent son approche comme les cordes d'une lyre; c'est le bruit des Scailles d'argent de ses ailes flamboyantes. Les larmes de ses yeux fecondent la terre, et il 10 tient a la main la palme des martyrs. Ses paroles epurent l'air autour de ses livres; son vol est si rapide que nul ne peut dire ou il va. Prends-y garde! une fois dans ma vie je l'ai vu traverser les cieux. Jetais courbe sur mes livres; le toucher de sa main a fait fremir mes cheveux comme une plume legere. Que je l'aie ecoute ou non, n'en parlons pas.

Philippe. Je ne te comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre.

Lorenzo. N'avez-vous dans la tete que cela: delivrer vos 20 fils? Mettez la main sur la conscience; quelque autre pensee plus vaste, plus terrible, ne vous entraine-t-elle pas comme un chariot etourdissant au milieu de cette jeunesse?

Philippe. Eh bien! oui, que Tinjustice faite a ma famille soit le signal de la liberty. Pour moi, et pour tous, j'irai!

Lorenzo. Prends garde k toi, Philippe, tu as pense au bonheur de Thumanite.

Philippe. Que veut dire ceci? Es-tu dedans comme dehors une vapeur infecte? Toi qui m'as parle d' une 30 liqueur precieuse dont tu etais le flacon, est-ce la ce que tu renfermes?

Lorenzo. Je suis en effet precieux pour vous, car je tuerai Alexandre.

Philippe. Toi?

Lorenzo. Moi, demain ou apres-demain. Rentrez chez vous, tachez de delivrer vos enfants; si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une legere punition; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux, et je vous repete que d'ici a quelques jours il n'y aura pas plus d'Alexandre de Medicis a Florence qu'il n'y a de soleil a minuit.

Philippe. Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser a la libert6? Ne viendra-t-elle pas quand tu io auras fait ton coup, si tu le fais?

Lorenzo. Philippe, Philippe, prends garde a toi. Tu as soixante ans de vertu sur la tete grise; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux des.

Philippe. Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle; tu m'irrites singuli&rement.

Lorenzo. Tel que tu me vois, Philippe, j'ai et6 honnete. J'ai cru a la vertu, a la grandeur humaine, comme un martyr croit a son Dieu. J'ai verse plus de larmes sur la 20 pauvre Italie que Niobe sur ses filles.

Philippe. Eh bien, Lorenzo?

Lorenzo. Ma jeunesse a ete pure comme Tor. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine; et il faut que je sois reellement une etincelle du tonnerre, car tout a coup, une certaine nuit que j'6tais assis dans les ruines du colisee antique, je ne sais pourquoi, je me levai; je tendis vers le ciel mes bras trempes de roswee, et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'etais un etudiant paisible, et je ne m'occupais 30 alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet etrange serment s'est fait en moi. Peut-&tre est-ce la ce qu'on eprouve quand on devient amoureux.

Philippe. J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rever.

Lorenzo. Et moi aussi. J'etais heureux alors; j'avais le coeur et les mains tranquilles; mon nom m'appelait au

trône, et je n'avais *qu'*k laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les esperances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal; mais jetais bon, et, pour mon malheur kernel, j'ai voulu Stre grand. Il faut que je l'avoue; si la Providence m'a poussé a la resolution de tuer un tyran, quel qu'il ffit, l'orgueil m'y a pousse aussi. Que te dirais-je de plus? Tous les Césars du monde me faisaient penser a Brutus.

Philippe. L'orgueil de la vertu est un noble orgueil, Pourquoi t'en défendrais-tu? 10

Lorenzo. Tu ne sauras jamais, a moins d'etre fou, de quelle nature est la pensee qui m'a travaille. Pour comprendre l'exaltation fiereuse qui a enfante en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent a nu sous un scalpel. Une statue qui descendrait de son piedestal pour marcher parmi les hommes sur la place publique serait peut-etre semblable a ce que j'ai ete le jour ou j'ai commenc6 a vivre avec cette idee: il faut que je sois un Brutus.

Philippe. Tu m'etonnas de plus en plus. 20

Lorenzo. J'ai voulu d'abord tuer Clement VII; je n'ai pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanite; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes reves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquerir la gloire bavarde d'un paralytique comme Ciceron; je voulais arriver a l'homme, me prendre corps a corps avec la tyrannie 30 vivante, la tuer, et apres cela porter mon epee sanglante sur la tribune, et laisser la fumee du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour rechauffer leur cervelle ampoule.

Philippe. Quelle tete de fer as-tu, ami! quelle tete de fer!

Lorenzo. La tache que je m'imposais etait rude avec Alexandre. Florence etait, comme aujourd'hui, noyee de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un due d'un garcon boucher. Pour plaire k lui porte par les larmes des families; pour devenir son ami et acquerir sa confiance, il fallait baiser sur ses levres epaisses tous les restes de ses orgies. J'etais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas recute devant cette t&che. Ce que je suis devenu a cause de cela, n'en parlons io pas. Tu dois comprendre ce que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne leve pas l'appareil impunement. zJe suis devenu vicieux, lache, un objet de honte et d'opprobre; qu'importe? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Philippe. Tu baisses la tete; tes yeux sont humides.

Lorenzo. Non, je ne rougis point; les masques de platre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai reussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientdt dans un certain lieu d'oti. il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma 20 peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entoure* de plus de filets, de plus de noeuds coulants que je n'en ai tissu autour de mon batard. Ce cceur, jusques auquel une armee ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant a nu sous ma main; je n'ai qu'a laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant, sais-tu ce qui m'arrive, et ce dont je veux t'avertir?

Philippe. Tu es notre Brutus si tu dis vrai.

Lorenzo. Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe; 30 je me suis souvenu du bstton d'or couvert d'ecorce. Maintenant, je connais les hommes, et je te conseille de ne pas t'en mSler.

Philippe. Pourquoi?

Lorenzo. Ah! vous avez v6cu tout seul, Philippe. Pareil k un fanal eclatant, vous Gtes reste immobile au bord de l'ocean des hommes, et vous avez regarde dans les eaux la

reflexion de votre propre lumikre; du fond de votre solitude, vous trouviez l'ocban magnifique sous le dais splendide des cieux; vous ne comptiez pas chaque flot, vous ne jetiez pas la sonde; vous étiez plein de confiance dans l'ouvrage de Dieu. Mais moi, pendant ce temps-Ik, j'ai plonge; je me suis enfonce dans cette mer houleuse de la vie; j'en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre; tandis que vous admiriez la surface, j'ai vu les debris des naufrages, les ossements et les Leviathans.

Philippe. Ta tristesse me fend le cœeur. 10

Lorenzo. C'est parce que je vous vois tel que j'ai ete, et sur le point de faire ce que j'ai fait, que je vous parle ainsi. Je ne meprise point les hommes; le tort des livres et des historiens est de nous les montrer differents de ce qu'ils sont. La vie est comme une cite, on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose que des promenades et des palais; mais il ne faut pas entrer dans les tripots, ni s'arreter, en rentrant chez soi, aux fenetres des mauvais quartiers. Voilk mon avis, Philippe; s'il s'agit de sauver tes enfants, je te dis de rester tranquille; c'est 20 le meilleur moyen pour qu'on te les renvoie apres une petite semonce. S'il s'agit de tenter quelque chose pour les hommes, je te conseille de te couper les bras, car tu ne seras pas longtemps a t'apercevoir qu'il n'y a que toi qui en aies.

Philippe. Je congnois que le r6le que tu joues t'ait donne de pareilles idees. Si je te comprends bien, tu as pris, dans un but sublime, une route hideuse, et tu crois que tout ressemble a ce que tu as vu.

Lorenzo. Je me suis reveille de mes reves, rien de plus. 30 Je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuade. Ne mets pas la main la dedans, si tu respectes quelques choses.

Philippe. Arrete; ne brise pas comme un roseau mon baton de vieillesse.

17. FABRICE ECHAPPE DE LA PRISON

Un peu après que minuit et demi eut sonné, le signal de la petite lampe parut à la fenêtre de la volière. Fabrice était prêt à agir; il fit un signe de croix, puis attachait sa corde destinée à lui faire descendre les trente-cinq pieds qui le séparaient de la plate-forme où était le palais. Il arriva sans encombre sur le toit du corps de garde occupé depuis la veille par les deux cents hommes de renfort dont nous avons parlé. Par malheur les soldats, à minuit trois quarts qu'il était alors, n'étaient pas encore
 10 endormis; pendant qu'il marchait à pas de loup sur le toit de grosses tuiles creuses, Fabrice les entendait qui disaient que le diable était sur le toit, et qu'il fallait essayer de le tuer d'un coup de fusil. Quelques voix prétendaient que ce souhait était d'une grande impiété, d'autres disaient que si Ton tirait un coup de fusil sans tuer quelque chose, le gouverneur les mettrait tous en prison pour avoir alarmé la garnison inutilement. Toute cette belle discussion faisait que Fabrice se faisait le plus possible en marchant sur le toit et qu'il faisait beaucoup plus de bruit. Le fait est
 20 qu'au moment où, pendu à sa corde, il passa devant les fenêtres—par bonheur à quatre ou cinq pieds de distance à cause de l'avance du toit—; elles étaient hérissées de baïonnettes. Quelques-uns ont prétendu que Fabrice, toujours fou, eut l'idée de jouer le rôle du diable, et qu'il jeta à ces soldats une poignée de sequins. Ce qui est sûr, c'est qu'il avait semé des sequins sur le plancher de sa chambre, et il en sema aussi sur la plate-forme dans son trajet de la tour Farnese au parapet, afin de se donner la chance de distraire les soldats qui auraient pu se mettre à
 30 le poursuivre.

Arrivé sur la plate-forme et entouré de sentinelles qui ordinairement criaient tous les quarts d'heure une phrase entière: *Tout est bien autour de mon poste*, il dirigea ses pas vers le parapet du couchant et chercha la pierre neuve.

Ce qui paraît incroyable et pourrait faire douter du fait

si le resultat n'avait eu pour temoin une ville entiere, c'est que les sentinelles placies le long du parapet n'aient pas vu et arrete Fabrice; a la verite, le brouillard dont nous avons parle commengait a monter, et Fabrice a dit que lorsqu'il 6tait sur la plate-forme, le brouillard lui semblait arrive deja jusqu'a moitie de la tour Farnese. Mais ce brouillard n'etait point epais, et il apercevait fort bien les sentinelles dont quelques-unes se promenaient. Il ajoutait que, pousse comme par une force surnaturelle, il alia se placer hardiment entre deux sentinelles assez voisines. II 10 defit tranquillement la grande corde qu'il avait autour du corps et qui s'embrouilla deux fois; il lui fallut beaucoup de temps pour la debrouiller et l'endre sur le parapet. Il entendait les soldats parler de tous les cotes, bien resolu a poignarder le premier qui s'avancerait vers lui. "Je n'etais nullement trouble/" ajoutait-il, " i l me semblait que j'accomplissais une ceremonie."

Il attacha sa corde enfin debrouillee a une ouverture pratiquee dans le parapet pour Tecoulement des eaux, il monta sur ce meme parapet, et pria Dieu avec ferveur; 20 puis, comme un heros des temps de chevalerie, il pensa un instant a Clelia. "Combien je suis different," se dit-il, "du Fabrice leger et libertin qui entra ici il y a neuf mois!" Enfin il se mit a descendre cette etonnante hauteur. Il agissait mecaniquement, et comme il eilt fait en plein jour, descendant devant des amis, pour gagner un pari.

Vers le milieu de la hauteur, il sentit tout k coup ses bras perdre leur force; il croit meme qu'il lacha la corde un instant; mais bientdt il la reprit; peut-etre, dit-il, il se retint aux broussailles sur lesquelles il glissait et qui TScorchaient. 30 Il eprouvait de temps a autre une douleur atroce entre les Spaules, elle allait jusqu'a lui oter la respiration. Il y avait un mouvement d'ondulation fort incommode; il etait renvoye sans cesse de la corde aux broussailles. Il fut touche par plusieurs oiseaux assez gros qu'il rfveillait et qui se jetaient sur lui en s'envolant. Les premieres fois il

crut Stre atteint par des gens descendant de la citadelle par la meme voie que lui pour le poursuivre, et il s'appretait *k* se defendre.

Enfin il arriva au bas de la grosse tout sans autre inconvenient que d'avoir les mains en sang. Il raconte que depuis le milieu de la tour, le talus qu'elle forme lui fut fort utile; il frottait le mur en descendant, et les plantes qui croissaient entre les pierres le retenaient beaucoup. En arrivant en bas dans les jardins des soldats, il tomba
10 sur un acacia qui, vu d'en haut, lui semblait avoir quatre ou cinq pieds de hauteur, et qui en avait reellement quinze ou vingt. Un ivrogne qui se trouvait la endormi le prit pour un voleur. En tombant de cet arbre, Fabrice se demit presque le bras gauche. Il se mit *k* fuir vers le rempart, mais, *k* ce qu'il dit, ses jambes lui semblaient comme du coton; il n'avait plus aucune force, Malgre le peril, il s'assit, et but un peu d'eau-de-vie qui lui restait. Il s'endormit quelques minutes au point de ne plus savoir
20 *oil* il etait; en se reveillant il ne pouvait comprendre comment, se trouvant dans sa chambre, il voyait des arbres. Enfin la terrible verity revint a sa memoire.

Aussitdt il marcha vers le rempart; il y monta par un grand escalier. La sentinelle, qui etait placee tout pres, ronflait dans sa guerite. Il trouva une piece de canon gisant dans l'herbe; il y attacha sa troisieme corde; elle se trouva un peu trop courte, et il tomba dans un fosse bourbeux ou il pouvait y avoir un pied d'eau. Pendant qu'il se relevait et cherchait a se reconnaitre, il se sentit saisi par deux hommes: il eut peur un instant; mais bientet
30 il entendit prononcer *prfes* de son oreille et a voix tres-basse: Ah! monsignore! monsignore! Il comprit vaguement que ces hommes appartenaient a la duchesse; aussitdt il se *se*vanouit profondement. Quelque temps apres il sentit qu'il etait porte par des hommes qui marchaient en silence et fort vite; puis on s'arreta, ce qui lui donna beaucoup d'inquietude. Mais il n'avait ni la force de

parler ni celle d'ouvrir les yeux; il sentait qu'on le serrait; tout a coup il reconnut le parfum des vêtements de la duchesse. Ce parfum le ranima; il ouvrit les yeux; il put prononcer les mots: "Ah! chere amie!" puis il s'evanouit de nouveau profondément. —*Stendhal.*

18. UN SALON A PARIS EN 1842

A la bonne heure, *voilk* ce qui s'appelle parler. Vous etes si aimable quand vous le voulez! pourquoi done vous faites-vous souvent si mauvaise? Non, bien entendu, les remerciements par e'erit ne valent rien, et toute la diplo-10 matic que j'ai mise a vous procurer les lettres de recom- mandation si chaleureuses pour votre frere me rite que vous me disiez quelque chose d'aimable.

Je vous pardonnerai de tres grand cceur tout ce que vous me dites de moqueur au sujet des ballons et de l'Acadenje, a laquelle je pense bien moins que vous ne dites. Si je suis jamais academicien, je ne serai pas plus dur qu'un rocher. Peut-etre serai-je alors un peu racorni et momifie, mais assez bon diable au fond. Pour la Persiani, je n'ai pas d'autre moyen d'en faire mon David que d'aller l'en-20 tendre tous les jeudis. Quant k Mademoiselle Rachel, je n'ai pas la faculty de jouir des vers aussi souvent que de la musique, et elle,—Rachel, non la musique,—me remet en m&noire que je vous ai promis une histoire.

Vous la conterai-je ici, ou vous la garderai-je pour quand je vous verrai? Je vais vous pecrire, j'aurai sans doute autre chose k vous dire. Done, j'ai dine, il y a une douzaine de jours, avec elle, chez un academicien. C'etait pour lui presenter Beranger. Il y avait *Ik* quantity de grands hommes. Elle vint tard, et son entree me deplut. Les hommes lui dirent tant de betises et les femmes en 30 firent tant, en la voyant, que je restai dans mon coin. D'ailleurs il y avait un an que je ne lui avais parle. Apres le diner, Beranger, avec sa bonne foi et son bon sens ordinaires, lui dit qu'elle avait tort de gaspiller-son

talent dans les salons, qu'il n'y avait pour elle qu'un véritable public, celui du Théâtre-Français, etc. Mademoiselle Rachel parut approuver beaucoup la morale, et, pour montrer qu'elle en avait profits, joua le premier acte *d'Esther*.

Il fallait quelqu'un pour lui donner la réplique, et elle me fit apporter un Racine en cérémonie par un académicien qui faisait les fonctions de sigisbee. Moi, je répondis brutalement que je n'entendais rien aux vers, et qu'il y avait dans le salon des gens qui, étant dans cette partie-la, 10 les scanderaient bien mieux. Hugo s'excusa sur ses yeux, un autre sur autre chose. Le maître de la maison s'ex[^]cuta. Representez-vous Rachel en noir, entre un piano et une table à thé, une porte derrière elle et se composant une figure théâtrale. Ce changement à vue a été fort amusant et très beau; cela a duré environ deux minutes, puis elle commença:

* **Est-ce toi, chère filise?**

La confidente, au milieu de sa réplique, laisse tomber ses lunettes et son livre; dix minutes se passent avant 20 qu'elle ait retrouvé sa page et ses yeux. L'auditoire voit qu'Esther enrage quelque peu. Elle continue. La porte s'ouvre derrière: c'est un domestique qui entre. On lui fait signe de se retirer. Il s'enfuit et ne peut parvenir à fermer la porte. La porte susdite, ébranlée, oscillait, accompagnant Rachel d'un médiocre cric-crac très divertissant. Comme cela ne finissait pas, Mademoiselle Rachel porta la main sur son cœur et se trouva mal, mais en personne habituée à mourir sur la scène, donnant au monde le temps d'arriver à l'aide. Pendant l'intermède, 30 Hugo et M. Thiers se prirent de bec au sujet de Racine.—
Prosper Mérimée.

19. UN BRIGAND CHEVALERESQUE

Le modèle du brigand espagnol, le prototype du héros de grand chemin, le Robin Hood de notre temps, c'est le fameux José Maria, surnommé *el Tempranito*, le Matinal.

C'est Thomme dont on parle le plus de Madrid a Seville, de Seville a Malaga. Beau, brave, courtois autant qu'un voleur peut l'etre, tel est Jose Maria. S'il arrete une diligence, il donne la main aux dames pour descendre et prend soin qu'elles soient commodement assises a l'ombre, car c'est de jour que se font la plupart de ses exploits. Jamais un juron, jamais un mot grossier; au contraire, des egards presque respectueux et une politesse naturelle qui ne se dement jamais. Ote-t-il une baguette de la main d'une femme: "Ah! madame, dit-il, une si belle main n'a pas 10 besoin d'ornements." Et, tout en faisant glisser la bague hors du doigt, il baise la main d'un air a faire croire, suivant l'expression d'une dame espagnole, que le baiser avait pour lui plus de prix que la bague. On m'a assure qu'il laisse toujours aux voyageurs assez d'argent pour arriver a la ville la plus proche, et que jamais il n'a refuse a personne la permission de garder un bijou que des souvenirs rendaient precieux.

On m'a depeint Jose Maria comme un grand jeune homme de vingt-cinq a trente ans, bien fait, la physionomie 20 ouverte et riante, des dents blanches comme des perles et des yeux remarquablement expressifs. Il porte ordinairement un costume de dandy, d'une tres grande richesse. Son linge est toujours eclatant de blancheur, et ses mains feraient honneur k un elegant de Paris ou de Londres.

Il n'y a guere que cinq ou six ans qu'il court les grands chemins. Il etait destini par ses parents a l'eglise, et il etudiait la thologie a l'universite de Grenade; mais sa vocation n'etait par fort grande, comme on va le voir, car Jos6 Maria prit la fuite et alla a Gibraltar. La, comme 30 Targent lui manquait, il fit marche avec un negociant anglais pour produire en contrebande une forte partie de marchandises prohibees. - f u t trahi par un homme a qui il avait fait confiance are_{e so} projet. Les douaniers surent la route qu'il devait^{is} ten' et s'embusquerent sur son passage. Tous les mullets ' conduisait furent pris; mais

il ne les abandonna qu'après un combat acharné dans lequel il tua ou blessa plusieurs douaniers. Des ce moment, il n'eut plus d'autre ressource que de rançonner les voyageurs.

Un bonheur extraordinaire pa constamment accompagne jusqu'a ce jour. Sa tete est mise a prix, son signalement est affiche a la porte de toutes les villes, avec promesse de huit mille reaux a celui qui le livrera mort ou vif, fut-il un de ses complices. Pourtant Jose Maria continue impunement son dangereux metier, et ses courses s'etendent depuis les frontieres du Portugal jusqu'au royaume de Murcie. Sa bande n'est pas nombreuse, mais elle est composee d'hommes dont la fidelity et la resolution sont depuis longtemps eprouvees. Un jour, a la tete d'une doiizaine d'hommes de son choix, il surprit soixante et dix volontaires royalistes envoyes a sa poursuite, et les desarma tous. On le vit ensuite regagner les montagnes a pas lents, chassant devant lui deux mulets charges de soixante et dix escopettes qu'il emportait comme pour en faire un trophée.

On conte des merveilles de son adresse a tirer a balle. Sur un cheval lance au galop, il touche un tronc d'olivier a cent cinquante pas.

Voici un exemple de sa courtoisie.

On celebrait une noce dans une matairie des environs d'Andujar. Les maries avaient deja reçu les compliments, de leurs amis, et Ton allait se mettre a table sous un grand figuier devant la porte de la maison; chacun etait en disposition de bien faire, et les Emanations des jasmins et des orangers en fleur se melaient agreablement aux parfums plus substantiels s* exhalant de plusieurs plats qui faisaient plier la table sous
 30 homme a cheval, Sv
 pistolet de la maison..
 salua les convives de la,

out d'un coup parut un
 luet de bois a portEe de
 uta lestement a terre,
 nduisit son cheval a

l'ecurie. On n'attendait personne; mais, en Espagne, tout passant est bienvenu a partager un repas de *Ute*. D'ailleurs, l'etranger, k son habillement, paraissait etre un homme d'importance. Le marie se detacha aussitôt pour Tinviter a diner.

Pendant qu'on se demandait tout bas quel etait cet 6tranger, le notaire d'Andujar, qui assistait k la noce, etait devenu pale comme la mort. Il essayait de se lever de la chaise qu'il occupait aupres de la mariee; mais ses genoux pliaient sous lui, et ses jambes ne pouvaient plus le 10 supporter. Un des convives, soupconne depuis longtemps de s'occuper de contrebande, s'approcha de la mariee:

— C'est Jose Maria, dit-il; je me trompe fort, ou il vient ici pour faire quelque malheur. C'est au notaire qu'il en veut. Mais que faire? Le faire echapper?—Impossible; Jose Maria l'aurait bientdt rejoint.—Arreter le brigand?—Mais sa bande est sans doute aux environs; d'ailleurs, il porte des pistolets k sa ceinture et son poignard ne le quitte jamais.—Mais, monsieur le notaire, que lui avez-vous done fait? 20

— Helas! rien, absolument rien!

Quelqu'un murmura tout bas que le notaire avait dit a son fermier, deux mois auparavant, que, si Jose Maria venait jamais lui demander a boire, il devrait mettre un gros d'arsenic dans son vin.

On deliberait encore sans entamer la *olla*, quand l'inconnu reparut suivi du marie. Plus de doute, c'etait Jose Maria. Il jeta en passant un coup d'oeil de tigre au notaire, qui se mit a trembler comme s'il avait eu le frisson de la fievre; puis il salua la mariee avec grace, et lui 30 demanda la permission de danser a sa noce. Elle n'eut garde de refuser ou de lui faire mauvaise mine. Jose Maria prit aussitôt un tabl tut l'approcha de la table, et s'assit sans fagon marile, entre elle et le notaire, qui paraissait a tout moment sur le point de s'evanouir.

On commença à manger. Jose Maria était rempli d'attentions et de petits soins pour sa voisine. Lorsqu'on servit du vin d'extra, la marine, prenant un verre de *montilla* (qui vaut mieux que le *xdrès* selon moi), le toucha de ses lèvres, et le présenta ensuite au bandit. C'est une politesse que Ton fait à table aux personnes que Ton estime. Cela s'appelle *una fineza*. Malheureusement cet usage se perd dans la bonne compagnie, aussi empressée ici qu'ailleurs de se dépouiller de toutes les coutumes
10 nationales.

Jose Maria prit le verre, remercia avec effusion et déclara à la marine qu'il la priait de le tenir pour son serviteur, et qu'il ferait avec joie tout ce qu'elle voudrait bien lui commander.

Alors celle-ci, toute tremblante et se penchant timidement à l'oreille de son terrible voisin:

— Accordez-moi une grâce, dit-elle.

— Mille! s'écria Jose Maria.

— Oubliez, je vous en conjure, les mauvais vouloirs que
20 vous avez peut-être apportés ici. Promettez-moi que, pour l'amour de moi, vous pardonnerez à vos ennemis, et qu'il n'y aura pas de scandale à ma noce.

— Notaire! dit Jose Maria se tournant vers Thomme de loi tremblant, remerciez madame; sans elle, je vous aurais tué avant que vous eussiez digéré votre dîner. N'ayez plus peur, je ne vous ferai pas de mal.

Et, lui versant un verre de vin, il ajouta avec un sourire un peu méchant: "Aurons, notaire, à ma santé! ce vin est bon et il n'est pas empoisonné." Le malheureux notaire
30 croyait avaler un cent d'épingles.—Aurons, enfants! s'écria le voleur, de la gaiety! vive la marinee!"

Et, se levant avec vivacité, il courut chercher une guitare et se mit à improviser un couplet en l'honneur des nouveaux époux.

Bref, pendant le reste du diner et le bal qui le suivit, il se rendit tellement aimable, que les femmes avaient les larmes aux yeux en pensant qu'un aussi charmant gargon finirait peut-etre un jour a la potence. Il dansa, il chanta, il se fit tout a tous. Vers minuit, une petite fille de douze ans, a demi vetue de mauvaises guenilles, s'approcha de *José Maria*, et lui dit quelques mots dans l'argot des boheniens. *Jose Maria* tressaillit: il courut a l'ecurie, d'ou il revint bientôt amenant son bon cheval. Puis, s'avangant vers la mariee, un bras passe dans la bride: 10

—Adieu! dit-il, enfant de mon ame, jamais je n'oublierai les moments que j'ai passes aupres de vous. Ce sont les plus heureux que j'aie vus depuis bien des annees. Soyez assez bonne pour accepter cette bagatelle d'un pauvre diable qui voudrait avoir une mine a vous offrir.

Il lui presentait en meme temps une jolie bague.

— *Jose Maria*, s'ecria la marine, tant qu'il y aura un pain dans cette maison, la moitie vous appartient.

Le voleur serra la main a tous les convives, celle meme du notaire, embrassa toutes les femmes; puis, sautant 20 lestement en selle, il regagna ses montagnes. Alors seulement le notaire respira librement. Une demi-heure apres arriva un detachement de miquelets; mais personne n'avait vu l'homme qu'ils cherchaient.—*Merimee*.

20. UNE PASSION DANS LE DESERT

Voci une histoire que m'a racontee un vieux grognard de Napoleon.

Lors de l'expedition entreprise dans la haute Egypte par le general Desaix, un soldat provençal, etant tombe au pouvoir des Maugrabins, fut emmene par ces Arabes dans les deserts situes au *dela* des cataractes du Nil. Les 30 Maugrabins firent une marche forcee, et ne s'arreterent qu'a la nuit. Ils camperent autour d'un puits masque par des palmiers, aupres desquels ils avaient precedemment

enterre quelques provisions. Ne supposant pas que l'idée de fuir put venir à leur prisonnier, Us se contenterent de lui attacher les mains, et s'endormirent tous. Quand le hardi Provençal vit ses ennemis hors d'état de le surveiller, il se servit de ses dents pour s'emparer d'un cimeterre; puis, s'aidant de ses genoux pour en fixer la lame, il trancha les cordes qui lui ôtaient l'usage de ses mains et se trouva libre. Aussitôt, il se saisit d'une carabine et d'un poignard, se précautionna d'une provision de dattes sèches, d'un petit
10 sac d'orge, de poudre et de balles, ceignit un cimeterre, monta sur un cheval et piqua vivement dans la direction où il supposa que devait être l'armée française.

Impatient de revoir un bivac, il pressa tellement le coursier, déjà fatigué, que le pauvre animal expira, les flancs déchirés, laissant le Français au milieu du désert. Après avoir marché pendant quelque temps dans le sable avec tout le courage d'un focat qui s'évade, le soldat fut obligé de s'arrêter, car le jour finissait. Il avait heureusement pu gagner une Eminence sur le haut de laquelle s'élan-
20 9aient quelques palmiers, dont le feuillage, aperçu depuis longtemps, avait réveillé dans son cœur les plus douces espérances. Sa lassitude était si grande, qu'il se coucha sur une pierre de granit capricieusement taillée en lit de camp, et s'y endormit sans prendre aucune précaution pour sa défense pendant son sommeil. Il fut réveillé par le soleil, dont les impitoyables rayons, tombant d'aplomb sur le granit, y produisaient une chaleur intolérable.

Il voyait un océan sans bornes. Les sables noirs du désert s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions,
30 et ils étincelaient comme une lame d'acier frappée par une vive lumière. Le ciel avait un éclat oriental d'une pureté désespérante, car il ne laisse alors rien à désirer à l'imagination. Le ciel et la terre étaient en feu. L'infini, l'immense pressaient Tame de toutes parts: pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air, pas un accident au sein du sable agité par petites vagues menues; enfin, l'horizon

finissait, comme en mer quand il fait beau, par une ligne de lumiere aussi deliee que le tranchant d'un sabre. Le Provençal cria comme pour tenter la solitude. Sa voix, perdue dans les cavites de Imminence, rendit au loin un son maigre qui ne rdveilla point d'echo; l'echo etait dans son coeur. Le Provençal avait vingt-deux ans, il arma sa carabine. . . .

— " II sera toujours bien temps!" se dit-il en posant a terre l'arme liberatrice.

Regardant tour a tour l'espace noiratre et l'espace bleu, 10 le soldat revait a la France. II sentait avec deices les ruisseaux de Paris, il se rappelait les villes par lesquelles il avait passe, les figures de ses camarades, et les plus legeres circonstances de sa vie. Enfin, son imagination meridionale lui fit bientot entrevoir les cailloux de sa chere Provence dans les jeux de la chaleur qui ondoyait au-dessus de la nappe etendue dans le desert. Craignant tous les dangers de ce cruel mirage, il descendit le revers oppose a celui par lequel il etait monte, la veille, sur la colline. Sa joie fut grande en decouvrant une espece de grotte, 20 naturellement taillee dans les immenses fragments de granit qui formaient la base de ce monticule. Les debris d'une natte annongaient que cet asile avait *ete* jadis habits. Puis, a quelques pas, il apercut des palmiers charges de dattes. Alors, l'instinct qui nous attache a la vie se reveilla dans son cceur.

Peut-etre entendrait-il bientet le bruit des canons! car, en ce moment, Bonaparte parcourait l'Egypte. Ranime par cette pensee, le Fran\$ais abattit quelques regimes de fruits murs sous le poids desquels les dattiers semblaient 30 ftechir, et il s'assura, en gotitant cette manne inesperee, que l'habitant de la grotte avait cultive les palmiers: la chair savoureuse et fraiche de la datte accusait en effet les soins de son predecesseur. Le Provençal passa subitement d'un sombre desespoir a une joie presque folle. II remonta sur le haut de la colline, et s'occupa pendant le

reste du jour a couper un des palmiers infeconds qui, la veille, lui avaient servi de toit. Un vague souvenir lui fit penser aux animaux du desert, et, prdvoyant qu'ils pourraient venir boire a la source perdue dans les sables qui apparaissait au bas des quartiers de roche, il resolut de se garantir de leurs visites en mettant une barrtere a la porte de son ermitage. Malgre son ardeur, malgre les forces que Jui donna la peur d'etre devore pendant son sommeil, il lui fut impossible de couper le palmier en plusieurs morceaux to dans cette journee, mais il reissit a rabattre. Ainsi qu'un heritier qui ne s'apitoie pas longtemps sur la mort d'un parent, il depouilla ce bel arbre des larges et hautes feuilles vertes qui en sont le poetique ornement, et s'en servit pour Sparer la natte sur laquelle il allait se coucher.

Fatigue par la chaleur et le travail, il s'endormit sous les lambris rouges de sa grotte humide. Au milieu de la nuit, son sommeil fut trouble par un bruit extraordinaire. Il se dressa sur son seant, et le silence profond qui regnait lui permit de reconnaître l'accent alternatif d'une respira- 20 tion dont la sauvage energie ne pouvait appartenir a une creature humaine. Une profonde peur, encore augmentee par Tobscurite, par le silence et par les fantaisies du reveil, lui glaca le coeur. Il sentit meme a peine la douloureuse contraction de sa chevelure quand, a force de dilater les pupilles de ses yeux, il apercut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes. D'abord, il attribua ces lumieres a quelque reflet de ses prunelles; mais bientot, le vif eclat de la nuit Taidant par degres a distinguer les objets qui se trouvaient dans la grotte, il aperjut un enorme animal 30 couche a deux pas de lui. Etait-ce un lion, un tigre, ou un crocodile? Bientdt, les reflets de la lune, qui se precipitait vers Thorizon, éclairant la tanifcre, firent insensiblement resplendir la peau tachetee d'une panthere!

Ce lion d'Egypte dormait, roule comme un gros chien, paisible possesseur d'une niche somptueuse a la porte d'un h6tel; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'etaient

refermes. Il avait la face tournée vers le Français. Mille pensées confuses passèrent dans l'esprit du prisonnier de la panthère; d'abord, il voulut la tuer d'un coup de carabine, mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal. Et s'il l'éveillait? . . . Cette hypothèse le rendit immobile. En écoutant battre son cœur au milieu du silence, il maudissait les pulsations trop fortes que l'affluence du sang y produisait, redoutant de troubler ce sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire. Il mit la main deux fois sur son front, dans le dessein de trancher la tête à son ennemie; mais la difficulté de couper un poil ras et dur le força de renoncer à ce hardi projet.

— "La manquer? ce serait mourir sûrement," pensa-t-il.

Il préféra les chances d'un combat, et résolut d'attendre le jour. Et le jour ne se fit pas longtemps désirer. Le Français put alors examiner la panthère; elle avait le museau teint de sang.

— "Elle bien mange!" . . . pensa-t-il, sans s'inquiéter si le festin avait été composé de chair humaine; elle n'aura pas faim à son réveil.

C'était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. Plusieurs petites taches, semblables à du velours, formaient de jolis bracelets autour des pattes. La queue musculeuse était également blanche, mais terminée par des anneaux noirs. Le dessus de la robe, jaune comme de Tor mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de rose, qui servent à distinguer les panthères des autres espèces de *felis*. Cette tranquille et redoutable hôte ronflait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses sanglantes pattes, nerveuses et bien armées, étaient en avant de sa tête, qui reposait dessus et de laquelle partaient ces barbes rares et droites, semblables à des fils d'argent.

Le courage du soldat finit par s'évanouir un instant devant ce danger, tandis qu'il se serait sans doute exalté sous la bouche des canons vomissant la mitraille. Cependant, une pensée intrépide se fit jour en son âme, et tarit dans sa source la sueur froide qui lui decoulait du front. Agissant comme les hommes qui, poussés à bout par le malheur, arrivent à défier la mort et s'offrent à ses coups, il vit sans s'en rendre compte une tragédie dans cette aventure, et résolut d'y jouer son rôle avec honneur
10 jusqu'à la dernière scène.

— "Avant-hier, les Arabes m'auraient peut-être tué!" se dit-il.

Se considérant comme mort, il attendit bravement et avec une inquiète curiosité le réveil de son ennemie. Quand le soleil parut, la panthère ouvrit subitement les yeux; puis elle étendit violemment ses pattes, comme pour les dégourdir et dissiper des crampes. Enfin elle Milla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue, aussi dure qu'une rape.

20 Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau, et se gratta la tête par des gestes réitérés pleins de gentillesse.

— "Bien! . . . fais un petit bout de toilette, . . . dit en lui-même le Français, qui retrouva sa gaieté en reprenant du courage; nous allons nous souhaiter le bonjour."

Et il saisit le petit poignard court dont il avait débarrassé les Maugrabins.

En ce moment, la panthère retourna la tête vers le Français et le regarda fixement sans avancer. La rigidité de ses yeux métalliques et leur insupportable clarté firent
30 tressaillir le Provençal, surtout quand la bête marcha vers lui; mais il la contempla d'un air caressant, et, la guignant comme pour la magnétiser, il la laissa venir près de lui; puis, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres qui partageaient le dos jaune de la panthère. La bête

redressa voluptueusement sa queue, ses yeux s'adoucirent; et, quand, pour la troisième fois, le Français accomplit cette flatterie intéressée, elle fit entendre un de ces *ronton* par lesquels nos chats expriment leur plaisir; mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond, qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflements des orgues dans une église.

Le Provençal, comprenant l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupefier cette impérieuse. Quand il se crut sur d'avoir éteint la féroce 10 de sa capricieuse compagne, dont la faim avait été si heureusement assouvie la veille, il se leva et voulut sortir de la grotte; la panthère le laissa bien partir, mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec la légèreté des moineaux sautant d'une branche à une autre, et vint se frotter contre les jambes du soldat en faisant le gros dos à la manière des chattes; puis, regardant son hôte d'un œil dont l'éclat était devenu moins inflexible, elle jeta ce cri sauvage que les naturalistes comparent au bruit d'une scie. 20

— "Elle est exigeante!" s'écria le Français en souriant.

Il essaya de jouer avec les oreilles, de lui caresser le ventre et de lui gratter fortement la tête avec ses ongles; et, s'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poignard, en épiait l'heure de la tuer; mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talents de son esclave en levant la tête, en tendant le cou, en accusant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea 30 soudain que, pour assassiner d'un seul coup cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge, et il levait la lame, quand la panthère, rassasiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds, en lui jetant de temps en temps des regards *oh*, malgré une rigueur native, se peignait confusément de la bienveillance. Le pauvre Provençal

mangea ses dattes, en s'appuyant sur un des palmiers; mais il lancait tour a tour un ceil investigateur sur le desert pour y chercher des liberateurs, et sur sa terrible compagne pour en Spier la ctemence incertaine. La panthere examinait le Frangais avec une prudence commerciale; mais cet examen lui fut favorable, car, lorsqu'il eut acheve son maigre repas, elle lui lla ses souliers, et, d'une langue rude et forte, elle en enleva miraculeusement la poussiere incrustee dans les plis.

10 "Mais quand elle aura faim?" . . . pensa le Proveneal.

Malgre le frisson que lui causa son idee, le soldat se mit a mesurer curieusement les proportions de la panthere, certainement un des plus beaux individus de l'espece, car elle avait trois pieds de hauteur et quatre pieds de longueur, sans y comprendre la queue. Cette arme puissante, ronde comme un gourdin, 6tait haute de pres de trois pieds. La tete, aussi grosse que celle d'une lionne, se distinguait par une rare expression de finesse; la froide cruaute des tigres y dominait bien, mais il y avait aussi une vague
20 ressemblance avec la physionomie d'une femme artificieuse. Enfin, la figure de cette reine solitaire revelait en ce moment une sorte de gaiety semblable a celle de Neron ivre: elle s'etait desalteree dans le sang et voulait jouer.

Le soldat essaya d'aller et de venir, la panthere le laissa libre, se contentant de le suivre des yeux, ressemblant ainsi moins a un chien fidele *qu'a* un gros angora inquiet de tout, meme des mouvements de son maitre. Quand il se retoifrna, il apergut du cote de la fontaine les restes de son cheval, la panthere en avait tralne jusque-li le cadavre.
3° Les deux tiers environ Staient devores. Ce spectacle rassura le Francais.

Il revint pres de la panthere, s'assit sans crainte auprfs d'elle, et ils se mirent a jouer tous les deux: il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, et gratta fortement ses flancs chauds et soyeux.

Elle se laissa faire, et, quand le soldat essaya de lui lisser le poil des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles recourbes comme des damas. Le Français, qui gardait une main sur son poignard, pensait encore a le plonger dans le ventre de la trop confiante panthere; mais il craignit d'etre immediatement etrange dans la dernere convulsion qui l'agiterait. Et, d'ailleurs, il entendit dans son cœur une sorte de remords qui lui criait de respecter une creature inoffensive. Il lui semblait avoir trouve une amie dans ce desert sans bornes. Un souvenir de son 10
jeune dge lui suggera d'essayer de faire repondre au nom de Mignonne la jeune panthere, de laquelle il admirait, maintenant avec moins d'effroi, l'agilite, la grace et la mollesse.

Vers la fin de la journee, il s'etait familiarise avec sa situation perilleuse, et il en aimait presque les angoisses. Enfin, sa compagne avait fini par prendre Thabitude de le regarder quand il criait en voix de fausset: *Mignonne!* Au coucher du soleil, Mignonne fit entendre a plusieurs reprises un cri profond et melancolique. 20

— "Va, ma petite blonde, je te laisserai coucher la premiere," lui dit-il en comptant bien sur l'activite de ses jambes pour s'evader au plus vite quand elle serait endormie, afin d'aller chercher un autre gite pendant la nuit.

Le soldat attendit avec impatience l'heure de sa fuite, et, quand elle fut arrivee, il marcha rapidement dans la direction du Nil; mais a peine eut-il fait un quart de lieue dans les sables, qu'il entendit la panthere bondissant derriere lui, et jetant par intervalles ce cri de scie, plus effrayant encore que le bruit lourd de ses bonds. 30

— "Allons, se dit-il, elle m'a pris en amitte! . . . Cette jeune panthere n'a peut-etre encore rencontre personne, il est flatteur d'avoir son premier amour!"

En ce moment, le Francais tomba dans un de ces sables mouvants si redoutables pour les voyageurs, et d'ou il est

impossible de se sauver. En se sentant pris, il poussa UB cri d'alarme; la panthère le saisit avec ses dents par le collet, et, sautant vigoureusement en arrière, elle le tira du gouffre comme par magie.

"Ah! Mignonne, s'écria le soldat en la caressant avec enthousiasme, c'est entre nous maintenant à la vie et à la mort. . . . Mais pas de farces!"

Et il revint sur ses pas.

Le désert fut dès lors comme peuplé. Il renfermait un
10 être auquel le Français pouvait parler, et dont la férocité s'était adoucie pour lui, sans qu'il s'expliquât les raisons de cette incroyable amitié. Quelque puissant que fût le désir du soldat de rester debout et sur ses gardes, il dormit. À son réveil, il ne vit plus Mignonne; il monta sur la colline, et, dans le lointain, il aperçut accourant par bonds, suivant l'habitude de ces animaux, auxquels la course est interdite par l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale. Mignonne arriva les babines sanglantes; elle recut les caresses nécessaires que lui fit son compagnon, en témoi-
20 gnant même par plusieurs *ronton* graves combien elle en était heureuse. Ses yeux, pleins de mollesse, se tournèrent avec encore plus de douceur que la veille sur le Provençal.

Elle joua comme un jeune chien joue avec son maître, se laissant rouler, battre et flatter tour à tour; et parfois elle provoquait le soldat en avançant la patte sur lui, par un geste de solliciteur.

Quelques jours se passèrent ainsi. Cette compagnie permit au Provençal d'admirer les sublimes beautés du désert. La solitude lui révéla tous ses secrets, l'enveloppa de ses
30 charmes. Il découvrit dans le lever et le coucher du soleil des spectacles inconnus au monde. Il sut tressaillir en entendant au-dessus de sa tête le doux sifflement des ailes d'un oiseau—rare passager!—en voyant les nuages se confondre—voyageurs changeants et colorés! Il étudia pendant la nuit les effets de la lune sur l'océan des sables,

ou le *sijnoun* produisait des vagues, des ondulations et de rapides changements. Il vecut avec le jour de l'Orient, il en admira les pompes merveilleuses; et souvent, apres avoir joui du terrible spectacle d'un ouragan dans cette plaine oft les sables souleves produisaient des brouillards rouges et sees, des nuées mortelles, il voyait venir la nuit avec deices, car alors tombait la bienfaisante fraicheur des etoiles. Il ecouta des musiques imaginaires dans les cieux.

Il employait la plus grande partie du temps a dormir: mais il *était* oblige de veiller, comme une araignee au sein 10 de sa toile, pour ne pas laisser echapper le moment de sa delivrance, si quelqu'un passait dans la sphere decrite par l'horizon. Il avait sacrifte sa chemise pour en faire un drapeau, arbore sur le haut d'un palmier depouille de feuillage. Conseille par la necessite, il sut trouver le moyen de le garder deploye en le tendant avec des baguettes, car le vent aurait pu ne pas l'agiter au moment oil le voyageur attendu regarderait dans le desert.

Un jour, par un soleil eclatant, un immense oiseau plana dans les airs. Le Provençal quitta sa panthfcre pour 20 examiner ce nouvel hote; mais, apres un moment d'attente, la sultane delaissee gronda sourdement.

"Je crois, Dieu m'emporte, qu'elle est jalouse! s'ecria-t-il en voyant ses yeux redevenus rigides. L'ame de Virginie aura passe dans ce corps-la, e'est stir!" . . . "

L'aigle disparut dans les airs pendant que le soldat admirait la croupe rebondie de la panthere. Mais il y avait tant de grece et de jeunesse dans ses contours! C'etait joli comme une femme. La blonde fourrure de la robe se mariait par des teintes fines aux tons du blanc mat qui 30 distinguait les cuisses. La lumiere profusenent jetde par le soleil faisait briller cet or vivant, ces taches brunes, de mantere a leur donner d'indefinissables attraits. Le Provençal et la panthfcre se regarderent, Tun et l'autre d'un air intelligent; la coquette tressaillit quand elle sentit les

ongles de son ami lui gratter le crane, ses yeux brillèrent comme deux éclairs, puis elle les ferma fortement.

— "Eh bien, comment deux personnes si bien faites pour se comprendre ont-elles fini? . . . Ah ! voila! . . . Elles ont fini comme finissent toutes les grandes passions, par un malentendu. On croit, de part et d'autre, a quelque trahison, Ton ne s'explique point par fierte, Ton se brouille par entetement."

Le vieux grognard, finissant sa bouteille de vin de io Champagne, s'est ecrie:

— "Je ne sais pas quel mal je lui ai fait, mais elle se retourna comme si elle efit ete enragee, et, de ses dents aigues, elle m'entama la cuisse, faiblement sans doute. Moi, croyant qu'elle voulait me devorer, je lui plongeai mon poignard dans le cou. Elle roula en jetant un cri qui me glaca le coeur, je la vis se d6battant en me regardant sans colere. J'aurais voulu pour tout au monde, pour ma croix, que je n'avais pas encore, la rendre a la vie. C'etait comme si j'eusse assassine une personne veritable. Et les 20 soldats qui avaient vu mon drapeau, et qui accoururent a mon secours, me trouverent tout en larmes. . . .

— "Eh bien, monsieur, reprit-il apres un moment de silence, j'ai fait depuis la guerre en Allemagne, en Espagne, en Russie, en France; j'ai bien promene mon cadavre, je n'ai rien vu de semblable au desert. . . . Ah! c'est que cela est bien beau!"

— "Qu'y sentiez-vous?" lui ai-je demande.

— "Oh! cela ne se dit pas, jeune homme. D'ailleurs, je ne regrette pas toujours mon bouquet de palmiers et ma 30 panthfcre, . . . il faut que je sois triste pour cela. Dans le desert, voyez-vous, il y a tout, et il n'y a rien. . . ."

— "Mais encore, expliquez-moi . . ."

— "Eh bien, reprit-il en laissant echapper un geste d'impatience, c'est Dieu sans les hommes."—*Balzac.*

21. LE CURE DE TOURS

Cet appartement, desservi par un escalier en pierre, se trouvait dans un corps de logis a l'exposition du midi. L'abbé Troubert occupait le rez-de-chaussée, et mademoiselle Gamard le premier étage du principal bâtiment situé sur la rue.

Lorsque Chapeloud entra dans son logement, les pièces étaient nues et les plafonds noircis par la fumée. Les chambranles des cheminées en pierre assez mal sculptées n'avaient jamais été peints. Pour tout mobilier, le pauvre chanoine y mit d'abord un lit, une table, quelques chaises, 10 et le peu de livres qu'il possédait. L'appartement ressemblait à une belle femme en haillons.

Mais, deux ou trois ans après, une vieille dame ayant laissé deux mille francs à l'abbé Chapeloud, il employa cette somme à l'emplette d'une bibliothèque en chêne, provenant de la démolition d'un château dépecé par la Bande Noire, et remarquable par des sculptures dignes de l'admiration des artistes. L'abbé fit cette acquisition, séduit moins par le bon marché que par la parfaite concordance qui existait entre les dimensions de ce meuble et 20 celles de la galerie. Ses économies lui permirent alors de restaurer entièrement la galerie jusque-là pauvre et délaissée. Le parquet fut soigneusement frotté, le plafond blanchi; et les boiseries furent peintes de manière à figurer les teintes et les noeuds du chêne. Une cheminée de marbre remplace l'ancienne. Le chanoine eut assez de goût pour chercher et pour trouver de vieux fauteuils en bois de noyer sculptés. Puis une longue table en *ébène* et deux meubles de Boule achevèrent de donner à cette galerie une physionomie pleine de caractère. Dans 30 l'espace de deux ans, les libéralités de plusieurs personnes dévotés, et des legs de ses pieuses pénitentes, quoique légers, remplirent de livres les rayons de la bibliothèque alors vide. Enfin, un oncle de Chapeloud, un ancien oratorien, lui légua sa collection in-folio des Pères de

l'Eglise, et plusieurs autres grands ouvrages preieux pour un ecclesiastique.

Birotteau, surpris de plus en plus par les transformations successives de cette galerie jadis nue, arriva par degres a une involontaire convoitise. Il souhaita posseder ce cabinet, si bien en rapport avec la gravite des moeurs ecclesiastiques. Cette passion s'accrut de jour en jour. Occupe pendant des journees entieres a travailler dans cet asile, le vicaire put en apprecier le silence et la paix, apres io en avoir primitivement admire Theureuse distribution. Pendant les annees suivantes, l'abbe Chapeloud fit de la cellule un oratoire que ses devotes amies se plurent a embellir. Plus tard encore, une dame offrit au chanoine pour sa chambre un meuble en tapisserie qu'elle avait faite elle-meme pendant longtemps sous les yeux de cet homme aimable sans qu'il en soupconnat la destination. Il en fut alors de la chambre a coucher comme de la galerie, elle 6blouit le vicaire.

Enfin, trois ans avant sa mort, l'abbe Chapeloud avait 20 complete le confortable de son appartement en decorant le salon. Quoique simplement garni de velours d'Utrecht rouge, le meuble avait seduit Birotteau. Depuis le jour ou le camarade du chanoine vit les rideaux de lampas rouge, les meubles d'acajou, le tapis d'Aubusson qui ornaient cette vaste piece peinte a neuf, l'appartement de Chapeloud devint pour lui Tobjet d'une monomanie secrete. Y demeurer, se coucher dans le lit a grands rideaux de soie ou couchait le chanoine, et trouver toutes ses aises autour de lui, comme les trouvait Chapeloud, fut 30 pour Birotteau le bonheur complet: il ne voyait rien au deli.

Tout ce que les choses du monde font naitre d'envie et d'ambition dans le cceur des autres hommes se concentra chez l'abbe Birotteau dans le sentiment secret et profond avec lequel il desirait un interieur semblable a celui que s'etait cree l'abbe Chapeloud. Quand son ami tombait

malade, il venait certes chez lui conduit par une sincère affection; mais, en apprenant l'indisposition du chanoine, ou en lui tenant compagnie, il s'élevait, malgré lui, dans le fond de son âme mille pensées dont la formule la plus simple était toujours: "Si Chapeloud mourait, je pourrais avoir son logement." Cependant, comme Birotteau avait un cœur excellent, des idées étroites et une intelligence bornée, il n'allait pas jusqu'à concevoir les moyens de se faire léguer la bibliothèque et les meubles de son ami.

L'abbé Chapeloud, égoïste aimable et indulgent, devina la passion de son ami, ce qui n'était pas difficile, et la lui pardonna, ce qui peut sembler moins facile chez un prêtre.

—*Balzac.*

22. LES JUMEAUX

Les bessons croissaient à plaisir sans être malades plus que d'autres enfants, et même ils avaient le tempérament si doux et si bien façonné qu'on eût dit qu'ils ne souffraient point de leurs dents ni de leur croît, autant que le reste du petit monde.

Ils étaient blonds et restèrent blonds toute leur vie. Ils avaient tout à fait bonne mine, de grands yeux bleus, les épaules bien avalées, le corps droit et bien planté, plus de taille et de hardiesse que tous ceux de leur âge, et tous les gens des alentours qui passaient par le bourg de Cosse s'arrêtaient pour les regarder, pour s'émerveiller de leur retraite, et chacun s'en allait disant: "C'est tout de même une jolie paire de gars,"

Cela fut cause que, de bonne heure, les bessons s'accoutumèrent à être examinés et questionnés, et à ne point devenir honteux et sots en grandissant. Ils étaient à leur aise avec tout le monde, et, au lieu de se cacher derrière les buissons, comme font les enfants de chez nous quand ils aperçoivent un Stranger, ils affrontaient le premier venu, mais toujours très honnêtement, et répondaient à tout ce qu'on leur demandait, sans baisser

la tete et sans se faire prier. Au premier moment, on ne faisait point entre eux de difference et on croyait voir un oeuf et un oeuf. Mais, quand on les avait observes un quart d'heure, on voyait que Landry etait une miette plus grand et plus fort, qu'il avait le cheveu un peu plus epais, le nez plus fort et l'oeil plus vif. Il avait aussi le front plus large et l'air plus decide, et memement un signe que son frere avait a la joue droite, il l'avait a la joue gauche et beaucoup plus marque. Les gens de l'endroit les recon-
 10 naissaient done bien; mais cependant il leur fallait un petit moment, et, a la tombee de la nuit ou a une petite distance, ils s'y trompaient quasi tous, d'autant plus que les bessons avaient la voix toute pareille, et que, comme ils savaient bien qu'on pouvait les confondre, ils repondaient au nom Tun de l'autre sans se dohner la peine de vous avertir de la meprise. Le pere Barbeau lui-meme s'y embrouillait quelquefois. Il n'y avait, ainsi que la Sagette l'avait annonce, que la mere qui ne s'y embrouillat jamais, fut-ce a la grande nuit, ou du plus loin qu'elle pouvait les voir
 20 venir ou les entendre parler.

En fait, Tun valait l'autre, et si Landry avait une idee de gaiety et de courage de plus que son aine, Sylvinet etait si amiteux et si fin d'esprit qu'on ne pouvait pas l'aimer moins que son cadet. On pensa bien, pendant trois mois, a les empecher de trop s'accoutumer Tun a l'autre. Trois mois, c'est beaucoup, en campagne, pour observer une chose contre la coutume. Mais, d'un cote, on ne voyait point que cela fit grand effet; d'autre part, M. le cure avait dit que la mere Sagette etait une radoteuse et que ce
 30 que le bon Dieu avait mis dans les lois de la nature ne pouvait etre defait par les hommes. Si bien qu'on oublia peu a peu tout ce qu'on s'etait promis de faire. La premiere fois qu'on leur eta leur fourreau pour les conduire a la messe en culottes, ils furent habiles du mtoe drap, car ce fut un jupon de leur mfere qui servit pour les deux

habillements, et la façon fut la même, le tailleur de la paroisse n'en connaissant point deux.

Quand l'âge leur vint, on remarqua qu'ils avaient le même goût pour la couleur, et quand leur tante Rosette voulut leur faire cadeau à chacun d'une cravate, à la nouvelle année, ils choisirent tous deux la même cravate lilas au mercier colporteur qui promenait sa marchandise de porte en porte sur le dos de son cheval percheron. La tante leur demanda si c'était pour l'idée qu'ils avaient d'être toujours habillés l'un comme l'autre. Mais les 10 bessons n'en cherchaient pas si long; Sylvinet répondit que c'était la plus jolie couleur et le plus joli dessin de cravate qu'il y eut dans tout le ballot du mercier, et de suite Landry assura que toutes les autres cravates étaient vilaines.

— Et la couleur de mon cheval, dit le marchand en souriant, comment la trouvez-vous?

— Bien laide, dit Landry. Il ressemble à une vieille pie.

— Tout à fait laide, dit Sylvinet. C'est absolument une pie mal plumée. 20

— Vous voyez bien, dit le mercier à la tante, d'un air judicieux, que ces enfants-là ont la même vue. Si Fun voit jaune ce qui est rouge, aussitôt l'autre verra rouge ce qui est jaune, et il ne faut pas les contrarier là-dessus, car on dit que, quand on veut empêcher les bessons de se considérer comme les deux empreintes d'un même dessin, ils deviennent idiots et ne savent plus du tout ce qu'ils disent. — Le mercier disait cela parce que ses cravates lilas étaient mauvais teint, et qu'il avait envie d'en vendre deux à la fois. 30

Par la suite du temps, tout alla de même, et les bessons furent habillés si pareillement qu'on avait encore plus souvent lieu de les confondre, et soit par malice d'enfant, soit par la force de cette loi de nature que le cure croyait impossible à défaire, quand Fun avait cassé le bout de son

sabot, bien vite l'autre ecornait le sien du meme pied; quand Tun dechirait sa veste ou sa casquette, sans tarder, l'autre imitait si bien la dechirure, qu'on aurait dit que le meme accident l'avait occasionné! et puis, mes bessons de rire et de prendre un air surnoisement innocent quand on leur demandait compte de la chose.

Bonheur ou malheur, cette amitie-la augmentait toujours avec l'age, et le jour *oh* ils surent raisonner un peu, ces enfants se dirent qu'ils ne pouvaient pas s'amuser io avec d'autres enfants quand un des deux ne s'y trouvait pas; et le pere ayant essaye d'en garder un toute la journée avec lui, tandis que l'autre restait avec la mere, tous les deux furent si tristes, si pales et si leches au travail, qu'on les crut malades. Et puis quand ils se retrouvèrent le soir, ils s'en allerent tous deux par les chemins, se tenant par la main et ne voulant plus rentrer, tant ils avaient d'aise d'etre ensemble, et aussi parce qu'ils boudaient un peu leurs parents de leur avoir fait ce chagrin-li. On n'essaya plus guere de recommencer.—*G. Sand.*

23. L'IMPRIMERIE

20 Virgile fut imprime en 1470, Homere en 1488, Aristote en 1498, Platon en 1512.

Si Pétrarque pleurait de joie en voyant Homere manuscrit, le touchait et le baisait, ne pouvant encore le comprendre, quel aurait ete son transport de le voir multiple dans les nobles caracteres de Venise et de Florence, circuler par toute l'Europe, versant a tous la pure lumiere du ciel heltenique, la fraicheur de ses vives eaux, ces torrents de jeunesse qui coulent eternellement des sources de l'Iliade!

30 Mais on ne sait plus aujourd'hui les sueurs, les veilles inquires que couterent aux grands imprimeurs ces premieres publications des manuscrits difficiles, discordants, de l'antiquite. Œuvre sainte! Ceux qui y mirent les

premiers la main furent saisis d'une emotion religieuse et d'une anxiété immense. Tels ils allaient les rendre au monde, ces dieux de la pensee, tels il les garderait. Imprimeurs, correcteurs, editeurs, ils ne dormaient plus (l'un d'eux trois heures par nuit); ils demandaient a Dieu de reussir, et leur travail etait mele de prieres. Ils sentaient qu'en ces lettres de plomb, viles et ternes, etait la Jouvence du monde, le tresor d'immortalite.

La Rome et la Jerusalem de cette religion nouvelle, rimprimerie, sont bien moins Mayence et Strasbourg, que 10 Venise, Bale et Paris. Les premieres n'ont fait qu'imprimer. Paris, Bile et Venise ont edite, avec des travaux infinis depuration, correction, critique, discussion des textes et variantes, les bibles epineuses de la philosophic, je veux dire l'œuvre immense de Platon, si delicate de finesse, de grace et de dialectique, *ou l'accent*, la virgule, change tout, detruit tout, rend Intelligence impossible;—l'œuvre encore bien plus gigantesque d'Aristote, formidable encyclopedie de l'antiquite, ecrite dans une langue algebrique, tellement concise et abstraite! On 20 avait bavarde infiniment sur Aristote et Platon, on les avait traduits faiblement, peu fidelement.

Combien cette grande mere, la noble, la sereine, l'heroi'que antiquite, parut superieure a tout ce qu'on connaissait, quand on revit, apres tant de siecles, sa face venerable et charmante!

Il y eut la, en effet, un mystere amer pour l'humanite. Le nouveau se trouva le vieux, le ride, le caduc. L'antiquite parut jeune, et par son charme singulier et par un accord profond avec la science naissante. Un sang 30 plus chaud, une flamme d'amour revint dans nos vieilles veines avec le vin genereux d'Eomere, d'Eschyle et de Sophocle. Et, non moins viril qu'enchanteur, le genie grec guidait Copernic et Colomb. Pythagore et Philolaiis leur enseignaient le systtme du monde. Aristote leur

garantissait la rotondité de la terre. Platon leur montrait TOccident et designait les Hesperides.

Est-ce tout? Non, notre cœeur demandait a l'antiquite autre chose que l'Ameique, autre chose que la science ou le charme litteraire. Nous lui demandions surtout de desemprisonner nos ames, de nous faire respirer mieux, d'accorder a nos poitrines l'eargissement d'une morality plus douce et vastement humaine, non *liee* a la formule byzantine, obscure, de Nicee. Nous lui demandions, non 10 pas de briser Tautel, mais de l'etendre; non de supprimer les saints, mais de les multiplier, d'ouvrir les bras de Tfiglise a saint Socrate, aux Antonins, et a vous aussi, saint Virgile!

"Saint Virgile, priez pour moi!" Moi-meme j'avais ce mot au cœeur, bien avant de savoir qu'un autre a parle ainsi au XVI^e siecle. Et qui plus que moi a droit de le dire, moi, eleve sur vos genoux, qui n'eus si longtemps nul autre aliment que l'antiquite adoucie par vous; moi qui vecus de votre lait avant de boire dans Homere le vin, le 20 sang et la vie? Mes heures de melancolie, jeune, je les passai pres de vous; vieux, quand les pensees tristes viennent, d'eux-memes ces rythmes aimes chantent encore a mon oreille; la voix de la douce sibylle suffit pour eloigner de moi le noir essaim des mauvais songes.

Venez, dans la nuit noire encore; montons, l'hiver, de grand matin, la rue Saint-Jacques. Voyez-vous toutes ces lumieres? Des hommes, des vieillards meme, meles aux enfants, vont portant sous le bras Tin-folio, de Tautre le chandelier de fer. Vont-ils tourner a droite? Non, la 30vieille Sorbonne est endormie encore; elle se tient chaude entre ses draps. La foule va aux ecoles grecques. Athenes est a Paris. Cet homme a grande barbe, dans sa majestueuse hermine, c'est le descendant des empereurs, Jean Lascaris. L'autre docteur, c'est Aleandre, qui enseigne l'hebreu. Vatable est a ses pieds, qui ecrit et *dlja* imprime. fitrange renversement des choses! Cette ville,

qui vers 1300 ravit aux Juifs leurs manuscrits pour les aneantir, elle les imprime aujourd'hui. En 1508, on fonda les premiers caractères hébraïques. La vieille loi, si cruellement persécutée par la nouvelle, devient impérissable, multipliée par les Chrétiens. Le défenseur des livres juifs, Reuchlin, ébranla l'Allemagne de sa lutte héroïque contre les ignorants persécuteurs et destructeurs de livres, qui les brûlaient, ne sachant les lire.

Croyons aux victoires de Tesprit! Au moment où l'Espagne détruit les livres par milliers, l'Allemagne, la France, l'Italie en impriment par millions!

Nul lieu, ni temple, ni école, ni assemblée de nations, n'a jamais porté à mon cœur la religieuse émotion que j'éprouve quand j'entre dans une imprimerie. Le poète ouvrier de Manchester l'a très bien dit: "La presse est l'arche sainte!" Les révolutions de Paris se sont faites autour de la presse. En 93, mon père avait planté la sienne au chœur même d'une église, et j'y suis né.—*Michelet*.

24. L'ORAGE D'OCTOBRE 1859

Je me remis en route par la plage, et j'eus le loisir, dans ce trajet assez long, d'observer, d'étudier, dans une zone de nuages qui, je crois, pouvait s'étendre, en tous sens, à huit ou dix lieues. À ma gauche, la Saintonge, dont je suivais le rivage, attendait morne et passive. À ma droite, le Médoc, dont le fleuve me séparait, était dans un calme sombre. Derrière moi, venant de l'Ouest, de l'Océan, montait un monde de nuages noirs. Mais, devant moi, un vent de terre soufflait contre eux (de Bordeaux). Ce vent descendait la Gironde, et Ton eût pu espérer que la puissante rivière, par ce grand courant protecteur, repousserait le rideau lugubre que l'Océan élevait.

30

Encore dans l'incertitude, je regardai derrière moi, et consultai Cordouan. Il me parut, sur son écueil, d'une pâleur fantastique. Sa tour semblait un fantôme qui disait: "Malheur! malheur!"

J'avais vu bien des orages. J'avais lu mille descriptions de tempêtes, et je m'attendais à tout. Mais rien ne faisait prévoir Teffet que celle-ci eut par sa longue durée, sa violence soutenue, par son implacable uniformité. Des qu'il y a du plus ou du moins, une halte, un *crescendo* même, enfin une variation, l'âme et les sens y trouvent quelque chose qui détend, distrait, qui répond à ses besoins impérieux de changement. Mais ici, cinq jours et cinq nuits, sans trêve, sans augmentation ni diminution, ce fut 10 la même fureur et rien ne changea dans l'horrible. Point de tonnerre, point de combats de nuages, point de déchirement de la mer. Du premier coup, une grande tente grise ferma l'horizon en tout sens; on se trouva enseveli dans ce linceul d'un morne gris de cendre, qui n'ôtait pas toute lumière, et laissait découvrir une mer de plomb et de plâtre, odieuse et désolante de monotonie furieuse. Elle ne savait qu'une note. C'était toujours le hurlement d'une grande chaudière qui bout. Aucune poésie de terreur n'eut agi comme cette prose. Toujours, toujours le même son: *Heu!* 20 *heu! heu !* ou *Uh! uh! uh!*

Nous habitions sur la plage. Nous étions plus que spectateurs de cette scène; nous y étions mêlés. La mer par moments venait à vingt pas. Elle ne frappait pas un coup que la maison ne tremblât. Nos fenêtres recevaient (heureusement un peu de côté) l'immense vent du sud-ouest qui apportait un torrent, non, mais un déluge, l'Océan soulevé en pluie. Du premier jour, en grande hâte, et non sans beaucoup de peine, il fallut fermer les volets, allumer les bougies si Ton voulait voir en plein jour. Dans les 30 pièces qui regardaient la campagne, le bruit, la commotion, étaient tout aussi sensibles. Je persistais à travailler, curieux de voir si cette force sauvage réussirait à opprimer, entraver un libre esprit. Je maintins ma pensée active, maîtresse d'elle-même. J'écrivais et je m'observais. À la longue seulement la fatigue et la privation de sommeil blessaient en moi une puissance, la plus délicate de l'écrivain, je crois, le sens du rythme. Ma phrase venait

inharmonique. Cette corde, dans mon instrument, la première se trouva cassée.

Le grand hurlement n'avait de variante que les voix bizarres, fantasmiques, du vent acharné sur nous. Cette maison lui faisait obstacle; elle était pour lui un but qu'il assaillait de cent manures. C'était parfois le coup brusqué d'un maître qui frappe *k* la porte; des secousses, comme d'une main forte pour arracher le volet; c'étaient des plaintes aiguës par la cheminée, des désolations de ne pas entrer, des menaces si Ton n'ouvrait pas, enn des em-10 portements, d'effrayantes tentatives d'enlever le toit. Tous ces bruits étaient couverts pourtant par le grand *Heu! heu!* — tant celui-ci était immense, puissant, épouvantable! Le vent nous semblait secondaire. Cependant il réussissait à faire pénétrer la pluie. Notre maison (j'allais dire notre vaisseau) faisait eau. Le grenier, percé par places, versait des ondes.

Chose plus sérieuse! la furie de l'ouragan, par un effort désespéré, réussit à desceller le gond d'un volet, qui, des lors, quoique fermé encore, frémit, branla, s'agita. Il 20 fallut le consolider en le liant fortement par ses ferrures à celui qui tenait mieux, et pour cela on dut hasarder d'ouvrir la fenêtre. Au moment où je l'ouvris, quoique abrité par les volets, je me sentis comme dans un tourbillon, demi-sourd par l'horrible force d'un bruit égal au canon, d'un coup de canon permanent qu'on m'éfit, sans interruption, tire sous l'oreille. J'apercevais, par les fentes, une chose qui donnait la mesure de ces forces incalculables. C'est que les vagues, croisées et brisées contre elles-mêmes, souvent ne pouvaient retomber. La rafale, par-dessous, 30 les enlevait comme une plume, ces pesantes masses, les faisait fuir par la campagne. Qu'éfit-ce *ete* si, nos volets s'arrachant, la fenêtre s'enfonçant, le vent eut embarqué chez nous ces grosses lames qu'il soutenait, poussait avec la roideur d'une trombe, qu'il portait *k* travers les champs, terribles et toutes brandies?—*Michelet*.

25. L'INDESTRUCTIBILITÉ DU CHRISTIANISME

Les champions des grandes et bonnes causes sont sujets à avoir trop d'illusions et trop peu de confiance; ils se promettent trop d'abord de la bonté de leur cause, et plus tard ils n'y comptent pas assez. Qu'il s'agisse de questions politiques, ou religieuses, ou purement intellectuelles, la vie publique est laborieuse et rude, pleine de luttes, d'obstacles, de mécomptes, de succès et de revers alternatifs qui étonnent souvent les convictions et ébranlent les espérances.

10 Il n'y a que deux sortes de caractères qui insistent aux déplaisirs et aux fatigues de l'activité humaine ainsi mise à l'épreuve: les hommes qui n'ont au fond ni croyances ni passions désintéressées, et qui, uniquement préoccupés d'eux-mêmes, ne poursuivent que des buts de satisfaction et de fortune personnelle; c'est là un genre de travail dont on ne se décourage guère quand une fois on s'y est adonné.

A côté de ces égoïstes opiniâtres, les hommes qui ont au contraire des convictions fortes et qui cherchent le triomphe d'une cause plus grande qu'eux-mêmes, ceux-là
20 aussi supportent patiemment les difficultés, les tristesses, les mauvais jours de leur œuvre, et retrempe sans cesse leur espérance dans leur foi. Tels doivent, tels peuvent être les vrais et sérieux Chrétiens.

Personne n'est plus convaincu que moi de la gravité de la crise que traverse aujourd'hui le christianisme; je sais toute l'ardeur et tout le péril des attaques dont la foi chrétienne est l'objet, en haut dans un certain nombre d'esprits distingués, en bas dans les masses ignorantes et
30 déréglées; mais le christianisme n'est pas d'aujourd'hui, il vit depuis dix-neuf siècles. Que dis-je, dix-neuf siècles? Les siècles ne se comptent pas pour le christianisme; sa source est infiniment plus ancienne que son nom; c'est avec l'histoire du peuple juif que commence l'histoire chrétienne; l'Ancien-Testament est la préface et la préparation du Nouveau. Le monde a d'abord longtemps attendu,

puis il a vu apparaitre, puis il a commence a recevoir et a contempler partout le christianisme.

Les memes attaques, les memes perils qu'il rencontre aujourd'hui l'ont assailli des sa premiere origine et dans tout le cours de sa destinee; tantdt la tyrannie, tantdt Tinsouciance et le relachement moral de ses representants officiels lui ont ete encore plus funestes que les coups de ses adversaires. Il a resiste et survecu aux violences des uns et aux fautes des autres. Il n'est pas autre aujourd'hui, il ne sera pas autre desormais qu'il n'a ete jadis. 10 Ses nouveaux adversaires n'ont et n'auront pas plus d'brudition que Bayle, ni plus d'esprit que Voltaire, ni plus de passion que les revolutionnaires de 1793; ils ne reussiront pas plus k le detruire que n'y ont reussi leurs predecesseurs.

Le christianisme a fait ses preuves de patience comme de force, de flexibilite comme de vitality. Il aura de plus, il a deja, pour se defendre et pour vaincre, une arme assez nouvelle dans son histoire, la liberte, la liberty de ses adversaires et la sienne propre; Tune ne lui permettra pas 20 de s'endormir dans l'ignorance du danger; l'autre le mettra en possession de tous ses moyens de resistance, en les degageant de toute apparence de force abusive et de privilege autorise.—*Guizot*.

26. LES ORIGINES DE LA REVOLUTION

Le contraste entre la benignite des theories et la violence des actes, qui a ete Tun des caracteres les plus Granges de la revolution fran9aise, ne surprendra personne si Ton fait attention que cette revolution a ete preparee par les classes les plus civilisees de la nation, et executee par les plus incultes et les plus rudes. Les hommes des premieres 30 n'ayant aucun lien preexistant entre eux, nul usage de s'entendre, aucune prise sur le peuple, celui-ci devint presque aussitdt le pouvoir dirigeant, des que les anciens pouvoirs furent detruits. *La* OU il ne gouverna pas par

lui-meme, il donna du moins son esprit au gouvernement; et si, d'un autre cete, on songe *k* la maniere dont ce peuple avait vecu sous Tancien regime, on n'aura pas de peine *k* imaginer ce qu'il allait etre.

Les particularity memes de sa condition lui avaient donn6 plusieurs vertus rares. Affranchi de bonne heure et depuis longtemps proprtaire d'une partie du sol, isote plutot que dependant, il se montrait temperant et fier: il etait rompu a la peine, indifferent aux delicatesses de la
10 vie, resigne dans les plus grands maux, ferme au peril: race simple et virile qui va remplir ces puissantes armies sous Teffort desquelles l'Europe ploiera. Mais la merae cause en faisait un dangereux maitre. Comme il avait port6 presque seul depuis des siecles tout le faix des abus, qu'il avait vecu a l'ecart, se nourrissant en silence de ses prfjugfs, de ses jalousies et de ses haines, il s'etait endurci par ces rigueurs de sa destin6e, et il etait devenu capable a la fois de tout endurer et de tout faire souffrir.

C'est dans cet etat que, mettant la main sur le gouver-
20 nement, il entreprit d'achever lui-meme Tceuvre de la Revolution. Les livres avaient fourni la theorie; il se chargea de la pratique, et il ajusta les *idees* des ecrivains a ses propres fureurs.

Ceux qui ont etudie attentivement, en lisant ce livre, la France au X VIIIF siecle, ont pu voir naitre et se developper dans son sein deux passions principales, qui n'ont point ete contemporaines et n'ont pas toujours tendu au meme but.

L'une, plus profonde et venant de plus loin, est la haine violente et inextinguible de l'"inegalite. Celle-ci etait nee
30 et s'etait nourrie de la vue de cette inegalite meme, et elle poussait depuis longtemps les Franeais, avec une force continue et irresistible, *k* vouloir detruire jusque dans leurs fondements tout ce qui restait des institutions du moyen age, et, leur terrain vide, *k* y batir une societe oil les hommes fussent aussi semblables et les conditions aussi 6gales que T humanity le comporte.

L'autre, plus recente et moins enracinee, les portait a vouloir vivre non seulement egaux, mais libres.

Vers la fin de l'ancien regime, ces deux passions sont aussi sincerés et paraissent aussi vives Tune que l'autre. A l'entree de la Revolution, elles se rencontrent; elles se meslent alors et se confondent un moment, s'echauffent Tune l'autre dans le contact, et enflamment enfin a la fois tout le coeur de la France. C'est '89, temps d'inexperience sans doute, mais de generosite, d'enthousiasme, de virilite et de grandeur: temps d'immortelle memoire, vers lequel 10 se tourneront avec admiration et avec respect les regards des hommes, quand ceux qui l'ont vu et nous-memes aurons disparu depuis longtemps. Alors les Francais furent assez tiers de leur cause et d'eux-memes pour croire qu'ils pouvaient etre egaux dans la liberty. Au milieu des institutions democratiques, ils placerent done partout des institutions libres. Non seulement ils reduisirent en poussiere cette legislation surannee qui divisait les hommes en castes, en corporations, en classes, et rendait leurs droits plus inegaux encore que leurs conditions, mais ils 20 briserent d'un seul coup ces autres lois, oeuvres plus recentes du pouvoir royal, qui avaient ote a la nation la libre jouissance d'elle-meme, et avaient place a cote de chaque Francais le gouvernement, pour etre son precepteur, son tuteur, et, au besoin, son oppresseur. Avec le gouvernement absolu, la centralisation tomba.

Mais, quand cette generation vigoureuse, qui avait commence la Revolution, eut ete detruite ou enervee, ainsi que cela arrive d'ordinaire a toute generation qui entame de telles entreprises; lorsque, suivant le cours naturel des 30 evenements de cette espee, l'amour de la liberte se fut decourage et alangui au milieu de l'anarchie et de la dictature populaire, et que la nation eperdue commença a chercher comme nous titons son maltre, le gouvernement absolu trouva pour renaitre et se fonder des facilites

prodigieuses, que decouvrit sans peine le genie de celui qui allait etre tout *k* la fois le continuateur de la Revolution et son destructeur.—*Alexis de Tocqueville.*

27. PIERRE LEROUX

Dans la stance du 15 juin, a Toccasion d'un projet dissimilation de l'Algerie a la France, l'angoisse d'une situation qui troublait les meilleurs esprits fut exprimée avec eloquence par un orateur qui paraissait pour la premiere fois a la tribune. En entrant *k* YAssemble, peu de temps auparavant, M. Pierre Leroux y avait causé un
 10 etonnement extreme. Il serait difficile, en effet, de peindre l'etrangete de son apparition. La flamme subtile de son regard, sa levre sensuelle, son cou epais et court sortant d'une cravate a peine nouee, le geste de sa main amollie, sa cheveure inculte, et jusqu'au vetement d'etoffe grossiere dont Tampleur informe accuse vaguement la forte stature un peu afaissee d'un homme entre dans la maturity de l'age, tout cet ensemble d'une beaute a la fois epicurienne et rustique exprime avec une rare puissance le caractere de l'apostolat moderne. Son entretien acheve l'impression
 20 que produit son aspect. Passant avec une insinuante souplesse de la contemplation des civilisations evanouies a l'anecdote du jour, qu'il conte avec une negligence piquante, M. Pierre Leroux possede et anime tous les sujets. Religions, arts, sciences, industries, moeurs, histoire, ii sait tout ramener a sa conception primitive. Mais il emploie selon les esprits divers un mode different de persuasion: pour les uns, les figures voices d'un vague mysticisme; pour d'autres, le sentiment; pour tres peu, la logique; aupres de tous, la seduction des paroles flatteuses.

30 On congoit qu'un discours de Pierre Leroux fut un evenement dans une assemblee ou il n'avait pas encore pris la parole, mais ou sa conversation avait interesse, charme jusqu'*k* ses adversaires politiques les plus declares. Ses Merits n'y etaient connus que d'un petit nombre de per-

sonnes. Un silence de curiosity et de sympathie l'accueille. L'occasion du discours est, comme je Pai dit, la colonisation de PAlgerie, mais on ne s'attend pas a ce que Porateur s'en occupe.

L'Assemblee ne songe guere en ce moment a TAlgerie; elle pense aux ateliers nationaux, au pauperisme, a la revolution sociale. On sait que M. Pierre Leroux est Tun des ap6tres les plus populaires du socialisme; plusieurs se disent que, peut-etre, il ne tient qu'a lui d'allumer ou d'eteindre les brandons de la guerre civile. Peut-etre va-10 t-il exposer un moyen de satisfaire les ouvriers sans ruiner les chefs d'industrie; peut-etre possede-t-il le secret de faire transiger le capital et le travail, de reconcilier les interets en lutte. On ecoute. M. Pierre Leroux, laissant promptement de cote le pretexte de son discours, entre en plein dans le sentiment qu'il lit sur les physionomies. Il annonce qu'il va prendre les choses particulierement dans leurs rapports avec la France.

Il debute par poser en fait et en principe que la France a besoin de colonisation, de migrations; qu'il lui faut des 20 communes republicaines; qu'elle a besoin de faire sortir de son sein tout un peuple qui demande une civilisation nouvelle. Puis voyant P attention excitee par ces premieres paroles, et s'abandonnant a l'inspiration Interieure:

"Je dis, reprend-il avec autorite, en se tournant vers la droite, que si vous ne voulez pas admettre cela; si vous ne voulez pas sortir de Pancienne economie politique; si vous voulez absolument aneantir toutes les promesses, non pas seulement de la dernere revolution, mais de tous les temps de la revolution frangaise dans toute sa grandeur; si vous 30 ne voulez pas que le christianisme lui-meme fasse un pas nouveau; si vous ne voulez pas de l'association humaine, je dis que vous exposez la civilisation ancienne k mourir dans une agonie terrible.

Une sorte de frayer anticipee emeut T Assemble. L'orateur continue. Aprfes avoir produit une statistique,

heureusement tres exageree, du pauperisme; apres avoir examine un instant la situation de la propriete qu'il ne trouve guere plus favorable, il en vient a accuser le Gouvernement d'agir sans ensemble, sans une idee, faute de connaitre la situation profonde de la societe, faute d'avoir medite sur le probleme que la revolution de Fevrier a presents aux esprits. "Vous n'avez pas de solution, dit-il; pas d'autre que la violence, la menace, le sang, la vieille, fausse, absurde economie politique. Il y
10 a des solutions nouvelles, le socialisme les apporte; ne le calomniez pas comme vous faites depuis trois mois; permettez au socialisme de faire vivre l'humanite. Examinez les solutions du socialisme, et si vous n'avez pas le temps, laissez le peuple les essayer, car il en a le droit, car il ne veut pas detruire le present, mais mettre d'accord avec l'avenir, realiser dans un temps plus ou moins prochain la Republique."

Assurement, rien ne devait paraître plus singulier a cette assemblee, qui commençait a trouver qu'elle etait un
20 peu trop en republique, que de s'entendre dire qu'elle n'y etait pas assez. Mais la gravity de la situation commandait d'écouter jusqu'au bout l'orateur socialiste. Pierre Leroux poursuit; il developpe sa pensee en une image hardie et frappante, qui fut alors comprise d'un petit nombre. Selon lui, la republique actuelle n'est pas la republique vers laquelle l'humanite aspire, mais bien la mere d'une nouvelle republique, d'une nouvelle society. Il ne faut pas que la mere se fasse avorter; il ne faut pas qu'elle detruise le germe qu'elle porte dans son sein, de meme qu'il ne faut
30 pas que la republique nouvelle tue sa mere.

Passant aux conseils, M. Pierre Leroux veut qu'on favorise l'association agricole, la colonisation, et, presentant cette pensee dans sa generalite la plus vaste, ce grand mouvement de migration qui s'est accompli k toutes les grandes epoques de l'humanite, dit-il, doit s'accomplir

encore, mais non pas de la meme facon que dans l'antiquite. C'est la grande loi de migration qui a fonde toutes les grandes choses humaines. Ceux qui connaissent This-toire savent que c'est ainsi que l'humanite s'est toujours regeneree. C'est toujours une civilisation nouvelle qui est venue se placer a une certaine distance de l'ancienne, en apportant a l'humanite une vie nouvelle, une conception nouvelle de la vie.

Et il termine ainsi:

"Nous marchons a l'association; souffrez-la, ouvrez-lui 10 la terre, la terre, notre mere.

"Oui, c'est vers la terre, vers l'agriculture que l'association, que la commune republicaine doit marcher. Il faut lui ouvrir la route. Autrement, vous allez etre obliges d'enfermer l'essaim dans la ruche, et alors ce qui s'observe dans les abeilles s'observera dans la societe humaine: la guerre, la guerre implacable. Comment concentrer ce qui veut vivre? comment contenir ce qui veut sortir, ce que la loi divine veut que sorte?"

Ce discours si inattendu, qui semblait adresse a un con- 20 cile plutdt qu'a une assemblee politique, causa une impression singuliere. On n'entrevoit qu'a travers un voile nebuleux les horizons qu'embrassait la pensee du philosophe; mais on etait monte au ton tragique; les ames etaient remplies de tristes pressentiments; on sentait l'approche des mauvais jours. Personne n'imagina de railler les paroles prophétiques de M. Pierre Leroux. M. de Montalembert vint lui serrer la main avec effusion en signe d'assentiment. M. de Falloux traversa toute la salle pour lui mieux temoigner son admiration et sa sympathie.—*Stern.* 30

28. LES DEVOIRS DE LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

Dans ces esquisses, Ou nous tachons de nous prendre k des oeuvres d'hier et k des auteurs vivants; oil la biographie de Thomme empiete, aussi loin qu'elle le peut,

sur le jugement litteraire; ou ce jugement toutefois s'entremele et supplée au besoin a une biographie necessairement inachevée; dans cette espece de genre intermediaire, qui, en allant au delà du livre, touche aussitôt des sensibilités mysterieuses, inégales, non encore sondées, et s'arrête de toutes parts mille difficultés de morale et de convenance, nous reconnaissons aussi vivement que personne, et avec bien du regret, combien notre travail se produit incomplet et fautif, lors même que notre pensée en possède par devers elle les plus exacts déments.

Le premier devoir, en effet, la première vérité à observer en ces sortes d'études, c'est la mesure et la nuance de ton, la discrétion de détails, le sentiment toujours attentif et un peu mitigé, qui regnent dans le commerce du critique avec les contemporains qu'il honore et qu'il admire. Avant d'être de grands hommes qu'il veut faire connaître, ils sont pour lui des hommes qu'il aime, avec lesquels il vit, et dont les moindres considérations personnelles, les moindres susceptibilités sincères, lui sont plus sacrées que la curiosité de tous.

La posterité, elle, a moins d'embarras et se crée moins de soucis. Son accent est haut, son œil scrutateur, son indiscretion inexorable et presque insolente. Le grand homme a rendu Time à peine qu'elle arrive là, au chevet du mort, comme les gens de loi. Elle dépouille, elle verbalise, elle inventorie; on vide les tiroirs; les liasses des correspondances sortent de la poussière, les indications abondent, les témoignages ne font faute. Quelquefois un testament olographe, c'est-à-dire les mémoires du grand homme, écrits par lui-même, viennent couper court aux nombreuses versions qui *deja* circulent.

Tout cela veut dire qu'après la mort des grands hommes, des grands écrivains particulièrement, Ton sait et Ton débite sur leur compte une infinité de détails authentiques ou officieux, qu'eux vivants on garde pour soi ou que même on ignore. Rien donc ne saurait valoir ni devancer

pour l'instruction de la posterite les lumieres de ce depouillement posthume, et telle n'a jamais ~~ete~~* notre pretention, relativement aux contemporains dont nous anticipons l'histoire. Mais comme nous croyons aussi que, dans l'inventaire posthume, si les contemporains les plus immediats et les mieux informés ne s'en melent promptement pour y mettre ordre, il s'introduit bien du faux qui s'enregistre et finit par s'accréditer, il nous semble qu'il y a lieu a l'avance, et sous les regards mesmes de l'objet, dans l'observation secrete et l'atmosphere intelligente de sa vie, d'exprimer la pensee generate qui l'anime, de saisir la loi de sa course et de la tracer des sa source, ne fut-ce que par une ligne non coloree, avec ses inflexions fideles toutefois et les accidents precis de son developpement.

Un jugement, meme implicite, meme prive des motifs particuliers qu'il suppose, mais porte en plein sur un point de caractere par un proche temoin circonspect et veridique, peut dementir deciderement et ruiner bien des anecdotes futures, que de gauches recits voudraient autoriser. Quand je me dis combien de manieres il y a de mal observer un homme qu'on croit bien connaitre, de mal regarder, de mal entendre un fait qui se passe presque sous les yeux, oh! j'avoue qu'alors il me prend quelque pitie de ce que la posterite, Equitable, je le crois, mais aussi avidement curieuse, court risque d'accepter pour vrai et de recueillir pele-mele dans l'heritage des grands hommes.

—*Sainte-Beuve.*

REALISM

29. LA FONTAINE

On voit bien de je, par les excès et les singularités de ses qualités et de ses fautes, que, sans quitter le caractère gaulois, il le dépassa. C'est qu'il était poète. Je crois que, de tous les Français, c'est lui qui le plus véritablement l'a été. Plus que personne, il en a eu les deux grands traits, la faculté d'oublier le monde réel, et celle de vivre dans le monde idéal, le don de ne pas voir les choses positives, et celui de suivre intérieurement ses beaux songes. Si vous regardez sa conduite, il a l'air d'un enfant
to distrait qui se heurte aux hommes. On l'appelle "le bonhomme." En conversation, il ne sait pas de quoi on parle autour de lui, "rêve à toute autre chose, sans pouvoir dire à quoi il rêve." Il paraît "lourd, stupide." Il ressemble à "un idiot," ne sait raconter ce qu'il vient de voir, et, "de sa vie, n'a fait à propos une démarche pour lui-même." Sa sincérité est naïve; il pense tout haut, montre aux gens qu'ils l'ennuient. Il est crédule jusqu'au
20 bout, et, de son propre aveu, toujours le même "enfant à barbe grise, qui fut dupe et le sera toujours." Il ne sait
ni se conduire ni se contraindre, il se laisse aller; c'est la pure nature. Tout jeune, il avait reçu de son père un message d'où dépendait le gain d'un procès; il sort, rencontre des amis, va avec eux à la comédie, et ne se souvient que le lendemain du message et du procès. C'est à peu près de cette façon qu'il a toujours entendu ses intérêts.

A vingt-six ans on lui donne une femme et une charge; il se laisse faire, et tout doucement se détache de l'une et de l'autre, s'en va à Paris surveiller les eaux et forêts de
30 la Champagne, et ne se souvient plus qu'il est marié. Sitôt que M. de Harlay se fut chargé de son fils, il cessa

de s'en inquieter. Ces sortes d'esprits ont ce don d'oublier tout de suite les choses qui les ennuient. Un jour meme, il salua son fils sans le reconnaitre; quelqu'un s'en etonna; il répondit "qu'il croyait en effet avoir vu ce jeune homme quelque part." Il n'est pas besoin de dire qu'il fut mediocre economiste; son administration se reduisit k un voyage qu'il faisait tous les ans a Chateau-Thierry pour vendre une pièce de terre dont il mangeait l'argent k Paris.

A Paris, il fit comme ailleurs, il se laissait vivre. D'autres prenaient soin de lui. Fouquet lui donna une 10 pension de mille francs. Plus tard, Mme de la Sabliere le recueillit, lui epargna tous les tracas de la vie, le garda vingt ans. Quand elle mourut, M. d'Hervart vint le trouver et le pria de loger chez lui: "J'y allais," dit La Fontaine. Mot admirable de candeur et d'abandon. Il se donnait a ses amis, sentant bien qu'il ne pouvait pourvoir k lui-meme. Mme d'Hervart, jeune et charmante, veilla a tout, jusqu'a ses vetements, prit soin, sans qu'il s'en doutat, de remplacer ses habits uses ou taches, fut pour lui une mere, mieux encore, une maman. Ses autres amis 20 faisaient de meme. On le regentait, on le sermonnait "sur ses mceurs, sur sa depense"; on sollicitait pour lui, on obtenait des secours du prince de Conti, du due de Bourgogne; on l'envoyait k Chateau-Thierry pour le reconcilier avec sa femme. Il y allait, la trouvait hors du logis, et reprenait le coche sans l'avoir vue, alleguant pour excuse qu'elle etait a vepres.

D'autres fois il faisait la sourde oreille, ou bien promettait de ne plus pecher, sauf a retomber le jour d'après. Chez lui, la partie prevoyante qui proportioime et règle nos 30 actions etait absente. Il ne s'appartenait pas, ne souhaitait pas s'appartenir. Il souffre qu'on le gronde et qu'on le mfne. Il ne s'excuse pas, il ne dissimule rien, il n'a pas de vanite; au contraire, il est le premier k s'accuser. Mme de La Sabliere disait "qu'il ne mentait jamais en prose"; ajoutez qu'en vers non plus il ne ment jamais. Il avoue

ingenuement ses fautes, son desordre, les brfcches qu'il a faites a la foi conjugate, l'emploi scabreux qu'il donnera aux liberalites de Vendome. Il pense tout haut, il vit a coeur ouvert devant les contemporains, devant ses lecteurs. Tout ce que l'education et la reflexion impriment en nous a glisse sur lui. Il est reste primitif; pendant que les autres se polissaient et se querellaient, il a reve; il n'a vu tant d'intrigues et de splendeurs passer devant lui que comme un spectacle. Ses yeux ont assists k la comdie du
10 siecle, son coeur n'y a point pris part. C'est que son esprit etait ailleurs.

Il etait dans ce monde charmant ou les hommes senses n'entrent jamais, qui n'est ouvert qu'aux simples d'esprit, aux gens un peu fous, aux reveurs. Il n'avait pas besoin de se guinder pour y monter. Il s'y trouvait tout porte et de naissance. C'est cette faculty qui transformait et embellissait en lui toutes les autres; c'est elle qui, prenant la sensualite, la moquerie, la gaiety, toutes les inclinations gauloises, les rendait innocentes et charmantes; c'est elle
20 qui ecartait de lui la m6diocrite, la secheresse, la vanity et l'affectation, qui ordinairement gatent notre genre d'esprit. Il etait enthousiaste. Il oubliait tout de suite le vrai caractere des choses, et les voyait telles qu'il se les figurait. Il s'oubliait lui-meme, il s'enfoncait si bien dans ses personnages fictifs, qu'il s'interessait a eux, leur parlait, revenait a eux comme a d'anciens amis, leur donnait une place dans sa vie, s'effaaait devant eux, et mettait au jour de veritables etres. Vis-a-vis des personnages reels,
il se perdait dans l'admiration et dans la louange, elevait
30 les gens jusqu'au ciel, les y installait a demeure. "Savez-vous bien que, pour peu que j'aime, je ne vois les defauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle? Des que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y meler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin."

En toutes choses il exagerait, et sincerement. Il se prenait tout d'un coup et se donnait sans reserve. A vingt ans, la lecture de quelques livres pieux Tavait jete au séminaire. Deux ans apres, la lecture d'une ode de Malherbe le ravit; il ne lit plus autre chose, il passe les nuits *k* l'apprendre par cœeur, il va declamer son poete a Tecart. Quand Platon l'eut pris, desormais a table il ne voulait plus parler que de Platon. On se rappelle le jour ou, par hasard, ayant lu Baruch, il aborda tout le monde avec ce nom sur les levres. Lorsqu'il cause, il suit son 10 idee avec une preoccupation si grande, qu'il n'entend pas Boileau tout a cote de lui qui l'injurie pour s'amuser. Il a beau dire aux dames des galanteries convenues; Tadoration perce sous les oripeaux mythologiques; il est heureux de les louer; pour lui, elles sont vraiment dressees; un sourire de leurs levres roses le comble et l'enchanté. Il reve toute une nuit de la princesse de Conti qu'il vient de voir patee et prete a partir pour le bal:

L'herbe l'aurait portee, une fleur n'aurait pas

Recu l'empreinte de ses pas . . .

20

Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs;

Allez en des climats inconnus aux zephyrs,

Les champs se vetiront de roses.

L'illusion le prend, sa raison s'en va, les choses se transfigurent, une lumiere divine se repand sur le monde, le vieux moqueur atteint Taccent, le ravissement de Platon et de Virgile. C'est parmi ces Amotions qu'il faut le voir si on veut le connaitre. Elles sont tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'homme. Peu importe leur source: une grande conception, une noble action peut les soulever aussi 30 bien qu'un élan d'amour; mais celui-la n'a pas vecu qui ne les a pas eues. Nous mangeons, nous donnons, nous songeons *k* gagner un peu de consideration et d'argent; nous nous amusons platement, notre train de vie est tout mesquin, quand il n'est pas animal; arrives au terme, si nous repassons en esprit toutes nos jounces, combien en

trouverions-nous ou nous ayons eu pendant une heure, pendant une minute, le sentiment du divin?

Et ce sont pourtant ces heures si clair-semées qui donnent un prix *k* notre vie. Une grosse toile vulgaire, uniforme, sur laquelle de loin en loin on aperçoit une belle fleur délicatement peinte, voilà Timage de notre condition; celui-IS. seul est à envier qui peut montrer sur sa trame beaucoup de fleurs pareilles. Ni l'extérieur, ni le rang, ni la fortune, ni la conduite ou le caractère visible ne font
 10 l'homme; mais le sentiment intérieur et habituel. Il peut être pauvre, maladroit, négligent, sensuel. Il peut préférer à moquerie, être la risée des sages, "effaroucher les jeunes filles": ces apparences n'y font rien; il a peut-être eu plus de bonheur, il est peut-être plus digne d'admiration que le personnage le plus correct et le plus éclatant.

C'est par ce côté et dans ce fond intime qu'il faut regarder La Fontaine. C'est par *k* que la vie d'un poète vaut quelque chose. Celui-ci s'est donné sans cesse le concert que ses vers nous offrent encore. Il a erré parmi des
 20 milliers de sentiments fins, gais et tendres; son cœur lui a fourni une fête, la plus piquante, la plus gracieuse, tout nuancée de rêveries voluptueuses, de sourires malins, d'adorations fugitives. Il s'est promené *k* travers tous les sentiments humains, quelquefois parmi les plus nobles, d'ordinaire parmi les plus doux. En ce moment, on n'aperçoit plus sa basse condition, ses mœurs irrégulières; bien des gens ne changeraient pas son cœur ni sa vie contre le cœur ou la vie du grand roi.—*Taine*.

30. LE THEATRE ANGLAIS A L'EPOQUE DE SHAKESPEARE

Essayons donc de remettre devant nos yeux ce public,
 30 cet auditoire et cette scène; tout se tient ici, comme en toute œuvre vivante et naturelle, et, s'il y eut jamais une œuvre naturelle et vivante, c'est celle-ci. Il y avait déjà sept théâtres au temps de Shakespeare, tant le goût des

representations était vif et universel. Grandes et grossières machines, incommodes dans leur structure, barbares dans leur ameublement; mais la chaleureuse imagination supplée aisément à tous les manques, et les corps endurcis supportent sans peine tous les désagréments. Sur un terrain fangeux, au bord de la Tamise, s'élève le principal, *le Globe*, sorte de grosse tour à six pans, entourée d'une fosse boueuse, surmontée d'un drapeau rouge. Le peuple peut y entrer comme les riches; il y a des places de six pence, de deux pence, même d'un penny; mais on n'en a 10 que pour son argent; s'il pleut, et il pleut souvent à Londres, les gens du parterre, bouchers, merciers, boulangers, matelots, apprentis, recevront debout la pluie ruisselante. Je suppose qu'ils ne s'en inquiètent guère: il n'y a pas si longtemps qu'on a commencé à paver les rues de Londres, et, quand on a pratiqué comme eux les cloaques et les fanges, on n'a pas peur de s'enrhumer.

En attendant la pièce, ils s'amuse à leur façon, boivent de la bière, cassent des noix, mangent des fruits, hurlent et parfois se servent de leurs poings; on les a vus tomber sur 20 les acteurs et mettre le théâtre sens dessus dessous. D'autres fois, mécontents, ils sont allés à la taverne bitonner le poète, ou le berner dans une couverture; ce sont de rudes gaillards, et il n'y a point de mois où le cri de *clubs* (en avant les gourdin!) ne les appelle hors de leur boutique pour exercer leurs bras charnus. L'odeur monte, et on crie: "Brittez du genièvre!" On en brfile avec un rechaud sur la scène, et la lourde fumée emplit l'air. Certainement, les gens qui sont *là* ne sont guère dégoutés ou du moins n'ont pas l'odorat sensible. Au 30 temps de Rabelais, la propreté était médiocre. Comptez qu'ils sortent à peine du moyen âge, et que le moyen âge a vécu sur un fumier.

Au-dessus d'eux, sur la scène, sont les spectateurs capables de payer un shilling d'entrée, les élégants, les gentilshommes. Ceux-là sont à l'abri de la pluie, et s'ils

payent un shilling de plus, ils peuvent avoir un escabeau. A cela se reduisent les prerogatives du rang et les inventions du bien-etre; meme il arrive souvent queles escabeaux manquent; alors ils s'etendent par terre; ce n'est pas en ce temps-la qu'on fait des faons. Ils jouent aux cartes, fument, injurient le parterre qui le leur rend bien, et par surcroit leur jette des pommes. Pour eux, ils gesticulent, ils jurent en italien, en francais, en anglais; ils plaisantent tout haut avec des mots recherches, composites, colores; iobref, ils ont les manieres energiques, originales et gaies des artistes, la meme verve, le meme sans-gene, et, pour achever la ressemblance, la meme envie de se singulariser, les memes besoins d'imagination, les memes inventions saugrenues et pittoresques, la barbe tailtee en éventail, en pointe, en beche, en T, les habits voyants et riches, empruntes aux cinq ou six nations voisines, brodes, dores, barioles, incessamment exageres et remplaces par d'autres; il y a un carnaval dans leur tete comme sur leur dos.

Avec de pareils spectateurs, on peut produire l'illusion
 20 sans se donner beaucoup de peine: point d'apprets, de perspective; peu ou point de decors mobiles: leur imagination en fait tous les frais. Un ecriteau en grosses lettres indique au public qu'on est *k* Londres ou a Constantinople; et cela suffit au public pour se transporter a l'endroit voulu. Nul souci de la vraisemblance: "Vous avez TAfrique d'un cote, dit sir Philip Sidney, et l'Asie de Tautre, avec une si grande quantity d'fitats secondaires, que Pacteur, quand il entre, est toujours oblige de vous dire d'abord oft il est; autrement on n'entendrait rien *k* son histoire. Puis voici
 30 trois dames qui se prominent pour cueillir des fleurs, et la-dessus nous devons croire que la scene est un jardin. Un peu apres, nous entendons parler au meme endroit d'un naufrage, et notre devoir est d'accepter ce meme endroit pour un rocher. . . . Arrivent deux armees representees par quatre epees et un bouclier, et quel est le cceur si dur qui refuserait de prendre cela pour une bataille

rangee?" Sans doute, ces enormites s'attenuent un peu sous Shakespeare; avec quelques tapisseries, quelques grossieres imitations d'animaux, de tours, de forets, on aide un peu l'imagination du public. Mais en somme, chez Shakespeare comme chez les autres, c'est l'imagination du public qui est le machiniste; il faut qu'elle se prete a tout, remplace tout, accepte pour une reine un jeune garcon qui vient de se faire la barbe, supporte en un acte dix changements de lieu, saute tout d'un coup vingt ans ou cinq cents milles, prenne six figurants pour quarante 10 mille hommes, et se laisse figurer par un roulement de tambour toutes les batailles de Cesar, de Henry V, de Coriolan et de Richard III. Elle fait tout cela, tant elle est surabondante et jeune! Rappelez-vous votre adolescence; pour mon compte, les plus grandes Amotions que j'ai eues au theatre m'ont ete donnees par une troupe ambulante de quatre demoiselles qui jouaient le vaudeville et le drame, sur une estrade au fond d'un cafe; il est vrai que j'avais onze ans. Pareillement, dans ce thetetre, en ce moment, les ames sont neuves, pretes a tout sentir comme le poete 20 a tout oser.—*Taine*.

31. NAUFRAGE D'UN BATEAU A VAPEUR

Tous les vents etaient dechaines, la mer furieuse, le ciel sillonnee d'6clairs. . . . Ainsi commence d'ordinaire le recit d'un naufrage.

Le recit du mien commence autrement.

Le vent, assez frais au large, se faisait peu sentir dans le voisinage de la cete que nous longionsk une faible distance. La mer etait calme; un magnifique clair de lune succedait a un soir serein. Les passagers se trouvaient la plupart sur le pont, les uns causant avec cette langueur que donne 30 le mouvement du bateau, mSme a ceux qui ne souffrent pas du mal de mer, les autres occupes a considerer le jeu de la machine, a regarder la terre fuir, l'ecume courir,

ou *a* suivre de l'ceil la noire trainee de cfumee qui flottait derriere nous, comme un panache rabattu par le vent.

Car chacun cherche un moyeti de tromper l'ennui de ces traversees des bateaux a vapeur, qui paraissent longues malgr6 la rapidity du passage, parce que la route n'offre aucun incident imprevu, et, par sa monotonie et sa certitude, fait regretter les hasards du vent, les caprices de la voile, et jusqu'a la secousse du cheval ou de la voiture.

Mais cette fois nous eames de imprevu, et la secousse ioarriva. "Regardez, disais-je a un de mes compagnons de voyage, regardez bien, c'est le mont Argentaro. N'etes-vous pas frappe de l'aspect de ce promontoire gigantesque qui deploie au-dessus de cette mer paisible des escarpements rougeatres? c'est un des points les plus curieux de cette c6te si curieuse, toute sem6e de villes etrusques; plus loin Populonia, Wtulonia; pras d'ici les mines peu connues de Cossa. N'oubliez pas le mont Argentaro, je vous le recommande, me disait M. Letronne avant mon depart. . . . Combien je regrette que nous ne puissions aborder! 20- • • Ne pensez-vous pas?" "Je pense que nous sommes trop pres de terre, me repondit mon interlocuteur, qui, plus marin que moi, voyait mieux la faute qu'on faisait en ne s'eloignant pas davantage de la cote. . . . A quoi songe le capitaine?"

Le capitaine venait de quitter le pont; il y avait laisse son second pour le remplacer. "Nous allons trop pras de terre," repeta-t-on encore une fois. Le frere du capitaine s'6lance vers le gouvernail, et en ce moment lui et la plupart de ceux qui etaient debout tombent sur les mains; 30 ceux qui, comme moi, etaient assis, sont lances a deux ou trois pas; en mame temps on entend un craquement violent; le Mtiment, qui faisait huit lieues a l'heure, avait donnS contre un ecueil; un trou enorme s'etait forme, l'eau entrait rapidement, et le bateau enfon?ait.

En ce moment il y eut un grand trouble sur le pont. Les gens de Tequipage Etaient les plus effrayes, parce

qu'ils comprenaient mieux le danger. Ils couraient ca et Ik en desordre; on n'entendait que maledictions et jurons accentues k la provencale. On me permettra d'oublier ici plus d'une energique exclamation du capitaine. C'est le langage de circonstance dans tous les accidents, dans tous les desastres. Ceux qui racontent un naufrage, une deroute, sont condamnes a une inexactitude oblige. Ils ne peuvent que faire parler leurs personnages; pour etre vrais, il faudrait pouvoir les faire jurer.

La confusion durait toujours; on s'interrogeait les uns 10 les autres, on disait tras haut: "II riy a point de danger," sans en etre bien persuade dans le fond du coeur. Du reste, tous les passagers faisaient assez bonne contenance. II y avait a bord plusieurs femmes. et Ton n'entendit pas un cri. Bientot retentit cette exclamation chevaleresque: "Embarquez les dames! embarquez les dames!" Mais Toperation efit *ete* difficile. Deja une des deux embarcations avait ete mise hors d'etat de servir par la precipitation avec laquelle on avait voulu s'en emparer.—*Ampere*.

32. CHARLES XII, ROI DE SufeDE

Les commencements de Charles XII furent terribles. 20 II avait montre das sa premiere enfance une incroyable opiniatrete de caractare. Un jour il mit toute la famille royale en emoi parce que, apras avoir declare que la couleur bleue etait noire et que l'un de ses maitres avait Tair d'un cuistre, malgre toutes les menaces et toutes les instances il n'en voulut jamais demordre.

Ce fut, heias! la meme opiniatrete intraitable qui, grandissant chez le souverain absolu, le fit persister plus tard dans ses fautes sans remords ni pitie, k travers tous les desastres. Devenu roi, il prStendit gouverner seul, sans 30 dtete ni senat. II expediait les affaires dans sa chambre a coucher avec un ou deux favoris, ou bien il restait des semaines sans en vouloir rien entendre: si les ministres se

présentaient, il les jetait à la porte. Ces ministres avaient à peine connaissance des dépêches adressées par les agents extérieurs de la Suède; le roi envoyait des troupes, nommait les généraux, déclarait la guerre sans qu'ils en sussent rien, écoutait-il par hasard quelque objection à laquelle il eût dû se rendre, c'était pour répondre avec un grand sang-froid que sa volonté royale n'en était pas changée, et nul n'osait insister. On en vint à se convaincre que l'unique chance de rentrer vers un parti était de lui conseiller le parti contraire.

Voltaire a dit ses caprices, ses emportements, ses chasses à Tours, ses rudes exercices, ses goûts militaires; il pouvait ajouter que tout cela fut porté à d'incroyables extrêmes, tantôt comme par un enfant mal élevé, tantôt comme par une sorte de fou furieux. À table, ce roi de quinze ans lance des noyaux de cerise dans la figure de ses invités, des plus âgés et des plus respectables. Avec quelques trop joyeux compagnons, il brise chez lui fauteuils et candelabres, il casse le nez à tous les bustes de marbre
20 dans le château, il rompt tous les bancs de la chapelle, pour qu'à la prière du soir toute la cour soit obligée de rester debout. Il a près de sa chambre un ours dompté, qu'il enivre et qui se tue en sautant d'une fenêtre.

Il dépassa toutes bornes quand il eut auprès de lui en visite par deux fois son beau-frère, le jeune duc de Holstein. Alors recommencerent, plus effrénées que jamais, les courses à cheval à bride abattue, ou les courses à pied en lutte avec les coureurs de la cour, ou les parties de
30 traîneaux sur la glace entr'ouverte, ou les luttes à la neige en plein hiver. Tous deux un jour et leurs gens se mettent à chasser un lièvre dans la salle même des États. En plein midi, ils entrent à cheval dans Stockholm, presque tous en chemise, l'épée à la main, et ils courent la ville avec de grands cris en brisant les vitres. Tous deux s'en vont avec leur suite à pied, pendant la nuit, jeter des pierres aux fenêtres des ministres.

Charles s'avise une fois de monter un cerf qu'on venait de prendre; ce fut un prodige qu'il en revint. Le due, dont il ne faut certes pas, comme a fait Voltaire, vanter la douceur, montra un jour un sabre avec lequel il se vantait d'avoir abattu d'un seul coup la tSte d'un veau. Charles voulut en faire autant. On lui amena au chateau des moutons et des chavres, et il s'execaît dans sa chambre, qui ruisselait de sang, a les decapiter d'un seul coup; les tetes volaient par les fenetres dans la rue, au grand scandale des passants ebahis.—*Geffroy.*

io

33. PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

Tandis qu'a leurs ceuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgre les averes,
Prepare en secret le printemps.

Pour les petites paquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes,
Et cisele des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier, 20
Avec une houpe de cygne,
Poudrer a frimas Tamandier.

La nature au lit se repose,
Lui descend au jardin desert,
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfeges,
Qu'aux merles il siffle a mi-voix,
Il same aux pres les perce-neiges,
Et les violettes aux bois. 30

Sur le cresson de la fontaine.
Oft le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachee il egrene
Les grelots d'argent du muguet.

Sous Therbe, pour que tu la cueilles,
II met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son ragne va finir,
Au seuil d'Avril tournant la tete,
II dit: "Printemps, tu peux venir!

—*Gautier.*

34. LE POT DE FLEURS

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter, il prend un pot de porcelaine
Orne de dragons bleus et de bizarres fleurs.

II s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau;
Chaque jour plus avant son pied chevelu plonge,
Tant qu'il fasse eclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les debris du pot brandir ses verts poignards;
II la veut arracher, mais la tige est tenace;
II s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon ame surprise;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps;
C'est un grand aloes dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins eclatants.

—*Gautier*

35. VIEUX DE LA VIEILLE

Ce n'était pas les morts qu'éveille
 Le son du nocturne tambour,
 Mais bien quelques *vieux de la vieille*
 Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
 L'un a maigri, l'autre a grossi;
 L'habit jadis fait à leur taille,
 Est trop grand ou trop retreci.

Nobles lambeaux, defroque épique,
 Saints haillons, qu'étoile une croix, io
 Dans leur ridicule héroïque
 Plus beaux que des manteaux de rois!

Un plumet enerve palpite
 Sur leur kolbach fauve et pele;
 Pres des trous de balle, la mite
 A rongé leur dolman crible;

Leur culotte de peau trop large
 Fait mille plis sur leur femur;
 Leur sabre rouille, lourde charge,
 Creuse le sol et bat le mur; 20

Ou bien un embonpoint grotesque,
 Avec grand' peine boutonne,
 Fait un poussah, dont on rit presque,
 Du vieux héros tout chevronne.

Ne les raillez pas, camarade;
 Saluez plutôt chapeau bas
 Ces Achilles d'une Iliade
 Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue!
 Sur leur front par vingt siècles bronze, 30
 La cicatrice continue
 Le sillon que l'âge a creusé.

GAUTIER

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'egypte aux soleils bralants;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Beresina;
Et c'ests boitent, c'est que la route
Est longue du Caire a Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'a la guerre
Les drapeaux etaient leurs seuls draps; 10
Et si leur manche ne va guere,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-etre la nuit.

—*Gautier.*

36. LA MONTRE

Deux fois je regarde ma montre,
Et deux fois a mes yeux distraits
L'aiguille au mame endroit se montre;
Il est une heure . . . une heure apras. 20

La figure de la pendule
En rit dans le salon voisin,
Et le timbre d'argent module
Deux coups vibrant comme un tocsin.

Le cadran solaire me raille
En m'indiquant, de son long doigt,
Le chemin que sur la muraille
A fait son ombre qui s'accroit.

Le clocher avec ironie
Dit le vrai chiffre, et le beffroi, 30
Reprenant la note finie,
A Fair de se moquer de moi.

Tiens! la petite bate est morte.
 Je n'ai pas mis hier encor,
 Tant ma reverie etait forte,
 Au trou de rubis la clef d'or!

Et je ne vois plus, dans sa boite,
 Le fin ressort du balancier
 Aller, venir, a gauche, a droite,
 Ainsi qu'un papillon d'acier.

C'est bien de moi! Quand je chevauche
 L'Hippogriffe, au pays du Bleu, 10
 Mon corps sans ame se debauché,
 Et s'en va comme il plait a Dieu!

L'eternite poursuit son cercle
 Autour de ce cadran muet,
 Et le temps, l'oreille au couvercle,
 Cherche ce cœeur qui remuait;

Ce cœeur que l'enfant croit en vie,
 Et dont chaque pulsation
 Dans notre poitrine est suivie
 D'une egale vibration, 20

Il ne bat plus, mais son grand frere
 Toujours palpite a mon cote.
 — Celui que rien ne peut distraire,
 Quand je dormais, Fa remonte!

—*Gautier.*

37. APRÈS LE FEUILLETON

Mes colonnes sont alignées
 Au portique du feuilleton;
 Elles supportent resignées
 Du journal le pesant fronton.

Jusqu'a lundi je suis mon maitre.
 Au diable chefs-d'oeuvre mort-nes! 30

Pour huit jours je puis me permettre
De vous fermer la porte au nez.

Les ficelles des mdlodrames
N'ont plus le droit de se glisser
Parmi les fils soyeux des trames
Que mon caprice aime a tisser.

Voix de rame et de la nature,
J'ecouterai vos purs sanglots,
Sans que les couplets de facture
M'etourdissent de leurs grelots.

Et portant, dans mon verre a c6tes,
La sante du temps disparu,
Avec mes vieux reves pour hotes
Je boirai le vin de mon cru:

Le vin de ma propre pensee,
Vierge de toute autre liqueur,
Et que, par la vie ecrasee,
Repard la grappe de mon coeur!

—Gautier.

38. IN DESERTO

Les pitons des sierras, les dunes du desert,
Ou ne pousse jamais un seul brin d'herbe vert,
Les monts aux flancs zebres de tuf, d'ocre et de marne,
Et que r6boulement de jour en jour d6charne,
Le *grhs* plein de micas papillotant aux yeux,
Le sable sans profit buvant les pleurs des cieux,
Le rocher refrogne dans sa barbe de ronce;
L'ardente solfatare avec la pierre-ponce,
Sont moins sees et moins morts aux vegetations
Que le roc de mon coeur ne Test aux passions.
Le soleil de midi, sur le sommet aride,
Repard *k* flots plombes sa lumifere livide,
Et rien n'est plus lugubre et desolant a voir
Que ce grand jour frappant sur ce grand desespoir.

Le lezard pame bailie, et parmi l'herbe cuite
 On entend resonner les viperes en fuite.
Lk, point de marguerite au coeur étoile d'or,
 Point de muguet prodigue egrenant son tresor;
Lk, point de violette ignoree et charmante,
 Dans Tombre se cachant comme une pale amante;
 Mais la broussaille rousse et le tronc d'arbre mort,
 Que le genou du vent comme un arc plie et tord:
 La, pas d'oiseau chanteur, ni d'abeille en voyage,
 Pas de ramier plaintif deplorant son veuvage; 10
 Mais bien quelque vautour, quelque aigle montagnard,
 Sur le disque enflamme fixant son oeil hagard,
 Et qui, du haut du pic ou son pied prend racine,
 Dans Tor fauve du soir durement se dessine.
 Tel etait le rocher que Moise, au desert,
 Toucha de sa baguette, et dont le flanc ouvert,
 Tressaillant tout *k* coup, fit jaillir en arcade
 Sur les lavres du peuple une fraiche cascade.

—*Gautier.*

39. A MA MERE

Lorsque ma soeur et moi, dans les forets profondes,
 Nous avions dechire nos pieds sur les cailloux, 20
 En nous baisant au front tu nous appelaes fous,
 Apres avoir maudit nos courses vagabondes.

Puis, comme un vent d'ete, brisant leurs fraiches ondes,
 Mele deux ruisseaux purs sur un lit calme et doux,
 Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux,
 Tu melais en riant nos chevelures blondes.

Et pendant bien longtemps nous restions la blottis,
 Heureux, et tu disais parfois: O chers petits!
 Un jour vous serez grands, et moi je serai vieille!

Les jours se sont enfuis, d'un vol mysterieux, 30
 Mais toujours la jeunesse eclatante et vermeille
 Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux.

—*t. de Banville.*

40. L'ESCURIAL

Pose comme un defi tout pres d'une montagne,
 L'on aperçoit de loin dans la morne campagne
 Le sombre Escurial, a trois cent pieds du sol,
 Soulevant sur le coin de son epaule enorme,
 Elephant monstrueux, la coupole difforme,
 Debauche de granit du Tibere espagnol.

Jamais vieux Pharaon, aux flancs''d'' un mont d'Egypte,
 Ne fit pour sa momie une plus noire crypte;
 Jamais sphinx au desert n'a garde plus d'ennui;
 La cigogne s'endort au bout des cheminees; 10
 Partout Therbe verdit les cours abandonnees;
 Moines, pretres, soldats, courtisans, tout a fui!

Et tout semblerait mort, si du bord des corniches,
 Des mains des rois sculpted, des frontons et des niches,
 Avec leurs cris charmants et leur folle gaite,
 Il ne s'envolait pas des essaims d'hirondelles,
 Qui, pour le reveiller, agacent a coups d'ailes
 Le geant assoupi qui reve eternite! . . .

—Gautier.

41. HYMNE

A la tres-chere, a la tres-belle
 Qui remplit mon cceur de clarte, 20
 A Tange, k l'idole immortelle,
 Salut en l' immortalite

Elle se rapand dans ma vie
 Comme un air impregne de sel.
 Et dans mon ame inassouvie
 Verse le gofit de l'eternel.

Sachet toujours frais qui parfume
 L'atmosphere d'un cher reduit,
 Encensoir oublie qui fume
 En secret a travers la nuit.

Comment, amour incorruptible,
 T'exprimer avec verite?
 Grain de muse qui gis, invisible,
 Au fond de mon eternite!

A la tres-bonne, a la tres-belle,
 Qui fait ma joie et ma sante, 10
 A l'ange, a l'idole immortelle,
 Salut en Timmortalite!

—*Baudelaire.*

42. LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau,
 Dans mon coeur plaintif es entree;
 Toi qui, forte comme un troupeau
 De demons, vins, folle et parle,

De mon esprit humilie
 Faire ton lit et ton domaine;
 — Infame a qui je suis 116
 Comme le forcat a la chaine, 20

Comme au jeu le joueur tetu,
 Comme a la bouteille Tivrogne,
 Comme aux vermines la charogne,
 — Maudite, maudite sois-tu!

J'ai prie le glaive rapide
 De conqueYir ma liberty,
 Et j'ai dit au poison perfide
 De secourir ma lachete.

Helas! le poison et le glaive
 M'ont pris en dedain et m'ont dit: 30

' Tu n'est pas digne qu'on t'enlave
 A ton esclavage maudit,
 Imbecile!—de son empire
 Si nos efforts te delivraient,
 Tes baisers ressusciteraient
 Le cadavre de ton vampire!"

—*Baudelaire.*

43. RECUEILLEMENT

Sois sage, O ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille,
 Tu réclamais le Soir; il descend; le voici:
 Une atmosphere obscure enveloppe la ville,
 Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
 Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
 Va cueillir des remords dans la fate servile,
 Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les defuntes Annies,
 Sur les balcons du ciel, en robes surannees;
 Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
 Et, comme un long linceul trainant a l'Orient,
 Entends, ma chere, entends la douce Nuit qui marche.

—*Baudelaire.*

44. SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pase comme un couvercle
 Sur l'esprit gemissant en proie aux longs ennuis,
 Et que de Thorizon embrassant tout le cercle
 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changee en un cachot humide,
 Oil l'Esperance, comme une chauve-souris,
 S'en va battant les murs de son aile timide
 Et se cognant la tete k des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînees
 D'une vaste prison imite les barreaux,
 Et qu'un peuple muet d'infimes araignees
 Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux.

Des cloches tout a coup sautent avec furie
 Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
 Ainsi que des esprits errants et sans patrie
 Qui se mettent a geindre opiniatement.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
 Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir, TO
 Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
 Sur mon crâne incline plante son drapeau noir.

—*Baudelaire.*

45. DEUX JEUNES NOBLES SOUS LOUIS-PHILIPPE

Gaston, Le Duc

Gaston. Tiens, c'est toi . . . (*lis s'embrassent.*)

Le Duc. Cher Gaston!

Gaston. Cher Hector! Parbleu! je suis content de te voir!

Le Duc. Et moi donc!

Gaston. Tu ne pouvais arriver plus a propos!

Le Duc. A propos?

Gaston. Je te conterai cela . . . Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait! Qui reconnaîtrait, sous cette 20
 casaque, un des princes de la jeunesse, Texemple et le
 parfait modèle des enfants prodiges?

Le Duc. Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés
 tous les deux: toi, tu t'es marié; moi, je me suis fait soldat,
 et quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon
 régiment que le tien.

Gaston, regardant l'uniforme du duc. Bien oblige!

Le Duc. Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul
 habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit

ornement que tu feins de ne pas voir . . . (// montre ses galons.)

Gaston. Un galon de laine.

Le Due. Que j'ai ramasse dans la plaine d'Isly, mon bon.

Gaston. Et quand auras-tu l'etoile des braves?

Le Due. Ah! mon cher, ne plaisantons plus la-dessus: c'était bon autrefois; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et pour Tavoir je donnerais gaiement une pinte 10 de mon sang.

Gaston. Ah ga! tu es done un troupier fini?

Le Due. He! ma foi, oui! j'aime mon metier. C'est le seul qui convienne a un gentilhomme rine, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas Tavoir pris plus tot. C'est amusant, vois-tu, cette existence active et aventureuse; il n'y a pas jusqu'a la discipline qui n'ait son charme; c'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie regime d'avance, sans discussion possible et, par consequent, sans irresolution et sans regret. C'est de *Ik* que viennent l'insouciance et la 20gaiete. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

Gaston. A peu de frais.

Le Due. Et puis, mon cher, ces idees patriotiques dont nous nous moquions au cafe de Paris et que nous traitions de chauvinisme nous gonflent diablement le cceur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon defonce les blagues, et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe mSme de la patrie.

Gaston. Soit; mais ton enthousiasme pour un drapeau 30 qui n'est pas le tien . . .

Le Due. Bah! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumee de la poudre.

Gaston. Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu k Paris pour longtemps?

Le Due. Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrange ma vie?

Gaston. Non; comment?

Le Due. Je ne t'ai pas dit? . . . C'est très ingénieux: avant de partir, j'ai place chez un banquier les bribes de mon patrimoine. Cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rente pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres. J'ai naturellement choisi le 10 carnaval pour mes prodigality: il a commence hier, j'arrive aujourd'hui et ma premiere visite est pour toi.

Gaston. Merci! Ah 9a! je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

Le Due. Oh! je ne veux pas te donner d'embarras . . .

Gaston. Tu ne m'en donneras aucun, il y a justement dans l'hdotel un petit pavilion, au fond du jardin.

Le Due. Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gener, c'est moi. Tu comprends . . . tu vis en famille . . . ta femme, ton beau-pere . . . 20

Gaston. Ah! oui, tu te figures, parce que j'ai epouse la fille d'un ancien marchand de draps, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporte dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'a Scrire sur ma porte: Ci-git Gaston, marquis de Presles! Detrompe-toi, je mene un train de prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achate des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drale qui pretend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sSrieux; je tiens table ouverte (entre parentheses, 30 tu dineras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite); bref, le mariage n'a rien supprime de mes habitudes, rien . . . que les crSanciers.

Le Due. Ta femme, ton beau-pere, te laissent ainsi la bride sur le cou?

Gaston. Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ebaubie de sa metamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps *k* regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant a M. Poirier, mon beau-pere, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres *k* fruit, il etait ne pour vivre en espalier. Toute son ambition etait de fournir aux desserts d'un gentilhomme: ses voeux sont exaucés.

10 *Le Due.* Bah! il y a encore des bourgeois de cette pate-la?

Gaston. Pour te le peindre en un mot, e'est George Dandin *k* l'etat de beau-pere . . . Serieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

Le Due. Je pense bien que tu ne t'es mesallie qu'a bon escient.

Gaston. Je t'en fais juge: tu sais dans quelle position je me trouvais? Orphelin *k* quinze ans, maitre de ma fortune a vingt, j'avais promptement exterminé mon patrimoine
20 et metais mis en devoir d'amasser un capital de dettes, digne du neveu de mon oncle. Or, au moment ou, grace *k* mon activit6, ce capital atteignait le chiffre de cinq cent mille francs, mon sexenaire d'oncle n'epousait-il pas, tout *k* coup, une jeune personne romanesque dont il se voyait adorer, et qui le rendit pere de plusieurs enfants? J'avais compte sans mes cousins: il me fallut decompter.

Le Due. Tu passais a l'etat de neveu honoraire.

Gaston. Je songeai a reprendre du service actif dans le corps des gendres; e'est alors que le ciel mit monsieur
30 Poirier sur mon chemin.

Le Due. Ou Fas-tu rencontre?

Gaston. Il avait des fonds a placer et cherchait un emprunteur; c'etait une chance de nous rencontrer: nous nous rencontrames. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fit de moi son debiteur; je lui en offrais assez

pour qu'il fit de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralite je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnSte, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

Le Due. Avec quels appointements?

Gaston. Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

Le Due. Un million de dot!

Gaston. Mieux que cela; tu vas voir. Il s'est engage *k* payer mes dettes, et je crois meme que c'est aujourd'hui 10 que ce phSnomane sera visible: ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs: ci, cinq cents autres mille francs.

Le Duc. Voila le million; apres?

Gaston. Apres? Il a tenu a ne pas se separer de sa fille et a nous defrayer de tout dans son hotel; en sorte que, loge, nourri, chauffe, voiturS, servi, il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et pour le mien.—*Augier.*

46. UNE NOCE NORMANDE

Les convtes arrivarent de bonne heure, dans des voitures, carrioles *k* un cheval, chars-k-bancs a deux roues, vieux 20 cabriolets sans capote, tapissidres *k* rideaux de cuir; et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes oil ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyees sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoues dur. Il en vint de dix lieues loin, de Goderville, de Normanville et de Carry. On avait invite tous les parents des deux families, on setait raccommode avec les amis brouiltes, on avait ecrit *k* des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps *k* autre, on entendait les coups de fouet 30 derriare la haie; bientat la barriere s'ouvrait; c'etait une carriole qui entrait. Galopant jusqu'St la premiere marche du perron, elle s'y arritait court, et vidait son

monde, qui sortait par tous les cotes en se frottant les genoux et en s'etirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes *k* la facon de la ville, des chaines de montre en or, des pelerines a bouts croises dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attaches dans le dos avec des epingles, et qui leur decouvraient le cou par derriere.

Les gamins, vetus pareillement a leurs papas, semblaient incommodes par leurs habits neufs (beaucoup meme etrennarent ce jour-lk la premiere paire de bottes de leur ¹⁰ existence), et Ton voyait a *cote* d'eux, ne soufflant mot, dans la robe blanche de la premiere communion, rallongee pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze a seize ans, leur cousine ou leur sceur ainSe sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade a la rose, et ayant bien peur de salir ses gants.

Comme il n'y avait point assez de valets d'ecurie pour deteler toutes les voitures, Jes messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-memes. Suivant leurs positions sociales differentes, ils avaient des habits, des ²⁰ redingotes, des vestes, des habits-vestes; bons habits, entoures de toute la consideration d'une famille, et qui ne sortaient de Tarmoire que pour les solennites; redingotes a grandes basques flottant au vent, a collet cylindrique, a poches larges comme des sacs; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cercree de cuivre a sa visiere; habits-vestes tres courts, ayant dans le dos deux boutons rapproches comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir ete coupes *k* meme en un seul bloc, par la hache d'un charpentier. Quelques-uns ³⁰ encore (mais ceux-lk, bien stir, devaient diner au bas bout de la table), portaient des blouses de ceremonie, c'est-a-dire dont le col etait rabattu sur les Spaules, le dos fronce a petits plis, et la taille attachee *trts* bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses! Tout le monde etait tondu *k* neuf, les oreilles

s'ecartaient des tetes, on etait rase de pres; quelques-uns meme qui s'etaient leves des avant l'aube, n'ayant pas vu clair a se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou, le long des machoires, des pelures d'epiderme larges comme des ecus de trois francs, et qu'avait enflamees le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches epanouies.—*Flaubert*.

47. REPENTIR DE SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

Enfin il arriva pras d'un fleuve dont la traversee etait dangereuse, a cause de sa violence et parce qu'il y avait 10 sur les rives une grande etendue de vase. Personne depuis longtemps n'osait plus le passer.

Une vieille barque, enfouie a Tarriere, dressait sa proue dans les roseaux. Julien en l'examinant decouvrit une paire d'avirons; et l'idee lui vint d'employer son existence au service des autres.

Il commenga par etablir sur la berge une maniere de chaussee qui permettrait de descendre jusqu'au chenal; et il se brisait les ongles a remuer les pierres enormes, les appuyait contre son ventre pour les transporter, glissait 20 dans la vase, y enfoncait, manqua perir plusieurs fois.

Ensuite, il repara le bateau avec des epaves de navires, et il se fit une cahute avec de la terre glaise et des troncs d'arbres.

Le passage etant connu, les voyageurs se presenterent. lis Tappelaient de l'autre bord, en agitant des drapeaux; Julien bien vite sautait dans sa barque. Elle etait tres lourde; et on la surchargeait par toutes sortes de bagages et de fardeaux, sans compter les betes de somme, qui, ruant de peur, augmentaient l'encombrement. Il ne 30 demandait rien pour sa peine; quelques-uns lui donnaient des restes de victuailles qu'ils tiraient de leur bissac ou les habits trop uses dont ils ne voulaient plus. Des brutaux

vociferaient des blasphemes. Julien les reprenait avec douceur; et ils ripostaient par des injures. Il se contentait de les benir.

Une petite table, un escabeau, un lit de feuilles mortes et trois coupes d'argile, voila tout ce qu'etait son mobilier. Deux trous dans la muraille servaient de fenetres. D'un cete, s'etendaient a perte de vue des plaines steriles ayant sur leur surface de pales etangs, ca et Ia et le grand fleuve, devant lui, roulait ses flots verdatres. Au printemps, la
10 terre humide avait une odeur de pourriture. Puis, un vent desordonne soulevait la poussiere en tourbillons. Elle entrait partout, embourbait l'eau, craquait sous les gencives. Un peu plus tard, c'etait des nuages de moustiques, dont la susurration et les piqures ne s'arretaient ni jour ni nuit. Ensuite, survenaient d'atroces • geles qui donnaient aux choses la rigidity de la pierre, et inspiraient un besoin fou de manger de la viande.

Des mois s'ecoulaient sans que Julien vit personne. Souvent il fermait les yeux, telchant, par la manoire, de
20 revenir dans sa jeunesse;—et la cour d'un chateau apparaissait, avec des leVriers sur un perron, des valets dans la salle d'armes, et, sous un berceau de pampres, un adolescent a cheveux blonds entre un vieillard couvert de fourrures et une dame a grand hennin; tout a coup, les deux cadavres etaient \k. Il se jetait a plat ventre sur son lit, et repetait en pleurant:

— "Ah! pauvre pere! pauvre mere! pauvre mere!" Et tombait dans un assoupissement ou les visions funebres continuaient.

30 Une nuit qu'il dormait, il crut entendre quelqu'un l'appeler. Il tendit Toreille et ne distingua que le mugissement des flots.

Mais la mane voix reprit:

— "Julien!"

Elle venait de l'autre bord, ce qui lui parut extraordinaire, vu la largeur du fleuve.

Une troisiame fois on appela:

— "Julien!"

Et cette voix haute avait Tintonation d'une cloche d'glise.

Ayant allume sa lanterne, il sortit de la cahute. Un ouragan furieux emplissait la nuit. Les tenfebres etaient profondes, et ga et *Ik* dechirees par la blancheur des vagues qui bondissaient.

10

Après une minute d'haitation, Julien denoua l'amarre. L'eau, tout de suite, devint tranquille, la barque glissa dessus et toucha l'autre berge, *oh* un homme attendait.

Il etait enveloppe d'une toile en lambeaux, la figure pareille a un masque de platre et les deux yeux plus rouges que des charbons. En approchant de lui la lanterne, Julien s'aperçut qu'une lapre hideuse le recouvrait; cependant, il avait dans son attitude comme une majeste de roi.

Dfes qu'il entra dans la barque, elle enfonca prodigieuse- 20 ment, ecrasee par son poids; une secousse la remonta; et Julien se mit a ramer.

A chaque coup d'aviron, le ressac des flots la soulevait par l'avant. L'eau, plus noire que de Tencre, courait avec furie des deux cotes du bordage. Elle creusait des abimes, elle faisait des montagnes, et la chaloupe sautait dessus, puis redescendait dans des profondeurs ou elle tournoyait, ballotee par le vent.

Julien penchait son corps, ddpliait les bras, et, s'arc-boutant des pieds, se renversait avec une torsion de la 30 taille, pour avoir plus de force. La grSle cinglait ses mains, la pluie coulait dans son dos, la violence de l'air l'etouffait, il s'arreta. Alors le bateau fut emporte *k* la derive. Mais, comprenant qu'il s'agissait d'une chose considerable, d'un

ordre auquel il ne fallait pas desobeir, il reprit ses avitons; et le claquement des tolets coupait la clameur de la tempete.

La petite lanterne brulait devant lui. Des oiseaux, en voletant, la cachaient par intervalles. Mais toujours il apercevait les prunelles du Lepreux qui se tenait debout k Farriere, immobile comme une colonne.

Et cela dura longtemps, tres longtemps!

Quand ils furent arrives dans la cahute, Julien ferma la ioporte; et il le vit siegeant sur Tescabeau. L'espece de linceul qui le recouvrait etait tombe jusqu'a ses handles; et ses epaules, sa poitrine, ses bras maigres disparaissaient sous des plaques de pustules ecailleuses. Des rides enormes labouraient son front. Tel qu'un squelette, il avait un trou a la place du nez; et ses levres bleuatrees degageaient une haleine epaisse comme un brouillard, et nauseabonde.

— "J'aifaim!" dit-il.

Julien lui donna ce qu'il possedait, un vieux quartier de 20 lard et les croutes d'un pain noir.

Quand il les eut d6vores, la table, l'ecuelle et le manche du couteau portaient les memes taches que Ton voyait sur son corps.

Ensuite, il dit:—"J'ai soif!"

Julien alia chercher sa cruche; et, comme il la prenait, il en sortit un ardme qui dilata son cceur et ses narines. C'etait du vin; quelle trouvaille! mais le Lepreux avanga le bras, et d'un trait vida toute la cruche.

Puis il dit:—"J'ai froid!"

30 Julien, avec sa chandelle, enflamma un paquet de fougeres, au milieu de la cabane.

Le Lepreux vint s'y chauffer; et, accroupi sur les talons, il tremblait de tous ses membres, s'affaiblissait; ses yeux

ne brillaiient plus, et d'une voix presque eteinte, il murmura:

— "Ton lit!"

Julien l'aida doucement a s'y trainer, et raeme etendit sur lui, pour le couvrir, la toile de son bateau.

Le Lepreux gemissait. Les coins de sa bouche dScouvraient ses dents, un rale accelere lui secouait la poitrine, et son ventre, a chacune de ses aspirations, se creusait jusqu'aux vertebres.

Puis il ferma les paupieres. 10

— "C'est comme de la glace dans mes os! Viens pras de moi!"

Et Julien, ecartant la toile, se coucha sur les feuilles mortes, pras de lui, cote a cote.

Le Lepreux tourna la tete.

— "Deshabille-toi, pour que j'aie la chaleur de ton corps!"

Julien ota ses vetements; puis, nu comme au jour de sa naissance, se replaca dans le lit; et il sentait contre sa cuisse la peau du Lepreux, plus froide qu'un serpent et rude 20 comme une lime.

Il tachait de Tencourager; et Tautre repondait, en haletant:

— "Ah! je vais mourir! . . . Rapproche-toi, rechauffe-moi! Pas avec les mains! non! toute ta personnel

Julien s'etala dessus completement, bouche contre bouche, poitrine sur poitrine.

Alors le Lepreux l'etreignit; et ses yeux tout *k* coup prirent une clarte d'etoiles; ses cheveux s'allongerent comme les rais du soleil; le souffle de ses narines avait la 30 douceur des roses; un nuage d'encens seleva du foyer, les flots chantaient. Cependant une abondance de delices, une

joie surhumaine descendait comme une inondation dans Tame de Julien pame; et celui dont les bras le serraient toujours grandissait, grandissait, touchant de sa tete et de ses pieds les deux murs de la cabane. Le toit s'envola, le firmament se dSployait;—et Julien monta vers les espaces bleus, face a face avec Notre-Seigneur Jesus, qui l'emportait dans le ciel.—*Flaubert.*

48. LES BRIGANDS EN GRECE

Les brigands ne sont pas, en Grece, comme dans les autres pays, une classe enticement separee de la societe. 10 J'ai dit que chaque troupe avait son directeur, son impresario dans une ville, quelquefois dans la capitale, quelquefois a la cour.

Des subalternes rentrent souvent dans la vie civile; souvent aussi le paysan se fait brigand pour quelques semaines, lorsqu'il sait un bon coup *k* faire; il retourne ensuite a son champ. La Grace est le pays du monde ou l'occasion a fait le plus de larrons.

Un habitant d'AthSnes, un Franjais, me racontait qu'un jour son domestique Taborda d'un air timide en roulant 20 son bonnet entre ses mains:

— Tu as quelque chose a me demander?

— Oui, effendi; mais je n'ose.

— Ose toujours.

— Effendi, je voudrais aller un mois dans la montagne.

— Dans la montagne! Et pourquoi faire?

— Pour me degourdir, sauf votre respect, effendi. Je me rouille ici. Vous etes ici dans Athanes un tas de civilises (je ne le dis pas pour vous offenser), et j'ai peur de me gater au milieu de vous.

30 Le maitre, touche de ces bonnes raisons, permit a son valet un mois de chasse *k* l'homme. Il revint *i* l'expiration de son conge, et ne deroba pas une epingle dans la maison.

On m'a conte Thistoire d'un pauvre gendarme qui aspirait depuis plusieurs annees aux galons de caporal. Il etait bon soldat, assez brave, et le moins indisciplin de sa compagnie; mais il n'avait d'autre protecteur que lui-meme, et c'etait peu. Il deserta et se fit brigand. Dans cette nouvelle profession, ses petits talents se firent jour, et il fut bientot connu de tous les chefs de la gendarmerie. On essaya de le prendre, et on le manqua cinq ou six fois.

En desespoir de cause, on lui envoya un parlementaire: 10
—Tu auras ta grace, lui disait-on, et pour prix de tes peines, tu seras caporal das demain, sergent dans l'annee.

Au mot de caporal, le brigand dressa les oreilles; son ambition etait enfin satisfaite. Il consentit a se laisser faire caporal, et il attendit patiemment les galons de sergent. Il les attendit longtemps. Un jour, il perdit patience et retourna a la montagne. Il n'avait pas tue trois hommes qu'on s'empressa de le nommer sergent.

Il est officier aujourd'hui, sans avoir eu d'autres protecteurs que les gens qu'il a mis en terre. 20

Il s'est rencontre un commandant de la gendarmerie qui voulait serieusement detruire le brigandage. En quelques mois il a fait rentrer tous les brigands sous terre. Mais on s'est hate de le destituer. Il avait sape les fondements de la societe.

Deux voyageurs de ma connaissance, au moment de partir pour une province infestee de brigands, s'avisent d'aller demander un sauf-conduit aux personnages qui patronnent les principales bandes; mais une reflexion les arreta en chemin:—Si ces grands messieurs, par bonte 30 pour les employes, allaient les avertir sous main et leur faire present de nos bagages! Mieux vaut compter sur le hasard que sur la magnanimite d'un Grec. lis se mirent en route sans sauf-conduit.

Ils faillirent s'en repentir. Un jour qu'ils avaient gravi tout seuls une montagne escarpée, ils regardaient paisiblement le pays sage, lorsqu'ils se virent entourés par trois Pallicares et trois fusils. Ils étaient traqués de trois côtés; ils s'échappèrent par le quatrième et redescendirent la montagne beaucoup plus vite qu'ils ne l'avaient montée. Les trois porteurs de fusil eurent beau leur crier: "*Arretez!* arrêtez!" cette invitation n'eut pas même la vertu de leur faire retourner la tête. Un des deux fugitifs m'a
10 assure que pendant cette course il avait plaint de grand cœur les cerfs et les autres animaux qui sont poursuivis par des hommes armés, sans avoir d'autre arme que la fuite.

Je sais un autre Français qui fut dévalisé au retour d'un petit voyage. Les brigands firent un choix dans ses hardes. On lui laissa son fusil à piston: ces messieurs n'estiment que les fusils à pierre. On lui prit son argent; mais, comme il parlait fort bien le grec, il expliqua au chef de la bande qu'il ne pourrait jamais retourner à la ville sans un
20 sou; et, pour l'amour du grec, cet autre Carl Moor lui donna cinq francs. L' aventure se passait à six lieues d'Athènes.

On sait d'ailleurs qu'Athènes a failli être prise par les brigands. Le fameux Grisiotis avait monté, dans Tile d'Eubée, une bande assez semblable à une armée: il marchait sur la capitale, et il y serait très vraisemblablement entré, si le premier boulet tiré contre lui ne lui avait emporté un bras. Il tomba, et son armée fut mise en déroute. Pour peu que le boulet eût deviné, Athènes était
30 volée comme dans un bois.

Le fils de ce Grisiotis a épousé, il y a un peu plus d'un an, la fille du général Tzavellas, une adorable petite personne qui monte à cheval mieux que son père, et qui tue une perdrix au vol. Elle était très liée avec Janthe, sous le règne d'Hadji-Petros.

Après la tentative de Grisiotis, le coup le plus audacieux qui ait été tenté et exécuté, c'est la confiscation des caisses et des dépêches du Lloyd autrichien, aristocrate de Corinthe. Les bateaux du Lloyd, pour gagner du temps et éviter de doubler toute la Merée, abordent à l'ouest de Tisthme, au petit port de Loutraki, débarquent leurs dépêches et leurs marchandises, et les confient à des voitures qui vont les porter à un autre bateau tout prêt à Calamaki. Un jour le convoi a été intercepté; les auteurs d'un si beau coup ne s'en sont pas fait gloire, et la police a respecté leur 10 anonyme.—*About.*

49. LA MISÈRE EN ITALIE

Si la misère pourtant semblait avoir grandi, si l'ouvrier romain se plaignait davantage, c'était qu'il n'avait vraiment rien gagné aux travaux normaux qui s'étaient, pendant quinze ans, exécutés chez lui. D'abord, plus de quarante mille ouvriers avaient envahi la ville, des ouvriers venus du Nord pour la plupart, qui travaillaient à bas prix, plus courageux et plus résistants. Puis, lorsque lui-même avait eu sa part dans la besogne, il avait mieux vécu, sans faire d'économies; de sorte que, lorsque la crise s'était 20 produite et qu'on avait dû rapatrier les quarante mille ouvriers des provinces, lui s'était retrouvé comme devant, dans une ville morte, où les ateliers chômaient, sans espoir de se faire embaucher de longtemps. Et il retombait ainsi à son antique indolence, satisfait au fond que trop de travail ne le bousculât plus, faisant de nouveau le meilleur ménage possible avec sa vieille maîtresse la misère, sans un sou et grand seigneur.

Pierre, surtout, était frappé des caractères différents de la misère, à Paris et à Rome. Certes, ici, le dénument *était* 30 plus absolu, la nourriture plus immonde, la saleté plus repoussante. Pourquoi donc ces effroyables pauvres gardaient-ils plus d'aisance et de gaieté réelle? Lorsqu'il évoquait un hiver de Paris, les bouges qu'il avait tant

visites, oïl la neige entraît, oïl grelottaient des familles sans feu et sans pain, il se sentait le coeur eperdu d'une compassion, qu'il ne venait pas d'epruver si vive, aux Pres du Chateau. Et il comprit enfin: la misere, a Rome, etait une misere qui n'avait pas froid. Ah! oui, quelle douce et eternelle consolation, un soleil toujours clair, un ciel bienfaisant qui restait bleu sans cesse, par bonte pour les miserables! Qu'importait l'abomination du logis, si Ton pouvait dormir dehors, dans la caresse du vent tede!

io Qu'importait meme la faim, si la famille attendait Taubaine du hasard, par les rues ensoleitees, au travers des herbes saches! Le climat rendait sobre, aucun besoin d'alcool ni de viandes rouges pour affronter les brouillardes. La divine faineantise riait aux soirees d'or, la pauvrete devenait une jouissance libre, dans cet air daicieux, *oh* semblait suffire a la creature le bonheur de vivre, A Naples, dans ces quartiers du port et de Sainte-Lucie, aux rues etroites, nauseabondes, pavoises de linges en train de secher, la vie entiere du peuple se passait dehors. Les femmes et les

20 enfants qui n'etaient pas en bas, dans la rue, vivaient sur les legers balcons de bois, suspendus *k* toutes les fenetres. On y cousait, on y chantait, on s'y debarbouillait. Mais la rue, surtout, etait la salle commune.—*Zola*.

50, HISTOIRE RACONTaE PAR UN MEDECIN

J'ai *ete* appele, il y a trois mois, aupres d'une vieille femme, a son lit de mort. Elle etait arrivee, la veille, dans la voiture qui lui servait de maison, trainee par la rosse que vous avez vue, et accompagnee de ses deux grands chiens noirs, ses amis et ses gardiens. Le cure etait *da*jk la. Elle nous fit ses exScuteurs testamentaires, et, pour nous

30 devoiler le sens de ses volontSs dernteres, elle nous raconta toute sa vie. Je ne sais rien de plus singulier et de plus poignant.

Son pere etait rempailleur et sa mfere rempailleuse. Elle n'a jamais eu de logis plants en terre.

Toute petite, elle errait, haillonneuse, sordide. On s'arrêta à l'entrée des villages, le long des fosses; on dételait la voiture; le cheval broutait; le chien dormait, le museau sur ses pattes; et la petite se roulait dans l'herbe, pendant que le père et la mère rafistolaient, à l'ombre des ormes du chemin, tous les vieux sifeges de la commune. On ne parlait guère dans cette demeure ambulante. Après les quelques mots nécessaires pour décider qui ferait le tour des maisons en poussant le cri bien connu: "Rempailleur de chaises!" on se mettait à tortiller la paille, face à face ou côte à côte. Quand l'enfant allait trop loin ou tentait d'entrer en relations avec quelque galopin du village, la voix colore du père la rappelait: "Veux-tu bien revenir ici, coquine!" C'étaient les seuls mots de tendresse qu'elle entendait.

Quand elle devint plus grande, on l'envoya faire la récolte des fonds de sièges à varies. Alors elle ébaucha quelques connaissances de place en place avec les gamins; mais c'étaient, cette fois, les parents de ses nouveaux amis qui rappelaient leurs enfants: "Veux-tu bien venir ici, polisson! Que je te voie causer avec les va-nu-pieds! . . ."

Souvent les petits gars lui jetaient des pierres.

Des dames lui ayant donné quelques sous, elle les garda soigneusement.

Un jour—elle avait alors onze ans—comme elle passait par ce pays, elle rencontra derrière le cimetière le petit Chouquet qui pleurait parce qu'un camarade lui avait voté deux liards. Ces larmes d'un petit bourgeois, d'un de ces petits qu'elle s'imaginait dans sa frêle caboche de déshéritée, être toujours contents et joyeux, la bouleversèrent. Elle s'approcha, et quand elle connut la raison de sa peine, elle versa entre ses mains toutes ses économies, sept sous, qu'il prit naturellement, en essuyant ses larmes. Alors, folle de joie, elle eut l'audace de l'embrasser. Comme il considérait attentivement sa monnaie, il se laissa faire. Ne se voyant ni repousser, ni battue, elle

recommensa; elle l'embrassa k pleins bras, a plein coeur. Puis elle se sauva.

Que se passa-t-il dans *cette* miserable *tete*? S'est-elle attachée a ce mioche parce qu'elle lui avait sacrifié sa fortune de vagabonde, ou parce qu'elle lui avait donné son premier baiser tendre? Le mystère est le même pour les petits que pour les grands.

Pendant des mois elle reva de ce coin de cimetière et de ce gamin. Dans l'espérance de le revoir, elle vola ses parents, grappillant un sou par-ci, un sou par-la, sur un rempaillage, ou sur les provisions qu'elle allait acheter.

Quand elle revint, elle avait deux francs dans sa poche, mais elle ne put qu'apercevoir le petit pharmacien, bien propre, derrière les carreaux de la boutique paternelle, derrière un bocal rouge.

Elle ne Ten aima que davantage, séduite, émue, extasiée par cette gloire de l'eau colorée, cette apotheose des cristaux luisants.

Elle garda en elle son souvenir ineffable, et, quand elle le rencontra, Tan suivant, derrière l'école jouant aux billes avec ses camarades, elle se jeta sur lui, le saisit dans ses bras, et le baisa avec tant de violence qu'il se mit à hurler de peur. Alors, pour l'apaiser, elle lui donna son argent: trois francs vingt, un vrai trésor, qu'il regardait avec des yeux agrandis.

Il le prit et se laissa caresser tant qu'elle voulut.

Pendant quatre ans encore, elle versa entre ses mains toutes ses réserves, qu'il empochait avec conscience en échange de baisers consentis. Ce fut une fois trente sous, une fois deux francs, une fois douze sous (elle en pleura de peine et d'humiliation, mais l'année avait été mauvaise), et la dernière fois, cinq francs, une grosse pièce ronde qui le fit rire d'un rire content.

Elle ne pensait plus qu'a lui: et il attendait son retour avec une certaine impatience, courait au-devant d'elle en la voyant, ce qui faisait bondir le cœur de la fillette.

Puis il disparut. On l'avait mis au college. Elle le sut en interrogeant habilement. Alors elle usa d'une diplomatie infinie pour changer l'itinéraire de ses parents et les faire passer par ici au moment des vacances. Elle y réussit, mais après un an de ruses. Elle était donc restée deux ans sans le revoir; et elle le reconnut à peine, tant il était changé, grandi, embelli, imposant dans sa tunique à boutons d'or. Il feignit de ne pas la voir et passa fièrement près d'elle.

Elle en pleura pendant deux jours; et depuis lors elle souffrit sans fin.

Tous les ans elle revenait; passait devant lui sans oser le saluer et sans qu'il daignât même tourner les yeux vers elle. Elle aimait éperdument. Elle me dit: "C'est le seul homme que j'aie vu sur la terre, monsieur le médecin; je ne sais pas si les autres existaient seulement."

Ses parents moururent. Elle continua leur métier, mais elle prit deux chiens au lieu d'un, deux terribles chiens qu'on n'aurait pas osé braver.

Un jour, en rentrant dans ce village où son cœur était resté, elle aperçut une jeune femme qui sortait de la boutique Chouquet au bras de son bien-aimé. C'était sa femme. Il était marié.

Le soir même, elle se jeta dans la mare qui est sur la place de la Mairie. Un ivrogne attarda la repêcha, et la porta à la pharmacie. Le fils Chouquet descendit en robe de chambre, pour l'asoir, et, sans paraître la reconnaître, la frictionna, puis il lui dit d'une voix dure: "Mais vous êtes folle! Il ne faut pas être bête comme ça!"

Cela suffit pour la guérir. Il lui avait parlé! Elle était heureuse pour longtemps.

Il ne voulut rien recevoir en remuneration de ses soins, bien qu'elle insistat vivement pour le payer.

Et toute sa vie s'ecoula ainsi. Elle rempaillait en songeant a Chouquet. Tous les ans, elle Tapercevait demure ses vitraux. Elle prit l'habitude d'acheter chez lui des provisions de menus medicaments, De la sorte elle le voyait de pre, et lui parlait, et lui donnait encore de l'argent.

Comme je vous l'ai dit en commengant, elle est morte io ce printemps. Apre m'avoir raconté toute cette triste histoire, elle me pria de remettre a celui qu'elle avait si patiemment aimé toutes les economies de son existence, car elle n'avait travaillé que pour lui, disait-elle, je flnait m e e pour mettre de cate, et ere sfire qu'il penserait a elle, au moins une fois. quand elle serait morte.

Elle me donna donc deux mille trois cent vingt-sept francs. Je laissai a M. le cure les vingt-sept francs pour Tenterrement, et j'emportai le reste quand elle eut rendu le dernier soupir.

20 Le lendemain, je me rendis chez les Chouquet. lis achevaient de dejeuner, en face Tun de l'autre, gros et rouges, fleurant les produits pharmaceutiques, importants et satisfaits.

On me fit asseoir; on m'offrit un kirsch, que j'acceptai; et je commengai mon discours d'une voix emue, persuade qu'ils allaient pleurer.

Dés qu'il eut compris qu'il avait été aimé de cette vagabonde, de cette rempailleuse, de cette rouleuse, Chouquet bondit d'indignation, comme si elle lui avait vole sa reputation, Testime des honnates gens, son honneur 30 intime, quelque chose de deiccat qui lui était plus cher que la vie.

Sa femme, aussi exasperee que lui, repetait: "Cette gueuse! cette gueuse! cette gueuse! . . ." Sans pouvoir trouver autre chose.

Il s'était levé; il marchait *k* grands pas derrière la table, le bonnet chaviré sur une oreille. Il balbutiait: "Comprend-on ça, docteur? *Voilà* de ces choses horribles pour un homme! Que faire? Oh! si je l'avais su de son vivant, je t'aurais fait arrêter par la gendarmerie et flanquer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je l'aurais rSponds!"

Je demeurais stupéfait du résultat de ma démarche pieuse. Je ne savais que dire ni que faire. Mais j'avais à compléter ma mission. Je repris: "Elle m'a chargé de 10 vous remettre ses Économies, qui montent à deux mille trois cents francs. Comme ce que je viens de vous apprendre semble vous être fort désagréable, le mieux serait peut-être de donner cet argent aux pauvres."

Ils me regardaient, l'homme et la femme, perclus de saisissement.

Je tirai l'argent de ma poche, du misérable argent de tous les pays et de toutes les marques, de Tor et des sous méfés. Puis je demandai: "Que décidez-vous?"

Mme Chouquet parla la première: "Mais, puisque c'était 20 sa dernière volonté, *k* cette femme . . . il me semble qu'il nous est bien difficile de refuser."

Le mari, vaguement confus, reprit: "Nous pourrions toujours acheter avec ça quelque chose pour nos enfants."

Je dis d'un air sec: "Comme vous voudrez."

Il reprit: "Donnez toujours, puisqu'elle vous en a chargé; nous trouverons bien moyen de l'employer à quelque bonne œuvre."

Je remis l'argent, je saluai, et je partis.

Le lendemain Chouquet vint me trouver et, brusquement: 30 "Mais elle a laissé ici sa voiture, cette . . . cette femme. Qu'est-ce que vous en faites, de cette voiture?"

— Rien, prenez-la si vous voulez.

— Parfait; cela me va; j'en ferai une cabane pour mon potager.

Il s'en allait. Je le rappelai: "Elle a laiss6 aussi son vieux cheval et ses deux chiens. Les voulez-vous?" Il s'arreta, surpris: "Ah! non, par exemple; que voulez-vous que j'en fasse? Disposez-en comme vous voudrez." Et il riait. Puis il me tendit sa main, que je serrai. Que voulez-vous? Il ne faut pas, dans un pays, que le medecin et le pharmacien soient ennemis.

10 J'ai garde les chiens chez moi. Le cure, qui a une grande cour, a pris le cheval. La voiture sert de cabane a Chouquet; et il a achete cinq obligations de chemin de fer avec Fargent.—*Guy de Maupassant.* (From *La Rempailleuse*, publ. ALBIN MICHEL.)

51. SALVETTE ET BERNADOU. I.

C'est la veille de Noel, dans une grosse ville de Baviare. Par les rues blanches de neige, dans la confusion du brouillard, dans le bruit des voitures et des cloches, la foule se presse, joyeuse, aux rotisseries en plein vent, aux baraques, aux etalages. Frolant avec un bruissement leger
 20 les boutiques enrubannees et fleuries, des branches de houx vert, des sapins entiers charges de pendeloques passent portes a bras, dominant toutes les tetes, comme une ombre de Thuringe, un souvenir de nature dans la vie factice de Thiver. Le jour tombe. Lk-bas, derriere les jardins de la Residence, on voit encore une lueur de soleil couchant, toute rouge a travers la brume, et il y a par la ville une telle gaiete, tant de preparatifs de fate que chaque lumiere qui s'allume au
 C'est qu'aujourd'hui n'est pas un Noel ordinaire! Nous sommes en Tan de grace mil huit cent soixante-dix, et la

30 naissaiice du Christ n'est qu'un praexte de plus pour boire a l'illustre von der Than et celebrer le triomphe des guerriers bavaois. Noel! Noel! Les juifs de la ville basse

eux-memes sont en liesse. Voila le vieil Augustus Cahn qui tourne en courant le coin de la *Grappe-Bleue*. Jamais ses yeux de furet n'ont relui comme ce soir. Jamais sa petite quouette en broussaille n'a fretille si altegrement. Dans sa manche usee aux cordes des besaces est passe un honnete petit panier, plein jusqu'aux bords, couvert d'une serviette bise, avec le goulot d'une bouteille et une branche de houx qui depassent.

Que diable le vieil usurier compte-t-il faire de tout cela? Est-ce qu'il feterait Noel, lui aussi? Aurait-il reuni ses 10 amis, sa famille, pour boire a la patrie allemande? . . . Mais non! Tout le monde sait bien que le vieux Cahn n'a pas de patrie. Son *Vaterland* a lui, c'est son coffre-fort. Il n'a pas de famille non plus, pas d'amis; rien que des debiteurs. Ses fils, ses associes plutot, sont partis depuis trois mois avec l'armee. Ils trafiquent la-bas derrifere les fourgons de la landwehr, vendant de l'eau-de-vie, achetant des pendules, et les soirs de bataille, s'en allant retourner les poches des morts, eventrer les sacs tombes aux fosses des routes. Trop vieux pour suivre ses enfants, le pere 20 Cahn est reste en Baviere, et il y fait des affaires magnifiques avec les prisonniers frangais. Toujours a rdder autour des baraquements, c'est lui qui rachete les montres, les aiguillettes, les mSdailles, les bons sur la poste. On le voit se glisser dans les hopitaux, dans les ambulances. Il s'approche du lit des blesses, et leur demande tout bas en son hideux baragouin:

"Afes-fus guelgue josse a fentre?"

Et tenez! en ce moment meme, si vous le voyez trotter si vite avec son panier sous le bras, c'est que l'hospital 30 militaire ferme a cinq heures, et qu'il y a deux Francais qui l'attendent la-haut dans cette grande maison noire aux fenStres grilles et strokes, ou Noel n'a, pour eclairer sa veillee, que les pales lumieres qui gardent le chevet des mourants. . . .

II.

Ces deux Français s'appellent Salvette et Bernadou. Ce sont deux chasseurs *k* pied, deux Provençaux du même village, enrôlés au même bataillon et blessés par le même obus. Seulement Salvette avait la vie plus dure, et déjà il commence à se lever, à faire quelques pas de son lit *k* la fenêtre. Bernadou, lui, ne veut pas guérir. Dans les rideaux blafards de son lit d'hospice, sa figure paraît plus maigre, plus languissante de jour en jour; et quand il parle du pays, du retour, c'est avec ce sourire triste des malades, 10 oft il y a bien plus de résignation que d'espoir. Aujourd'hui cependant il s'est animé un peu, en pensant à cette belle fête de Noël qui dans nos campagnes de Provence ressemble à un grand feu de joie allumé au milieu de l'hiver, en se rappelant les sorties des messes de minuit, l'église paree et lumineuse, les rues du village toutes noires, pleines de monde, puis la longue veillée autour de la table, les trois flambeaux traditionnels, l'aioli, les escargots et la jolie cérémonie du *cacho fio* (bûche de Noël) que le grand-père promène autour de la maison et 20 arrose avec du vin cuit.

"Ah! mon pauvre Salvette, quel triste Noël nous allons faire cette année . . . Si seulement on avait eu de quoi se payer un petit pain blanc et une fiole de vin clair! . . . ça m'aurait fait plaisir, avant de passer l'arme à gauche, d'arroser encore une fois le *cacho fio* avec toi . . ."

Et en parlant de pain blanc et de vin clair, le malade a ses yeux qui brillent. Mais comment faire? Us n'ont plus rien, les malheureux, ni argent, ni montre. Salvette garde bien encore dans la doublure de sa veste un bon de 30 poste de quarante francs. Seulement c'est pour le jour où ils seront libres, et la première halte qu'on fera dans une auberge de France. Cet argent-là est sacré. Pas moyen d'y toucher . . . Pourtant ce pauvre Bernadou est si malade! Qui sait s'il pourra jamais se remettre en route pour retourner là-bas? Et puisque voilà un beau Noël

qu'on peut encore fster ensemble, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en profiter? . . .

Alors, sans rien dire a son *pays*, Salvette a decousu sa tunique pour prendre le bon de poste, et quand le vieux Cahn est venu comme tous les matins faire sa tournee dans les salles, apras de longs debats, des discussions a voix basse, il lui a glisse dans la main ce carre de papier, raide et jauni, sentant la poudre et tache de sang. Depuis ce moment, Salvette a pris un air de mystfcre. Il se frotte les mains et rit tout seul en regardant Bernadou. Et mainten-10
ant que le jour tombe, il est *Ik k* guetter, le front *colU* aux vitres, jusqu'a ce qu'il ait vu dans le brouillard de la place deserte le vieil Augustus Cahn tout essouffle, qui arrive, un petit panier au bras.

III.

Ce minuit solennel, qui sonne a tous les clochers de la ville, tombe lugubrement dans la nuit blanche des malades. La salle d'hospice est silencieuse, eclairee seulement par les veilleuses suspendues au plafond. De grandes ombres errantes flottent sur les lits, les murs nus, avec un balancement perpatuel qui semble la respiration oppressee de tous 20
les gens etendus la. Par moments, il y a des reves qui parlent haut, des cauchemars qui gemissent, pendant que de la rue montent un murmure vague, des pas, des voix, confondus dans la nuit sonore et froide comme sous un porche de cathedrale. On sent la *hkte* recueillie, le mystare d'une fete religieuse traversant l'heure du sommeil et mettant dans la ville Steinte la lueur sourde des lanternes et Tembracement des vitraux d'eglise.

— "Est-ce que tu dors, Bernadou ?" . . .

Tout doucement, sur la petite table, pres du lit de son 30
ami, Salvette a pose une bouteille de vin de Lunel, un pain rond, un joli pain de Noel oil la branche de houx est plantee toute droite. Le blesse ouvre ses yeux cernes de fiavre. A la lumiSre indecise des veilleuses et sous le reflet

blanc des grands toits ou la lune s'éblouit dans la neige, ce Noël improvisé lui semble fantastique.

— "Allons, réveille-toi, *pays* . . . Il ne sera pas dit que deux Provençaux auront laissé passer le réveillon, sans l'arroser d'un coup de clairette . . ." Et Salvette le redresse avec des soins de mère. Il emplit les gobelets, coupe le pain; et Ton trinque, et Ton parle de la Provence. Peu à peu Bernadou s'anime, s'attendrit. Le vin blanc, les souvenirs . . . Avec cette enfance que les malades
10 retrouvent au fond de leur faiblesse, il demande à Salvette de lui chanter un Noël provençal. Le camarade ne demande pas mieux: "Voyons, lequel veux-tu? Celui de *VHôte* ou les *Trois Rois* ou *Saint Joseph m'a dit*?"

— Non! j'aime mieux les *Bergers*. C'est celui que nous chantions toujours à la maison . . ."

Va pour les *Bergers*! À demi-voix, la tête dans les rideaux, Salvette commence à fredonner. Tout à coup, au dernier couplet, quand les pères ont déposé sur la crèche leur offrande d'œufs frais et de fromageons et que, les
20 congédiant d'un air affable,

Joseph leur dit: Allons! soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage.

Bergers,
Prenez votre conge.

voilà le pauvre Bernadou qui glisse et retombe lourdement sur l'oreiller. Son camarade, pensant qu'il s'endort, l'appelle, le secoue. Mais le blessé reste immobile, et la petite branche de houx en travers sur le drap rigide semble déjà la palme verte que Ton met au chevet des morts.

30 Salvette a compris. Alors tout pleurant, un peu ivre de la fête et d'une si grande douleur, il reprend à pleine voix dans le silence du dortoir le joyeux refrain de Provence:

Pergers,
Prenez votre conge.

—*Daudet.*

52. UN HoPiTAL A PARIS

"Allons, bon! . . . encore un! . . ." semblaient-ils dire. En effet, recouvrement est si grand dans les établissements hospitaliers, chaque lit de souffrance est tellement envié, brigué, disputé! L'administration a beau faire des efforts considérables, la charité a beau se multiplier, il y a toujours plus de malades que de places pour les recevoir.

C'est qu'il s'y entend à forger toutes sortes de maux, ce féroce Paris, a inventé d'étranges, d'imprévus, de compliqués, avec l'aide du vice, de la misère, et de toutes les 10 combinaisons qui amènent entre eux ces deux éléments de souffrance. De nombreux spécimens de son savoir-faire s'étaient là, piteusement, sur les bancs sordides, dans cette salle du parvis. À mesure qu'ils entraient, on les séparait en deux catégories: d'un côté les blessés, ceux que les roues des usines, les engrenages des machines à vapeur, les acides des teintureries, estropient, aveuglent, défigurent; de l'autre, les fiévreux, les anémiques, les phthisiques, des membres grelottants, des yeux bandés, des toux diverses, creuses, aiguës, qui semblaient s'attendre 20 et partir ensemble comme les instruments d'un déchirant orchestre.

Et quels haillons, quels souliers, quels chapeaux, quels cabas! La logique dans ce qu'elle a de plus désastreux: des déchirures obstruées de boue, des franges baignées au ruisseau, la plupart de ces misérables étant venus à pied, en se traînant, comme Jack. Tous attendaient avec une angoisse profonde l'examen du médecin, qui devait leur faire ou non délivrer une carte d'entrée pour un hôpital. Aussi il fallait les entendre parler entre eux de leurs 30 maladies, les exagérer à dessein, essayer de persuader à leurs voisins qu'ils étaient bien plus malades qu'eux.

Jack écoutait ces conversations lugubres, assis entre un gros homme grêle qui toussait violemment, et une malheureuse jeune femme, enveloppant d'un châle noir une

ombre de corps, un visage étroit dont le nez, les lèvres étaient si minces et si pales, que les yeux seuls y paraissaient vivants, des yeux egares par la vision prochaine de la dernière heure. Une vieille en marmotte, un panier sous le bras, offrait des biscuits, des petits pains poussiéreux et durs à ces fiévreux, à ces mourants, repoussés de chacun et continuant sa tournée silencieuse. Enfin, la porte s'ouvrit et un petit homme nerveux et sec parut.

Le médecin!

- 10 Un silence profond se fit aussitôt sur les bancs, où les toux redoublèrent, où les mines s'allongèrent encore. Tout en se degourdisant les doigts à la plaque du poêle, le docteur inspectait les malades autour de lui, de ce regard du savant, scrutateur et ferme, qui inquiète les ivrognes et les impurs. Ensuite, il commence le tour de la salle, suivi du garçon qui délivrait les billets d'entrée aux différents hôpitaux. Quelle joie pour ces malheureux quand on les déclarait bons pour l'hospice! Quel désappointement, quelles supplications, lorsqu'on leur signifiait
20 qu'ils n'étaient pas assez malades! L'examen était sommaire et un peu brutal, parce qu'il y avait beaucoup de monde et que les pauvres gens ne tarissaient pas sur leurs maux, les rattachant à toutes sortes d'histoires, d'anecdotes, dont le médecin n'avait que faire.—*Daudet.*

53. VISITE A UNE USINE

Et il expliqua à son vieux Jack que cinq minutes après l'arrivée des ouvriers pour le travail, le drapeau de l'entrée descendu de son mât annonçait que les portes de Tusine étaient closes. Tant pis pour les retardataires; ils étaient
30 expédiés comme absents, et, à la troisième absence, ils étaient expédiés.

Pendant qu'il donnait ces explications, son frère s'entendait avec le portier-consigne, et ils étaient admis à pénétrer dans l'établissement. C'était un tapage effroyable, ronflements, sifflements, grincements, qui variaient

sans s'attenuer, se repondaient d'une foule de grandes halles a toits triangulaires, espacees sur un terrain en pente que sillonnaient de nombreux railways.

Une ville en fer.

Les pas sonnaient sur des plaques de metal incrustees au sol. On marchait parmi des entassements de fer en barre, de gueuses de fonte, de lingots de cuivre, entre des rangees de canons de rebut apportees la pour etre remis a la fonte, rouilles a Texterieur, tout noirs en dedans, et comme fumant encore, vieux maitres du feu et qui allaient 10 perir par le feu.

Roudic, au passage, indiquait les differents quartiers de l'etablissement: "Voila la halle de montage . . . les ateliers du grand tour, du petit tour . . . la chaudronnerie, les forges, la fonderie . . ." Il lui fallait crier, tellement le bruit etait assourdissant.

Jack, ahuri, regardait avec surprise, les portes des ateliers etant presque toutes ouvertes a cause de la chaleur, un grouillement de bras leves, de tates noircies, de machines en mouvement dans une ombre d'ancre, 20 profonde et sourde, qu'une lueur rouge eclairait par saccades.

Des bouffees de chaleur, des odeurs de houille, de terre glaise brulee, de fer en combustion, sortaient de la avec une impalpable poussiere noire, aiguisee, brulante, gardant au soleil un scintillement metallique, cet eclat de la houille qui pourrait devenir diamant. Mais ce qui faisait le caractare vif, presse, haletant, de tout ce grand travail, c'etait un Sbranlement perpauel du sol et de Tair, une trepidation continue, quelque chose comme Teffort d'une 30 bete enorme qu'on aurait emprisonn^e sous Tusine et dont ces cheminees beantes auraient crache tout autour la respiration brulante et la plainte. De peur de paraitre trop novice, Jack n'osait pas demander ce qui faisait ce bruit-la, qui, de loin deja, Tavait impressionne.

Tout a coup ils se trouverent en face d'un ancien chateau du temps de la Ligue, sombre, flanquS de grosses tours, et dont les briques, noircies par la fume de l'usine, avaient perdu leur eclat primitif.—*Daudet*.

54. LA DESTINEE DE LA FRANCE

Fata viam invenient! Heureux qui peut, comme Boece, sur les ruines d'un monde, ecrire sa *Consolation de la philosophie*. L'avenir de la France est un mystare qui dejoue toute sagacity. Certes d'autres pays agitent de graves problemes: l'Angleterre, avec un calme qu'on ne peut ioassez admirer, resout des questions hardies qui chez nous passent pour le domaine des seuls utopistes; mais partout le debat est circonscrit, partout il y a une arane limitee. des lois du combat, des herauts et des juges. Chez nous, c'est la constitution meme, la forme et jusqu'a un certain point T existence de la society qui sont perpetuellement en question. Un pays peut-il resister a un tel regime? Voila ce qu'on se demande avec inquietude.

On se rassure en songeant qu'une grande nation est, comme le corps humain, une machine admirablement 20 pondaree et equilibree, qu'elle se cree les organes dont elle a besoin, et que, si elle les a perdus, elle se les redonne. Il se peut que, dans notre ardeur revolutionnaire, nous ayons pousse trop loin les amputations, qu'en croyant ne retrancher que des superfluites malades, nous ayons touche a quelque organe essentiel de la vie, si bien que Tobstination du malade a ne pas se bien porter tienne a quelque grosse lesion faite par nous dans ses entrailles. C'est une raison pour y mettre desormais beaucoup de precautions et pour laisser ce corps, robuste apras tout, joquoique profondement atteint, reparer ses blessures inte-rieures et revenir aux conditions normales de la vie.

Hatons-nous de le dire d'ailleurs: des defauts aussi brillants que ceux de la France sont k leur maniere des quality. La France n'a pas perdu le sceptre de l'esprit,

du gout, de Tart daicat, de Tatticisme; longtemps encore elle fixera l'attention de l'humanity civilisee, et posera l'enjeu sur lequel le public europeen engagera ses paris. Les affaires de la France sont de telle nature qu'elles divisent et passionnent les strangers autant et souvent plus que les affaires de leur propre pays. Le grand inconvenient de son 6tat politique, c'est l'imprevu; mais l'imprevu est k double face: a cot6 des mauvaises chances il y a les bonnes, et nous ne serions nullement surpris qu'apres de dSplorables aventures la France ne traversat des annasio d'un singulier eclat.

Si, lasse enfin d'etonner le monde, elle voulait prendre son parti d'une sorte d'apaisement politique, quelle ample et glorieuse revanche elle pourrait prendre dans les voies de l'activity privSe! Comme elle saurait rivaliser avec l'Angleterre dans la conquete pacifique du globe et dans l'assujettissement de toutes les races inferieures a notre civilisation! La France peut tout, excepte 6tre mediocre. Ce qu'elle souffre, en somme, elle le souffre pour avoir trop ose contre les dieux. Quels que soient les malheurs que 20 l'avenir lui reserve, et dut son sort exciter un jour la pitie du monde, le monde n'oubliera point qu'elle fit d'audacieuses experiences dont tous profitent, qu'elle aime la justice jusqu'a la folie, et que son crime, si elle en commit, fut d'avoir admis avec une genereuse imprudence la possibility d'un id6al que les miseres de l'humanite ne comportent pas.—*Renan*.

55. LA RACE CELTIQUE

Si l'excellence des races devait 6tre appreciee par la purete de leur sang et l'inviolabilite de leur caractare, aucune, il faut l'avouer, ne pourrait le disputer en noblesse 30 aux restes encore subsistants de la race celtique. Jamais famille humaine n'a vecu plus isotee du monde et plus pure de tout melange Stranger. ResserrSe par la conquSte dans des iles et des presqu'iles obliges, elle a opposS une

barriere infranchissable aux influences du dehors: elle a tout tiré d'elle-meme, et n'a vecu que de son propre fonds. De la cette puissante individuality cette haine de l'etranger qui, jusqu'a nos jours, a forme le trait essentiel des peuples celtiques. La civilisation de Rome les atteignit *k* peine et ne laissa parmi eux que peu de traces. L'invasion germanique les refoula, mais ne les penetra point. A l'heure qu'il est, ils resistent encore a une invasion bien autrement dangereuse, celle de la civilisation moderne, si destructive
 10 des varietes locales et des types nationaux. 1/Irlande en particulier (et la peut-etre est le secret de son irremediable faiblesse) est la seule terre de l'Europe ou l'indigene puisse produire les titres de sa descendance, et designer avec certitude, jusqu'aux tenefebres ante-historiques, la race d'ou il est sorti.

C'est dans cette vie retiree, dans cette defiance contre tout ce qui vient du dehors, qu'il faut chercher Implication des traits principaux du caractere de la race celtique. Elle a tous les defauts et toutes les qualites de l'homme
 20 solitaire: a la fois fiare et timide, puissante par le sentiment et faible dans Taction; chez elle, libre et epanouie; a l'extarieur, gauche et embarrassee. Elle se defie de l'etranger, parce qu'elle y voit un etre plus raffing qu'elle, et qui abuserait de sa simplicity. Indifferente a l'admiration d'autrui, elle ne demande qu'une chose, qu'on la laisse chez elle. C'est par excellence une race domestique, formee pour la famille et les joies du foyer. Chez aucune race, le lien du sang n'a ete plus fort, n'a cree plus de devoirs, n'a rattache l'homme *k* son semblable avec autant
 30 d'etendue et de profondeur. Toute rinstitution sociale des peuples celtiques n'etait *k* l'origine qu'une extension de la famille. Une expression vulgaire atteste encore aujourd'hui que nulle part la trace de cette grande organisation de la parents ne s'est mieux conserve qu'en Bretagne. C'est en effet une opinion repandue en ce pays que le sang parle, et que deux parents inconnus l'un a l'autre, se rencontrant

sur quelque point du monde que ce soit, se reconnaissent *k* la secrete et mysterieuse emotion qu'ils eprouvent Tun devant Tautre. Le respect des morts tient au meme principe. Nulle part la condition des morts n'a ete meilleure que chez les peuples bretons; nulle part le tombeau ne recueille autant de souvenirs et de prieres. C'est que la vie n'est pas pour ces peuples une aventure personnels que chacun court pour son propre compte et a ses risques et perils: c'est un anneau dans une longue tradition, un don recu et transmis, une dette payee et un devoir 10 accompli.

On aperçoit sans peine combien des natures aussi fortement concentrees etaient peu propres a fournir un de ces brillants developpements qui imposent au monde l'ascendant momentane d'un peuple, et voila sans doute pourquoi le role exterieur de la race kymrique a toujours ete secondaire.

Denuee d'expansion, etrangere *k* toute ide degression et de conquete, peu soucieuse de faire prevaloir sa pensee au dehors, elle n'a su que reculer tant que Tespace lui a 20 suffi, puis, accul6e dans sa derniere retraite, opposer *k* ses ennemis une resistance invincible. Sa fidelite meme n'a ete qu'un devouement inutile. Dure a soumettre et toujours en arriere du temps, elle est fidele a ses vainqueurs quand ceux-ci ne le sont plus a eux-memes. La derniere, elle a defendu son independance religieuse contre Rome, et elle est de venue le plus ferme appui du catholicisme; la derniere en France, elle a defendu son independance politique contre le roi, et elle a donne au monde les derniers 30 royalistes.

Ainsi la race celtique s'est usee a resister au temps et a defendre les causes d6sesperees. Il ne semble pas qu'a aucune epoque elle ait eu d'aptitude pour la vie politique: T esprit de la famille a etouffe chez elle toute tentative d'organisation plus etendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient par eux-mames sus-

ceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer.

Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent.

De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du sixième siècle; ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue plainte; elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égarer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en Élégies; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales; on les dirait des Émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur Tame, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces reminiscences poétiques ou se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur.

L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur; car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne, qui dénote d'une manière admirable dans les chants publics par M. de la Villemarqué. La réserve apparente des peuples celtiques, qu'on prend souvent pour de la froideur, tient à cette timidité intérieure qui leur fait

croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même.

S'il était permis d'assigner un sexe aux nations comme aux individus, il faudrait dire sans hésiter que la race celtique, surtout envisagée dans sa branche kymrique ou bretonne, est une race essentiellement féminine. Aucune famille humaine, je crois, n'a porté dans l'amour autant de mystère. Nulle autre n'a congu avec plus de délicatesse Tideal de la femme et n'en a été plus dominée. C'est une 10 sorte d'enivrement, une folie, un vertige. Lisez l'étrange *mabinogi* de *Peredur*, ou son imitation française, *Parceval le Gallois*; ces pages sont humides, pour ainsi dire, du sentiment féminin. La femme y apparaît comme une sorte de vision vague, intermédiaire entre l'homme et le monde surnaturel.

La puissance de l'imagination est presque toujours proportionnée à la concentration du sentiment et au peu de développement extérieur de la vie. Le caractère si limité de l'imagination de la Grèce et de l'Italie tient à cette 20 facile expansion des peuples du Midi, chez lesquels l'âme, toute répandue au dehors, se réfléchit peu elle-même. Comparée à l'imagination classique, l'imagination celtique est vraiment l'infini comparé au fini. Dans le beau *mabinogi* du *Songe de Maxen Wledig*, l'empereur Maxime voit en rêve une jeune fille si belle qu'à son réveil il déclare ne pouvoir vivre sans elle. Pendant plusieurs années, ses envoyés courent le monde pour la lui trouver: on la rencontre enfin en Bretagne. Ainsi fit la race celtique: elle s'est fatiguée à prendre ses songes pour des réalités et 30 à courir après ses splendides visions. L'élément essentiel de la vie poétique du Celte, c'est *Yaventure*, c'est-à-dire la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet toujours fuyant du désir. Voilà ce que saint Brandan revait au-delà des mers, voilà ce que *Peredur* cherchait dans sa chevalerie mystique, voilà ce que le chevalier

Owenn demandait a ses peregrinations souterraines. Cette race veut Tinfini; elle en a soif, elle le poursuit *k* tout prix, au *delk* de la tombe, au *delk* de l'enfer. Le defaut essentiel des peuples bretons, le penchant *k* l'ivresse, defaut qui, selon toutes les traditions du sixieme siecle, fut la cause de leurs desastres, tient a cet invincible besoin d'illusion. . . .

De la ce profond sentiment de l'avenir et des destinies eternelles de sa race qui a toujours soutenu le Kymri, et le fait loapparaitre jeune encore a cote de ses conquerants vieilliss. De la ce dogme de la resurrection des heros, qui parait avoir ete un de ceux que le christianisme eut le plus de peine a d6raciner. De la ce *messianisme celtique*, cette croyance a un vengeur futur qui restaurera la Cambrie et la delivrera de ses oppresseurs. Les petits peuples doues d'imagination prennent d'ordinaire ainsi leur revanche de ceux qui les ont vaincus. Se sentant forts au dedans et faibles au dehors, ils protestent, s'exaltent, et une telle lutte decuplant leurs forces les rend capables de miracles. 2o Presque tous les grands appels au surnaturel sont dus a des peuples esperant contre toute esperance. Qui pourra dire ce qui a ferments de nos jours dans le sein de la nationalite la plus obstinee et la plus impuissante, la Pologne? Israel humilie reva la conquete spirituelle du monde, et y reussit.—*Renan*.

56. DIFFERENCES DU CARACTERE FRANgAIS ET ALLEMAND

Les Allemands se laissent discipliner par Thomme qui tient d'une paire d'epaulettes le droit de leur commander; mais ils se plient difficilement *k* la discipline des partis. Les chefs ont peine a compter sur leur monde, qui n'accepte 30 leur autorite que sous benefice d'inventaire; souvent, au moment ou ils sonnent la charge, chacun tire de son c6te. Aussi est-il malaise de savoir ce que veulent les partis allemands; ils se fractionnent, se morcfelement *k* l'infini: ou

Ton pensait ne trouver qu'un programme, on en trouve dix; le texte primitif et commun disparaît sous la diversité des commentaires.

De même qu'il est à la fois cosmopolite et homme de clocher, l'Allemand unit l'esprit de détail *k* l'esprit de système; telle vérité particulière qui l'a frappé lui est plus chère que la vie, il y voit le monde entier. N'est-ce pas l'AuEmagne qui a inventé ce proverbe, que souvent les arbres empêchent d'apercevoir la forêt? Ajoutons que le Fran^{ais} ne veut pas toujours la même chose, mais qu'il ne 10 veut d'habitude qu'une chose à la fois. L'irrésolution de l'Allemand provient le plus souvent de ce qu'il a peine à rien sacrifier; il examine en conscience le pour et le contre de chaque question; la thèse lui plaît, l'antithèse a du bon. Ne lui demandez pas de choisir; sa langue est souple, elle a des complaisances que n'a pas le français; il saura trouver une formule qui dira tout, et qui mettra son cerveau en paix avec sa conscience.

Cet Allemand qui voulait à la fois la liberté absolue de la presse et la censure, quiconque a voyagé au-delà du Rhin 20 l'a connu. Il en est plus d'un parmi ses compatriotes qui se flatte de concilier la centralisation avec la pleine autonomie des communes, le militarisme avec le régime parlementaire, qui est *k* la fois conservateur et radical, et vit dans les contradictions comme le poisson dans l'eau; il n'est pas bien convaincu que, pour faire une omelette, il soit nécessaire de casser les œufs.

Non, le Rhin n'est pas une frontière fictive. Il sépare deux peuples qui sont d'autant plus appétés à agir Tun sur l'autre qu'ils se ressemblent moins: l'un, race vive, 30 communicative, électrique, dont le souverain légitime est le discours écrit ou parlé, et *oil* Ton voit par instants une grande passion commune se répandre de proche en proche comme une contagion et enflammer toutes les âmes; l'autre, race lente et réfléchie, qui raisonne ses impressions,

creuse ses passions et les refroidit en les expliquant, compromet ses esperances a force de les discuter, se defie de ce qui semble Evident, ou chacun tient a avoir sur toute chose son propre avis et se donne quelquefois le luxe d'en avoir deux; Tun, amoureux des idees claires, qui sont quelquefois des idees etroites; l'autre, visant au complet et se payant souvent d'idees confuses qui le menent ou il ne veut pas aller; Tun enfm, pays de la methode, de l'eloquence, des chansons et des folies passionnees; l'autre, 10 pays des systemes, de la critique audacieuse, des longues patiences et des folies froides. Frangais et Allemands, les deux peuples causent Tun avec l'autre par-dessus le Rhin; mais ils ne se comprennent pas toujours, et des que les amours-propres s'en melent, ils ne se comprennent plus du tout.—*Cherbuliez.*

57. BISMARCK

Il semblait que cet homme, qui venait de donner a son pays cinq provinces, plus une ville imperiale, et d'employer deux mois a dresser, la houssine a la main, des gouvernements peu enclins a gouter la bride, sortit tout 20 frais de son cabinet, l'esprit libre et dispos, qu'il n'eut rien de mieux a faire que de causer avec une assemblee, que de T6blourir des etincelles de son esprit, ou d'amuser ses inquietudes par des jeux de gobelets. Le succes dissipe comme par enchancement les lassitudes [de M. de](#) Bismarck; il avait la belle humeur d'un audacieux qui a reussi contre vent et maree, d'un Prussien qui a trouvS le moyen de faire tout a la fois de grandes choses et de tres bonnes affaires. Tenir dans son sac cinq provinces et vingt et un confederes, petits ou grands, cela vous allége un homme; 30 il se sent comme porte par son fardeau.

M. de Bismarck chanta devant le *Reichstag* tous les airs, prit tous les tons. Il disait aux recalitrants:—Mon Dieu, notre ceuvre n'est pas parfaite, la perfection n'est pas de ce monde. Nous ne nous flattons point d'avoir dexouvert

la pierre philosophale ni résolu la quadrature du cercle; mais je vous mets au défi de faire mieux.

Et ceci encore:—Ce que vous nous proposez peut être excellent, et quant à moi vous savez que je n'ai pas de préjugés; mais je ne suis pas seul. Nous étions vingt-deux à travailler; Tun voulait ceci, l'autre cela. Nos confédérés ne sont pas gens commodes ni faciles à convaincre, j'en sais quelque chose, et nous leur devons des égards. Il ajoutait:—Messieurs, ne vous arrêtez pas à des minuties, à des pointilleries. Travaillons vite, hâtons-nous, l'Europe nous regarde. L'essentiel est de mettre l'Allemagne en selle; bien ou mal assise, une fois le pied dans le Trier, elle galopera.

Si Ton s'entêtait, si Ton se défendait, il le prenait de plus haut, et posant la question de cabinet:—Vous estimez que je vous suis nécessaire, que sans moi l'Allemagne ne se fera pas; il m'est permis de vous faire mes conditions. Si vous m'en imposiez de telles que le gouvernement me devint impossible, je renoncerais à gouverner. Je prierais ceux qui nous veulent mener au chaos de nous en tirer et d'y trouver leur chemin.

Il lui arriva même de rencontrer des accents du plus haut pathétique, une éloquence qui semblait n'être point dans ses cordes. Oui, M. de Bismarck eut un jour un mouvement à la Demosthène, il attesta les guerriers morts à Marathon ou à Sadowa.—Messieurs, vous n'êtes pas à la hauteur de la situation, répliqua-t-il aux libéraux, qui s'obstinaient à introduire dans le projet quelques-unes des garanties qui assurent la liberté la constitution prussienne. Que répondriez-vous à un invalide de Koeniggrätz qui vous demanderait pourquoi il s'est battu en Bohême, ce qu'ont produit ces champs de carnage ou son sang a coulé? Vous lui diriez: Hélas! en est fait de l'unité allemande, elle se retrouvera dans l'occasion; mais nous avons sauvé le droit de budget de la chambre des députés, le droit de remettre chaque année en question l'existence de l'armée

prussienne. Un tel droit ne saurait se payer trop cher; c'est pour le posséder a jamais que nous avons combattu et vaincu FAutriche. . . . Guerrier, que ce soit ta consolation! Que ce soit la votre, veuves eplorées, qui avez porte" au tombeau des epoux morts au champ d'honneur!—*Cherbuliez*.

58. LA MAISON DE M. DUFAURE

On appelle cette maison le logis de Vizelle. Au midi, elle est preceded par un bouquet de superbes ormeaux et par une avenue de vieux cypres, courbant le dos pour se
10 defendre des brises salees de la mer qui les chagrinent; au couchant elle a vue sur une vigne, au nord sur des moulins a vent, *k* Test sur un chemin borde de pommiers, qui disparaît dans un vallon, dont il remonte ensuite la cote.

Souffrez, Messieurs, que le logis de Vizelle tienne quelque place dans ce discours; il en tenait une grande dans les pensees et dans les affections de son maitre. De pere en fils, il etait demeure dans sa famille pendant plusieurs siecles. C'est la que s'est ecoulee son enfance; c'est la que l'homme mtrir passait les saisons de loisir que
20 lni laissaient le barreau ou la politique. C'est de *Ik* qu'il ecrivait en 1852 *k* son ami Akxis de Tocqueville: "Je vis dans le commerce le plus intime avec les fleurs de mon jardin; j'ai.toujours *k* la main la serpette et l'arrosoir." Ce sejour lui etait innniment agreable, on l'a vu pleurer en le quittant

Le domaine dont il avait herite etait peu de chose au prix de ce qu'il est devenu par ses soins; il ne se composait que de quelques champs et d'une vigne nourriciere d'ou
30 Ton attendait toute sa subsistance. S'il faut en croire la chronique, dans les nuits de printemps etoilees et froides, Tinquietude empSchait tout le monde de dormir, on sautait *k* bas du lit, on entr'ouvrait timidement le volet, on demandait *k* la vigne de ses nouvelles, en lui jetant a

travers les tenebres de longs regards d'impuissante sympathie. Vizelle s'est fort arrondi par les achats de votre illustre confrere; il avait k cet egard des ambitions de conquérant qui recule sans cesse les bornes de son empire.

La maison aussi s'est agrandie k mesure que sa famille augmentait, car il desirait avoir tous les siens autour de lui, pouvoir compter et recompter toutes les tetes qui lui etaient cheres. Mais il n'entendait pas que sa demeure changeat d'aspect ni de visage, il avait l'amour, le culte 10 des vieux murs, il greffait le neuf sur le vieux. Cest une politique qui en vaut une autre; jusqu'a ces derniers temps, elle a sum au bonheur des Anglais.

Un jour, le geometre charge de lever le plan du domaine crut complaire a un garde des sceaux en mettant en vedette sur toutes ses planches le nom pompeux de chateau de Vizelle. Il s'adressait mal, la fierte bourgeoise de M. Dufaure s'indigna. Decoupant bien vite de petits carres de papier, il y ecrivit d'une main violente et convaincue le mot *logis*; puis il les colla sur toutes les feuilles, 20 et le mot malencontreux disparut. De ce jour, il fut decide que son logis ne serait jamais un chateau.

A Vizelle, la cour d'honneur ou Ton accede par une grille fort simple, accompagnee d'un colombier, est aussi la cour d'exploitation. Elle est bordee d'un cote par les pavilions de logement, des trois autres par les remises, par des hangars en arcades, par un puits couvert, par la distillerie, les chais aux vins et aux eaux-de-vie. De sa fenetre M. Dufaure pouvait contempler l'aire oil Ton battait le ble et voir la balle se sSparer du grain; ce 30 spectacle 6tait pour lui agreer, ce Saintongeais fut toujours un vanneur d'hommes. Il voyait, dans le temps des vendanges, les lourds chariots, attetes de quatre bceufs, amener au pressoir les cuves Scumantes, et, apres la tombee de la nuit, jusqu'a cent vendangeurs et vendangeuses se prendre les mains pour danser des rondes.—*Cherbuliez*.

59. LE SOMMEIL DU CONDOR

Par delk l'escalier des roides Cordilteres,
 Par dela les brouillards hantes des aigles noirs,
 Plus haut que les sommets creuses en entonnoirs
 Ou bout le flux sanglant des laves familiares,
 L'envergure pendante et rouge par endroits,
 Le vaste Oiseau, tout plein d'une morne indolence,
 Regarde l'Amerique et l'espace en silence,
 Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
 La nuit roule de l'Est, ou les pampas sauvages
 Sous les monts etagS s'elargissent sans fin; 10
 Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
 Et la mer Pacifique et Thorizon divin;
 Du continent muet elle s'est emparee:
 Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
 De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
 Le lourd debordement de sa haute maree.
 Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
 Baigne d'une lueur qui saigne sur la neige,
 Il attend cette mer sinistre qui Tassiege;
 Elle arrive, deferle, et le couvre en entier. 20
 Dans l'abime sans fond la Croix australe allume
 Sur les cotes du ciel son phare constelle.
 Il rale de plaisir, il agite sa plume,
 Il erige son cou musculoux et pele,
 Il s'enleve en fouettant Tdpre neige des Andes,
 Dans un cri rauque il monteou n'atteint pas le vent,
 Et, loin du globe noir, loin de Tastre vivant,
 Il dort dans Fair glace, les ailes toutes grandes.

—*Leconte de Lisle.*

60. LES ELFES

Couronnes de thym et de marjolaine,
 Les Elfes joyeux dansent sur la plaine. 30

Du sender des bois aux daims familier,
 Sur un noir cheval, sort un chevalier.
 Son eperon d'or brille en la nuit brune;
 Et, quand il traverse un rayon de lune,
 On voit resplendir, d'un reflet changeant,
 Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnes de thym et de marjolaine,
 Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
 Qui dans Fair muet semble voltiger. 10
 — Hardi chevalier, par la nuit sereine,
 Oïl vas-tu si tard? dit la jeune Reine,
 De mauvais esprits hantent les forêts;
 Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnes de thym et de marjolaine,
 Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Non! ma fiancée aux yeux clairs et doux
 M'attend, et demain nous serons époux.
 Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
 Qui foulez en rond les mousses fleuries: 20
 Ne m'attardez pas loin de mon amour,
 Car voici déjà les lueurs du jour.—

Couronnes de thym et de marjolaine,
 Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Reste, chevalier. Je te donnerai
 L'opale magique et Tanneau dore,
 Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
 Ma robe filée au clair de la lune.
 — Non! dit-il. — Va donc! — Et de son doigt blanc
 Elle touche au cœur le guerrier tremblant. 30

Couronnes de thym et de marjolaine,
 Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

LECONTE DE LISLE

Et sous l'eperon le noir cheval part.
Il court, il bondit et va sans retard;
Mais le chevalier frissonne et se penche;
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras:
— Elfe, esprit, danon, ne m'arrete pas! —

Couronnes de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Ne m'arrete pas, fantome odieux!
Je vais epouser ma belle aux doux yeux. 10
— O mon cher epoux, la tombe eternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle.
Je suis morte! — Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnes de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

—*Leconte de Lisle.*

61. SOLVET SECLUM

Tu te tairas, o voix sinistre des vivants!

Blasphemes furieux qui roulez par les vents,
Cris d'epouvante, cris de haine, cris de rage,
Effroyables clameurs de l'eternel naufrage, 20
Tourments, crimes, remords, sanglots desesperes,
Esprit et chair de Thomme, un jour vous vous tairez!
Tout se taira, dieux, rois, formats et foules viles,
Le rauque grondement des bagnes et des villes,
Les betes des forets, des monts et de la mer,
Ce qui vole et bondit et rampe en cet enfer,
Tout ce qui tremble et fuit, tout ce qui tue et mange,
Depuis le ver de terre ecrase dans la fange
Jusqu'k la foudre errant dans l'epaisseur des nuits!
D'un seul coup la nature interrompra ses bruits. 30
Et ce ne sera point, sous les cieus magnifiques,

Le bonheur reconquis des paradis antiques,
 Ni l'entretien d'Adam et d'Eve sur les fleurs,
 Ni le divin sommeil apres tant de douleurs;
 Ce sera quand le Globe et tout ce qui l'habite,
 Bloc sterile arrache de son immense orbite,
 Stupide, aveugle, plein d'un dernier hurlement,
 Plus lourd, plus eperdu de moment en moment,
 Contre quelque univers immobile en sa force
 Defoncera sa vieille et miserable ecorce,
 Et, laissant ruisseler, par mille trous brants, 10
 Sa flamme int6rieure avec ses oceans,
 Ira fertiliser de ses restes immondes
 Les sillons de l'espace ou fermentent les mondes.

—*Leconte de Lisle.*

62. L'ENFANCE D'HERAKLLES

Orion, tout couvert de la neige du mole,
 Apres du Chien sanglant montrait sa rude epaule;
 L'ombre silencieuse au loin se deroulait.
 Alkmene ayant lave ses fils, gorges de lait,
 En un creux bouclier a la bordure haute,
 Heroique berceau, les coucha cote a cote,
 Et, souriant, leur dit:—Dormez, mes bien-ames; 20
 Beaux et pleins de sante\ mes chers petits, dormez.
 Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
 Charment d'un rSve d'or vos ames enfantines!—
 Elle dit, caressa d'une legere main
 L'un et Tautre enlacs dans leur couche d'airain,
 Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
 Et conjurant pour eux les sinistres presages.
 Alors, le doux Sommeil, en effleurant leurs yeux,
 Les berga d'un repos innocent et joyeux.
 Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course, 30
 Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.
 Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,
 Les cris du miserable et le souci des rois.

LECONTE DE LISLE

Les Dieux dormaient, revant l'odeur des sacrifices;
Mais veillant seule, Hera, feconde en artifices,
Suscita deux dragons ecailles, deux serpents
Horribles, aux replis azures et rampants,
Qui devaient Stouffer, messagers de sa haine,
Dans son berceau guerrier l'Enfant de la Thebaine.

Ils franchissent le seuil et son double pilier,
Et dardent leur oeil glauque au fond du bouclier.
Iphikles, en sursaut, a l'aspect des deux betes,
De la langue qui siffle et des dents toutes prates, 10
Tremble, et son jeune coeur se glace, et, palissant,
Dans sa terreur soudaine il jette un cri perçant,
Se debat et veut fuir le danger qui le presse;
Mais Herakles, debout, dans ses langes se dresse,
S'attache aux deux serpents, rive a leurs cous visqueux
Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
Leurs globes elargis sous l'etreuse subite
Jaillir comme une braise au dela de l'orbite.
Ils fouettent en vain Fair, musculeux et gonfles;
L'Enfant sacre les tient, les secoue etrangles, 20
Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
Se tordre tout autour du bouclier concave.
Puis, il les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.
Dors, Justicier futur, dompteur des anciens crimes,
Dans l'attente et Torgueil de tes faits magnanimes;
Toi que les pins d'Oita verront, bucher sacre,
La chair vive, et l'esprit par l'angoisse epure
Laisser, pour etre un Dieu, sur la cime enflammee,
Ta cendre et ta massue et la peau de Nemee! 30

—*Leconte de Lisle,*

63. LES ELEPHANTS

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissee en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre ou rhomme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
 Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
 Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
 Li-bas, sous les dattiers des panthares connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
 L'air épais, oh circule un immense soleil.
 Parfois quelque boa, chauffe dans son sommeil,
 Fait onduler son dos dont Tecaille étincelle.

Tel l'espace enflamme brale sous les cieux clairs,
 Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes, 10
 Les Elephants rugueux, voyageurs lents et rudes,
 Vont au pays natal à travers les deserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
 Ils viennent, soulevant la poussière, et Ton voit,
 Pour ne point devier du chemin le plus droit,
 Sous leur pied large et sur crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
 Est gerce comme un tronc que le temps rongé et mine;
 Sa tête est comme un roc, et Tare de son échine
 Se voit puissamment à ses moindres efforts. 20

Sans ralentir jamais et sans hater sa marche,
 Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
 Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
 Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
 Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
 Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;
 Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
 Et le soleil cuisant leur dos noir et plisse? 30
 Ils revivent en marchant du pays délaissé,
 Des forêts de guaiers où s'abrita leur race.

LECONTE DE LISLE

Ils reverront le fleuve echappe des grands monts,
Ovi nage en mugissant Thippopotame enorme,
Oft, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en ecrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimite;
Et le desert reprend son immobilite
Quand les lourds voyageurs a Vhorizon s'effacent.

—*Leconte de Lisle.*

64. LA TERRE ET L'ENFANT

Enfant sur la terre on se traine,
Les yeux et l'ame emerveilles,
Mais, plus tard, on regarde a peine
Cette terre qu'on foule aux pieds.

Je sens deja que je Toublie,
Et, parfois, songeur au front las,
Je m'en repens et me rallie
Aux enfants qui vivent plus bas.

Detaches du sein de la mare,
De leurs petits pieds incertains
Ils vont reconnaitre la terre
Et presentent tout de leurs deux mains.

Ils ont de graves *tete-k-tete*
Avec le chien de la maison,
Ils voient courir la moindre bete
Dans les profondeurs du gazon;

Ils ecoutent l'herbe qui pousse,
Eux seuls respirent son parfum;
Ils contemplent les brins de mousse
Et les grains de sable un par un;

Par tous les calices baisee,
 Leur bouche est au niveau des fleurs,
 Et c'est sou vent de la rosee
 Qu'on essuie en sechant leurs pleurs.

J'ai vu la terre aussi me tendre
 Ses bras, ses lavres, autrefois;
 Depuis que je la veux comprendre,
 Plus jamais je ne Tapergois.

Elle a pour moi plus de mystare,
 Desormais, que de nouveaute; 10
 J'y sens mon coeur plus solitaire,
 Quand j'y rencontre la beaute;

Et quand je daigne par caprice
 Avec les enfants me baisser,
 J'importune cette nourrice
 Qui ne veut plus me caresser.

—Sully Prudhomme.

65. LA CHANSON DES METIERS

Ceux qui tiennent le soc, la truelle, ou la lime,
 Sont plus heureux que vous, enfants de Tart sublime!
 Chaque jour les vient secourir
 Dans leurs quotidiennes miserés; 20
 Mais vous, les travailleurs pensifs, aux mains legeres
 Vos ouvrages vous font mourir.

L'austare paysan laboure pour les autres,
 Et ses rudes travaux sont pires que les vetres;
 Mais il retient pour se nourrir
 Sa part des gerbes etrangeres.
 Vous qui chantez, tressant des guirlandes legeres,
 Les moissons vous laissent mourir.

Le rouge forgeron, dans la nuit de sa forge,
 Sue au brasier brillant qui lui sache la gorge; 30
 Mais il boit, sans les voir tarir,

Les petits vins dans les gros verres,
 Et vous qui ciselez Tor des coupes legeres,
 Les celliers vous laissent mourir.

Le pale tisserand, courbe devant ses toiles,
 Ne contemple jamais Tazur ni les etoiles;
 Mais il parvient a se couvrir,
 La froidure ne l'atteint gueres;
 Vous qui tramez le reve en dentelles legeres,
 Les longs hi vers vous font mourir.

L'audacieux macon qui d'etage en etage
 Suspend sa vie au mince et frele Schafaudage
 A bien des dangers a courir,
 Mais ses illis auront des chaumieres;
 Vous qui dressez vers Dieu des echelles legeres,
 Sans foyer vous devez mourir.

—*Sully Prudhomme.*

66. LE VASE BRISE

Le vase ou meurt cette verveine
 D'un coup d'eventail fut fele;
 Le coup dut effleurer a peine:
 Aucun bruit ne Ta reVeLe.

Mais la legere meurtrissure,
 Mordant le cristal chaque jour,
 D'une marche invisible et sure
 En a fait lentement le tour.

Son eau fraiche a fui goutte a goutte,
 Le sue des fleurs s'est epuise;
 Personne encore ne s'en doute;
 N'y touchez pas, il est brise\

Souvent aussi la main qu'on aime,
 Effleurant le coeur, le meurtrit;
 Puis le coeur se fend de lui-me'me,
 La fleur de son amour perit;

Toujours intact aux yeux du monde,
 Il sent croître et pleurer tout bas
 Sa blessure fine et profonde;
 Il est brisé, n'y touchez pas.

—Sully Prudhomme.

67. RETOUR AU PAYS

L'express courut avec la vitesse d'usage,
 Pour s'arrêter enfin dans un frais paysage
 Ou Theureux voyageur, ivre d'émotion,
 Reconnut, attendant devant la station,
 Au milieu des enfants qui demandent l'aumône,
 La vieille diligence, et, sur la caisse jaune, 10
 Put lire, écrit en noir, le nom de son pays.
 Il jeta sa monnaie aux gamins ébahis,
 Chercha le conducteur et lui paya la goutte.
 Lestement, et pour voir de plus loin sur la route,
 Il grimpa sous la bache, au milieu des paquets,
 Et s'assit en donnant leurs anciens sobriquets
 Aux trois chevaux poussifs, plus maigres que nature,
 Qui devaient tout à Theure enlever la voiture.
 "Hue! en route, la Grise!" Et le brave cocher 20
 Qui nomme, en le montrant du fouet, chaque clocher,
 Et parfois d'un blasphème horrible se soulage,
 Fait partir au grand trot son étique attelage.
 O la délicate ivresse du retour !
 Fou de joie, Olivier saluait d'un bonjour
 Tous les gens qui passaient *près* de la diligence
 Et qui se retournaient, surpris par Tobligeance
 De ce monsieur bien mi's qu'ils ne connaissaient pas.
 Aux fillettes qui, tout en tricotant un bas,
 Sur le bord des chemins font patte une ou deux chevres,
 Olivier, en portant ses doigts joints à ses lèvres, 30
 Envoyait un baiser qui les étonnait bien.
 Ce fin poète avait le bonheur plebein. . . .

Car revoir son pays, c'est revoir sa jeunesse!
 Il suflit qu'on y vienne et qu'on le reconnaisse,
 Et qu'il soit bien le meme, et que rien n'ait change
 Pour que l'espoir ranime un coeur decourage

—*Coppde.*

68. LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
 Au solstice d'ete des Taurore eclatante,
 Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
 Comme le cours egal des ans et du soleil;
 De l'ete rayonnant et chaud je suis le verbe,
 Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe, 10
 Les faucheurs, etendus sous l'ombrage atttedi,
 Dorment, en haletant des ardeurs de midi,
 Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
 La strophe a double Scho dont tout mon etre vibre,
 Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
 Je palpite, et je fais resonner mes tambours;
 La lumiere triomphe, et dans la plaine entiere
 L'on n'entend que mon cri, gaité de la lumiere!
 Comme le papillon, je puise au cceur des fleurs
 L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs. 20
 Je suis par le soleil tout-puissant animee;
 Socrate m'ecoutait, Virgile m'a nommSe;
 Je suis Tinssecte aime du poete et des dieux.
 L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux;
 Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit,
 ressemble
 A quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble;
 Mes quatre ailes aux nerfs delicats laissent voir,
 Transparentes, le fin duvet de mon dos noir,
 Et, comme l'astre au front inspire du poete,
 Trois rubis enchasses reluisent sur ma tete. 30

—*At card.*

69. LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante,
 Tout rappelle les jours defunts de l'ancien temps:
 La cour au puits sonore, et la vieille servante,
 Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a garde ses tentures de Flandre,
 Ou nymphes et bergers dansent au fond des bois;
 Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
 Dans leurs yeux un Eclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre ou sommeille une antique epinette,
 Parfois un long soupir monte et fuit au hasard, 10
 Comme un echo des jours ou, pimpante et jeunette,
 La grand'tante y jouait Rameau, Gluck, et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre.
 Ses tiroirs odorants cachent plus d'un tresor:
 Bonbonnieres, flacons, sachets d'iris et d'ambre
 D'oti. le souffle d'un siacle eteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanees,
 Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
 Une fleur seche y dort depuis soixante annees:
 Le livre, c'est *Zaire*, et la fleur, un ceillet. 20

L'ete, pres de la vitre, avec le vieux volume,
 La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil . . .
 Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume
 La couleur de sa joue et l'eclat de son ceil?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
 Vers l'oeillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts:
 Un souvenir d'amour chante dans sa memoire,
 Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin oii la fleur fut posee
 Dans le vieux livre noir par la main d'un ami, 30
 Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosee
 La page oii soixante ans l'oeillet rouge a dormi.

—*Theuriet.*

70. LES CHERCHEUSES DE MUGUET

La mere et son enfant s'en vont par les futaies.

La mere ecoute et fait le guet,

Et Ton voit son sein hive et maigre sous les plaies

De son corsage de droguet;

Tete nue et pieds nus, Tenfant, d'un air sauvage,

La suit, et toutes deux rddent sous le feuillage

En cherchant des fleurs de muguet.

Des muguets . . . pour les vendre! Au fond de leur demeure

Tout est vide, huche et grenier;

Il ne reste au logis qu'un nourrisson qui pleure 10

Dans son Stroit berceau d'osier.

La ville, oil tout se vend, leur paiera ces fleurettes.

A l'oeuvre done! muguets aux mignonnes clochettes,

Repandez-vous dans leur panier!

Toujours plus loin, toujours, par la chaleur croissante,

Elles marchent courbant le dos,

Et la mere parfois gronde l'enfant trop lente

Qui s'attarde au bord des ruisseaux . . .

Les nids sont pleins de joie et de battements d'ailes,

Tout chante: rossignols, loriots, tourterelles . . . 20

Que leur fait le chant des oiseaux?

Elles iront au soir, quand l'ombre emplit les rues,

Vendre leurs bouquets aux passants,

Et les garçons rêveurs et les filles emues

Par les haleines du printemps,

Sentiront tout a coup, dans leur coeur qui s'ignore,

De l'amour nouveau-ne vibrer la voix sonore,

Au frais parfum des muguets blancs.

Les vieillards, k l'aspect de la fleur printantere,

Croiront voir dans un bleu lointain 30

Les fantdmes riants de leur jeunesse enttere

Passer en se donnant la main;

Et les penseurs epris des beautes Sternelles
Retrouveront au fond de ces calices frales
Les empreintes du doigt divin.

Tous aux muguets de mai devront une belle heure,
Une heure de rêves sans prix . . .

— La mere et son enfant gagneront leur demeure
En rongéant un rude pain bis,

Et, seules dans leur chambre humide et delabree,
Elles recompteront d'une main enfievree

Leurs sous tachés de vert-de-gris. 10

Puis toutes deux, sans autre espoir que les tortures
Et les degouts du lendemain,

Sans autre souvenir que les apres morsures
Des ronces barrant le chemin,

Elles s'endormiront, avides d'une treve,

Avides d'oublier dans un sommeil sans reve

Les angoisses d'un jour sans pain. _____ *Theuriet.*

71. LE MARTIN-PECHEUR

Comme un éclair d'azur, le beau martin-pecheur,
Traversant l'aubepine,

File droit vers son nid, qui dort k la fraicheur 20
Dans un creux de racine.

Au flot clair de la source et dans l'etang moiré
Son aile, qui chatoie,

Des l'aube s'est trempee; il a tout explore,
En quete d'une proie.

Grise d'air pur, le corps impregne d'une odeur
Fine d'herbe fauchee,

Il arrive, et son cri perçant met en rumeur
La dormante nichee.

Tout laineux, les petits, sur le seuil accourant 30
A son appel sonore,

Du monde extérieur, merveilleux et si grand,
Ne savent rien encore.

Mais, en voyant leur pere et son vol lumineux,
 Leur vague instinct s'eveille,
 lis pressentent les pres, les etangs poissonneux
 Qu'un rayon ensoleille,
 Et la course rapide au ras des ruisseaux verts,
 Ceints de joncs et de preles . . .
 Leur petite aile tremble, et de leurs bees ouverts
 Sort un chœur de voix gales.

—*Theuriet,*

72. LES CONFITURES

A la Saint-Jean *d'ete* les groseilles sont mures.
 Dans le jardin vetu de ses plus beaux habits,
 Pres des grands lis, on voit pendre sous les ramures
 Leurs grappes couleur d'ambre ou couleur de rubis.
 Voici Fheure. Deja dans Tombreuse cuisine
 Les pains de sucre blancs, coiffes de papier bleu,
 Garnissent le dressoir ou la rouge bassine
 Refflate les lueurs du rechaud tout en feu.
 On apporte les fruits a pleines paneres
 Et leur parfum discret embaume le palier;
 Les ciseaux sont a l'oeuvre et les grappes lustrees
 Tombent comme les grains defiles d'un collier.
 Doigts d'enfants, separez, sans meurtrir la groseille,
 Les pepins de la pulpe entr'ouverte a demi!
 La grave menagere, attentive, surveille
 Ce travail delicat d'abeille ou de fourmi.
 Vous ates son chef-d'oeuvre, exquises confitures!
 Des que Fete fleurit les liserons du seuil,
 Apras les longs travaux, lessives et coutures,
 Vous etes son plaisir, son luxe et son orgueil.
 Que le monde ait la fiavre et que sa turbulence
 Gronde ou s'apaise au loin, la tranquille maison
 Toujours, a la Saint-Jean, voit les plats de faience
 Se remplir de fruits mures et plats pour la cuisson.

Le clair sirop frissonne et bout; l'air se parfume
 D'une odeur framboisee. . . . Enfants, spatule en main,
 Enlevez doucement la savoureuse eoume
 Qui mousse et perle au bord des bassines d'airain!

Voici l'oeuvre acheve. La grave menagere
 Contemple fierement les godets de cristal;
 La paix du coeur se lit dans ses calmes prunelles,
 Et son front reste lisse et pur comme a vingt ans.

—*Theuriet.*

POST-REALISM AND SYMBOLISM

73. UN ORAGE SUR MER

Depuis deux jours, la grande voix sinistre gemissait
 autour de nous. Le ciel etait tras noir; il etait comme 10
 dans ce tableau ou le Poussin a voulu peindre le deluge;
 seulement toutes les nuees remuaient, tourmentees par un
 vent qui faisait peur.

Et cette grande voix s'enflait toujours, se faisait pro-
 fonde, incessante; cetait comme une fureur qui s'exas-
 pfrait. Nous nous heurtions dans notre marche a d'aio-
 rmes masses d'eau, qui s'enroulaient en volutes a crates
 blanches et qui passaient avec des airs de se poursuivre;
 elles se ruaient sur nous de toutes leurs forces: alors
 c'6taient des secousses terribles et de grands bruits sourds. 20

Quelquefois la Medee se cabrait, leur montait dessus,
 comme prise, elle aussi, de fureur contre elles. Et puis
 elle retombait toujours, la tete en avant, dans des creux
 traitres qui etaient derriare; elle touchait le fond de ces
 espaces de valines qu'on voyait s'ouvrir, rapides, entre de
 hautes parois d'eau; et on avait Mte de remonter encore,
 de sortir d'entre ces parois courbes, luisantes, verditres,
 pres de se refermer,

Une pluie glæce rayait l'air en longues fleches blanches, fouettait, cuisait comme des coups de laniæres. Nous nous 6tions rapproches du nord, en nous elevant le long de la c6te chinoise, et ce froid inattendu nous saisissait.

En haut, dans la mature, on essayait deserrerleshuniers, *dejk* au bas ris; la cape etait *dejk* dure a tenir, et maintenant il fallait, cofite que cofite, marcher droit contre le vent, a cause de terres douteuses qui pouvaient Stre *Ia*, derriere nous.

10 Mais on ne se voyait plus, on ne s'entendait plus.

On en aurait eu assez rien que de se tenir pour n'etre pas emporte, rien que de se cramponner *k* toutes ces choses remuantes, mouillees, glissantes d'eau; et il fallait encore travailler en Tair, sur ces vergues qui se secouaient, qui avaient des mouvements brusques, desordonnes, comme les derniers battements d'ailes d'un grand oiseau blesse qui rille.

Des cris d'angoisse venaient de la-haut, de cette espece de grappe humaine suspendue. Cris d'hommes, cris rauques, plus sinistres que ceux des femmes, parce qu'on est moins habitue *k* les entendre; cris d'horrible douleur: une main prise quelque part, des doigts accroches, qui se depouillaient de leur chair ou s'arrachaient; ou bien un malheureux, moins fort que les autres, crispe de froid, qui sentait qu'il ne se tenait plus, que le vertige venait, qu'il allait lacher et tomber. Et les autres, par pitie, Tatta-chaient, pour essayer de Taffaler jusqu'en bas.

. . . . Il y avait deux heures que les gabiers etaient a ce travail; ils ne pouvaient plus.

30 Alors on les fit descendre, pour envoyer *k* leur place ceux de Mbord qui etaient plus reposes et qui avaient moins froid.

. . . . Ils descendirent, blSmes, mouiltes, l'eau glæce leur ruisselant dans la poitrine et dans le dos, les mains

sanglantes, les ongles decoltes, les dents qui claquaient. Depuis deux jours on vivait dans l'eau, on avait a peine mange, *k* peine dormi et la force des hommes diminuait.

C'est cette longue attente, cette longue fatigue dans le froid humide, qui sont les vraies horreurs de la mer. Souvent les pauvres mourants, avant de rendre leur dernier cri, leur dernier hoquet d'agonie, sont restes des jours et des nuits, trempes, salis, couverts d'une couche boueuse de sueur froide et de sel, d'un magma de mort.

. . . . Le grand bruit augmentait toujours. Il y avait 10 des moments ou ca sifflait aigre et strident, comme dans un paroxysme d'exasperation mechante: et puis d'autres ou cela devenait grave, caverneux, puissant comme les sons immenses de cataclysme. Et on sautait toujours d'une lame a l'autre, et, *a* part la mer, qui gardait encore sa mauvaise blancheur de bave et d'ecume, tout devenait plus noir. Un crepuscule glacial tombait sur nous; derrtere ces rideaux sombres, derriare toutes ces masses d'eau qui 6taient dans le ciel, le soleil venait de disparaître, parce que c'etait l'heure; il nous abandonnait, et il allait falloir 20 se debrouiller dans cette nuit. . . .

. . . . Yves etait monte avec les babordais dans ce desarroi de la mature, et alors je regardais en haut, aveugle moi aussi, ne percevant plus que par instants la grappe humaine en l'air.

Et tout a coup, dans une plus grande secousse, la silhouette de cette grappe se rompit brusquement, changea de forme; deux corps s'en detachment, et tombarent les bras ecartes dans les volutes mugissantes de la mer, tandis qu'un autre s'aplatit sur le pont, sans un cri, comme serait 30 tombe un homme deja mort.

— Encore le marchepied casse! dit le maitre de quart, en frappant du pied avec rage. Du filin pourri, qu'ils nous ont donne dans ce sale port de Brest! Le grand Kerboul, *k* la mer! Le second, qui est-ce?

D'autres, raccroches par les mains a des cordages, un instant balances dans le vide, remontaient maintenant, a la force des poignets, en se depechant, tres vite, comme des singes.

Je reconnus Yves, un de ceux qui grimpaient; et alors, je repris ma respiration, que Tangoisse avait coupee.

Ceux qui etaient a la mer, on jeta bien des bouses pour eux, mais a quoi bon? On aimait encore mieux ne plus les voir reparaitre, car alors, a cause de ce danger de
10 tomber en travers a la lame, on n'aurait pas pu s'arreter pour les reprendre, et il aurait fallu avoir ce courage horrible de les abandonner. Seulement on fit l'appel de ceux qui restaient, pour savoir le nom du second qu'on avait perdu: c'etait un petit novice tres sage, que sa mere, une veuve deja agee, etait venue recommander au maitre avant le depart de France.

L'autre, celui qui s'etait ecrase* sur le pont, on le descendit tant bien que mal, a quatre, en le faisant encore tomber en route; on le porta dans rinfirmerie, qui etait
20 devenue un cloaque immonde, *oh* bouillonnaient deux pieds d'eau boueuse et noire, avec des fioles brisees, des odeurs de tous les remedes repandus. Pas meme un endroit ou le laisser finir en paix; la mer n'avait seulement pas de pitie* pour ce mourant, elle continuait de le faire danser, de le sauter de plus belle. Il avait retrouve une espece de son de la gorge, un ralement qui sortait encore, perdu dans tous les grands bruits des choses. On aurait peut-etre pu le secourir, prolonger son agonie, avec un peu de calme. Mais il mourut la assez vite, entre les mains
30 d'infirmiers devenus stupides de peur, qui voulaient le faire manger.

Huit heures du soir. A ce moment, la charge du quart etait lourde, et c'etait a mon tour de la prendre.

On se tenait comme on pouvait. On ne voyait plus rien. On etait au milieu de tant de bruit, que la voix des hommes

semblait n'avoir plus aucun son; les sifflets d'argent, forces a pleine poitrine, percaient mieux, comme des chants flutes de tout petits oiseaux.

On entendait des coups terribles frappes contre les murailles du navire comme par des beliers enormes. Toujours les grands trous d'eau qui se creusaient, tout brants, partout; on s'y sentait jeté, tête baissée, dans la nuit profonde. Et puis une force vous heurtait d'une poussee brutale, vous relançait très haut en l'air, et toute la Médée vibrail, en s'écroulant, comme un monstrueux tambour. 10 Alors, on avait beau se cramponner, on se sentait rebondir, et vite on se recramponnail plus fort, en fermant la bouche et les yeux, parce qu'on devinait d'instinct, sans voir, que c'était le moment ou une épaisse masse d'eau allait balayer Fair, et peut-être vous balayer aussi.

Toujours cela recommençait, ces chutes en avant, et puis ces sauts avec Taffreux bruit de tambour.

Et, apres chacun de ces chocs, il y avait encore des ruissellements de Teau qui retombait de partout, et mille objets qui se brisaient, mille caissons qui roulaient dans 20 l'obscurité, tout cela prolongeant en queue sinistre l'effroi du premier grand bruit.

. . . . Et les gabiers, et mon pauvre Yves, que faisaient-ils la-haut? Les mats, les vergues, on les apercevait par instants, dans le noir, en silhouettes, quand on pouvait encore regarder a travers cette douleur cuisante que causait la grele; on apercevait ces formes de grandes croix, a deux etages comme les croix russes, agitées dans l'ombre avec des mouvements de détresse, des gestes fous.

— Faites-les descendre, me dit le commandant, qui pre- 30 ferait le danger de ce hunier non serré a la peur de perdre encore des hommes.

Je le donnai vite, avec joie, cet ordre-la. Mais Yves, d'en haut, me repondit a Taide de son sifflet, que c'était presque fini; plus que la jarretière du point, qui était

cassee a remplacer par un bout quelconque, et puis ils allaient tous descendre, ayant serre leur voile, acheve leur ouvrage.

. . . . Apres, quand ils furent tous en bas et au complet, je respirai mieux. Plus d'hommes en l'air, plus rien k faire lk-haut, plus qu'i attendre. Oh! alors, je trouvai qu'il faisait presque beau, qu'on etait presque bien sur cette passerelle, a present qu'on m'avait enleve le poids si lourd de cette inquietude.—*Loti*.

74. LE FRERE DE M. VIPLE

IO Je me rappelle le jour ou mon vieil ami me raconta Tanecdote suivante. Comme le temps paraissait incertain, nous etions sortis pour aller aux Bughes, une sorte de carrefour plants d'arbres, tras voisin de la ville et que Ton gagnait par le faubourg Saint-Allyre.

Nous allions croiser sur la Poterne un groupe de prisonniers autrichiens en uniforme blanc. M. Viple me fit brusquement prendre, afin de les eViter, la rue detournee qui descend pras de Notre-Dame du Port, Tantique basilique romane a la sombre crypte. II demeura silencieux
20 assez longtemps. Je regardais son visage tout en rides, sur lequel mordait la pointe arrondie de son col, et je lui demandai tout d'un coup:

— "Monsieur Viple, vous n'avez done pas envie de les voir de pres, ces Autrichiens?"

— "Non, mon enfant," fit-il avec un regard que je ne lui connaissais guare, comme plein de Tombre d'un noir souvenir, "la derniere fois que j'ai vu leur uniforme, c'etait trop triste. . . ."

— "Et quand done ca?" insistai-je.

30 — "A rinvasion," dit-il. Puis, comme calculant dans sa tfitte: " I I y a de cela quarante-cinq ans. . . .! "

— "Ils sont venus jusqu'à Issoire?" interrogeai-je, sachant qu'il était de cette ville.

— "Jusqu'à Issoire," répondit-il; et comme nous descendions ensemble maintenant sur la route qui mène vers la gare, il ajouta, me montrant l'autre route, parallèle, et qui porte précisément le nom de route d'Issoire:

— "Ils sont arrivés à Clermont d'abord, puis tout droit chez nous. Ah! notre maison a bien failli être brûlée alors. . . . C'est vrai. Nous ne les attendions pas. Nous savions bien que l'Empereur avait été battu, mais 10 nous ne pouvions pas croire que ce fut fini. Ce diable d'homme avait si longtemps gagné la partie. Et puis nous l'aimions, mon père Taimait.

"Il l'avait vu une fois, qui passait une revue à Paris dans le Carrousel, après la campagne d'Austerlitz. Qu'il nous a parlé souvent de cet ciel clair qu'avait Bonaparte et qui vous forçait de crier: 'Vive l'Empereur!' rien qu'en vous regardant. Et puis, vois-tu, cet Empereur-là, ce n'était pas comme celui-ci. C'était un homme de la Révolution, un jacobin au fond et qui n'avait pas peur des hommes 20 noirs. Suffit Suffit. . . ."

— "Mais pourquoi les Autrichiens voulaient-ils brûler la maison?" repris-je avec la persistance d'un petit garçon qui pressent une histoire et n'entend pas la laisser échapper.

— "Ces envahisseurs arriveront donc chez nous un soir," continua le vieillard, qui semblait m'avoir oublié et suivre seulement les visions qui surgissaient dans le champ de sa mémoire.

"Us n'étaient pas très nombreux: un simple détachement 30 de cavaliers que commandait un grand officier au visage insolent, très jeune, avec des moustaches blondes très longues, qui flottaient presque au vent. . . . Nous avons passé la journée entière dans la plus affreuse

anxiete. Nous les savions *k* Clermont. Viendraient-ils? Ne viendraient-ils pas? Comment les recevrons-nous?

" II y avait eu conseil chez mon pere, qui etait a cette 6poque le maire de la ville. Ma foil s'il n'avait pas ete malade, il etait homme a se mettre a la tete d'une troupe determinee, et *k* barricader les rues. Qui sait? si tous les villages en avaient fait autant, les Allies auraient eu le sort de nos grognards en Espagne. II n'y a qu'une politique pour un peuple envahi, chouannerie ou guerilla,
10 une chasse *k* Tennemi tete par tete.

"Oui, nouaaurions pu nous defendre. Nous avons des vivres, et tous les paysans dans notre pays gardent un fusil accroche au clou derriere la cheminee. . . . Mais le pauvre homme etait au lit, grelottant des fteves qu'il avait prises a guetter des oiseaux sur les marais de Courpieres. Bref, les conseils de sagesse avaient prevalu. . . .

"Une sonnerie de trompettes eclate: c'etaient les ennemis. Petit, puisses-tu ne jamais gavoir ce que c'est que d'entendre des clairons sonner une marche 6trangare de
20 cette fagon-la! . . . II passait une telle superbe dans cette sonnerie, un tel mepris pour nous et tant de haine! Je m'en souviens. Je Tentendais dans la chambre de mon pere, le front contre la fenetre et regardant l'officier cavalcader a la tete des siens; et quand je me retournai, je vis le vieil homme qui pleurait. . . ."

— "Alors ?a devrait vous faire plaisir, monsieur Viple, de voir que ceux-ci sont vaincus maintenant. . . ."

— "Plaisir? plaisir? . . . Je n'ai pas trop de confiance dans cet empereur-ci. . . . Mais suffit, suffit."—C'etait
30 le mot du vieux jacobin quand il ne voulait rien me dire qui, repete par moi, piit deplaire *k* ma famille; et il reprenait deja son recit:

— " II n'y avait pas un quart d'heure que les Autrichiens etaient dans la ville que Ton frappait bruyamment *k* notre

porte. Le bel officier *k* longues moustaches venait s'installer chez le maire en compagnie de deux autres, et ordre m'était donne de demenager ma chambre. Je me vois encore pestant contre eux, et cachant un pistolet que j'avais charge pour la defense, dans une espece de petite soupente qui me servait de chiffonnier.

"J"etais furieux de la quitter, cette chambre, la plus jolie de la maison,—elle donnait sur une petite terrasse ou j'ai tant joue,—et Ton descendait de cette terrasse dans le jardin par le petit escalier de pierre tout verdoyant d'herbe 10 sauvage. Au-dessous s'etendait la salle de billard, et au-dessus une espece de mansarde ou Ton me rel6gua pour le temps que les officiers devaient passer dans la maison.

"Ils commanderent aussitot le diner. Iis etaient fatigues de l'etape, et il fallut que tout le monde mit la main a la pate pour que le repas ffit pret a temps. Eux trois, et six personnes avec eux, cela faisait neuf, et c'etait beaucoup.

"Enfin nous vinmes a bout de composer ce repas, que ma mkre voulut succulent.—'II faut les adoucir/ disait la pauvre femme, qui me forca d'aller au vivier prendre des 20 truites pour eux, de ces belles et fraiches truites que j'aimais tant a sentir fremissantes entre mes doigts serres. Je dus descendre a la cave et leur chercher du champagne, quatre des bouteilles que mon pere debouchait autrefois a l'annonce d'une victoire de l'Empereur. La provision etait presque epuisee!

"Je ne peux pas te dire ma tristesse de preparer ainsi une fate pour eux avec ces choses qui etaient a nous, dans notre maison que commencait de remplir le tapage de leur violente gaiete; et ce tapage allait grandissant, grandis-30 sant, parmi les rires et le choc des verres, a mesure que le repas avancait. Et c'etaient des toasts, dans une langue que je ne comprenais pas. Car j"ecoutais tout, assis dans la cuisine ou il avait ete arrete que nous mangerions, au coin de la haute cheminee.

"A quoi buvaient-ils? Sans doute a nos defaites, a la mort de notre pauvre Empereur!

"Je n'avais pas plus de douze ans alors, mais je te jure que Ton ne peut pas souffrir d'indignation et de colere plus que je ne souffrais assis sur ma petite chaise en face de ma mere. En bonne maitresse de maison, elle etait surtout preoccupee du bris des verres et des assiettes: — 'II ne leur manque rien?' disait-elle anxieusement au domestique.—lis veulent ceci, ils veulent cela/ repondait
10 ce brave Michel,—et on leur donnait cela, on leur donnait ceci, jusqu'a une minute oil Michel entra, la figure boule-
versee, et dit simplement:—'lis veulent du cafeV "

— "C'etait pourtant bien facile de leur en preparer," rinterrompis-je.

— "Tu crois?" repliqua M. Viple, "tu ne sais pas, mon pauvre enfant, ce que reprasentaient de rarete en ce temps-la le cafe et le sucre.

"On t'a raconte que l'Empereur avait eu l' idee du blocus continental, n'est-ce pas, afin d'empecher tout com-
20 merce de l'Europe avec l'Angleterre? . . . Oui, c'etait une idee, une grande idee, quoiqu'elle n'ait pas abouti. Enfin! . . . Elle eut ce resultat immediat pour nous autres, petits bourgeois, de diminuer, de supprimer presque un certain nombre de denies qui nous venaient de raranger.

"Aussi, quand le domestique rapporta cette reponse a ma mere, la malheureuse femme demeura terrasee:—'Du cafe?' s'ecria-t-elle, 'mais nous n'en avons pas un grain k la maison. Va le leur dire.'

— "Deux minutes apras le domestique revint, plus pale encore:—'lis sont ivres, madame; dit-il, 'et ils pretendent qu" ils auront du cafe ou qu'ils casseront tout

—" 'Ah! mon Dieu' fit ma mere en tordant ses mains, 'et moi qui ai laisse mon service de Savres sur le buffet!'

— "Cependant le vacarme augmentait dans la salle a manger, Les officiers, aupras de qui le domestique etait retourne, frappaient maintenant le plancher de leurs sabres, et criaient a faire franir les vitres. Trois fois ce bon Michel alla essayer de leur faire entendre raison, trois fois il nous revint, chasse par des bordees d'outrages. Iis hurlaient: 'Du cafe . . . , du cafe! . . .' et ces mots si simples, prononces a l'allemande, prenaient comme un rauque accent de cruaute.

"Enfin le tumulte devint si fort qu'il monta jusqu'k la 10 chambre de mon pere, et voici qu'a la porte de la cuisine nous le vimes apparaitre, grand et les yeux brillants, qui serrait autour de lui une robe de chambre en drap brun, avec un foulard noue autour de sa tete: 'Que se passe-t-il? . . .' Je remarquai comme ses levres tremblaient en posant cette question. Etait-ce de fievre? Etait-ce de colere? On le lui explique.—'Je vais leur parler,' repond-il, et il marche vers la salle a manger. Je le suivais.

"Je verrai toute ma vie cette scane: les officiers au-
trichiens en uniforme, leurs faces allumees par la boisson, 20
des morceaux d'assiettes cassees, des bouteilles jefees ca
et Ik par terre, la nappe tachSe, et une vapeur de tabac
autour de ces impudents vainqueurs. Oui, toute ma vie
j'entendrai mon pere leur dire:—'Messieurs, je n'ai pas
ce que vous me demandez, je vous en donne ma parole
d'honneur, et je me suis leve de mon lit de malade pour
venir vous demander de respecter le foyer ou je vous ai
regus comme des hotes. . .

— " I I n'avait pas fini que l'homme aux longues mous-
taches, dont les yeux bleus luisaient d'un mauvais regard, 30
se teve, et prenant un verre de champagne qui etait devant
lui, il s'avance vers nous:—'He bien!' dit-il avec un assez
pur accent, et qui femoignait d'une Education superieure
a celle de ses compagnons, 'nous vous croirons, monsieur,
si vous voulez nous faire le plaisir de porter la sanfe de

notre maitre qui vient sauver votre pays. . . . Monsieur, k la sante de notre Empereur

"Je regardai mon pere avec angoisse, et, moi qui le connaissais, je vis qu'il etait dans une crise d'effroyable colore. Il prit le verre, puis avec une voix retentissante, levant ce verre du cote d'un portrait de Napoleon, que ces barbares n'avaient pas remarque, il dit:—'En effet, messieurs, vive TEmpereur! . . .'

— "L'officier aux longues moustaches avait suivi la ro direction des yeux de mon pere. Il apercut le portrait, une simple gravure; il en fit voler le cadre en eclats d'un coup de fourreau de sabre, et, remplissant de nouveau le verre que mon pere avait pris, il dit brutalement:— 'Allons, crie: Vive l'Empereur d'Autriche! et plus vite que ca.'

— "Mon pere reprit le verre, le souleva de nouveau et dit:—'Vive l'Empereur! . .

— "' Ah! chien de Fransais,' hurla l'officier, et empoignant la chaise qui etait aupras de lui, il en assena un coup 20 dans la poitrine du malade, qui tomba en arriere, la tete contre Tangle de la porte, tandis que nous poussions tous, ma mere, les domestiques et moi, des cris d'horreur. . . ."

— "Et il etait mort?" interrogeai-je.

— "Nous le crumes," repondit M. Viple, "sur le moment, quand nous vimes le sang tremper de rouge le foulard blanc de sa tete. Mais non. . . . Seulement il mit six mois a se remettre."

— "Et qu'avez-vous fait, vous, monsieur Viple?" continuai-je.

30 — "Moi," dit-il comme hesitant, "rien, vraiment rien. . . . Mais mon frere"

— "Vous aviez done un frare? Vous ne m'en avez jamais parte?"

— "Oui, que j'ai perdu tout jeune et qui avait presque mon age, a peine un an de plus. . . . Quand il se fut couche dans sa mansarde,—la meme que la mienne,—nous avions la meme chambre et on nous avait exiles ensemble, — il se mit a penser, penser. . . .

"Les petits garcons de ce temps-la, vois-tu, voulaient tous devenir soldats. Ils entendaient tant parler de combats, de dangers, de coups de canon, de coups de fusil, qu'ils n'avaient pas peur de grand'chose. Celui-la pensait done a la cruelle journee, a l'arrivee des ennemis, a leur 10 entree dans la maison, aux preparatifs du diner, a son pere frappe, a l'Empereur insulte.

"Il voyait l'officier etranger dormant dans son lit, a lui, le fils de ce vieillard lachement blesse, et voila qu'une idee de vengeance se mit a grandir, grandir dans sa petite tete. . . .

"Il connaissait la vieille maison comme tu connais la tienne, dans ses moindres recoins. Elle avait ete construite en plusieurs fois; et la fenetre en tabatiere de la chambre mansardee, ou couchait l'enfant, donnait sur un 20 toit en pente douce qui, a deux metres plus bas, avait un rebord. En marchant le long de ce rebord, on arrivait a un mur vetu de lierre.

"Dans ce mur etaient sceltes des barreaux de fer qui faisaient comme une echelle pour aller jusqu'au haut d'une cheminee dans un sens, et dans l'autre ces barreaux rejoignaient un second rebord de toit, grace auquel on pouvait arriver en deux pas sur la terrasse dont je t'ai parle. C'etait celle qui attenait a la chambre oil couchait l'officier. . . . 30

"Voila mon frere se levant, s'habillant en hate, se glissant comme un chat sur la pente du toit, puis sur le rebord, puis descendant par les echelons de fer, puis sautant sur la terrasse et s'approchant de la fenetre. . . .

"C'était une nuit très chaude d'été. L'officier avait seulement fermé les volets sans fermer la fenêtre. Mon frère s'en rendit compte tout de suite en passant sa petite main à travers un cœur découpé dans le bois du volet. Il allongea le bras sans rencontrer la vitre. Il y avait près de ce cœur une petite ficelle qui servait à ouvrir le battant du volet. Il eut le courage de la tirer. . . .

— "*Le pire qu'il puisse m'arriver, songeait-il, c'est d'être surpris. . . . He bien! je dirai que j'avais oublié quelque chose dans ma chambre. . . .*"—C'était une excuse insensée. Mais l'enfant avait son idée. . . .

"Le volet s'ouvre en grinçant, personne ne bouge. L'officier dormait profondément, alourdi sans doute par le vin et les liqueurs. Son ronflement remplissait la pièce d'une espèce de rale régulier. Avec des précautions de voleur, mon frère se glisse sur le parquet jusqu'au chiffonnier où il m'avait vu cacher le pistolet. Il le prend. Tu penses si à chacun de ses mouvements son cœur battait vite.

20 " Il resta un quart d'heure peut-être, accroupi par terre, étreignant son arme sans savoir ce qu'il allait faire. La lune qui entrait de biais par la fenêtre éclairait un peu la pièce, juste assez pour qu'après un certain temps on distinguât les formes vagues des objets. L'officier dormait toujours d'un sommeil que ce même rire monotone révélait si calme, si entier. . . .

L'image de son père se présente à l'enfant. Il revoit la scène, le vieillard, soulevant vers le portrait son verre de champagne, et puis la chaise lancée, et la chute du corps, 30 et le sang. L'enfant se lave, il rampe jusqu'au lit. Il distingue presque les traits du dormeur, il arme le pistolet. . . .— Que ces petits bruits deviennent énormes dans ces minutes-là!—Il dirige le canon dans le coin de l'oreille, là, au bas des cheveux, et il tire. . . ."

— "Et alors?" fis-je, comme il s'interrompait.

— "Alors," reprit le vieillard, "comme un fou, il court a la fenStre, franchit la balustrade de la terrasse, se glisse de nouveau sur le rebord du toit, grimpe le long de l'echelle, puis sur l'autre toit. Il entre dans sa chambre, rabat la fenStre a tabatiere, cache le pistolet sous son matelas, et se recouche en faisant semblant de dormir, tandis qu'un tumulte soudain emplissait la maison, temoignant que le coup de pistolet avait eveille les gens et qu'on cherchait sans doute le mem'trier."

— "Et l'a-t-on trouve?"

10

— "Jamais. . . . Toutes les perquisitions, toutes les menaces, rien n'y a fait. . . . On a voulu nous brfler, arrSter nos domestiques Tun aprfes l'autre. Mais il y avait un alibi pour tout le monde, heureusement,—mon frere y compris. Et d'ailleurs, comment aurait-on pense *k* un enfant? Et puis, l'officier mort etait, par bonheur pour nous, deteste egalement de ses soldats et de ses chefs. . . ."

— "Ah! il etait mort, lui. . . . ca, par exemple, c'etait juste! m'ecriai-je.

— "N'est-ce pas? Tu trouves que c'etait juste?" in-20
terrogea le vieil inspecteur, et ses yeux brillaient d'un eclat de fiavre, *k* ce lointain et toujours present souvenir. . . .

— "Et votre frere?" insistai-je. . . . "Qu'est-il devenu?"

— "Je t'ai deja dit que je l'ai perdu tout jeune" repondit-il.

. . . Passant par Issoire, il y a quelques annees, je rencontraï, chez une de mes parentes loignees, une vieillee dame de quatre-vingts ans qui etait un peu la cousine de 30 mon vieil ami Tinspecteur. Nous en parlames longuement, et *k* une minute je lui demandai:

— "Est-ce que vous avez connu son frere?"

— "Quel frere?" dit-elle.

— "Celui qui est mort tout jeune."

— "Vous faites erreur," reprit-elle. "Optat etait fils unique, je le sais bien. J'ai *ete elevee* avec lui."

Je comprends aujourd'hui pourquoi M. Viple ne voulait pas passer sur la place oil se trouvaient les prisonniers autrichiens. C'6tait lui, Tenfant qui avait venge son pere outrage, lui le vieil universitaire, qui depuis lors n'avait peut-etre jamais touche une arme. Quels etranges mystares se cachent parfois dans les plus paisibles, dans les plus humbles destinies!—*B our get.*

75. A PARIS

Deux locomotives manoeuvraient, mugissant, sifflant, demandant leur route. L'une se promenait lentement, eructant par son tuyau des gerbes de flammeches. L' autre machine courait dans un tourbillon de fumee et de flampes, appelant l'aiguilleur pour qu'il la dirigeat sur une voie de garage.

Un son de trompe courut, se repercuta, s'affaiblit et de nouveau brama, d'intervalles en intervalles. Les gardiens fermaient les barrieres du passage *k* niveau,—un train de 20 grande ligne s'avangait au loin.—Un renaclement farouche, un cri strident, trois fois repete, déchira la nuit, puis deux fanaux, semblables a d'énormes yeux, coururent sur le rail qui miroita, a mesure que le train roulait. La terre trembla et, dans une buée blanche, tisonnée d'éclairs, dans une rafale de poussière et de cendre, dans un éclaboussement d'étincelles, le convoi jaillit avec un épouvantable fracas de ferrailles secouées, de chaudteres hurlantes, de pistons en branle; il fila sous la fenetre, son grondement de tonnerre s'eteignit, Ton n'apereut bient6t plus que les trois 30 lanternes rouges du dernier wagon.

Des hommes se mouvaient confusement sur la route l'aisée libre par le passage du train; le fil des signaux gringa; une tache de sang troua la sombreur du ciel,

abritant la voie interdite; les barrières se rouvrirent les haquets passerent.

La nuit etait completement tombe'e. Aucun train ne sillonnait Tespace; Ton entendait seulement au loin, pres de la gare de Ceinture, une machine qui ululait et semblait sangloter dans l'ombre; parfois des bouffees de vent s'engouffraient dans les fils du telegraphe et les faisaient vibrer avec un aigre cliquetis qui s'eteignait lamentable comme une plainte, puis la voix des locomotives en partance roulait, profonde et basse. * * * * 10

Quand les deux soeurs arriverent a l'atelier, toutes les ouvrieres faisaient cercle autour d'une petite fille de quatre *k* cinq ans, une blondine maigriotte et blanche. Le matin, une femme etait venue et avait demande" a la contre-maitre si elle ne pourrait pas prendre l'enfant comme apprentie. La contre-maitre stupefaite avait declare qu'une petite fille aussi jeune etait incapable de tout travail. Alors la femme s'etait mise a pleurer, disant qu'elle etait dans le malheur, que son mari etait mort, qu'elle etait obligee, pour vivre, de vendre, dans la rue, des nefles et des 20 pommes, que l'enfant etait trop peu raisonnable pour rester seule a la maison, qu'enfin elle ne consentirait jamais a Tenvoyer dans une creche ou a la confier *k* des gardeuses; et de ses mains qui tremblaient elle s'essuyait les paupieres et les joues, suppliant, avec des hoquets dans la voix, qu'on voulut bien lui gafder sa petite.

L'enfant, voyant tant de monde autour d'elle, se detournait, en faisant la moue, et avait de grosses larmes dans les cils; la contre-maitre, tres apitoyee, la prit dans ses bras, la mit sur ses genoux et, tricotant des jambes, elle 30 chantonnait: A dada, sur mon bidet, prout, prout, prout cadet!—La petite battait des mains et criait: Encore! Et quand la contre-maitre, essoufftee, la remit a terre, elle lui tirait sa pelerine, la priant de lui faire toujours *k* dada. La mere eut un regard de folle et, se precipitant sur sa fille, elle l'enlaca, la baisa esperdument. La petite se remit *k*

pleurer; alors la grosse Eugenie la fit danser en rond avec elle et, embrassant ses menottes, elle disait: C'est pas avec des pauvres petites mains comme celles-li qu'elle pourrait travailler! vrai, on n'y peut pas songer, ce serait un crime!

Tout le monde branla le chef en signe d'approbation. Enfin la contre-maitre, apres avoir consults le patron, qui ne s'y opposa point, dit k la mere que c'etait une affaire entendue, qu'on aurait bien soin de l'enfant, qu'elle io pourrait l'amener tous les matins, et venir la chercher tous les soirs. La pauvre femme murmura: "Pauline, dis merci aux dames";—mais Pauline avait pris peur et se cachait la tete dans les jupes de sa mere.—Alors, pendant qu'une ouvriere l'allechait avec un morceau de sucre, la femme s'en fut doucement, la tete baissee, begayant des mercis, avalant ses larmes.

Au bout de dix minutes, la gamine, qui s'etait remise a pleurer, criant: Je veux voir maman, moi! gigottait et riait aux eclats. On l'avait assise sur une table! chacune 20 lui donnait des debris de de jeuner et elle tendait avidement les doigts, bredouillant: Nanan, pour Pauline, ca? Sa joie fut au comble, lorsque Desiree lui faconna une poupee avec des rognures de papier jaune et elle fut presque aussitdt du dernier bien avec Moumout qui, mauvais comme une gale pour les hommes et pour les femmes, rentrait ses griffes et se laissait volontiers caresser par les enf ants.—*Huysmans.*

76. LE PETIT PIERRE PENSE DEVENIR UN SAINT

Il n'etait pas en moi d'avoir un cheval, un uniforme, un regiment et des ennemis, toutes choses essentielles a la 30 gloire militaire. C'est pourquoi je pensai devenir un saint. Cela exige moins d'appareil et rapporte beaucoup de louanges. Ma mere etait pieuse. Sa piete—comme elle aimable et serieuse—me touchait beaucoup. Ma mere me lisait souvent la *Vie des Saints*, que j'ecoutais avec devices

et qui remplissait mon ame de surprise et d'amour. Je savais done comment les hommes du Seigneur s'y prenaient pour rendre leur vie precieuse et pleine de merites. Je savais quelle celeste odeur repandent les roses du martyre. Mais le martyre est une extremite a laquelle je ne m'arretai pas. Je ne songeai pas non plus a Tapostolat et a la predication, qui n'etaient guere dans mes moyens. Je m'en tins aux austerites, comme etant d'un usage facile et sur.

Pour m'y livrer sans perdre de temps, je refusai de 10
dejeuner. Ma mere, qui n'entendait rien a ma nouvelle vocation, me crut souffrant et me regarda avec une inquietude qui me fit de la peine. Je n'en jeunai pas moins. Puis, me rappelant saint Simeon Stylite qui vecut sur une colonne, je montai sur la fontaine de la cuisine; mais je ne pus y vivre, car Julie, notre bonne, m'en delogea promptement. Descendu de ma fontaine, je m'aancai avec ardeur dans le chemin de la perfection et resolu d'imiter saint Nicolas de Patras, qui distribua ses richesses aux pauvres. La fenStre du cabinet de mon pere donnait 20
sur le quai. Je jetai par cette fenetre une douzaine de sous qu'on m'avait donnas parce qu'ils etaient neufs et qu'ils reluisaient; je jetai ensuite des billes et des toupies et mon sabot avec son fouet de peau d'anguille.

— Cet enfant est stupide! s'ecria mon pere en fermant la fenetre.

J'eprouvai de la colere et de la honte a m'entendre juger ainsi. Mais je considerai que mon pere, n'etant pas saint comme moi, ne partagerait pas avec moi la gloire des bien-heureux, et cette pensee me fut une grande consolation. 30

Quand vint l'heure de m'aller promener, on me mit mon chapeau; j'en arrachai la plume, a l'exemple du bien-heureux Labre, qui, lorsqu'on lui donnait un vieux bonaet tout crasseux, avait soin de le trainer dans la fange a?, ant de le mettre sur sa tete. Ma mere, en apprenant l'aveirture

des richesses et celle du chapeau, haussa les epaules et poussa un gros soupir. Je l'affigeais vraiment.

Pendant la promenade, je tins les yeux baisses pour ne pas me laisser distraire par les objets exterieurs, me conformant ainsi k un precepte souvent donne dans la *Vie des Saints*.

C'est au retour de cette promenade salutaire que, pour achever ma saintete, je me fis un cilice en me fourrant dans le dos le crin d'un vieux fauteuil. J'en eprouvai de
10 nouvelles tribulations, car Julie me surprit au moment ou j'imitais ainsi les fils de saint Francois. S'arretant a l'apparence sans penetrer Tesprit, elle vit que j'avais creve un fauteuil et me fessa par simplicity.

En reflechissant aux penibles incidents de cette journee, je reconnus qu'il est bien difficile de pratiquer la saintete dans la famille. Je compris pourquoi les saints Antoine et Jereme s'en etaient altes au desert parmi les lions et les aegipans; et je resolu de me retirer des le lendemain dans un ermitage.- Je choisis, pour m'y cacher, le labyrinthe
20 du Jardin des Plantes. C'est la que je voulais vivre dans la contemplation, vetu, comme saint Paul TErmite, d'une robe de feuilles de palmier. Je pensais: " I I y aura dans ce jardin des racines pour ma nourriture. On y decouvre une cabane au sommet d'une montagne. La, je serai au milieu de toutes les betes de la creation; le lion qui creusa de ses ongles la tombe de sainte Marie TEgyptienne viendra sans doute me chercher pour rendre les devoirs de la sepulture a quelque solitaire des environs. Je verrai, comme saint Antoine, l'homme aux pieds de bouc et le cheval au buste
30 d'homme. Et peut-etre que les anges me soulaveront de teire en chantant des cantiques."

ma resolution paraitra moins strange quand on saura qu- depuis longtemps, le Jardin des Plantes etait pour moi unieu saint, assez semblable au Paradis terrestre, que je voyais figure sur ma vieille Bible en estampes. Ma bonne

m'y menait souvent et j'y éprouvais un sentiment de sainte
 allégresse. Le ciel même m'y semblait plus spirituel et
 plus pur qu'ailleurs, et, dans les nuages qui passaient sur
 la volière des aras, sur la cage du tigre, sur la fosse de
 Tours et sur la maison de l'éphant, je voyais confusément
 Dieu le Père avec sa barbe blanche et dans sa robe bleue,
 le bras tendu pour me bénir avec l'antilope et la gazelle,
 le lapin et la colombe; et, quand j'étais assis sous le cadre
 du Liban, je voyais descendre sur ma tête, à travers les
 branches, les rayons que le Père éternel laissait échapper
 de ses doigts. Les animaux qui mangeaient dans ma main
 en me regardant avec douceur me rappelaient ce que ma
 mère m'enseignait d'Adam et des jours de l'innocence
 première. La Création réunie *Ik*, comme jadis dans la
 maison flottante du patriarche, se reflétait dans mes yeux,
 toute paree de grace enfantine. Et rien ne me gâtait mon
 Paradis. Je n'étais pas choqué d'y voir des bonnes, des
 militaires et des marchands de coco. Au contraire, je me
 sentais heureux près de ces humbles et de ces petits, moi
 le plus petit de tous. Tout me semblait clair, aimable et
 bon, parce que, avec une candeur souveraine, je ramenaï
 tout à mon idéal d'enfant. 10

Je m'endormis dans la résolution d'aller vivre au milieu
 de ce jardin pour acquérir des vertus et devenir l'égal des
 grands saints dont je me rappelais Thistoire fleurie.

Le lendemain matin, ma résolution était ferme encore.
 J'en instruisis ma mère. Elle se mit à rire.—"Qui t'a
 donné l'idée de te faire ermite dans le labyrinthe du Jardin
 des Plantes?" me dit ma mère en me peignant les cheveux
 et en continuant de rire. 30

—"Je veux être célèbre, répondis-je, et mettre sur mes
 cartes de visite: "Ermite et saint du calendrier," comme
 papa met sur la sienne: "Secrétaire de la Société
 d'anthropologie."

À ce coup, ma mère laissa tomber le peigne qu'elle
 passait dans mes cheveux.

— Pierre! s'e'cria-t-elle, Pierre! quelle folie et quel peche! Je suis bien malheureuse! Mon petit garcon a perdu la raison a Tage ou Ton n'en a pas encore.

Puis, se tournant vers mon pere: Vous l'avez entendu, mon ami; a sept ans il veut etre ceUebre.

— Chere amie, repondit mon pere, vous verrez qu'a vingt ans il sera degoute de la gloire.

— Dieu le veuille! dit ma mere; je n'aime point les vaniteux.

io Dieu Ta voulu et mon pere ne se trompait pas. Comme le roi d'Yvetot, je vis fort bien sans gloire et n'ai plus la moindre envie de graver le nom de Pierre Noziere dans la memoire des hommes.

Toutefois, quand maintenant je me promene, avec mon cortege de souvenirs lointains, dans ce Jardin des Plantes, bien attriste* et abandonne, il me prend une incomprehensible envie de conter aux amis inconnus le reve que je fis jadis d'y vivre en anachorete, comme si ce reve d'un enfant pouvait, en se mSlant aux pensees d'autrui, y faire
20 passer la douceur d'un sourire.—*Anatole France*. (From *L'Ermitage des Plantes*, publ. CALMANN-LEVY.)

77. EFFETS DE L'INDEMNITE SUR L'ALLEMAGNE

Il y a dans le paiement de l'indemnite prussienne un autre spectacle assez curieux a considerer; c'est l'effet qu'il a produit sur l'Allemagne elle-mSme. Il semblerait que si nous, debiteurs, nous avons pu nous acquitter si facilement, le creancier qui a recu notre argent a du en profiter beaucoup et immediatement.—Eh bien! c'est presque le contraire qui a eu lieu.

Nous avons verse nos 5 milliards a l'Allemagne, et elle a
30 ete livree au meme moment a une crise financiere des plus effroyables. Jamais Targent n'a ete plus rare et plus recherche, et jamais on n'avait vu dans ce pays autant de

faillites. Cela rappelle l'histoire de l'Espagne après la découverte de l'Amérique. Chaque année, des galions chargés d'or et d'argent arrivaient dans la péninsule; semblait qu'on n'avait plus besoin de travailler pour s'enrichir; les industries s'arrêtaient, et un beau jour lorsque les galions cessent de venir, l'Espagne se trouve plus pauvre qu'auparavant.

En Allemagne, ce ne sont pas précisément les industries qui s'arrêtent par suite du paiement de nos milliards; leur arrêt donne au contraire trop de développement. C'est la figure qu'on pouvait tout entreprendre avec une indemnité, qu'il n'y avait plus de limite aux spéculations et alors on en a organisé de toute sorte, de bonnes et de mauvaises, et lorsque la première fièvre a été passée, on a voulu éprouver ces spéculations au véritable calcul de la valeur, c'est-à-dire les convertir en espèces; on a aperçu que la plupart ne reposaient sur rien.

Un homme très compétent en matière financière du Rhin, M. Bamberger, a publié dernièrement dans un recueil allemand un article sur les conséquences de l'indemnité; il regrettait pour son pays qu'elle eût été aussi vite et en numéraire. Il devait en résulter, selon lui, une exagération dans les travaux publics, et une hausse non justifiée dans les salaires. Il prévoyait le moment où, ces travaux ayant cessé parce que l'indemnité sera absorbée, il y aurait une crise effroyable et une misère très grande.

Ce tableau est peut-être un peu chargé, mais le fond en est vrai. L'Allemagne, recevant tout à coup 5 milliards d'espèces métalliques, s'est trouvée dans la situation d'un homme peu aisé auquel il tombe un héritage considérable; il faudra que cet homme soit bien prudent et bien maître de lui pour ne pas, dans les premiers moments d'enthousiasme, commettre des folies qui lui feront perdre une partie de ses capitaux. L'Allemagne a commis ces folies; c'était naturel.

Il faut ajouter aussi, pour expliquer la crise qu'elle a subie, que l'argent payé aux Prussiens l'a été non pas à nation, mais au gouvernement. Celui-ci le garde plus moins longtemps dans ses caisses avant d'en faire la distribution à ses confédérés, et, comme d'ailleurs il envisage une partie notable pour ses propres besoins, pour l'entretien du fonds de l'armée, pour l'amélioration matériel de guerre, et pour le changement du système financier, l'effet immédiat de nos paiements n'a pas été d'augmenter plus de numéraire dans le pays.—*Bonnet.*

78. L'ABBE RAIMBAUD

Raimbaud, cure de Saint-Sigefroy, chanoine et docteur, ne pouvait guère se passer de Mademoiselle de S..., et de quel prix lui fallait-il payer son concours! L'amitié pleine d'orages que celle de la redoutable et jamais avec elle on ne pouvait avoir le Petit, court, la mine fleurie, l'abbé Raimbaud original comme homme que comme prêtre. Modeste, ne supportant ni contradiction ni discussion, gouvernait sa paroisse avec un despotisme tout paternel.

Le peuple populaire l'aimait pour sa verdeur, son allure décidée et ses propos sales; mais ses malheureux vicaires, victimes quotidiennes de ses entêtements, Tauraient de grand cœur, Voyez à tous les diables, si la chose eût été chrétienne-ment possible. Ancien officier de Tempire, missionnaire de France en 1820, d'une éloquence populacière qu'aucune ardeur de mots n'intimidait, c'était lui qui avait fait planter au bout de la terrasse en fer à cheval qui domine la France de TAuzone la grande croix reconciliatrice de la nation.

L'abbé *eta.it* ne convertisseur, et son *zhle* contre l'haraïe impiété ne connaissait ni obstacle ni retenue. Néanmoins, en ce siècle de décadence et de ttedeur, faire de lui une personne, Tabbe Raimbaud s'était passionnément

rejete sur les superstitions locales, toujours si puissantes par la tradition. Il avait remis en honneur des ceremonies et des pfeleminages presque oubltes pendant la periode revolutionnaire et *Ybre* imperiale. Ce fut lui qui le premier retourna processionellement sur la montagne de Venasque, *k* l'ermitage de Saint-Gen, demander la pluie en temps de s6cheresse.

Ce saint Gen, a vrai dire, eut ete peut-etre fort empeche de montrer des titres reguliers *k* la veneration des fideles, et etait certainement inconnu en cour de Rome; mais 10 qu'importait le saint? Le brave abbe n'y regardait pas de si pres. Ce qu'il voulait surtout, c'etait entrainer a sa suite des populations entieres comme un Pierre l'Hermitte au petit pied, et les pousser jusqu'a l'exaltation fanatique par des predications ardentes, en plein air, sur les grands chemins, a toutes les haltes. Lui-meme s'exaltait, et de la meilleure foi du monde. Bien sou vent on le vit pleurer *k* chaudes larmes dans la chaire pendant qu'au-dessous de lui dix mille voix discordantes hurlaient uncantique enrage, au risque de faire ecrouler les voutes de la basilique. 20

Ce que le digne abbe aimait par-dessus tout dans les grandes ceremonies religieuses, c'etait le bruit, le mouvement, le tapage meme. Rien pour lui n'etait au-dessus d'une messe militaire, et jamais il nelevait si haut la sainte hostie que lorsque les tambours battaient aux champs a raevation. Peu sensible a la grave musique de l'orgue, moins encore a celle d'un orchestre d'instruments, il se pamait d'aise a la moindre fanfare. Le jour de la Sainte-Barbe, il jubilait visiblement *k* Tautel au bruit des bombardes et des decharges de mousqueterie, et, quand 30 venait Toffice des teabres pendant la semaine sainte, ceait avec une veritable volupte qu'il donnait le signal du tapage symbolique *k* la formidable reunion de gamins arm6s de creelles, que suisses et bedaux contenaient *k* si grand'peine, agenouiltes en lignes senees au bas de l'eglise.

—*H. de la Madeleine.*

79. L'OCEAN

L'homme, ainsi resserre dans ses etroites plaines.
D'un regard envieux contemple tes domaines.
Mais son pouvoir s'arrete ou commencent tes bords.
Il ose cependant t'opposer des barriferes,
Dans ses digues garder tes vagues prisonniars . . .
Tu te ris de tous ses efforts.

Sur tes ondes son pas n'imprime pas de trace,
Le remous du sillage incessamment l'efface;
Et lorsque, fou d'orgueil, il croit te dominer,
Tu le lances avec ton becume aux nuages,
Et, cadavre, il s'echoue aux rochers de tes plages,
Pres du port qu'il croyait gagner.

Formidables vaisseaux, citadelles mouvantes,
Qui portez dans vos fiancs de sombres epouvantes,
Lugubre et dernier mot d'un genie affligeant!
O monstres, vomissant fer et feu par la bouche,
Qu'etes-vous cependant pour ce maitre farouche?
Le jouet que tient un enfant.

C'est ainsi que tu vois, sur tes vastes rivages,
La faux du temps aussi promener ses ravages.
Mais rien en toi ne change, immuable geant,
Que le capricieux mouvement de ton onde;
Tandis que les plus grands empires de ce monde
S'en retournent dans le neant.

Ocean, Ocean, emporte-moi, je t'aime.
J'aime de tes perils la volupte supreme.
Jeune, j'ai tant de fois joue sur tes brisants!
Et quand de l'ouragan hurlait la voix sonore,
L'effroi que j'en avais me charmait plus encore
J'etais comme un de tes enfants.

80 (a). LES DEUX LUTTEURS

Deux athletes, toujours dans un terrible effort,
Luttent *k* qui vaincra, mais pendant des années
L'una longtemps de fleurs les tempes couronnées,
Et frais et beau, longtemps il semble le plus fort.

L'autre, athlète vieilli, sans pitié, sans remord,
A les bras tout usés d'étreintes acharnées,
L'œil creux, le teint livide et les mains décharnées:
Ces deux hardis lutteurs, ce sont rhomme et la mort.

La mort prend Tavantage et de plus pras le serre.
L'homme enfin sous le pied de son pale adversaire 10
Tombe; la mort le montre et dit: " I I a vecu!"

L'homme un instant sous elle a sa gloire abattue,
Puis se dressant, arme de son ame, il la tue,
Et triomphe au moment qu'on le croyait vaincu.

—*Boulay-Paty.*

80 (6). MAZEPPA

Sur la terre tout passe avec rapidité;
Les instants ont le vol des flèches empennées,
Les heures ont le sort qu'ont les feuilles fanées,
Et les jours fiot sur flot vont dans l'immensité.

Comme les ouragans dans les moissons d'été,
Comme dans les forêts les trombes effrenées, 20
L'avenir vient sur nous, effeuillant les années,
Et terrassant la force ainsi que la beauté.

Regardez Mazeppa, par mont, plaine, et rivage
Emporté, lié nu sur un cheval sauvage,
Le front battu du vol de l'oiseau carnassier;

Tout fuit vague *k* ses yeux, *k* peine s'il respire;
Il de vient libre et roi quand le coursier expire.
L'homme, c'est Mazeppa, le temps, c'est le coursier.

—*Boulay-Paty.*

81. VILLULA

Oui, c'est au vieux Gallus qu'appartient l'haritage
 Que tu vois au penchant du coteau cisalpin:
 La maison tout entiere est k l'abri d'un pin
 Et le chaume du toit couvre k peine un Stage.

Il suffit pour qu'un hote avec lui le partage.
 Il a sa vigne, un four a cuire plus d'un pain,
 Et dans son potager foisonne le lupin.
 C'est peu? Gallus n'a pas desir davantage.

Son bois donne un fagot ou deux tous les hivers,
 Et de l'ombre, l'ete, sous les feuillages verts;
 A l'automne on y prend quelque grive au passage.

C'est la que, satisfait de son destin bornS,
 Gallus finit de vivre ou jadis il est ne.

Va, tu sais a present que Gallus est un sage.

—/. M. de Hdridia.

82. SOLEIL COUCHANT

Les ajoncs eclatants, parure du granit,
 Dorent l'apre sommet que le couchant allume;
 Au loin, brillante encor par sa barre d'ecume,
 La mer sans fin commence ou la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence. Le nid
 Se tait, l'homme est rentrS sous le chaume qui fume;
 Seul, l'Angelus du soir, Sbrante dans la brume,
 A la vaste rumeur de l'Ocean s'unit.

Alors, comme du fond d'un abime, des traines,
 Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
 De patres attardes ramenant le betail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
 Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
 Ferme les branches d'or de son rouge eventail.

—J. M. de Hdrddia.

83, CLAIR DE LUNE

Votre ame est un paysage choisi
 Que vont charmant masques et bergamasques,
 Jouant du luth, et dansant, et quasi
 Tristes sous leurs deguisements fantasques.

Tout en chantant, sur le mode mineur,
 L'amour vainqueur et la vie opportune,
 lis n'ont pas l'air de croire a leur bonheur,
 Et leur chanson se mele au clair de lune.

Au calme clair de lune triste et beau,
 Qui fait rever les oiseaux dans les arbres 10
 Et sangloter d'extase les jets d'eau,
 Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

—*Verlaine.*

84. L'ALLEE

Fardee et peinte comme au temps des bergeries,
 Frele parmi les noeuds enormes de rubans,
 Elle passe sous les ramures assombries,
 Dans l'allee oil verdit la mousse des vieux bancs,
 Avec mille facons et mille affeteries
 Qu'on garde d'ordinaire aux perruches cheries.

Sa longue robe a queue est bleue, et l'eventail
 Qu'elle froisse en ses doigts fluets aux larges bagues 20
 S'egaie en des sujets erotiques, si vagues
 Qu'elle sourit, tout en revant, a maint detail.
 — Blonde en somme. Le nez mignon, avec la bouche
 Incarnadine, grasse, et divine d'orgueil
 Inconscient.—D'ailleurs plus fine que la mouche
 Qui ravive l'eclat un peu niais de l'oeil.

—*Verlaine.*

85. LE PURE

Le treteau, qu'un orchestre emphatique secoue,
Grince sous les grands pieds du maigre baladin,
Qui harangue, non sans finesse, et sans dedain,
Les badauds ptetinant devant lui dans la boue.

Le platre de son front et le fard de sa joue
Font merveille. Il perore et se tait tout soudain,
Recoit des coups de pieds au derriare, badin
Baise au cou sa commare enorme, et fait la roue.

Ses boniments de coeur et d'ame, approuvons-les.
Son court pourpoint de toile a fleurs et ses mollets,
Tournants jusqu'a Tabus, valent que Ton s'arrete.

Mais ce qui sied a tous d'admirer, c'est surtout
Cette perruque d'ou se dresse sur la tete,
Preste, une queue avec un papillon au bout.

—*Verlaine.*

86. NOCTURNE PARISIEN

— Toi, Seine, tu n'as rien. Deux quais, et *voilk* tout,
Deux quais crasseux, semes de Tun *k* l'autre bout
D'affreux bouquins moisis et d'une foule insigne
Qui fait dans l'eau des ronds et qui peche a la ligne.
Oui, mais quand vient le soir, rarefiant enfin
Les passants alourdis de sommeil ou de faim,
Et que le couchant met au ciel des taches rouges,
Qu'il fait bon aux reveurs descendre de leurs bouges
Et, s'accoudant au pont de la Cite, devant
Notre-Dame, songer, coeur et cheveux au vent!
Les nuages, chassés par la brise nocturne,
Courrent, cuivreux et roux, dans Tazur taciturne.
Sur la tete d'un roi du portail, le soleil,
Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.
L'hirondelle s'enfuit *k* l'approche de l'ombre,
Et Ton voit voleter la chauve-souris sombre.
Tout bruit s'apaise autour. A peine un vague son

Dit que la ville est la qui chante sa chanson,
 Qui lache ses tyrans et qui mord ses victimes;
 Et e'est Taube des vols, des amours et des crimes.

— Puis, tout a coup, ainsi qu'un tenor effare
 Lancant dans l'air bruni son cri desespere,
 Son cri qui se lamente et se prolonge, et crie,
 delate en quelque coin l'orgue de Barbarie:
 Il brame un de ces airs, romances ou polkas,
 Qu'enfants nous tapotions sur nos harmonicas
 Et qui font, lents ou vifs, jouissants ou tristes, 10
 Vibrer l'ame aux proscrits, aux femmes, aux artistes.
 C'est ecorche, c'est faux, c'est horrible, c'est dur,
 Et donnerait la fiavre a Rossini, pour stir;
 Ces rires sont traines, ces plaintes sont hachses;
 Sur une clef de sol impossible juchees,
 Les notes ont un rhume et les *do* sont des *la*,
 Mais qu'importe! Ton pleure en entendant cela!
 Mais l'esprit, transporte dans le pays des rSves,
 Sent a ces vieux accords coulcr en lui des saves;
 La piti6 monte au coeur et les larmes aux yeux, 20
 Et Ton voudrait pouvoir gotiter la paix des cieux,
 Et dans une harmonie etrange et fantastique,
 Qui tient de la musique et tient de la plastique,
 L'ame, les inondant de lumiere et de chant,
 Mele les sons de Torgue aux rayons du couchant!

—*Verlaine.*

87. LE NEZ DE CYRANO

DE GUICHE (*qui est descendu de la scene, avec les marquis*). Mais a la fin il nous ennuie!

LE VICOMTE DE VALVERT (*haussant les epaules*). II
 fanfaronne!

DE GUICHE. Personne ne va done lui repondre? . . .

LE VICOMTE. Personne?

Attendez! Je vais lui lancer un de ces traits! . . .

(*Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.*)

Vous . . . vous avez un nez . . . heu . . . un nez . . . tres grand.

CYRANO (*gravement*). Tr6s.

LE VICOMTE (*riant*). Ha!

CYRANO (*imperturbable*). C'est tout? . . .

LE VICOMTE. Mais . . .

CYRANO. Ah!

non! c'est un peu court, jeune homme!

On pouvait dire . . . Oh! Dieu! . . . bien des choses en somme . . .

En variant le ton,—par exemple, tenez:

Agressif: "Moi, monsieur, si j'avais un tel nez, 10

Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse!"

Amical: "Mais il doit tremper dans votre tasse!

Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap!"

Descriptif: "C'est un roc! . . . c'est un pic! . . . c'est un cap!

Que dis-je, c'est un cap? . . . C'est une peninsule!"

Curieux: "De quoi sert cette oblongue capsule?

D'ecritoire, monsieur, ou de boite a ciseaux?"

Gracieux: "Aimez-vous a ce point les oiseaux

Que paternellement vous vous preoccupates

De tendre ce perchoir k leur petites pattes?" 20

Truculent: "ca, monsieur, lorsque vous petunez,

La vapeur du tabac vous sort-elle du nez

Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminee?"

Prévenant: "Gardez-vous, votre tete entrainee

Par ce poids, de tomber en avant sur le sol!"

Tendre: "Faites-lui faire un petit parasol

De peur que sa couleur au soleil ne se fane!"

Pedant: "L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane

Appelle Hippocampelephantocamelos

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os!" 30

Cavalier: "Quoi, Tami, ce croc est a la mode?"

Pour pendre son chapeau, c'est vraiment tres commode!"

Emphatique: "Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepts le mistral!"

Dramatique: "C'est la Mer Rouge quand il saigne!"

Admiratif: "Pour un parfumeur, quelle enseigne!"

Lyrique: "Est-ce une conque, etes-vous un triton?"

Naïf: "Ce monument, quand le visite-t-on?"

Respectueux: "Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est la ce qui s'appelle avoir pignon sur rue!"

Campagnard: "He arde! C'est-y un nez? Nanain! 10

C'est quequ'navet geant ou ben queuqu'melon nain!"

Militaire: "Pointez contre cavalerie!"

Pratique: "Voulez-vous le mettre en loterie?"

Assurement, monsieur, ce sera le gros lot!"

Enfin, parodiant Pyrame en un sanglot:

"Le voila done ce nez qui des traits de son maitre

A detruit l'harmonie! Il en rougit, le traître!"

— Voila ce qu'k peu pres, mon cher, vous m'auriez dit

Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit:

Mais d'esprit, o le plus lamentable des etres, 20

Vous n'en efites jamais un atome, et de lettres

Vous n'avez que les trois qui forment le mot: sot!

Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut

Pour pouvoir la, devant ces nobles galeries,

Me servir toutes ces folles plaisanteries,

Que vous n'en eussiez pas articule le quart

De la moitte du commencement d'une, car

Je me les sers moi-meme, avec assez de verve,

Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

DE GUICHE (*voulant emmener le vicomte petrifie*).

Vicomte, laissez done! 30

—Rostand.

TWENTIETH CENTURY

88. LA REVOLTE

Un soir du mois de novembre, Henriette de Thavenet se tenait assise devant la cheminee du salon ou brulait un grand feu de buches. M. de Thavenet etait monte se coucher. La jeune fille lisait, mais ses yeux se fixaient parfois distraitement sur les flammes, Elle y considerait les spectacles de son imagination. Le vaste silence de la maison endormie l'enveloppait. De temps en temps, la pluie fouettait les vitres.

Un vague bruit venu de la route la fit sursauter soudain.
io Elle consulta de l'oeil une horloge sur la cheminee.

— Dix heures, se dit-elle, Jerome ne viendra pas ce soir. Il sera reste a Montreal; Lilian ou Armontgorry l'auront retenu . . .

A ce moment, des pas precipites dans le jardin la firent se dresser. Elle s'approcha de la croisee qu'elle voulut ouvrir, lorsqu'elle recula de deux pas en etouffant un cri de surprise. Une figure s'aplatissait tout contre la vitre et deux yeux la regardaient.

Mais elle reconnut son frere qui lui faisait signe d'aller
20 lui ouvrir. Surprise et un peu affotee par Tattitude bizarre de Jerome, Henriette courut vers le vestibule, dont elle ouvrit la porte. Jerome et un inconnu se glisserent dans la maison.

— Henriette, fit Jerome a voix basse, est-ce que tout le monde dort ici?

— Oui, dit la jeune fille, mais pourquoi cette question? que se passe-t-il?

— Chut, entrons au salon, apporte-nous quelquechose a manger, de la viande froide, des biscuits, du vin . . . Nous
30 mourons d'inanition et de fatigue. Je t'expliquerai.

Quand Henriette revint dans le salon en portant sur un plateau le souper froid demande par son frere, elle le trouva qui mettait de nouvelles bftches dans la chemin6e. Son compagnon 6tait couche plutdt qu'assis dans un fauteuil. Les bottes boueuses des deux hommes, leurs vetements souilles attestaient une course sous la pluie. La jeune fille, tout en remarquant ces details, avait approche un gueridon devant le feu. Alors, Thomme qui 6tait entre avec Jerdme et qui n'avait pas encore profer6 une parole, releva la *tete*, qu'il tenait dans ses deux mains. Henriette 10 reconnut Armontgorry.

Les cheveux embroussailtes, la face pale, les vetements en desordre du jeune homme surprirent Henriette. Armontgorry, toujours si correct et si froid, semblait sortir d'une bagarre. D'ailleurs, il avait l'air aneanti. Impressionnee par son aspect, Henriette n'osait faire de questions. Les deux hommes s'Staient attab!6s et mangeaient avec appetit.

— Ecoute, Henriette, dit Jerome, il arrive la chose attendue depuis longtemps mais qui surprend tout de 20 meme.

La jeune fille se sentit trembler. Elle regarda son frere et Armontgorry. Elle s'apercut que ce dernier cachait son uniforme sous un *capot* d'habitant.

— Et tu sais, continuait Jerome, ca ne se passera pas comme dans les discours de M. Papineau. Il a declenche la chose, *k* nous d'essayer de Taccomplir maintenant.

— Mais que veux-tu dire, Jerdme? Je ne comprends pas. Que se passe-t-il? Que vous est-il arrive?

— Armontgorry, dit Jerome, tu es fourbu, va t'etendre 30 sur ce sofa et dors. Je vais mettre Henriette au courant pendant que tu te reposeras un peu.

Sans mot dire, Armontgorry setait leve et dirige vers le canape, oU il tomba comme une masse.

— Henriette, dit Jereme en se penchant vers le feu dont il ranima la flamme, la rebellion est commence.

—*R. de Roquebrune.*

89. LE ROSSIGNOL

Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur eveil effarouche. secouait les hannetons endormis a l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de sept heures, sept heures et demie, n'importe ou, souvent dans les vignes en fleur qui io sentent le reseda, et ne faisait qu'un somme jusqu'au lendemain.

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tete inclinee, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les vrilles de la vigne poussarent si drues, cette nuit-la, que le rossignol s'evella ligote, les pattes empetees de liens fourchus, les ailes impuissantes. . . .

Il crut mourir, se d6battit, ne s'evada qu'au prix de mille peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, 20 tant que les vrilles de la vigne pousseraiient.

Das la nuit suivante, il chanta, pour se tenir eveille:

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,

Je ne dormirai plus!

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse. . . .

Il varia son thame, Tenguirlanda de vocalises, s'eprit de sa voix, devint ce chanteur eperdu, enivre et haletant, qu'on ecoute avec le desir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas epie. Il s'interrompt parfois, le 30 col penche, comme pour ecouter en lui le prolongement d'une note eteinte. . . . Puis il reprend de toute sa force,

gonfte, la gorge renversee, avec un air d'amoureux desespoir. Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire. Mais moi, j'entends encore *k* travers les notes d'or, les sons de flilte grave, les trilles trembles et cristallins, les cris purs et vigoureux, fentends encore le premier chant naif et effraye du rossignol pris aux vrilles de la vigne:

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse. . . .

—*Colette.*

90. EGARE

Il lui fallut bien, tout de meme, traverser trois pres, sauter un traître petit ruisseau, ou il faillit plonger les deux pieds a la fois. . . . Enfin, apres un dernier saut du haut d'un talus, il se trouva dans la cour d'une maison campagnarde. Un cochon grognait. Au bruit des pas sur la terre gelee, un chien se mit a aboyer avec fureur.

Le volet de la porte etait ouvert, et la lueur que Meaulnes avait aperue etait celle d'un feu de fagots allume dans la cheminee. Il n'y avait pas d'autre lumiere que celle du feu. Une bonne femme, dans la maison, se leva et s'approcha de la porte, sans paraitre autrement effrayee. I/horloge a poids, juste *k* cet instant, sonna la demie de sept heures.

— Excusez-moi, ma pauvre dame, dit le grand gargon, je crois bien que j'ai mis le pied dans vos chrysanthes.

Arretee, un bol *k* la main, elle le regardait.

— II est vrai, dit-elle, qu'il fait noir dans la cour a ne pas s'y conduire.

Il y eut un silence, pendant lequel Meaulnes debout regarda les murs de la ptece tapissée de journaux illustres comme une auberge, et la table, sur laquelle un chapeau d'homme etait pose.

— II n'est pas la, le patron? dit-il en s'asseyant.

— Il va revenir, repondit la femme, mise en confiance. Il est alte chercher un fagot.

— Ce n'est pas que j'aie besoin de lui, poursuit le jeune homrae, en rapprochant sa chaise du feu. Mais nous sommes la plusieurs chasseurs a rafffit. Je suis venu vous demander de nous ceder un peu de pain.

Il savait, le grand Meaulnes, que chez les gens de campagne, et surtout dans une ferme isotee, il faut parler avec beaucoup de discretion, de politique meme, et surtout ne io jamais montrer qu'on n'est pas du pays*.

— Du pain? dit-elle. Nous ne pourrons guere vous en donner. Le boulanger qui passe pourtant tous les mardis n'est pas venu aujourd'hui. . . .

Augustin, qui avait espere un instant se trouver a proximity d'un village, s'effraya.

— Le boulanger de quel pays? demanda-t-il.

— Eh bien! le boulanger du Vieux-Nangay, repondit la femme avec etonnement.

— C'est a quelle distance d'ici, au juste, le Vieux-20 Nancay? poursuivit Meaulnes tres inquiet.

— Par la route je ne saurais pas vous dire au juste; mais par la traverse il y a trois lieues et demie.

Et elle se mit a raconter qu'elle y avait sa fille en place, qu'elle venait a pied pour la voir tous les premiers dimanches du mois, et que ses patrons

Mais Meaulnes, complement deroute, l'interrompit pour dire:

— Le Vieux-Nancay serait-il le bourg le plus rapproche d'ici?

30 — Non, c'est les Landes, a cinq kilometres. Mais il n'y a pas de marchands ni de boulanger. Il y a tout juste une petite assemble, chaque annee, k la Saint-Martin.

Meaulnes n'avait jamais entendu parler des Landes. Il se vit a tel point egare qu'il en fut presque amuse*. Mais la femme, qui etait occupee a laver son bol sur l'evier, se retourna, curieuse a son tour, et elle dit lentement, en le regardant bien droit:

— C'est-il que vous n'etes pas du pays?

—*Alain-Foumier.*

91. LE THE

Mme Lestelle finissait sa phrase avec une intonation desolee de petite fille perdue dans les bois, quand Basilisse entra, les deux mains crispées sur la guipure d'une nappe a the* retombant autour d'un plateau de laque. 10

Le cliquetis inquietant des tasses arretera toutes les voix. Mme Lestelle poussa une table et se multiplia autour, a vançant ses mains fluettes, rejetant chaque fois, d'un geste rapide, les dentelles de ses manches, secouant toutes les fanfreluches de sa robe claire et conviant ses hotes avec des graces de menuet.

— Encore une tasse, monsieur de Senabugue?

— Je vous remercie.

— Vous trouvez ce the un peu leger. Ma pauvre Basilisse, qui ne connait qu'un the purgatif, a tou jours 20 peur d'en trop mettre. Je crois qu'elle nous donne del'eau.

— On ne peut toujours etre aux noces de Cana, n'est-ce pas, l'abbe? fit le marquis.

Mais, devant la mine navree de Mme Lestelle, M. de SSnabugue ajouta avec un sourire sur ses levres acerbes:

— Dans cette porcelaine de la Compagnie des Indes, je boirais de la cigue, et je la trouverais delicieuse.

Le visage de Mme Lestelle, un instant rembruni par la contrariety, sortit de ce nuage, tout riant dans sa fraicheur factice, et de nouveau tout ensoleille de gaiete. 30

— Mon cher marquis, on va vous servir une petite collation . . . Basilisse . . . Si, une tranche de paté avec un doigt de bourgogne. Non? Alors, un consommé? . . . Pas même?

— Pas même. Voudriez-vous faire avancer ma voiture, ajouta le marquis, en se tournant à demi vers Basilisse qui passait, derrière la portière de velours, sa face terreuse.

— Vous tenez absolument à me quitter sur le souvenir du thé barbare de Basilisse.

10 — Sur le souvenir de votre bon accueil, chère Madame, répondait M. de Senabugue, débitant, de nouveau du bout des dents, les phrases polies du départ et se dirigeant vers sa voiture, après avoir pris congé de l'abbé.

Mme Lestelle l'accompagnait, courant presque à ses côtés, la voix couplée par un peu d'essoufflement.

Dans le jour éclatant du dehors, sa robe prenait un air fripe, la broche d'or brillait, clinquant et baroque, sur son épaule, et son vrai visage se devinait sous le fard légèrement craquelé. Quand le marquis retourna d'une brusque 20 pirouette, Mme Lestelle recula dans l'ombre de la maison, sentant qu'il la regardait avec une perspicacité inexorable.

La voiture creusa de ses roues le gravier de la terrasse et alla éteindre ses reflets dans l'alcôve déjà pleine d'ombre, où n'apparut plus bientôt que la silhouette des deux domestiques, immobiles et raidis sur leur siège.

Mme Lestelle rentra au salon et trouva l'abbé debout.

— Vous me quittez aussi? Restez donc. Savez-vous que M. de Senabugue ne vieillit pas?

— Bah! chaque matin, il recommence la journée avec un 30 jour de plus, tout comme nous; allez, Madame. Mais enfin il y a de la vie et encore bien de la verdure dans sa figure couperosée de sanguin, je ne le nie pas.

— Et de la race, ajoutait Mme Lestelle avec ferveur. Il a été charmant, et pas très insolent.

— Vraiment, le cher homme!

— Ah! que voulez-vous, ces gens-la savent si bien se faire pardonner, et puis ils m'interessent tellement . . . songez que nous ignorons a peu pras tout de nos parents apras un aieul; nous ne pouvons plus retrouver le chemin qu'a suivi le flambeau en passant de main en main, pour porter jusqu'a. nous son etincelle, tandis qu'eux, ils se reconnaissent a travers les siecles. Vous n'avez pas le vertige en pensant a cette ascension?

— Je ne l'ai pas, mais je l'aurai, si ca peut vous faire 10 plaisir.

L'Abbe s'etait installe dans la bergare laissee vide par M. de Senabugue. Maintenant, dans l'intimite de la causerie, ses robustes epaules se tassaient; il se laissait aller k une sorte de repos.

Mme Lestelle se disait que les paysans se reposent ainsi, un peu ecrases, avec une detente de tous leurs muscles.

Elle revoyait, a cette meme place, le marquis dont Timage la hantait encore. Tout a Theure, il bougeait si aisfment au fond de la vieille bergfcre fanee; il lui faisait 20 quelquefois supporter ses deux bras etendus; nonchalant et sans-gene, il la pliait a ses mouvements, Tanimait de sa presence, et semblait pourtant peser sur elle si legarement.

— La race, la race, se repetait tout bas Mme Lestelle avec exaltation.

—*Escholier.*

92. MA PiiCE

Tu n'attends pas que je te relate par le menu les incidents des repetitions. Elles furent abominables. Je m'etais attire la haine d'un comique, Leoval, que son role ne satisfaisait point. M. Leoval faisait son petit possible pour m'humilier. Ainsi, il me traitait volontiers de neophyte. Fier de ce sub- 30 stantif, il le murmurait, puis le claironnait et l'envoyait en reponse a mes timides observations:

— Neophyte! Ah! neophyte!

Un jour, je ripostai.

— Pas d'argot entre nous, monsieur Leoval.

Et il s'en fut, inquiet, consulter le dictionnaire.

En ce qui concerne Marie-Louise Pastel, grande comédienne, mes rapports d'auteur *k* artiste avec cette insupportable personne peuvent se resumer par la première ligne des billets qu'elle m'adressa.

i° Monsieur et cher auteur,

10 2° Mon cher auteur,

3° Cher ami,

4° Ami,

5° Mon cher auteur,

6° Cher monsieur,

7° Monsieur.

Monsieur, ce fut *k* la veille de la dernière répétition. Mile Pastel entendait modifier mon texte:

— Au fond, expliqua-t-elle, cette brute de Leoval n'a pas tout *k* fait tort: vous êtes un neophyte, ficoutez donc vos
20 interprètes, qui ont Thabitude. Ecoutez-moi. Coupez dans les rôles d'hommes . . . Etc.

Enfin, le jour de la répétition dite des couturiers, j'étais extenué, hagard, abruti, furieux et fâché avec tout le monde, sauf avec le directeur. Il s'entêtait *k* me chérir, mais à la fin d'un naufrage qui, force de partager un radeau, chérit, avant le cataclysme qu'il pravoit, son camarade d'infortune. Quel métier! Rester oisif pendant vingt-sept ans pour subir des affres semblables!

30 Répétition des couturiers: trente personnes figées dans la grande salle. Et des couturiers geignés. Ah! mon ami, qu'il est difficile d'emouvoir des couturiers! Impossible

de dechiffrer sur leurs faces maudites autre chose qu'un ennui distingué! Et les modistes, donc! Une apprentie, qui était venue avec sa patronne, pouffa au moment le plus pathétique.

— Sortez! hurla Pastel.

J'appuyai:

— Sortez, mademoiselle!

La demoiselle, qui avait bien quinze ans, s'excusa:

— C'est l'employée de chez Caroline qui me dit des bêtises! 10

Je demandai l'expulsion de l'employée de chez Caroline. Et le calme se rétablit, mais j'avais tout ce petit public contre moi. D'ailleurs, c'est le lot de l'auteur qui se prend, à la fin, pour le plus noir des criminels. Je recoltai de maigres applaudissements. Et les modistes et les couturtes s'éloignèrent en silence.

— Nous allons à "la bûche"! émit suavement Mile Pastel. J'ai bien observé ma filleule, que j'ai amenée parce qu'elle est sensible. Elle baillait! Ma filleule a baillé!

— N'exagérons rien, concilia Leoval. 20

Et il conclut, comme s'il parlait de fausse monnaie:

— C'est une pièce qui pourra passer à la rigueur, Voilà!

Je n'en entendis pas davantage. Le temps de remplir une malle et je m'enfuis!

— Gare d'Orsay!

* * * *

Le lendemain, je reçois des télégrammes inespérés: une répétition générale admirable, l'annonce d'une presse mirifique. Bref, la gloire, à trois sous le mot. J'attends encore un jour, pour mieux savourer ma gloire. Puis, n'y tenant plus, je prends le train et je tombe au théâtre sur des mines 30
longues d'une aune. Bonne répétition générale! Exécration

premiere! Le public ne marche pas! Location infime. Mon directeur, poate il y a quelques jours, renonce a la poesie pour les additions et m'assane un: "Bonjour, vous!" sec comme un coup de trique. Pastel me tend deux doigts glaces. Leoval ne cache pas la joie pure d'un "monsieur-qui-ra-bien-dit." Les machinistes hochent la tete sur mon passage. Quant aux articles: *half and half*, vinaigre et hydromel. Hydromel dans les petits journaux, vinaigre dans les autres. J'assiste a la seconde. J'coute un acte.

10 Je le juge imbecile,—rinfluence de la presse, sans doute,—et je rejoins mon *home*, ou m'attendent des factures.

—*Bourget, etc.*

93. L'AVARE

L'amour de l'argent tenaillait le coeur de madame Henri Lanterle; elle le cherissait, non pour les vaines jouissances qu'il peut donner, mais d'une facon desinteressee, pour lui-mane. L'idee qu'on etait oblige de depenser une partie de ses revenus la desolait; elle comptait le nombre d'allumettes qui devaient suffire pour la semaine, pesait elle-meme le sucre, le sel et les epices necessaires au manage, savait a quels jours et a quelles echoppes Ton

20 trouvait des occasions extraordinaires, achetait a Maigny en automne, comme soldes, les etoffes dont ses filles seraient vetues l'ete suivant, et, a Valleyres, le lundi, les morceaux que les bouchers n'avaient pu vendre le samedi et qu'ils donnaient a moitte prix de peur qu'ils ne se conservassent pas; mais madame Lanterle affirmait que la viande "aimait attendre." Forte du reste de l'autorite d'un article de revue, elle condannait Texces de l'alimentation carnee ou nous tombons, et imposait a son mari et *k* ses enfants une dtete severe de legumes, qui, a eux seuls,

30 defrayaient la table trois fois par semaine. A ce regime, ses filles avaient pris le teint clair de religieuses.—Le dimanche, a la messe, elles avaient alternativement un sou de leur mare a mettre dans le tronc des ceuvres pieuses. Madame Henri Lanterle deployait en tout une grande

activity. C'était elle qui faisait la liste d'achat des livres pour la Bibliothèque communale. Elle demanda la *Revue des Deux Mondes*; mais le ton des romans et quelques articles de Renan la scandalisèrent, Le *Correspondant* lui fut indiqué et vint remplir l'idéal que madame Lanterle se faisait d'une revue.—*Anet*.

94. LE VOYAGE

Le voyage avait été simple jusqu'à Paris. Là, sur le trottoir de la gare, dans le vif matin de printemps, elles se retrouvèrent deux provinciales éperdues. Philippe, qui avait fait ses sept ans de service militaire à Paris, sous le 10 Second Empire, leur avait bien expliqué qu'elles devaient se rendre à la "gare de Strasbourg/" ou elles prendraient le train pour Nancy. Pendant plus d'une demi-heure, courant d'un agent de ville impassible à un passant interloqué, elles supplèrent qu'on voulût bien leur indiquer le chemin pour aller à la "gare de Strasbourg." On ignorait cette gare. Cependant, à travers les années, elles reconnaissaient la Seine, le Louvre, au loin les tours de Notre-Dame, et la flèche de la Sainte-Chapelle. "Tiens! où sont les ruines des Tuileries?" s'exclama Mme de 20 Charnières sans conviction, épuisée de porter sa valise, et pour donner un temps d'arrêt à son inquiétude; mais tout à coup: "Où est-elle? Ah! mon Dieu!" gémit-elle, tournant sur elle-même, comme une petite fille abandonnée par sa mère dans la foule menaçante. Vingt pas plus loin, Mile Maucombes parlait avec un cocher en maraude. Elle fit signe à sa sœur de la rejoindre.

C'était une de ces voitures honteuses qui ne sortent qu'à la nuit et que semble dissoudre le premier rayon de Taurore. Nulle autre cependant ne pouvait mieux 30 s'accorder à l'aspect de ces deux voyageuses vieillies par la fatigue et le chagrin, dont les capotes d'une structure indéfinissable, les pèlerines que la lumière de mai révélait

un peu rousses sous la teinture noire, avaient fait sourire tout a Theure un acide trottin au corsage fleuri.

Sur son siage, le cocher se retournait de temps en temps et, paternellement, du bout de son fouet, leur designait les merveilles de la capitale: le Carrousel, la rue de Rivoli, Tavenue de l'Opara. "fa me fait penser, dit Mme de Charrieres, que nous n'avons pas dejeune . . . Ah! certes, ce n'est pas que j'aie faim . . . Mon pauvre Jean, mon pauvre petit Jean! . . ." Et elle se mit *k* pleurer, io, \$ envers6e aux coussins, sans vergogne, toutes larmes au soleil, instinctivement, comme si elles Staient dans la grand'rue de Nerance. Mile Maucombes regarda autour d'elles. Personne ne les voyait, ne les remarquait. Qu'une vraie douleur est peu de chose! Plut6t qu'elle est immense, puisque, depassant ainsi toute une foule, elle affirme que son seul domaine est la solitude infinie! "Calme-toi!" dit *k* sa soeur Mile Maucombes, impuissante a trouver d'autres mots.

Enfin, le fiacre s'arrSta devant le perron de la gare de 20 Est, dans un bruit de ressorts tel qu'il sembla se briser irrem6diablement, ayant accompli desormais son devoire sur la terre.—*Pidchaud.*

95. LA REVOLUTION DE NEURAMBourg

Il y eut, d'abord, comme un coup de tonnerre formidable, puis un fracas de vitres brisSes, puis des cris. Enfin, la porte de ma chambre s'ouvrit.

— Que Son Altesse se lave, vite, et vienne *k* hi Salle des Gardes.

Je reconnus la voix du comte de Wesserlex, Tofficier d'ordonnance de mon pere. Je donnai de la lumiare. Je je₃₀vis le visage bleme d'un jeune homme terrifie.

— Qu'y a-t-il?

— Je ne saurais vous le dire precisament. . . . Mais la foule envahit le Palais. Il n'y a pas une seconde k perdre.

— Et mon pere?

— Sa Majeste revient du theatre. . . .

— Je sais. Mais oil est-il?

— Je Tignore.

— Et ma mare?

— Elle est prevenue. Je supplie Son Altesse de se hater. . . . 10

A cet instant, des sonneries electriques affotees retentirent par tous les corridors. Je me levai d'un bond. Wesserlex avait disparu.

Je courus vers une fenatre, poussai les volets. Une lueur rouge m'enveloppa. A mes pieds, c'etait un spectacle fantastique. Une foule tourbillonnait autour des cavaliers et des fantassins de notre armee, qui essayaient de defendre les abords du Palais Royal. Les lampadaires etaient eteints. Il n'y avait que des phares d'automobiles, des torches faites de papiers, des feux de bengale pourpres pour 20 eclaireer cette scane. . . . On entendait une rumeur sourde, des chocs, des cliquetis d'armes, parfois un appel. Mais cette bataille se passait dans un demi-silence. On etait trop occupy i se frapper, on ne criait point.

— Son Altesse est prete?

Wesserlex etait la, derrifere moi, de nouveau.

— Non . . . mais.

— Il va etre trop tard. . . .

En quelques secondes, je fus vetu. Des clameurs en rafale se prcipitarent dans la piace et emplirent les couloirs. 30 Un chant religieux, lent et triste, les domina.

— Vous entendez? dis-je k l'oificier.

— Oui . . . c'est *l'Internationale*. . . . Partez. . . . Partez vite!

Il me preceda. Le long corridor de mes appartements etait vide, mais je percevais des galopades confuses au-dessus de moi, des descentes, des montees accelerees. Je devinai, au loin, des domestiques et des pages. . . . Je ne pensais qu'a retrouver ma mire.

Brusquement, l'electricite s'eteignit. Je ne savais plus ou etait Wesserlex, et comme j'entendais la fusillade lo proche, je craignais qu'on ne se battit au-dessous de moi, dans la cour d'honneur. Je revins sur mes pas. Je me heurtai a deux femmes de chambre qui hurlaient de peur: "Sauve qui peut! ils sont dans le Salon des Princes!"

C'etait la premiere salle, en effet, *ou* Ton pouvait pSnetrer quand on avait franchi les grilles. Je me dirigeai vers les appartements prives qui s'ouvraient sur le pare. . . . Deux couloirs, un escalier, une grande piece obscure: le bureau du conseiller intime, un autre couloir. On devait s'egorger dans la Salle du Trdne, car j'entendais des 20 chocs et des cris affreux. . . .

Heureusement, un domestique qui portait un flambeau s'arreta dans l'encadrement d'une porte. Je me precipitai vers lui. Il me reconnut.

— Si Son Altesse veut bien me suivre, me dit-il, avec calme.

Sa tranquille et professionnelle politesse m'apaisa. Il me montra le chemin et m'amena dans la Salle des Gardes.

Elle 6tait remplie de monde. C'etait le lieu du rendez-vous. Des bougies eclairaient cette assemble silencieuse. 30 Des oflaciens me saluerent et me firent un passage. Je vis ma mere.

Elle etait assise, affalee plutdt dans un fauteuil. Elle leva les yeux vers moi et me prit la main. Je sentis ses

larmes sur mes doigts. Mon jeune frere, Jacques, qui se tenait a cote d'elle, m'embrassa.

— Votre pere . . . murmura maman qui ne put achever sa phrase.

Mais d'un geste, elle m'avait designe sur sa droite un canape. J'y apercus une forme recouverte d'un manteau noir. Il y avait du sang qui coulait sur le tapis. Je compris. Je me jetai sur le cadavre, pour arracher le linceul, et contempler une derniere fois le visage du roi. Une main me retint. Je me retournai. 10

— Laissez-moi! je vous en prie.

Le conseiller intime, Mirkeline, s'etait place devant le corps.

— Que Votre Altesse me pardonne. . . Mais nous n'avons pas le temps de pleurer ici. . . . Il faut fuir. . . . On s'occupera de donner une sepulture convenable a la depouille de Sa Majeste. . . .

Je me revoltai, et d'une voix forte, repondis:

— S'il y a encore des gens qui ont du coeur, ils se grouperont autour de moi, et mourront, s'il le faut, pour 20 que ma mfere et ce cadavre ne soient pas. . . .

Mirkeline me coupa la parole d'un ton bref:

— Si dans une minute, nous ne sommes pas dans le jardin, Sa Majeste et tous les siens seront prisonniers de la populace. . . . Tout est pret pour le depart. . . .

Un aide de camp, au meme moment, arrivait a bout de souffle.

— Ils sont maitres de la Salle du Trone. . . . Il y a vingt hommes pour defendre les appartements prives. . . . Fuyez. . . . 30

J'hesitai. Le conseiller intime eut plus de decision. Il s'approcha de ma mare, et, aide du marechal du Palais, Grosswell, la mit debout et la conduisit vers la porte du

parc. Mon frere, des officiers suivirent, quelques-uns par devoir, la plupart avec la joie secrete d'echapper au danger. Je restai seul en arriere, avec les porte-flambeaux qui s'arrStarent sur le seuil. Je regardai un instant encore le cadavre de mon pere que nous abandonnions, et qui, dans la demi-obscurl, dessinait une ombre noire ou s'accrochaient des clartes vacillantes. . . .

— Eteignez vos lumiaires, dit une voix aux domestiques.

Je descendis le perron dans la nuit epaisse. Une boufKe io d'air pur me cingla le visage. Les coups de feu claquaient, sees, loin de nous. Le tumulte de Temeute victorieuse, ses chants et ses rumeurs, nous arrivaient etouftes par le haut rideaudesarbres. Des ombres tourbillonnaient, s'effaciaient, couraient vers les communs, a notre gauche. Nous marchions sur la pointe des pieds pour eviter que le gravier ne criat. Bientot on n'entendit plus que les sanglots de ma mfcre, des ordres chuchotes, et le vent. . . .—*Bizet.*

96. LE FILS DE MADAME BERMANCE

Anastasia, qui guettait la route, y signala la carriole du boucher qui venait chercher des veaux: un boucher, ca 2oremue Tor, ou plutdt le papier, a la pelle!—puis elle donna cet autre renseignement:

— Voila notre dame Bermance qui revient de la messe. Elle y va tous les matins.

— Elle a le temps, remarqua Virginie aigrement.

— Ben quoi, repliqua encore Claudine, elle va prier pour son fils.

— Tu en as perdu deux, et tu n'y vas pas.

— Je prie ici, moi; e'est le cure qui me l'a dit. Qui travaille prie: e'est commode. Et puis, moi, j'ai toute une 30 famille a mes trousses. Elle n'a plus personne, ni mari, ni enfant.

Anastasie, qui continuait sa surveillance, annonça :

— Le facteur FarrSte. Il lui remet une lettre.

— Elle n'attend plus rien, dit Pauline Grattier, daireuse de se concilier les bonnes graces de tout le monde. Elle a toute la journ6e pour la lire.

— Cependant elle la regarde, elle l'ouvre, elle s'arrete. Il faut croire qu'il y a encore des choses qui Tinteressent.

Que Mme Bermance se fut arretee en effet sur le chemin et que, malgre le froid, elle eut releve son voile noir pour lire cette lettre que venait de lui tendre le facteur desireux 10 de s'epargner une course, au lieu d'attendre, pour Fouvrir, d'etre rentree chez elle, au coin de son feu, il n'y avait rien la, en apparence, qui put retenir la curiosite, si Tobservere paysanne n'etait faite de mille rapprochements anodins.

— Elle s'arretait ainsi l'an dernier, quand elle recevait des lettres de M. Andre.

M. Andre: laquelle avait prononce ce prenom avec un melange de familiarite et de respect, sinon la Claudine qui a plus de tradition? M. Andre: toutes les cinq le revirent a cet instant, car leurs mains violettes resterent levies pareil- 20 lement, le temps d'une seconde ou deux: grand, mince et gai, des traits accentues, et un beau rire clair par-dessus, un beret de chasseur sur la tete, une pipe a la bouche, une canne a la main. En voila un qui s'entendait a enlever les hommes, et a enjoler les femmes done! a preuve ces cinq creatures fences, ridges et crevassSes, qui l'imaginent avec plaisir, quand il est mort depuis deux bons mois, le 25 decembre 1915, k Hartmannsweilerkopf. La Claudine, dont le cceur a saigne deux fois, a meme un peu de vergogne: elle veut evoquer celui de ses deux fils qui a ete 30 tue au meme endroit, et voici qu'elle a de la peine a le fixer aussi nettement. C'est qu'il n'avait pas, le pauvre gars de vingt ans, une personnalite aussi accusee.

— Monsieur AndreI rep6ta Anastasie comme en extase, il etait si joli gargon!

Mais la Virginie, agacée de cette popularité qui Ta eille-même remuée, se mit à bougonner:

— Il n'en a pas fait plus que les autres.

Son adversaire accoutumée ne laissa pas cette affirmation sans réplique:

— Allons donc! Il a été blessé Tan passe et il est reparti avant la fin de son congé avec une mine de papier mâché et boitant plus bas que ton garçon.

Cet argument direct alluma la colère de Virginie.

10 — Oui, mais on l'a décoré et nommé capitaine, à son âge!

— Ce n'est pas les vieux boucs qui manent le troupeau.

— Il a eu plus d'honneur.

— Il l'a bien mérité. Demande aux soldats. Toi, qu'est-ce que tu en sais?

— Je sais ce que je sais sur tous ces Bermance que tu lèches.

— Tu en sais ce que nous en savons. Quand le père est décédé, il y a quinze ou vingt ans, en pleine force,—et quel
20 homme c'était! le fils lui ressemblait, en plus gentil,—c'est lui qui dirigeait les travaux pour les forces motrices. S'il avait seulement vécu, il serait le seigneur du pays, et ce n'est pas dans le vieux Chapareillan qu'il se serait fixé. La Colombière ne lui aurait pas suffi. Et *voilà* que le fils est tué au Vieil-Armand quand il allait prendre la suite. Maintenant que la dame est seule, tu ne vas pas Tattaquer.

— Elle est assez riche pour se défendre.

— Oh! Jérémie Basset, son fermier, est plus riche qu'elle au jour d'aujourd'hui, pour ce qu'il lui baille de
30 redevances! Et puis, elle donne à tous les pauvres.

— Le beau mérite de donner quand on a!

— Je voudrais t'y voir: ceux qui envient les biens des autres, ca n'est pas pour en faire cadeau.

La vigie interrompit ce dialogue sans amenite:

— Elle lit toujours sa lettre, commenta Anastasie Mollard. Faut croire qu'il y en a long.

— Peut-etre qu'elle est en marche pour la Colombiere, insinua Pauline Grattier. C'est bien grand pour une femme seule.

— Les champs et les pres se divisent.

— Mais pas les maisons.

10

Sur cette hypothese, on évaluua le domaine de la Colom-biere,—batiments, jardin, fermes et paturages,—quand la sage Claudine intervint:

— Elle a quitte Grenoble pour se fixer ici: elle ne va pas s'en aller comme ea, sans crier gare. Non, c'est encore son fils qui la travaille.—*Bordeaux*.

97. LA CELEBRITE

Le grand savant Puyrenard n'avait jamais ete riche, mais depuis la guerre il était franchement pauvre. Celebrite oblige: la plus grande partie de son argent allait a des parents

qui lui avaient revele leur detresse. 20

Il occupait depuis vingt ans un assez grand appartement dans un coin bourgeois du quartier des Ternes, ou tout le monde le connaissait, le saluait, lui souriait avec consideration et familiarity,—si

qu'il avait pimpression douillette d'etre chez lui, non seulement dans sa maison, mais dans sa rue et dans un cercle de rues avoisinantes.

Eh bien, il avait renonce au seul luxe de son existence: le luxe de Thabitation.

Par economic, il etait alte habiter dans un yaste immeuble du quartier des fipinettes, *oil* se trouvaient de modestes³⁰

appartements, sur le devant, et une multitude de logements sur des cours et des arriere-cours.

Et la, c'etait pour lui une impression penible de relegation: personne ne voulait ou n'osait le connaitre; meme pas le salut banal des locataires qui se croisent dans la maison; s'il ebauchait la politesse, le premier, on avait l'air de ne pas voir ou de ne pas comprendre.

10 Il ne demandait pas a etre populaire,—mais, lui qui etait blase sur les hommages des grands de ce monde et n'en eprouvait plus guere de satisfaction,—il etait sensible au manque d'egard de son infime voisinage, il y prenait garde, il y pensait, il en souffrait. . . .

* * * *

L'hiver dernier,—la periode de grand froid.

Dans le petit appartement contigu *k* celui de Puyrenard, un enfant est malade. La mere a appele le vieux docteur qui fait le service de plusieurs confreres mobilises,—et qui, impuissant a secourir tous les genres de maux offerts a sa vue, n'arrive a reagir contre le decouragement que par une affectation de rudesse et d'impatience.

20 — Comment! madame, pas de feu dans oette chambre! Depechez-vous d'en allumer. . . . Il faut de la chaleur pour que la rougeole sorte,—si la rougeole ne sortait pas, votre enfant serait perdu.

Gestes de femme desesperee:

—Mais, docteur, comme locataire d'appartement, je n'ai pas droit au charbon municipal,—et il m'est impossible d'en trouver nulle part.

— H6, madame! faute de charbon, Ton brAle du bois.

Une brusque mimique; le docteur a disparu.

30 La pauvre igare a compris; elle rit et elle pleure: ce qu'on est bfite parfois, on se daole, on ne pense pas aux choses

les plus simples . . . faute de charbon, il y a les meubles
k bruler. . . .

* * * *

M. Puyrenard possede par hasard une scie, mais il ne peut pas se decider a rendre le service qui lui est demande: mettre en morceaux les chaises, les tables, les choses amies qui ont aide la famille *k* traverser la vie. . . .

Mais alors, que faire? Lui-meme, il n'a pas de combustible, les personnes les plus favorisees n'ont que leur strict necessaire. . . . Et il n'y a pas un instant a perdre.

M. Puyrenard est en redingote et cravate de noir, il court 10
 prendre son chapeau, il attrape le seau vide,—et ma foi, bravement, il s'en va, de porte en porte, demander un morceau de charbon, un seul morceau. ca n'a l'air de rien,—et pourtant sa quete finit par produire une quantite suffisante pour le chauffage de la chambre du petit malade.

Das lors, il n'a vraiment plus qu'a recommencer chaque matin sa tournêe de demandeur d'aumone. Le feu petille sans interruption et au bout d'une quinzaine, le docteur declare que le cher bambin a fait sa rougeole normalement et qu'il est sauve. . . . 20

M. Puyrenard ne veut meme pas que la maman le remercie,—maise surprise! les voisins qui n'avaient aucun 6gard pour sa quality d'illustre savant se mettent a l'honorer pour son aptitude *k* la mendicity. lis lui adressent les difterents saluts, sourires, hocheraents et clignements qui signifient: "Je vous connais, monsieur; je sais ce qui vous caracterise, j'apprécie votre talent de societe. . . ."

Une fois la celebrite declenchee, elle a vite fait de prendre des proportions grandioses. 30

L'autre jour, de sa fenStre du premier etage donnant sur une arriere-cour, M. Puyrenard a assists *k* un jeu nouveau qui netait ni plus ni moins que la quSte au

charbon, un gamin de six ans, Totor, faisant "le vieux du grand escalier," et une dizaine de comparses, filles et gareons, faisant les locataires sollickers.—*Frapie*.

98. ARGOVAL

Le crepuscule du soir arrivait du cote de la campagne. Une brise douce, douce comme des paroles, Taccompagnait.

Au bord du village, vers les champs, des soldats desequipes erraient, le nez au vent. Nous finissions la journee en paix. Nous jouissions de cette oisivete* vague dont on eprouve la bonte quand on est vraiment las. Il faisait beau; io Ton etait au commencement du repos, et on revait. Le soir semblait aggraver les figures avant de les assombrir, et les fronts reflechissaient la serenite des choses.

Le sergent Suilhard vint a moi et me prit par le bras. Il m'entraîna.

— Viens, me dit-il, je vais te montrer quelque chose.

Les abords du village abondaient en rangees de grands arbres calmes, qu'on longeait, et, de temps en temps, les vastes ramures, sous Taction de la brise, se d6cidaient a quelque lent geste majestueux.

20 Suilhard me precedait. Il me conduisit dans un chemin creux qui tournait, encaisse; de chaque cote, poussait une bordure d'arbustes dont les faites se rejoignaient etroitement. Nous marcMmes quelques instants environnes de verdure tendre. Un dernier reflet de lumiere, qui prenait ce chemin en echarpe, accumulait dans les feuillages des points jaune clair ronds comme des pieces d'or.

— C'est joli, fis-je.

Il ne disait rien. Il jetait les yeux de cdte Il s'arraa.

— ca doit etre *Ia*.

Il me fit grimper par un petit bout de chemin dans un champ entoure d'un vaste carre de grands arbres, et bonde d'une odeur de foin coupe.

— Tiens! remarquai-je en observant le sol, c'est tout pietine par ici. Il y a eu une ceremonie.

— Viens, me dit Suilhard.

Il me conduisit dans le champ, non loin de l'entrSe. Il y avait *Ik* un groupe de soldats qui parlaient a voix baissee. Mon compagnon tendit la main.

— C'est *Ik*, dit-il.

10

Un piquet tres bas—un metre a peine—etait plante a quelques pas de la haie, faite a cet endroit de jeunes arbres.

— C'est la, dit-il, qu'on a fusills le soldat du 204, ce matin. On a plants le poteau dans la nuit. On a amene le bonhomme a l'aube, et ce sont les types de son escouade qui l'ont tue. Il avait voulu couper aux tranches; pendant la relave, il etait rests en arriere, puis Stait rentrS en douce au cantonnement. Il n'a rien fait autre chose; on a voulu, sans doute, faire un exemple.

Nous nous approchames de la conversation des autres: 20

— Mais non, pas du tout, disait l'un. C'etait pas un bandit; c'etait pas un de ces durs cailloux comme tu en vois. Nous etions partis ensemble. C'etait un bonhomme comme nous, ni plus, ni moins. Il etait en premiere ligne depuis le commencement, mon vieux, et j'Tai jamais vu saoul, moi.

— Faut tout dire: malheureusement pour lui, qu'il avait de mauvais antecedents. lis etaient deux, tu sais, *k* faire le coup. L'autre a pige deux ans de prison. Mais Cajard, a cause d'une condamnation qu'il avait eue dans le civil, 30 n'a pas beneficie de circonstances atteuantes. Il avait, dans le civil, fait un coup de tete etant saoul.

— On voit un peu d'sang par terre quand on r'garde, dit un homme penche.

— Y a tout eu, reprit un autre, la ceremonie depuis A jusqu'a Z, le colonel a cheval, la degradation; puis on l'a attache a c'petit poteau bas, c'poteau d'bestiaux. Il a du atre force de s'mettre *k* genoux ou de s'asseoir par terre avec un petit poteau pareil.

— ca s'comprendrait pas, fit un troisieme apras un silence, s'il n'y avait pas cette chose de l'exemple que disait le sergent.

Sur le poteau, il y avait, gribouillees par les soldats, des 10 inscriptions et des protestations. Une croix de guerre grossiere, decoupee en bois, y etait clouee et portait: "A Cajard, mobilise depuis aout 1914, la France reconnaissante."—*Barbusse*.

99. LA TOUR-BLANCHE

Longtemps la vieilletour, sommairement amenee, avait servi d'habitation au jardinier du chateau; mais au debut de la guerre, Miles Baudrier, dont les revenus en avaient temporairement subi les contrecoups, s'etaient decidees *k* la louer a des hdtes de passage. Pendant quatre ans, les locataires s'etaient succede a la Tour-Blanche; mais, en 20 depit des precautions prises, Miles Baudrier n'avaient point encore vu paraitre l'hote reve. Aussi, decouragees de poursuivre une experience qui leur avait donne, jusque-la, plus de contrarietes que de profit, s'etaient-elles resolues a garder ales clefs de la Tour-Blanche, lorsqu'un matin, leur vieille servante Anthelma vint leur annoncer qu'une jeune dame, se praesentant pour la visiter, attendait au salon.

La premiere pensee des deux sceurs fut de faire dire a la visiteuse que la Tour n'etait plus *k* louer; mais, la curiosite aidant, elles convinrent hautement que la d-marche de 30 cette personne, venue peut-etre de trasloin, meritait qu'elles portassent elles-mgmes la reponse.

— Puis, qu'elle a l'air d'une vraie dame, ajouta la servante; ce n'est pas comme celle d'avant.

— Priez-la done de bien vouloir nous attendre, dit Mile Olympe. La servante sortit; les deux sceurs se regardarent.

— Il est bien entendu que nous n'acceptons aucune offre? interrogea Mile Adelaide.

— En principe, oui . . . repondit sa soeur; mais il est bon de prevoir le cas ou un refus trop precipite nous laisserait des regrets . . . Cette personne est peut-etre tres bien . . .

— Il est vrai que nous habitons un endroit si isole!

— Sans compter qu'Octave s'absente presque tous les jours.

10

— Enfin, conclut Mile Olympe, ne decidons rien encore; et comme il faut agir avec prudence, tu iras seule d'abord la recevoir, ce qui te permettra de ne pas t'engager a fond; et nous pourrons ensuite nous concerter pour une reponse definitive.

Cela dit, la digne Olympe, qui n'aimait pas a etre surprise en negligé du matin, se dirigea vers sa chambre, cependant que la bonne Adelaide, surprise encore de la decision de sa soeur, que, comme d'habitude, elle n'avait point a discuter, longeait sans hate le long corridor qui 20 conduisait au salon dont la porte etait restee ouverte . . .

. . . Lorsque la visiteuse prit conge des deux sceurs, la Tour-Blanche etait louee. Les premiers coups de l'angelus de midi se faisaient entendre, et Miles Baudrier, qui etaient naturellement hospitalises, voulurent retenir la jeune femme; mais celle-ci s'excusa en leur disant que son pere l'attendait a Tauberge du village, d'ou apras un sommaire repas qui avait ete commande, ils devaient remonter en voiture.

Un dernier salut, et la visiteuse se perdit legere dans 30 l'ombre de la grande avenue, sous le regard charme des deux sceurs qui Tavaient accompagnee jusqu'a la grille de la terrasse.

— Je crois que nous sommes bien tombees, dit la bonne Adelaide; elle est vraiment charmante.

— Sans compter que nous avons, avec son pere, un quatrieme pour le bridge, reprit l'autre.

Avant de s'asseoir a table, Mile Adelaide Baudrier, qui mettait de l'ordre en toutes choses, ecrivit sur son journal:

Aujourd'hui juin, loue a l'annee la Tour-Blanche a Mile Jacqueline de Prade, pour Stre habituee par elle et son pere, et ce pour le prix de . . .

io — A propos, dit-elle en se tournant vers sa soeur, tu lui as parle du prix?

— Y songes-tu? Est-ce que je pouvais m'occuper de ces choses-la, repondit Olympe en prenant son air le plus majestueux, mais toi . . .

— Elle ne m'a rien demande, et, a vrai dire, je n'y ai pas pense . . . Il me sera facile d'ailleurs de reparer cet oubli.

— Non . . . Octave s'en chargera, c'est l'affaire d'un homme plut6t que la n6tre.

— Ce pauvre Octave! s'exclama la bonne Adelaide en
20 fermant le livre, on dirait vraiment que tu ne connais pas notre cher neveu. Si c'est lui qui doit s'en mSler, autant ecrire tout de suite: *gratis pro Deo*.

—Denarie.

100. LA VEUVE

Avec sa mere, dans le pare raye de soleil, Omer se promena sous les branches devetues par les souffles. Novembre commeneait. De supremes beaux jours luisaient doucement depuis une semaine. Les feuilles mortes craquaient sous le pas, dans les sentes. Apres les avenues de verdure cuivree, l'etang apparut que ridait la bise. Les roseaux sees s'affaissaient autour. L'enfant contempla
30 sa mere en longs vatements sombres et qu'entourait aux epaules un shawl de cachemire agite par le vent. Sa

chevelure noire emmffie de gris s'el"evait en forme de casque au cimier tordu. Comme pour y revoir des images anciennes, ses yeux indecis, lasses de tristesse, regardaient la joie pu6rile. Son visage etait d'un homme jeune et melancolique, plutdt que d'une femme. Cette apparence virile surprit Omer qui la constatait pour la premiere fois. Pourquoi le teint de sa mere brunissait-il ainsi, se piquait-il de grains? Pourquoi la peau se collait-elle k l'ossature de la face? Et que cherchait-elle en son fils, la triste veuve?

— Si tu savais?—gemit-elle; — mon frare Edme est 10
tombe sous son cheval, qu'un eclat de bombe avait
eventre . . . tras loin, au fond de la Russie. . . . Le
regiment de ton oncle Augustin a ete detruit. . . . Et
toute l'armee franeaise revient de la-bas. . . . Que de
batailles avant qu'ils arrivent ici! Edme doit-il souffrir
dans la charrette qui le ramane! . . . Mon Dieu! . . . Et
grand-pere restera-t-il en Prusse avec la brigade de
cavalerie? Sans doute il va courir la-bas, lui aussi. . . .
Ses reins lui font mal, a present. . . . Mon Dieu! . . .
Ah! c'est trop de peine . . . c'est trop de peine. . . . 20
Toujours trembler! toujours pleurer! C'est mal de faire
tuer tant d'hommes sains et braves pour la gloire d'un seul.
Ah! ce Napoleon! . . . Lui echapperas-tu, toi, du moins,
mon petit . . . a ce monstre qui extermine les peuples? . . .

Elle tendit le poing ferme vers l'horizon, puis entoura
l'enfant de son bras. Il ne savait que repondre, enclin k
jouer avec le ballon; mais il jugea qu'il ne fallait point.
Elle ne finissait pas de se lamenter?

— Ton pSre etait ma felicite mon cceur et mon espoir.
Te le rappelles-tu? Sa taille dominait les autres. Sa force 30
domptait tout. Son ame demeurait noble meme dans les
evenements infimes.

Omer demelait, timide, les effiles rouges, verts et blancs
du shawl, il comparait les vignettes de la bordure,—un
ovale blanc avec une palme jaune, un ovale rouge avec

une palme blanche,—il cherchait quelles choses exotiques représentaient les dessins de Tétouff hindou. La mère insistait :

— Crois-moi, mon enfant, les hommes sont pervers. Ton bisaïeul assurait autrefois que la Révolution changerait tout et tous, que les gens s'aimeraient et s'aideraient ensuite. Quelle reverie ! Napoléon semble plus dur et plus méchant que les rois, et il fait périr bien plus de monde. . . . Sur terre il n'y a que la terreur et la mort !
 10 La seule consolation, c'est d'espérer la vie du ciel, l'immortalité de nos âmes, que Dieu sauve ! Nous sommes ici-bas afin d'obtenir notre rédemption par la douleur. Oh ! prie donc, prie sans cesse avec moi !

A ce sujet, Omer ne possédait pas d'idées lucides. Il se doutait bien de la méchanceté humaine ; cependant il s'estimait nanti de moyens pour la vaincre dans l'avenir. En somme, Madame Héricourt régnait sur le château, les domestiques, les fermiers et les marchands. Cela ne suffisait-il point ? D'ailleurs, il ne négligeait pas les prières :
 20 elles assurent l'accès du ciel, ou Ton trône, certainement, parmi les musiques des anges. . . .

Il rattrapa le ballon et le fit rebondir. On entendit Médor aboyer à la grille, furieux, derrière le bruit d'une voiture. Omer pensa qu'une berline, sans doute, ramènerait de Russie l'oncle Edme. Ce serait effrayant de voir le malade près de mourir ; peut-être. Le ballon roula. Maman Virginie lisait. On se trouva loin du château, dans le bas du terrain. Les pétouses montaient de là jusqu'aux bâtiments. Au loin, les fenêtres des étages supérieurs
 30 recueillaient les rayons du soleil entre leurs croisillons de pierre. Et la façade paraissait toute claire à distance. Vers elle, les statues de nymphes, souillées par les oiseaux, indiquaient le chemin dans les carrefours des allées, au milieu des pièces d'eau que recouvraient les nénuphars sauvages.

—Paul Adam.

101. LA MORT DE CLAUDE

Le soir, un des traqueurs me cuisina mon repas. Mais ce n'était ni la soupe de Claude, ni ses omelettes aux champignons, ni ses fricassées. A la nuit tombante, un de ces orages qui éclatent en montagne sans que rien les fasse prévoir, me contraignit à demeurer à l'Intérieur du chalet.

— Claude doit être à Bonneval, dis-je à mes hommes.

— Il y restera cette nuit, repliqua l'un d'eux.

Et tous de rire en chœur, bruyamment. Je supposai une allusion à son goût pour la boisson,—car je connaissais sa réputation d'ivrogne, non point habituellement, plutôt par 10 occasions,—et je ne la relevai pas. Cependant le chalet était secoué par la tempête, comme si quelque démon de la montagne l'eût brassé à la façon d'un panier à salade. Des gouttières désagréables se creusaient dans la toiture, et j'eus grand-peine à m'endormir. Quand je me réveillai dans la nuit, une ardoise déplacée me laissait voir le ciel tout plein d'étoiles. Elles avaient cet éclat inaccoutumé qu'elles prennent les veilles ou les lendemains de pluie. "Beau temps pour la chasse de demain," pensai-je en me retournant. Je me réveillai tard et pus vérifier la justesse de 20 mes pronostics. La journée s'annonçait limpide et nette. Je regrettai d'avoir autorisé Claude à quelque retard.

— N'est-il pas rentré? m'informai-je.

— Pas encore.

Et de nouveau Ton rit. Vers onze heures, impatiente, je descendis jusqu'au chalet de Benoît. Je trouvai celui-ci presque nu, lavant son image et faisant sécher ses habits. Le voyant ainsi accouté, je lui demandai gaiement:

— Vous êtes donc sorti hier soir par l'orage, que vous avez été si mouillé? 30

Car je tutoie Claude, qui est familier, mais non Benoît, plus solennel et distant.

— J'ai couru après une vache, m'expliqua-t-il.

— Vous n'avez pas vu Claude?

— Non.

— Il a porte un chamois a Bonneval, et n'est pas encore revenu.

— C'est loin.

— Vous ne l'avez pas vu hier soir, quand il est parti?

— Non.

— Et Maddalena n'est pas montee? C'etait hier son jour.

10 — Si.

— Elle n'est pas venue jusqu'a nous.

— Voila le courrier qu'elle a pose. Elle est montee hier, tard.

— Tant pis, declarai-je en le quittant, nous chasserons sans Claude.

Cette chasse, d'ailleurs ecourtee, fut infructueuse. Mes traqueurs battirent mollement les vernes et les buissons. Nous revinmes deconfits. Je comptais bien passer ma mauvaise humeur sur le retardataire, mais Claude n'etait
 20 pas encore revenu. Cette fois, personne ne plaisanta. De manoire de chasseur, une nuit de vin n'a jamais pris tout le lendemain. Evidemment, il y avait la quelque chose d'anormal: peut-etre une chute a la descente avec son fardeau, peut-etre une querelle violente dans un cabaret de Bonneval. Une fois deja ne m'avait-il pas fallu intervenir pour flechir la gendarmerie? Muni d'un falot, je retournai apres le souper jusqu'au chalet de Benoit Couvert. La porte en etait close; j'appelai en vain, le berger avait dti partir. Il avait pris la precaution, auparavant, d'enfermer
 30 les betes dans leur pacage. Sans doute l'avait-on reclame k Bessans. Aucune hesitation ne demeurait possible: il y avait eu un malheur.

La fatigue, l'incertitude m'empGchfcrent de descendre la nuit me

me pour m'en informer. J'attendis le lendemain

matin et me mis en route a la premiere heure. Quand je débarquai dans la maison Couvert, la famille etait au grand complet dans l'ecurie. Personne n'avait dft se coucher. La periode des lamentations et des cris devait etre franchie et celle de l'abattement lui avait succede. Chacun gardait le silence, meme le petit Jean-Marie, appuye a sa grand'-mare. Ce silence etait plus pathetique et impressionnant que toute autre manifestation. A peine osai-je le troubler par un interrogatoire:

— Que s'est-il 10 passe?

Ce fut le vieux Jean-Pierre, qui naturellement me repondit, lentement, pesant ses mots, gardant sa majesty j usque dans son angoisse paternelle:

— On le cherche.

— Il n'est pas rentre?

— Non.

— Comment le savez-vous?

— Avant-hier au soir, il etait venu montrer le chamois aux enfants avant de le porter a Bonneval, et emprunter le mulet de Peraz, le voisin, puisque le netre etait monte au 20 chalet avec Maddalena. Hier matin, le mulet est revenu de Bonneval tout seul, et avant lui Charbon qui nous a reveiltes.

Charbon, c'etait le petit chien noir qui accompagnait Claude. Le vieux continua:

— Nous avons ouvert *k* Charbon. Pourquoi revenait-il sans son patron? Nous avons pense qu'il s'etait perdu en chemin. Il aboyait, et il n'y avait pas moyen de le faire taire. Au petit jour, ne voyant pas Claude, qui devait repasser par Bessans pour nous remettre Targent de la 30 vente, fai suivi le chien avec fitienne. Il nous a menes jusqu'i Bonneval chez le boucher, du boucher a Tauberge, de Tauberge sur la route du retour.

— Il refaisait le chemin parcouru avec son maitre?

— Juste. Avant d'arriver aux chalets de Barmanere, la route longe le torrent. La, Charbon a hurle *k* la mort et nous a conduits au bord de l'eau. Mais nous n'avons rien trouve.

— Le courant a pu l'emporter. Rappelez-vous saint Landry?

Saint Landry, qui est particulierement honore dans la valiee, etait un moine ptemontais venu pour convertir Bessans et Bonne val restes sarrasins. Les gens de Bonne-
10 val le jeterent dans l'Arc. On ne le retrouva qu'a Lansle-
villard et mort sans blessures, bien que le torrent l'eut roule
sur plus de dix kilometres.

— Oui, l'Arc est gros en ce moment. Il a pu Femmener. Pas bien loin. De Bonneval et de Bessans, on le fouille a cette heure.

— Tant qu'on n'a pas re trouve son corps, il faut esperer.

— Non. Les chiens, ca n'est pas comme les gens. ca ne se trompe pas.

Sur ce verdict, rendu avec autorite par son pere, Benoit
20 prit conge. On l'avait envoye* chercher la veille par le
petit Jean-Marie, mais il ne pouvait abandonner le
troupeau. C'Stait son devoir evident. Cependant, la vieille
Petronille s'etait mise a genoux sur le pave de l'ecurie.
Tout le monde l'imita, les enfants, Maddalena, Jean-Pierre,
le chef de famille, et moi-meme. Elle avait posee sur son
nez ses lunettes, et lisait dans un livre d'heures imprime
en gros caracteres les prieres pourela recommandation de
Time. Dans Tintervalle des invocations, on entendait le
mulet qui michait du foin ou chassait les mouches en
30 levant le pied ou agitant la queue.

La pauvre femme en etait *k* Toraison, dont elle se tirait *k*
grand'peine, peu accoutumee aux lectures, quand nous
entendimes un pietinement dans la cour. Je me levai le
premier, presentant le funebre cortege, et me pr^cipitai au
dehors. Je ne m'etais pas trompe Il y avait tout un

rassemblement de bonnes gens de Bessans et mame de Bonneval, emus par le malheur ou attirés par la curiosité, autour d'une civière où le corps était étendu, mais caché par une couverture. Je soulevai cette couverture et vis le visage de mon fidèle compagnon de chasse. Il avait la barbe en désordre, et ses yeux qu'on n'avait pu fermer étaient presque effrayants à fixer dans leur expression dernière. Sans doute s'était-il rendu compte du danger au froid de l'eau, et le regard immobilisait cette vision d'épouvante. Le petit chien noir, la langue pendante, au comble de la fatigue, s'était couché à côté de son maître. Cependant, nul ne sortait de la maison Couvert. On savait la nouvelle, on avait entendu comme moi le bruit qui l'annonçait, on attendait la visite de la mort.

—*Bordeaux,*

102. HIVER AU CANADA

Au matin Tit'Be sautait à bas de son lit longtemps avant le jour pour aller voir si les gros morceaux de bouleau avaient rempli leur office et brûlé toute la nuit; si par malheur le feu était éteint, il le rallumait aussitôt avec de la corce de bouleau et des branches de cyprès, entassait de grosses bûches sur la première flamme, et retournait en courant s'enfoncer sous les couvertures de laine brune et de catalogue pour attendre que la bonne chaleur eût de nouveau rempli la maison. 20

Dehors, le bois voisin et même les champs conquis sur le bois n'étaient plus qu'un monde étranger, hostile, que Ton surveillait avec curiosité par les petites fenêtres carrées. Parfois il était, ce monde, d'une beauté curieuse, glacée et comme immobile, faite d'un ciel très bleu et d'un soleil éclatant sous lequel scintillait la neige; mais la pureté égale du bleu et du blanc était également cruelle et laissait 30 deviner le froid meurtrier.

D'autres jours le temps s'adoucissait et la neige tombait dru, cachant tout, et le sol, et les broussailles qu'elle couvrait peu à peu, et la ligne sombre du bois qui

disparaissait derriare le rideau des flocons serres. Puis le lendemain le ciel etait clair de nouveau; mais le vent du nord-ouest soufflait, terrible. La neige soulevee en poudre traversait les bruits et les claiiaires par rafales, et venait s'amonceler derriare tous les obstacles qui coupaientle vent. Au sud-est de la maison elle laissait un gigantesque cone, ou bien formait entre la maison et ratable des talus hauts de cinq pieds qu'il fallait attaquer k la pelle pour frayer un chemin; au lieu que du cete d'ou venait le vent le sol etait
10 gratte, mis k nu par sa grande haleine incessante.

Ces jours-li les hommes ne sortaient guere que pour aller soigner les animaux, et rentraient en courant, la peau rapee par le froid humide des cristaux de neige qui fondaient a la chaleur de la maison. Le pere Chapdelaine arrachait les glacons formes sur sa moustache, retirait lentement son capot double en peau de mouton, et s'installait pres du poele avec un soupir d'aise.

— La pompe ne gele pas? demandait-il. Y a-t-il bien du bois dans la maison?

20 Il s'assurait que la frele forteresse de bois etait pourvue d'eau, de bois et de vivres, et s'abandonnait alors a la mollesse de Thivernement, fumant d'innombrables pipes, pendant que les femmes preparaient le repas du soir. Le froid faisait craquer les clous dans les murs de planches avec des detonations pareilles k des coups de fusil; le poele bourré de merisier ronflait; au dehors le vent sifflait et hurlait comme la rumeur d'une horde assiegeante.

— Il doit faire mechant dans le bois! songeait Maria.

Et elle s'aperçut qu'elle avait parte tout haut.

30 — Dans le bois il fait moins mechant qu'icitte, repondit son pere. IA les arbres sont pas mal drus on ne sent pas le vent. Je te dis qu'Esdras et Da'Be n'ont pas de misere.

- Non ?

Ce n'etait pas a Esdras ni a Da'Be qu'elle avait songe
d,abord.

—Hemon.

103. REGARD DE PAUVRE

Le vieux a gueule de bandit
 M'a regarde, ne m'a rien dit,
 Ni l'humble appel qui rend humain,
 Quand, brusque, il a tendu la main,
 Ni même un merci chuchote
 En recevant ma charité.

Mais ses yeux de loup, ses yeux gris,
 M'ont parlé, certe; et j'ai compris.

Ils disaient: "Crois-tu, pour deux sous,
 M'avoir a tes pieds et dessous?" 10

Ils disaient: "C'est, en verite,
 Toi qui te fais la charite."

Ils disaient: "En me les jetant,
 Ces deux sous, toi seul es content!"

Ils disaient: "De donner ainsi,
 C'est toi qui te dois un merci." Ils disaient: "Deux sous au bar
 Et Ton est tout fier d'Stre bon!"

Ils disaient: "Pour toi quel regal,
 D'avilir en moi ton égal!" 20

Ils disaient: "Tes deux sous regus,
 J'aurais droit de cracher dessus."

Ils disaient: "Soit! je prends le don;
 Mais n'espere pas mon pardon!"

Ainsi, sans un mot, par ses yeux,
 M'a parte le silencieux.

*Et moi non plus je n'ai rien dit
 Au vieux k gueule de bandit.*

RICHEPIN

J'ai mis d'autres sous dans sa main
Et, vite, ai repris mon chemin,

Fuyard honteux songeant tout bas
Qu'il n'avait pas tort, n'est-ce pas?

—*Richepin.*

104. LES PAPILLONS

Papillons, o papillons,
Restez au ras des sillons.
Tout au plus courez la brande:
C'est assez pour vos ebats.
Qu'allez-vous faire la-bas
Tout petits sur la mer grande? 10

—Laisse-nous, decourageux!
Il faut bien voir d'autres jeux
Que ceux dont on a coutume.
Quand on est lasse du miel,
Ne sais-tu pas que le fiel
Est doux par son amertume?

—Mais des fleurs pour vos repas,
La-bas vous n'en aurez pas.
On n'en trouve que sur terre.
Pauvres petits malheureux, 20
Vous mourrez le ventre creux,
Sur l'eau nue et solitaire.

—O l'ennuyeux raisonneur
Qui met sur notre bonheur
L'eteignoir d'avis moroses!
Ne vois-tu pas que ces pres
Liquides sont diapres
De lis, d'oeillets et de roses?

—Papillons, vous etes fous.
Ces fleurs-la (m'entendez-vous?), 30
Ce sont les vagues amfres,

Ou les rayons miroitants
 Font éclore le printemps
 Dans un jardin de chimères.

—Qu'importe, si nous croyons
 Aux fleurs de qui ces rayons
 Dorent la belle imposture!
 Dut-on ne point le saisir,
 N'est-ce pas encor plaisir
 Que d'en risquer l'aventure?

—*Richepin.*

105. LA MER

I

Parmi les vains desirs, à l'avance decus, io
 N'est-ce pas le plus fou, celui dont je me vante,
 De faire dans les mots tenir la mer vivante
 Avec tous ces secrets que nul n'a jamais sus?

Sans doute. Mais pourtant, auprès d'elle, et dessus,
 J'ai passé de longs jours d'extase captivante.
 J'en ai bu la tendresse et mange l'épouvante.
 C'est ce que j'ai senti dont mes vers sont tissus.

Pour un si grand tableau, certes, l'étoffe est brève.
 Ah! tout ce qu'on entend, ce qu'on voit, ce qu'on rêve
 Devant cet infini qui change incessamment! 20

Esprer qu'on l'embrasse est un enfantillage.
 Bah! Dans la goutte d'eau luit tout le firmament.
 Et tout l'Océan chante au fond d'un coquillage.

II

Et d'abord, sache bien à ma louange, ami,
 Que je ne suis pas, comme on dit, marin d'eau douce.
 De tanguer et rouler j'ai connu la secousse.
 Sur un pont que les flots balayaient j'ai blésmi.

J'ai travaille, mange, gagne mon pain parmi
 Des gaillards a trois brins qui me traitaient en mousse.
 Je me suis avec eux suivie la gargarousse.
 Dans leurs hamacs et dans leurs bocarts j'ai dormi.

J'ai vu les ouvriers du large et ses bohemes.
 J'ai chanté leurs refrains et vecu leurs poemes,
 Et tu verras ici des vers en maint endroit

Lesquels furent rythmes au claquement des voiles,
 Cependant que j'étais de quart sous mon suroit,
 Le dos contre la barre et Foel dans les etoiles.

III

Grands oiseaux, vous qui risquez l'aventure
 De traverser la mer, jamais vous n'y posez;
 Et quand l'ouragan pese a vos membres brises,
 Vous tombez sur les ponts ou l'homme vous capture.

Mais Theureux goeland a la double nature
 Plane ou vogue *k* loisir sur les flots mafrises.
 A leur crete en fureur son vol met des baisers,
 Et leurs dos arrondis lui servent de monture.

Sur les vagues ainsi je veux que mes pensers
 Soient dans l'onde et dans l'air tour a tour balances;
 Et, s'il faut l'avouer, voila tout le mystere

Qui fait que le vers seul m'y parait excellent.
 La prose, meme ailee, est un oiseau de terre;
 Mais le vers nage et vole . . . —Allez, mon goeland!

—*Richepin.*

106. SOIR

Le Seraphin des soirs passe le long des fleurs . . .
 La Dame-aux-Songes chante *k* l'orgue de l'église;
 Et le ciel, ou la fin du jour se subtilise,
 Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Seraphin des soirs passe le long des coeurs . . .
 Les vierges au balcon boivent l'amour des brises;
 Et sur les fleurs et sur les vierges indecises
 Il neige lentement d'adorables paleurs.

Toute rose au jardin s' incline, lente et lasse,
 Et l' ame de Schumann errante par Tespace
 Semble dire une peine impossible *k* guerir . . .

Quelque part une enfant tres douce doit mourir . . .
 O mon ame, mets un signet au livre d'heures,
 L'Ange va recueillir le reve que tu pleures. 10

—*Samain.*

107. PETITE AMIE

Le vieux jardin aux murs fleuris de clematite,
 Quand je ferme les yeux m'apparaît toujours grand,
 Et vous m'apparaissez toujours toute petite,
 Le visage eclaire d'un rire espiègle et franc.

Je vous revois toujours dans Therbe ensoleillee
 Ou tremblaient, au matin, de lumineux reseaux,
 Legere et bondissante, aussitot reveillee,
 Cherchant partout des yeux les fleurs et les oiseaux.

On n'etait jamais stir, i la plus haute branche,
 De ne pas voir surgir dans les feuilles, soudain, 20
 Votre figure blonde et votre robe blanche,
 Comme une fleur grimpante au milieu du jardin.

Moi, j'etais votre aine de quelques jours *k* peine:
 Je crois bien qu'a nous deux nous n'avions pas vingt ans.
 Vos caprices regnaient sur mon ame incertaine,
 Je suivais comme un fou vos desirs inconstants.

Dedaignant la poupee et les pdtes de sable,
 Vous n'aimiez que les jeux bruyants et gareonniers;
 Vous n'aviez de bonheur que d'etre insaisissable,
 Et vos gestes boudaient, s'ils etaient prisonniers. 30

Vous palissiez bientdt sur les livres d'etudes;
 Par dela les gros murs sombres de la maison,
 Vos reves pourchassaient toute la multitude
 Des insectes caches dans Therbe en floraison.

Les lettres, une a une, au long de chaque ligne,
 Marchaient en file noire, ainsi que des fourmis;
 Des moineaux effrontes venaient vous faire signe;
 Vous regardiez de loin les arbres, vos amis.

Vous ecoutiez les chiens courir sur la pelouse,
 Et vous aviez parfois des larmes dans les yeux, 10
 Et votre petite ime etait toute jalouse
 De leur course enivree et de leurs bonds joyeux.

Vous ne compreniez pas *qu'k l'"*heure chaude oft vibre
 La rumeur de Tete sous le ciel eclatant
 On puisse etre vivante et ne pas etre libre,
 Quand tout le grand jardin vous rit et vous attend.

Votre coeur s'irritait, sans comprendre qu'il faille
 Sur des mots inconnus tendre ses yeux distraits,
 Au lieu de s'en aller, sous un chapeau de paille,
 Courir dans le soleil et s'eventer d'air frais; 20

Au lieu de se rouler dans l'herbe et dans la mousse,
 D'ecraser dans ses mains les roses des massifs! . . .
 Et le soir seulement vous etiez grave et douce,
 Avec des gestes lents et des regards pensifs.

Vos pas se rapprochaient de la maison amie,
 Sit6t que vous sentiez les ombres en chemin;
 Peureuse, tout *k* coup, dans la clarte blSmie,
 Les fleurs que vous teniez vous tombaient de la main.

—*Rivoire.*

108. COUTURIFERE

Sur la pluie, un peu de jour . . .
 Le soleil jaune et bleu verse 30
 Un rayon perle d'averse
 Sur les maisorts du faubourg.

Paroii l'atelier avare
 Sombre et courbee elle coud,
 Mais sent doucement sur tout
 L'aroen-ciel qui se prepare.

Quand il luit, illimite,
 Sur les maisons eblouies
 Des doux rayons de la pluie,
 A mi-voix elle a chante.

Chante l'etendue immense,
 L'avenir vague et fleuri . . .
 Ses yeux sur ses mains sourient.
 Elle croit a sa romance,

10

Elle croit a la beaute,
 Elle croit k l'harmonie,
 Elle se sent infinie,
 Les lfevres dans la clarte.

Et plus tard, grise et fidele,
 Murmurant les airs anciens,
 Elle s'en va vers les siens
 Avec le soir autour d'elle.

20

*

—*Barbusse.*

109. LE PASSE QUI FILE

La vieille file, et son rouet
 Parle de vieilles, vieilles choses;
 La vieille a les paupiares closes
 Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche;
 La vieille file lentement;
 Et pour mieux l'ecouter, se penche
 Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,
 L'autre file le chanvre blond:
 La vieille tourne, tourne en rond,
 Se croit petite et qu'elle joue . . .

30

petite pelerine, le cercle de dentelles du col, ses mains croisées frileusement, blanches sur l'étroite poitrine sombre. Sans doute, en cette minute, son morne destin dut lui apparaître tout entier. Pas un pli pourtant ne vint déranger ce visage où la présence grave contrastait de façon si bizarre avec la jeunesse. Mlle de la Ferte tira un fauteuil au coin de la cheminée, jeta une bûche au feu, éteignit la lampe, s'assit et ne bougea plus. . . .

L'enterrement eut lieu le lendemain à 10 heures. Le 10 même jour, vers 3 heures, le notaire fut annoncé.

— C'est moi qui l'ai prie de passer, maman, dit Anne, comme sa mère faisait un geste pour signifier qu'elle n'était pas en état de recevoir.

— Ah! dit Mme de la Ferte avec abattement, ne pourrions-nous remettre à plus tard . . . ?

Anne l'interrompit non sans sécheresse:

— On peut, dit-elle, toujours différer le moment où Ton reçoit de Targent, pas celui où Ton doit en donner. Faites entrer Me Destouesse.

20 Le notaire entra. Ce fut une longue conversation entre lui et Anne, conversation dans laquelle Mme de la Ferte, invitée à plusieurs reprises à intervenir, n'entraît que pour se recuser immédiatement: "Elle ne savait pas, elle ne se rappelait pas; et puis, réellement, le jour même des obsèques, exiger d'elle. . . ." Anne n'insistait jamais. Détournant de la pauvre femme son regard pour le reporter sur le notaire: "Eh bien, Me Destouesse, admettons que ce soit ceci." C'était toujours la supposition la plus défavorable à leurs intérêts dont elle proposait l'adoption comme
30 base provisoire de ces calculs. Pas une fois, malheureusement, cette méthode, au cours de la liquidation, ne put être trouvée en défaut.

Au bout d'une heure, Me Destouesse se leva.

— Nous vous remercions, monsieur, lui dit Anne. J'irai vous porter demain notre reponse, car nous desirons que tout aille aussi vite que possible.

— Quelle reponse? interrogea Mme de la Ferte, quand le notaire les eut quittees.

— Il nous reste cette nuit, maman, repartit Anne impassible, pour decider quelle maison nous voulons vendre, de celle de la Crouts, ou de celle-ci.

— Quelle maison nous voulons vendre? dit Mme de la Ferte. Mais, Dieu me pardonne, ma pauvre fille, tu deviens 10 folle. Pourquoi veux-tu que nous vendions nos maisons?

— Parce que nous ne pouvons plus les garder. On a deja vendu les metairies; maintenant, il faut vendre les maisons, une des deux, du moins.

— Vendre une maison, vendre une maison! Comme tu y vas! Les metairies, c'etait autre chose. Mais une maison, ce n'est pas une petite affaire. Ton pauvre pere n'a jamais voulu s'y resoudre. Encore une fois, pourquoi veux-tu que nous vendions une maison?

— Encore une fois, parce que nous y sommes obligees, 20 maman. Vous n'avez done pas entendu ce qu'a dit tout k Theure maitre Destouesse?

— Quoi? qu'a-t-il dit? Je vous ai entendus tous deux parler chiffres. J'ai pu ne pas bien saisir, penses-y, le jour mame de renterrement de ton pere. Vraiment, un stranger eut ete la, il aurait cru que nous ne songeons qu'a l'argent.

Et Mme de la Ferte eclata en sanglots.

Anne ne haussa pas les epaules. Lentement, nettement, elle expliqua k sa mere les details de la conversation avec le notaire. Pour toute fortune, elles n'avaient plus que les 30 deux maisons, celle de Dax et celle de la Crouts, evaluees chacune 80.000 francs. Mais toutes deux Staient hypothecues, la premiere pour 35.000 francs, la seconde pour

20.000 francs. La sagesse commandait d'en vendre une pour degager completement l'autre. On placerait les 25.000 francs de reliquat, en tachant d'obtenir du 6 ou du 7%. Me Destouesse affirmait que c'etait dans les choses possibles.

Mme de la Ferte essuya ses yeux, embrassa sa fille.

— Je comprends, fit-elle, je comprends. Tu vois que, quand je veux m'en donner la peine, je ne suis pas si ferme que cela aux questions d'argent. Vendons, 10 puisqu'il le faut. Mais tu es d'accord avec moi, je pense, pour conserver la maison de la ville, et vendre la Crouts.

Anne secoua la tete negativement.

— Comment, fit Mme de la Ferte, surprise du silence de sa fille et la regardant. C'est cette maison-ci que tu voudrais. . . . Mais, mon enfant, tu n'y penses pas. La maison ou ton pere est mort, ton grandpere, ta grand'mere, ou je suis nee, ou tu es nee, une maison qui appartient depuis deux cents ans a notre famille. . . . As-tu songe 20 seulement *k* ce que Ton dira dans le pays? Non, non, jamais, tu m'entends, moi vivante. . . . Mais parle done, dis quelque chose. Pourquoi veux-tu que nous vendions cette maison, au lieu de vendre la Crouts?

Anne eut un sourire douloureux.

— Maman, dit-elle, vous oubliez qu'a la Crouts, il y a les redevances de la terre, et que nous en aurons besoin pour vivre.

Mme de la Ferte joignit les mains.

— Nous en sommes done *Ik*, ma pauvre petite?

30 — Oui, maman, dit Anne.

Elles restarent quelques instants sans parler. La nuit penetrait dans la piece. Au-dessus des vieilles armoires, les cuivres et les stains, enveloppes par T ombre, avaient disparu.

— Il faudra donc aller habiter la-bas! dit-elle.

— La campagne autour de la Crouts est bien belle, en etc\ murmura Anne.

— En etc, oui, ma pauvre fille. Mais . . . l'hiveri Mile de la Ferte ne repondit pas.

Sa mere dit encore, *k* voix presque basse:

— Et . . . ton couvent?

— Je n'y retournerai pas, dit Anne.

Elle ajouta.

— D'ailleurs, j'avais presque fini.

— Oui, dit sa mere, mais e'etait precisement l'annee la plus agreable qui te restait a faire.

Anne eut un geste vague.

Subitement Mme de la Ferte fondit en larmes.

—Maman, maman, dit la jeune fille, calmez-vous, je vous en supplie.

— Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant, balbutiait Mme de la Ferte\ Je te demande pardon. . . . Quelle vie va etre la tienne! . . . Tu risques de ne jamais te marier.

— Ah! fit Anne dans un cri qui glaca sa mere, mille fois plutot rester fille que de risquer d'epouser. . . .

Elles se turent toutes deux, l'une epouvantee de ce qu'elle allait dire, Tautre de ce qu'elle avait failli entendre. Mais deja tout lecteur attentif aura retenu que le pardon des injures n'etait pas, a cette epoque, au nombre des mSrites dont eut pu songer a se prevaloir Mile de la Ferte.

—*Benoit.*

115. UN DIVORCE

Mme Emma Grelin n'aait pas marine depuis six mois avec Nicolas Grelin, sous-chef de bureau au ministere de TObstruction publique, qu'elle devait constater autour d'elle certains ph6nomenes inexplicables.

Elle en coneut un grand trouble.

— Le 25 mars dernier, expliquait-elle a sa mere, Mme Radoire, nous etions alles, Nicolas et moi, rendre visite a nos cousins Desnoyaux. ca ne nous amusait pas beaucoup, les Desnoyaux habitent tras loin, a la porte Clignancourt: mais il ne faut pas negliger sa famille. Les cousins nous offrent une tasse de the (c'etait deja tres bien pour eux) et on se met a bavarder. Au bout de quelque temps, je regarde la pendule: cinq heures et demie. Il n'etait pas iotrop tard, nous faisons un bridge ou Nicolas perd dix francs. Puis, je regarde encore la pendule et je m'apereois qu'elle est arretee: elle marquait toujours cinq heures et demie. Virginie Desnoyaux tire sa montre: huit heures.

— Vous ne pouvez pas rentrer chez vous a une heure pareille: vous allez diner avec nous . . . a la fortune du pot.

Virginie faisait Taimable: au fond, elle etait furieuse.

En revenant k la maison, je trouvais sur le buffet de la cuisine un bout de papier de ma bonne qui me demandait 20 si on se moquait d'elle, et me prevenait que, ne pouvant supporter des maitres inexacts, elle preferait s'en aller. Et tu sais, maman, que depuis, en raison de la crise des domestiques, je n'ai pas encore pu trouver une autre cuisiniere.

Quelque temps apras, l'oncle de Mme Grelin, Celestin Radoire, invita le jeune menage a venir dejeuner a La Ferte sous-Jouarre ou il habitait. Celestin Radoire etait un vieux celibataire, fort riche, sur l'haritage de qui Emma comptait beaucoup.

30 Il fallait prendre un train a la gare de l'Est a 8 h. 45. Mme Grelin et son mari firent leur toilette hativement. Quand ils arriverent a la gare, ils constaterent que le grand cadran marquait dix heures.

Ils envoyarent vite une depeche a Toncle Radoire, s'ex-cusant comme ils pouvaient, et ils rentrerent chez eux.

La, Emma put voir que toutes ses pendules Staient arretees. Il n'etait pas surprenant qu'ils eussent manque leur train.

Il ne fut pas surprenant non plus que l'oncle Radoire devint furieux et qu'il desheritat sa niace.

Le 3 mai, Emma Grelin, sortant du theatre sans etre assez couverte, pinca une bronchite. Le docteur prescrivit l'application d'un sinapisme en recommandant bien que la malade le supportat six ou sept minutes.

Nicolas Grelin, il est juste de le reconnaitre, s'employa 10 de son mieux a soulager sa jeune femme. Il posa le sinapisme a Tendroit indiquS et il engagea Emma a avoir du courage.

Tous les courages du monde ne firent pas que la pauvre Emma ne poussat bientot des cris affreux en suppliant son mari de lui enlever l'emplatre.

— Huit minutes! . . . repondait Nicolas. Le docteur veut que tu gardes ca huit minutes!

— Mais il y a au moins un quart d'heure.

Le mari regardait sa montre et soutenait qu'il ne s'etait 20 encore 6coule que quelques instants. A la fin, Mme Grelin envoya tout promener. Elle avait la peau presque enlevee; elle traita son mari de bourreau et le mena?a de retourner chez sa mere.

Cependant Nicolas Grelin consultait encore sa montre . . . elle ne marchait pas!

Disons tout de suite que ce supplice d'Emma avait hate sa guerison. Elle oublia sa rancune et elle accompagna son mari k Plessis-sur-Loire, ou Nicolas avait une petite maison de campagne.

30

Plessis-sur-Loire est un village minuscule, desservi par une gare rudimentaire. La salle d'attente et le bureau du chef de gare ne font qu'une pfece. Le soir venu, les deux

epoux vinrent s'y installer pour attendre le train qui devait les ramener a Paris; mais la, au bout de cinq minutes, le chef de gare constata, a sa profonde stupefaction, que les aiguilles de son horloge (qu'il avait pourtant remontee la veille) demeureraient immobiles sur leur cadran. Il n'en faut pas plus pour occasionner des accidents de chemin de fer.

La constante repetition d'un pareil phenomane n'etait donc pas sans inquieter profondement Mme Grelin.

Elle se livra *k* d'autres epreuves et contre-epreuves. II
10 en resulta nettement que lorsqu'elle etait seule, les pendules et les montres marchaient regulierement, mais que, *dfs* que son mari apparaissait, elles ne marchaient plus.

Il y avait *Ik* un concours de circonstances curieux, certes! mais il n'etait pas que curieux; il etait redoutable.

Comment, en effet, organiser une existence si Ton ne peut jamais savoir l'heure qu'il est?

A dire vrai, cette ignorance, Nicolas Favait toujours eue, puisqu'il ne pouvait posseder aucun cadran qui marquait l'heure. Mais le brave garcon n'y songeait meme pas. Sa
20 vie au ministare de l'Obstruction publique etait si uniforme et si regime, il obassait depuis si longtemps a un automatisme stibconscient et a un instinct naturel qu'il n'arrivait jamais en retard a son bureau et qu'il le quittait plut6t un quart d'heure avant l'instant reglementaire qu'apras. Mais Emma, qui se montrait une femme mahodique et eprise d'ordre, trouvait insupportable de ne pas savoir a quelle heure du jour on en etait arrive

Nous avons vu plus haut que ce fait de ne pas avoir su Theure lui avait *dl/k* coute un heritage et une bonne.

30 II fallait done savoir exactement *k* quoi s'en tenir. Un hasard allait la servir.

Come elle se trouvait un jour en visite chez son aaiie, Mme Rouquin, elle fit la connaissance du fameux Aristide

Poliveau, le grand savant, le grand maitre es sciences physiques.

Aristide Poliveau trouva Emma jolie; il se montra aimable avec elle, et Mme Grelin, mise en confiance, lui fit le recit de ses ennuis.

— Puis-je vivre ainsi? demanda-t-elle a Poliveau; et croyez-vous qu'il n'y ait la que coincidences et hasard, ou que, vraiment, mon mari ait cette faculty ridicule de faire arreter les pendules?

— N'ayez aucun doute, chare madame, repondit le 10 savant. Il n'y a dans ce que vous me dites ni hasard ni coincidence. C'est bien reellement votre mari qui, par sa seule presence, empeche les aiguilles d'avancer.

— Mais comment cela se peut-il faire?

— J'ai rencontre dans ma longue carriare plusieurs exemples de ce meme phenomene. Il ne faut pas le nier.

— Comment Texpliquez-vous?

— Vous avez peut-etre remarque lorsque vous vous promenez dans la rue que, a un certain moment, une force dont vous ne vous rendez pas compte vous oblige a vous 20 retourner.

— En effet, cela m'est arrive plusieurs fois.

— C'est tout simplement parce qu'un individu vous suivait et vous regardait intensement entre les deux epaules.

— Et vous en concluez?

— J'en conclus fue certains bommes possedent un magnetisme particulier qui va agir sur vous et vous oblige *k* un mouvement oft votre volonte n'a aucune part. La science a constats tres souvent ce phenomene. Il reste inexplique, mais il n'est pas niabile. 30

— Mais les pendules, cher monsieur?

— Pour les pendules, il doit en etre de mSme. Ma raison, aidee de mon experience, ne m'interdit pas de penser que

certaines organismes 6mettent un pouvoir electrique capable d'influencer un ressort de pendule et de l'empêcher de fonctionner. Je vous repete que j'en ai eu plusieurs exemples et c'est ainsi que j'ai toujours explique ce phenomene.

— Mais alors, dit Emma, c'est effrayant!

— Pourquoi effrayant? repondit doucement Poliveau. Ce n'est, en somme, qu'une habitude a prendre. Vous voyez bien que votre mari, qui n'a jamais pu savoir quelle 10 heure il etait, s'en est pour-tant fort bien accommode. C'est peut-etre une superstition que de regarder tout le temps a sa montre. La couleur du jour nous renseigne suffisamment, et les paysans s'en rapportent *k* la position du soleil dans le ciel.

Puis, devenant galant, Poliveau ajouta:

— La faculty que possède M. Nicolas Grelin a tout au moins cet avantage que, lorsqu'il est aupras de vous, il n'a jamais le souci de l'heure.

Emma quitta le savant, tres perplexe.

20 En rentrant chez elle, elle remonta et mit a l'heure ses trois pendules et sa montre-bracelet.

Son mari rentra, dina et, aprfes avoir lu son journal, se coucha tranquillement.

Quand il fut bien endormi, Mme Grelin s'en fut a pas feutres ecouter les balanciers des pendules. lis ne bougeaient plus. Elle approcha sa montre de son oreille: elle ne faisait plus aucun bruit.

Alors elle s'affola et, das le jour venu, elle s'habilla et courut chez son avoue pour le charger de commencer une 30 action en divorce.

—Valdagne.

116. LE FANTÔME

La perte de son fils lui a-t-elle tourné la cervelle? me demandai-je.

Il s'arrêta brusquement devant moi et me dit à brûle-pourpoint:

— Vous rappelez-vous ce dîner que nous donnâmes ici avant la guerre, pour fêter le succès de Georges?

— Sans doute, je ne l'ai pas oublié et je me reporte volontiers à son souvenir quand je veux me procurer quelque heureuse vision du passé.

— Ce fut un dîner tragique. Vous ne l'avez peut-être pas deviné. Bernin y prophétisa nos malheurs et Merval nous annonça notre deuil.

— Merval? Il évoqua beaucoup de fantômes.

— Cette baronne de Boislave, qui vit apparaître son fils à l'instant même qu'il était tué à Tassaut de Puebla, je croyais que c'était un de ces récits destinés à effrayer les femmes. Vous aussi, peut-être. Eh bien! c'était exact, parfaitement exact.

— Avez-vous recueilli à son sujet d'autres témoignages?

— Oui, le mien, et celui de ma femme. Nous avons eu tous deux une pareille vision.

J'avoue mon incrédulité. Les singularités de la vie ordinaire ont toujours suffi à ma curiosité sans que j'éprouve le besoin d'y ajouter nos hallucinations et nos rêves. Je considérerai donc mon hôte avec une certaine inquiétude, redoutant que le chagrin n'eût détaché une intelligence lucide et bien ordonnée, et même portée, auparavant, à n'admettre que les faits positifs, scientifiquement démontrés. Puis, je me tournai vers ces dames comme pour les appeler au secours de cette inquiétude intime. Mais elles le regardaient avec émotion, dans l'attente de ce qu'il allait me révéler, et quelles

connaissaient et approuvaient *k* l'avance. Il se decida, me jugeant suffisamment prepare.

— Ce vingt et un fevrier, nous etions, ma femme et moi, dans ce salon. On manquait alors de charbon. L'hdtel se chauffait mal. Mais ne fallait-il pas souffrir aussi un peu, a l'arriere? Si peu, aupras des maux endures par nos soldats. J'avais bourre la cheminee de buches. C'etait du bois vert qui petillait et langait des etincelles. En tisonnant, je fis, malgre moi, cette reflexion: "On se bat a
10 Verdun." Et Alice me repondit, comme si elle avait la meme revelation au mSme instant: Oui, mon ami, on se bat *k* Verdun.—Comment le sais-tu?—Et toi? . . . Et, brusquement, nous nous trouvames debout tous les deux, en face Tun de l'autre, attends, epouvantes, n'osant pas nous parler. Je lisais dans ses yeux ce que j'avais vu. Elle lisait dans les miens sa propre vision. Nous nous sommes jetes dans les bras Tun de Tautre en pleurant, sans nous etre communique notre angoisse,—non pas notre angoisse, notre certitude. Le premier, je me suis repris:
20 "C'est insense, mon amie, mon imagination etmatendresse me jouent des tours. J'avais vu Georges la, devant moi, debout . . ." Alors, elle m'interrompt: "Le front troue. Il a leve les bras et il est tombe.—Comment le sais-tu?—Moi aussi, je l'ai vu. Il etait *Ik*, devant cette table.—Ah! m'ecriai-je. Alors, c'est vrai. Notre fils est mort . . ." Ma pauvre femme a bien essaye, elle aussi, de se soustraire, de nous soustraire *k* ce cauchemar. Mais quoi! on n'a pas d'hallucinations a deux. Je me suis rappele les recits de Mervalle. lis ne sont pas inventus. Notre fils mourant
30 nous avait visits *k* distance. Toute la soiree, nous n'avons pu ecarter Thorreur de cette vision. J'ai fait prendre les journaux du soir: la bataille de Verdun avait effectivement commence. Des lors, nous avons vecu dans Tattente de notre deuil. Quels jours affreux! Aucune nouvelle ne nous parvenait plus de l'absent. Nous sftmes enfin par son colonel qu'il avait disparu ce soir du 21 fevrier Nous en

etions s'firs, et cela ne nous apprit rien. Un autre avertissement nous avait ete donne.

J'avais ecoute ce recit avec passion, mais sans surprise, car je l'attendais. Je ne manifestai, quand Falaise se tut, aucune marque non plus d'approbation. Je ne pouvais le suivre, en effet, sur le chemin ou il m'entraînait et, mentalement, je groupais en faisceau les objections qui se precipitaient. L'offensive allemande sur Verdun etait prevue. Falaise ne vivait pas confiné dans sa solitude d'Auteuil. Il dirigeait diverses oeuvres, il voyait du monde, il allait 10 aux informations. Nul doute que la veille ou le matin il n'etait acquis la conviction que cette attaque allait se déclencher. Quoi de plus naturel qu'ainsi averti il fût, ce jour-la, tout spécialement inquiet de son fils? Le voila dans son salon, à la tombée du jour, quand les pensées tristes nous assaillent, qui tisonne son feu. Il se rappelle les evocations de fantomes à la voix de Mervalle, Thistoire de la baronne de Boislave. Il se met lui-même dans une de ces dispositions d'esprit où Ton accueille les plus fantastiques aventures. Le bois vert charbonne, gemit, 20 delate. Ces Sclatements favorisent ses préoccupations. Il y voit une image de la bataille. A-t-il besoin d'echanger des pensées avec sa femme? N'ont-ils pas le même souci, les mêmes alarmes? Tout à coup, il est bouleverse, parce qu'il a imagine la mort de son fils. Sa femme comprend immédiatement ce qu'il eprouve. Elle Taprouve comme lui. Ils mettent en commun leurs visions. Il n'y a là qu'une expression de Tangoisse paternelle et maternelle. Et cette première journée de Verdun fut si cofiteuse que la mort du jeune lieutenant à cette même heure n'a rien 30 d'anormal.

Ainsi resistais-je aux suggestions de mon hôte. Les evenements humains ont presque toujours deux explications. Devina-t-il ma resistance? Il posa hardiment le probleme dans Tavenir dont il attendait des preuves:

— Ma femme vous l'a appris tout a l'heure: nous avons connu par l'ambassade d'Espagne l'identification de Georges et le lieu approximatif de sa tombe. Mais nous espérons obtenir d'autres détails plus précis. Un de ses camarades, le sous-lieutenant Malais, qui était son second à la batterie, a été blessé et fait prisonnier. Il a écrit à sa famille qu'il avait vu tomber notre fils. Nous nous sommes mis en relations avec lui et nous attendons sa réponse. Nous saurons bien alors si Georges a été frappé d'une balle
10 au front à cinq heures du soir, ou s'il a été tué d'un éclat d'obus à quelque autre moment de la bataille. Si c'est d'une balle, et à l'heure de l'assaut ennemi, nous aurons la preuve qu'il est venu nous dire adieu avant de mourir. Vous voyez que je raisonne calmement et que je discute avec moi-même. Quand l'inexplicable s'impose, il faut pourtant bien s'incliner.

— Il y a eu tant de morts à Verdun, cher ami, et surtout les premiers jours. Songez à tous les parents qui ont traversé la même épreuve.

20 Mais il suivait son idée et rien ne Ten pouvait distraire.
—*Bordeaux.*

117. LE RETOUR

La maison de mon grand-père le menuisier était au cœur même de la vieille ville. D'autres maisons la pressaient; son toit se confondait parmi des toits inégaux. Le soir de notre arrivée, au sortir de la petite gare, quand maman tendant le bras nous dit: c'est là! nous ne vîmes rien d'abord au flanc de la colline qu'un enchevêtrement de tuiles, couleur d'amandes brûlées, sur de petits murs couleur de rouille et de miel. Le clocher carré de l'église portait, visible à tout le ciel dans une belle couronne de fer
30 forge, sa plus grosse cloche, et toutes les cheminées des maisons s'élevaient vers lui, surmontées chacune de deux briques, inclinées et unies par leur pointe comme sont les doigts roides des saintes en prière dans les sculptures primitives et dans les tableaux d'autrefois.

C'était *k* la fin d'avril et, comme le vent soufflait, il faisait encore froid. La nuit tomba dans le temps que nous gravissions le chemin qui monte. Par les petites rues tournant sous des vofites, par les petites places qui s'empanachent d'un gros orme ou de trois acacias, nous gagnames la ruelle oïl s'ouvre notre maison. Le vent plus fort y coupait comme une lame et déchirait les poumons. Nos valises lies de cordes et le gros sac de moleskine oft etaient nos provisions de route, tout alourdi de verres et de bouteilles qui resonnaient a se heurter les uns contre les autres, nous coupaient les doigts. Et personne ne nous attendait que la simple maison mise en etat paruneservante de quinze ans que Guicharde avait engagee par lettres adreeses a la mairie deux semaines auparavant.

Il fallut heurter trois fois, et cette fille enfin se decida a nous ouvrir. Elle avait l'air niais et bon, dans un corsage a raies roses, et de fausses pierres vertes, enchassees de cuivre, pendeloquaient a ses oreilles. En nous voyant, elle demeura betement *k* rire sur le seuil, sans meme songer a nous debarrasser. Mais *dejk*, dans les autres maisons, des rideaux se soulevaient derriere les vitres verdatres des petites fenestres. Une porte s'entr'ouvrait. Quelqu'un, d'un balcon, se penchait vers nous. Une voix souffla:

— La femme de Georges Landargues, avec ses deux filles.

— Entrons, dit maman, entrons vite.

Et elle passa la porte, toute roide et violente de gestes, avec une sorte de courage desespere. Mais Guicharde, sur le seuil, demeura derrtere elle; elle fixa les fenestres derriere lesquelles frissonnait sournoisement une curiosite sans bienveillance, et j'eus l'impression que son dur et hardi regard faisait se daourner, derrtere les rideaux fanes, d'autres regards invisibles. Ensuite elle entra a son tour et la petite servante referma la porte. Je dis tout bas:

— Nous sommes chez nous.

Je regardais le couloir que remplissait Tescalier de bois, les deux portes ouvertes, *k* gauche sur la salle qu'enfumait une lampe coiffée de jaune, *k* droite sur la cuisine où flambaient de menues branches dans une large et noire cheminée. . . . Déjà Guicharde relevait la mèche de la lampe, ouvrait les placards, s'inquiétait de la façon dont passeraient par Tescalier trop étroit nos malles que Ton devait porter le lendemain. Maman se taisait. Il me semblait qu'elle baissait la tête et serrait les épaules. Elle
10 s'approcha d'une fenêtre qui devait donner sur le jardin et regarda la nuit. Elle tremblait doucement. Peut-être elle pensait à ces rideaux soulevés sur son arrivée, et peut-être ce qui se chuchotait à cette heure, dans les maisons obscures, venait jusqu'à elle.

— Je n'aurais pas du revenir ici, dit-elle.

— Mais puisqu'il était impossible de faire autrement, remarqua Guicharde, avec son bon sens un peu brusqué.

Et elle demanda une bougie pour monter aux chambres.

Maman soupira :

20 — C'est vrai !

Resignée, elle s'assit devant la table où le couvert était mis. Elle avait retiré sa jaquette noire garnie de faux astrakan, mais elle conservait son petit chapeau de crepe tout déformé et déplacé par le voyage. Je le lui fis remarquer.

— Enlevez-le, maman. On dirait que vous n'êtes pas chez vous, et que vous allez repartir.

Aussitôt elle obéit avec une tranquillité douce.

— C'est vrai, tout de même, dit-elle, que je suis chez
30 moi . . . m'y voici donc revenue, dans ma maison. . . .

Elle me montra dans un coin une chaise de paille, très basse, dont le simple dossier portait en relief trois abeilles sculptées dans une couronne d'olivier.

— Tu vois, c'est la que je m'asseyais quand j'étais toute petite.

Et elle me montra encore, pres de la fenStre, une table carree avec des pieds en torsade qui luisaient sous la lampe:

— C'est la que j'ecrivais mes devoirs. J'y ai prepare mon certificat d'etudes. Apres, je faisais surtout des comptes. C'est mon oncle Jarny qui m'apprenait. Il avait ete caissier a Paris dans une grande maison de tissus.

Elle se tut, regardant de nouveau la fenStre, et ce qu'elle voyait maintenant, je le savais bien, etait au delk des 10 meubles et des murs. . . . Sa tristesse, en ce moment, me p^netra jusqu'au desespoir. Son pauvre coeur saignait et pleurait dans mon cceur, et, doucement, je passais ma main sur la petite main si pale. Mais Guicharde entraait a grands pas. Parlant des malles, elle declara:

— Elles passeront, mais il faudra prendre garde a ne pas erafler le mur.

Derriere elle venait la servante Adelaide portant la soupiare, et nous primes place pour le repas. Nous n'avions pas grand'f aim. La lampe continuait de fumer 20 et d'eclairer mal. A travers l'odeur de sa mache gresillante l'odeur humide et morte des vieilles pierres et des vieux platres tenus trop longtemps dans l'ombre nous devenait sensible. La grande force du vent, se pressant contre les murs, menacait de faire crouler cette pauvre demeure. Dans son grondement des laniars claquaient, qui, semblait-il, retombaient sur nos coeurs tressaillants. Par instant, il semblait s'apaiser. Mais de ces silences nous venait une oppression plus grande, car nous sentions bien qu'il etait toujours la, couche sur la maison. Tenveloppant de sa force 30 pour bondir et siffler de nouveau das qu'il aurait bien pris son repos effrayant. La fatigue maintenant pesait sur nous au point que nous ne pouvions plus parler. Et cependant il fallait s'y efforcer, car dans le silence insupportable nous etions sur le point de sangloter.

— Vous verrez demain, disait maraan, la vue est tres belle.

Et elle disait aussi, toute fievreuse de la honte retrouvée ici, vivante encore apras ces trente années, et ne redoutant pour nous, parmi toutes les misères, et ne souhaitant pour nous, parmi tous les bonheurs, que le mal ou le bien qui nous pouvaient venir du formidable jugement d'autrui:

— Votre vie desormais doit être si sérieuse et si retirée que personne ne puisse jamais rien dire de vous. Il est bien
10 certain que personne ici ne songera a vous épouser. Vous n'avez donc pas a vous enquérir des jeunes gens. Vous aurez peu de plaisir, mes pauvres petites, mais si vous pouvez un jour être considérées comme j'aurais tant voulu continuer de l'être, vous serez tout de même bien heureuses.

Ainsi ne cessait-elle, par toutes ses paroles et par Thorreur de son exemple, de nous enseigner. . . . Et je comprenais bien que cette prudente morale selon laquelle depuis Tenfance était réglée toute notre vie, irait, dans cette ville stroke, se resserrant chaque jour davantage
20 autour de mes scrupules et de mes docilités.

—*Corthis.*

118. L'ORMEAU

Il y avait plus de deux heures que les quatre hommes, descendus dans le fosse creusée autour de Tormeau, un ormeau gigantesque, entaillaient le pied a grands coups de hache. Presque toutes les lignes souterrainss se trouvaient tranchées, mais l'arbre tenait bon encore. A chaque atteinte, l'aubier, frais et dur, sautait.

"Han! . . . Han!" anhelait en mesure les poitrines.

Temoin de cette "cognee" le maître se tenait a quelques pas plus loin. Il semblait ne pas vouloir s'approcher du
30 bord. Sur sa figure, une crispation repondait au retentissement des haches; et, de temps a autre, il levait un regard triste et contrarié sur une des fenêtrés du château, au-dessus de lui.

"C'est bien dommage! se murmurait-il a lui-meme . . . bien dommage!"

— C'est qu'avec des racines saines comme il les a, il faut y mettre la double force! fit entendre un des hommes, en portant son coup *k* tour de bras.

On etait a la mi-novembre. Il avait plu pendant huit jours; ce matin, toutes les feuilles s'egouttaient. La lumiere, avec des eclats de givre dans le brouillard, argentait les bois; et les herbes fumaient, toutes blanches, au large desquelles paissaient des troupeaux de vaches. 10

Un des travailleurs, qui se distinguait dans l'equipe par des cheveux gris, reposa sa hache, et, de meme, les autres s'arreterent. Il toucha le tronc et leva les yeux vers la cime.

— Dis, Celestin . . . demanda le maitre, il serait peut-etre temps d'attacher la corde?

Celestin repondit: "Je croirais bien," et, lentement, il se ceignit les reins d'un cable, qui trainait a terre.

Les hommes s'etaient hisses hors de la tranchee.

Tous suaient, rouges, s'essuyaient le front, car cette matinee saturee d'humidite etait chaude et lourde aux 20 epaules en travail.

Et comme Celestin apuyait l'echelle contre l'arbre:

— Hum! . . . a ton age, cela me fait un peu peur, Celestin! . . . siirement. . . J'aime mieux te le dire. Va! laisse done cette besogne a un autre!

— A un autre! monsieur notre maitre, plus souvent! . . . 5a me connait, allez!

Et Celestin gravit les barreaux dont le plus eleve atteignait la partie de l'arbre ou le tronc, moins gros, donnait assez de prise pour grimper. 30

— Faut pas le contrarier, dit en riant un des compagnons, c'est un vieil Scureuil! . . .

Celestin e, le cable ballant sous lui. Il avait saisi l'arbre k pleins bras, la tete de cete, appuyee, comme s'il ecoutait battre le coeur de l'ormeau. A chaque effort, il se haussait d'une demi-coudee. Dans ses reins se mouvaient des souplesses de lezard; l'ecorce petillait sous ses orteils nus; enfin, son talon noir et corne disparut dans les feuillages, et ceux d'en bas ne le suivirent plus qu'au lent deroulement de la corde, le long du tronc.

— Aoh! . . . cria quelqu'un, en faisant porter sa voix io entre ses paumes . . . aoh! . . . Celestin . . . 9a va?

Ils ecouterent; un chant repondit. La voix chevrotait des paroles indistinctes; ils reconnurent cependant une chanson de leur pays:

Il etait un bounhomme,
 Qui gardait dos agnias,
 Qui gardait dos agnias; . . .

Mais souvent le bruissement des feuilles emportait l'air avec les paroles.

— C'est qu'il a le gosier clair comme un rossignol!

20 Et tous se mirent a rire.

Celestin avait attache la corde au faite de l'ormeau. Les-tement il descendit, en se laissant glisser dans les parties libres du fut, comme d'un mat de cocagne. A terre il se secoua et frotta ses yeux qui, lk-haut, s'etaient emplis de poussiers de nids de fourmis. Ses camarades, redescendus dans la trancee, le plaisantaient:

— Ce n'est pas etonnant, maigre comme il est!

— Oh! moi! repondit Celestin, je suis comme les chevres, j'ai la graisse en dedans!

30 —Mais, dis-nous, Celestin, avec une belle voix et des jambes comme ca, pourquoi donc que tu ne te maries pas ?

— Non, non, les gars, ca ne m'anime plus!

Et, tous ensemble, alors que de nouveau les haches faisaient voler les eclis, ils entonnaient la chanson:

**Il etait un bounhomme,
Qui gardait dos agnias,
Qui gardait dos agnias;
Il n'en gardait point guere,
Il n'en gardait que trois.**

"Han! . . . Han!"

M. les Lourdines levait la tete pour voir si l'arbre ne commençait pas a bouger, et il la hochait de l'air d'un 10 homme qui essuie la une grosse perte.

"Comme c'est dommage! repetait-il, il etait si beau!"

* * * *

A mesure qu'ils approchaient de la fin, les hommes mettaient plus de vigueur a assener leurs coups. Les deux racines de surete avaient subi le sort commun, et toutes ces racines amputees formaient un moignon sectionne, une monstrueuse tete de massue baignant dans l'eau saumatre ecoulee du remblai. Maintenant, les cognees se portaient en dessous avec ce bruit caverneux que repand une voix dans une maison vide. Des oiseaux que le hasard amenait 20 a se poser *Ik* commençaient un chant et s'enfuyaient, apeures.

"Quel meurtre! . . . quel crime!" ne cessait de murmurer M. des Lourdines.

Cette destruction repondait en lui, profondement. Abattre un arbre qu'il etait accoutume de voir depuis sa plus petite enfance, c'etait positivement le lui arracher de l'esprit.

— Il y a du jeu . . . il tremble! cria Celestin.

Tous lancèrent leurs haches et empoignèrent la corde. 30

— C'est qu'il ne faudrait pas qu'il nous emballe!

— Allez, tiens bon! il ne tombera pas *ou* il voudra! . . .

— Par ici . . . par en bas! indiqua en s'en courant M. des Lourdines, qui craignait qu'une des branches ne vint endommager la toiture du chateau.

Les hommes, attelés a la corde a court intervalle les uns des autres, arc-boutes dans les trous de l'herbage, tiraient a l'unisson.

— Ensemble! criaient-ils, balancons-le! . . . une! . . . deux! Leurs huit bras ne faisaient qu'une chair brune, qu'une courroie veineuse et musclée.

10 Alors quelque chose d'insolite se passa dans l'ormeau. Puis, avec indifférence, sa cime oscilla, parut se déplacer. Un craquement partit de la base, guère plus fort que le petillement dans le feu d'un bois sec, se reproduisit plus profond, se multiplia, éclata dans un déchirement sinistre, foudroya Tair; et l'arbre, en silence, décrivit son immense quart de cercle.

Les hommes prirent la fuite.

Dans un heurt sourd qui fit trembler le sol, tout l'espace libre fut couvert d'un bondissement de branches cassées par
20 un tonnerre, de feuilles secouées par un ouragan. Un instant, toute cette masse se convulsa, et peu a peu le grand corps entra dans son repos.

A l'entour, M. des Lourdines courait.

Alors, a Tune des fenêtrés, se montra un peignoir blanc, tuyaute au cou et aux manches. Une large figure de femme, coiffée de cheveux grisonnants, et des bras s'agitaient, et tout cela disait: "J'ai vu! . . . j'étais là! . . . fai vu tomber Tarbre! . . . A la bonne heure! . . . quelle différence! . . . Comme tout est plus clair mainte-

30 nant! n

—A. de Chateaubriant.

119. GORDON A KHARTOUM

Je ne compris pas cette phrase, et la conversation tomba de nouveau. Comme il me demandait des nouvelles du bey

Slatin, la porte s'ouvrit, et une vieille femme entra sans façon en criant:

— Le dindon s'est encore echappe; il a poursuivi les enfants; il va tuer toute la basse-cour, il a deja mordu Abatch.

— Abatch, me dit le pacha, c'est mon ordonnance; un ancien colonel, que j'ai destitue et qui volait les rations de sa troupe. . . . Descendons; vous pouvez me suivre. . . . Cette bete est terrible, pire que Mohammed.

Nous descendimes par des escaliers sonores dans un 10 cloitre assez frais, ou mourait une fontaine; des plumes eparpillees, quelques cadavres de volailles jonchaient les dalles. Un enorme' dindon rouge sautait ga et la en gloussant. La femme s'enfuit. M. Gordon s'approcha de l'animal, le prit, entoura sa tete de son bras: quelques minutes passerent; le dindon tomba endormi.

— Rentrez-le, dit le pacha. Le voilk ensorcele.

Aussitôt des soldats et des bambins noirs revinrent dans la cour. On emporta le dindon a sa cage. La vieille s'agenouilla devant le general. 20

— Voila mes plaisirs de fermier, me dit-il en souriant. Et *voilk* mes reserves de vivres. La ville ne mange plus que ce qu'elle peut. Quand j'aurai mange mon dindon, Khartoum tombera. Belle chose, vous voyez, que la guerre! Heureusement, j'ai quelques accapareurs dont je soupconne la cachette. On ouvre une cave, on distribue le ble aux troupes, on pend un responsable; toute justice et toute politique sont lk-dedans.

Sur ce, il demanda une ombrelle qu'Abatch lui apporta et m'invita *k* le suivre sur la terrasse. II y regnait une 30 lumiere effrayante, le mur etait crenele, et quelques fusils y restaient en faisceaux. Un grand telescope sur trepied regardait Thorizon du sud. Des mousquetades intermittentes crepitaient au loin. M. Gordon dirigea la lunette vers l'ouest et me dit:

— Vos Arabes sont déjà entre Omdurman et le fleuve. . . . A propos, vous aviez bien quelque ultimatum a m'offrir?

— Oui, lui dis-je; mais tout ce qui m'arrive est si bizarre que vous n'avez pas voulu l'entendre jusqu'ici. J'ai quatre jours a rester absent. Si je ne reviens pas le quatrième, ce sera T outrage définitif au Prophate. Ils attaqueront.

— Cela m'est égal, répondit-il. Vous n'allez pas me priver si vite de voire présence. Voici un trimestre que je
10 n'ai pas cause, et j'aime *k* jargonner le français. Au moins, restez jusqu'a apres-demain, nous réfléchirons ensuite. Cette robe blanche et verte vous va bien. Si les bateaux pouvaient passer encore, j'enverrais votre portrait au *Herald*.

— Et ma garde, lui dis-je, qui m'attend aux avant-postes?

— Je vais faire dire qu'elle retourne ou elle voudra. Mais, je vous en supplie, demeurez, nous dînerons ensemble, et je vais vous montrer mon royaume.

20 Un couloir nous amena devant des salles immenses ou des scribes innombrables entassaient du papier. Ces gens se levèrent, la plume au tarbouch crasseux, tout ébaubis de voir un derviche causer avec le pacha. Un vieux secrétaire chamarre d'or sur sa tunique noire offrit a M. Gordon des feuillets *k* signer:

— Dans quatre jours! dit-il en haussant les épaules.

Et il m'expliqua:

— Cet homme est bey, il se nomme Barzati, il griffonne
30 du papier en deux langues depuis le temps de Jacob-pacha. Il en griffonnera pour le Prophate, si Mohammed ne supprime pas la paperasse.

Je vis une autre salle où les musiciens, des enfants maquiltes, frottaient des cuivres en s'éventant comme des femmes. Ailleurs, un télégraphe électrique tremblotait

pras d'un homme endormi. Ailleurs, deux negres, le torse nu, se fouettaient Tun l'autre a tour de bras pour s'endurcir Tepiderme. Quand nous revinmes a la chambre ou il m'avait recu, il me sembla entendre dans la rue un cortege qui chantait; il se rapprocha; je distinguai des voix de femmes glapissantes.

— Elles demandent du grain, dit M. Gordon. Cette troupe arrive tous les jours a pareille heure sous mes fenetres. J'avoue que je n'entends jamais que des plaintes et pas une injure *k* mon endroit; vous avez un peu raison; 10 cette race se montre souvent belle, mais c'est dans le malheur; cependant, si je congois la dignity de souffrir, je sais aussi qu'il nous est commande d'agir et de combattre dans les adversites.

— A la place de ces gens, dis-je, vous vous revolteriez.

* * * *

Les vapeurs lointains ne s'entendaient plus; le secours espere suffirait-il *k* faire obstiner ce pauvre homme?

Je rejoignis un Gordon affaire et cordial:

— Avez-vous entendu, me dit-il et doutez-vous encore 20 de lord Wolseley?

Je ne lui repondis pas sur le moment.

Nous dinames avec le docteur, qui ne parlait plus, ayant entendu les siranes, que de faire des sorties et d'aller reprendre Obeid. Je remarquai un certain roti qu'on nous servait.

— N'est-ce pas le dindon? demandai-je.

— C'est lui, dit le general. Il n'y a plus rien aprsS lui, mais nous n'aurons plus besoin de nos vivres. Dans deux jours, ou je ne mangerai plus ou je mangerai mon reti avec 30 des picles venus du Caire.

Quand nous ffimes seuls, je lui dis:

— Vraiment, vous vous croyez sauve?

— Jamais de la vie, repondit-il. Mais je crois que voici le denouement. Mes fellahs n'ont plus de balles; a l'arsenal on meurt de faim. Les forts ne tiennent plus; les espions inondent la ville.

— Certes, lui dis-je.

— Vous le savez?

— Je crois le deviner.

— Bref, a la moindre attaque, nous sommes pris, a moins qu'on ne me delivre! Dans les deux cas, j'aurai agi selon Thonneur, qui aura Concorde, pour une fois, avec la nScessite.

— Non, lui dis-je. Il est temps encore de tout arranger. Traitons avec le Prophete.

Il repoussa brusquement sa chaise et me regarda avec hauteur:

— Monsieur, dit-il, je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous prenez au serieux votre role. Ne prononcez plus ces mots-la, et je vous tiens quitte de m'avoir ainsi parte. Je vous prends pour ce que vous etes, non pas un espion, 20 mais un homme intelligent, sans volonte. J'ai charge d'ames, Monsieur, ce que vous n'avez pas. La foule de cette ville, je parle de la moitie, du tiers, du quart qui ne me trahit pas, aurait fui vers le Nord sans ma presence, et se serait evite la famine, le massacre peut-etre. Ils sont restes, par confiance en moi; et c'est aujourd'hui apres trois cents jours de blocus, que je trahirais leur cause!

— Leur cause, c'est leur interet; et leur interet n'est pas de se faire prendre et massacrer.

— Si, Monsieur, c'est le mien, pourquoi ne serait-ce pas 30 le leur? Je ne resiste pas ici pour obeir a M. Baring, ni apres tout pour sauver quinze mille Arabes et negres vermineux; je le fais pour mon honneur ainsi que je vous l'ai dit, c'est-a-dire pour ma conscience. Voici, Monsieur,

une occasion unique de bien mourir; un chretien ne la laissera pas passer.

— Toujours ces idees-la, lui dis-je, irrite! C'est avec cela que Ton martyrise les hommes. etes-vous bien sur de ne pas vous tromper? La moindre erreur, et c'est mourir en vain. . . .

— Je suis sur de mon salut, dit le genral, et vous n'avez pas mame idee du votre. Si le danger nous arrive commun, notre attitude nous jugera. . . . Mais non, vivez, Monsieur, retournez chez votre prophete ou chez le diable, 10 et n'ayez jamais de regrets.

— Je ne vous quitte pas, lui dis-je; c'est peut-etre moi qui vous sauverai.

— Le salut n'est pas pour nous la meme chose; et si vous tenez a demeurer, je suis persuade que c'est moi qui ferai le votre. Du reste, je ne voudrais pas vous voir mourir sous cet habit.

— Vous me traitez de renegat, mais vous savez bien que je n'ai rien renie

— Tant pis, Monsieur, tant pis; etre renegat, c'est encore 20 avoir une croyance, ou l'avoir eue. . . .

La-dessus, il se debotta sans facons devant moi, passa sur sa terrasse et je l'entendis siffloter.

Des detonations retentissaient encore. Je n'osai le suivre. La nuit survint. Il revint a moi sans m'adresser la parole et convoqua dans le couloir un peloton de negres dont il passa lui-meme la revue. Puis il prit sa Bible sous son bras, et, sans lire, se mit a marcher de long en large. A la fin, il me dit:

— Allez dormir, monsieur l'otage; vous partirez demain, 30 a l'aurore, si vous voulez.

Puis, comme Abatch apparaissait, il le fit coucher a sa porte avec defense d'allumer une cigarette.

La nuit ne me laissa pas dormir, je commençais à regretter violemment d'avoir consenti à la passer la encore. J'entendais le pacha qui ne cessait de marcher sur les dalles; et sa voix murmurante me fit comprendre qu'il priait tout seul. Au dehors je vis le ciel rougi par de nouveaux incendies de broussailles. Sur la place, devant le palais, des armes sonnaient et des pas se pressaient.

J'étais presque endormi à la fin sur mon lit de sangle, quand le toit s'effondra avec un bruit affreux et laissa
10 pénétrer le jour naissant. Une fumée blanche se répandit. La chaux coula comme du sable. Je compris qu'un obus avait écorné la terrasse fort près de moi.

Des cris s'élevaient de toutes parts. Je descendis en hâte, à travers les escaliers. Le palais semblait déjà désert. Enfin je reconnus la porte du télégraphe; la M. Gordon, pâle, se tenait debout, sa Bible sous le bras. Un cordon de soldats tremblants s'échelonnait de cette place jusqu'au perron du palais, et semblait se transmettre les nouvelles.

Comme je passais, le général me dit:

20 — Vous ne pouvez plus partir. Vos gens ont commencé l'attaque, mais allez dans la ville, n'importe où; ce sera plus sûr qu'ici.

— Regardez mon vêtement, lui dis-je, en montrant ma robe de mahdiste et ma ceinture verte.

— Rassurez-vous, dit-il ironiquement. Vous voici aux couleurs du vainqueur. Allez. Vous ne courrez aucun risque dans les rues.

Je descendais. On courut après moi; c'était lui. Nous arrivâmes ensemble au perron. Le ciel était encore rose.
30 Le grand mat arborait un drapeau fétiblant. De rares coups de feu s'entendaient. Au-dessus des toits un grêle minaret touché par une bombe s'effrita comme une bougie coupée.

— Monsieur, me dit Gordon, je vous ai traités durement. Pardonnez-moi, je vous prie, et souvenez-vous. . . .

Il s'interrompit. Des fuyards arrivaient, decoiffes, et s'accroupirent pres de la guirite. Il leur adressa en arabe une suite d'injures dont je ne pourrais vous evoquer la violence.

— Nous sommes perdus, rSpondirent-ils, nous sommes perdus.

Et ils se coucharent sur le flanc, car le pave etait encore dans l'ombre.

Il les menaca de son revolver. Ils refusarent de bouger.

Le pacha eut un rire force, et me dit: 10

— *Voilk*; vous direz ailleurs que je n'ai rien pu a cela! Adieu, Monsieur, et pardonnez-moi encore. Je ne crois pas que nous nous revoyions. Les faits vous donnent raison; mais ce ne sont que des faits. Adieu, et gardez mon souvenir.

Il me salua en soldat, et nos mains se toucharent. Je sentis qu'il serrait brusquement la mienne comme s'il m'eut embrasse.

— Venez, lui dis-je, je vous en supplie.

— Non, Monsieur, *deo volente!* Souvenez-vous encore. 20

Et je ne le vis plus. Je me glissai dans les rues dSsertes, ou semblait approcher la fusillade. Ces murs de briques sechees n'offraient pas grand abri. *Qk* et la des fumees rampaient encore. Je vis des corps etendus dans le ruisseau. Sans le savoir, je me dirigeais vers le Nil bleu; dans ce costume, il valait mieux pourtant ne pas rencontrer les soldats reguliers.

Je me vis soudain pres du Nil. Sauf quelques barques echouees, rien n'y manifestait le combat. Mais du cote de Thdpital partit une clameur epouvantable. Je frissonnai, 30 je retournai sur mes pas, cherchant un coin oil attendre cache Tissue de l'aventure. Les portes autour de moi etaient barricades. Vraiment, quelle imprudence d'etre dehors! Je courais presque maintenant, portant une

horreur plus grande que la fatigue et l'obstine desir de me sauver. Enfin une maison ouverte, un escalier que je montai, une terrasse modeste ou je me glissai prudemment.

De la, sans le prevoir, je dominais la place du palais, ou d'abord je ne vis rien que des corps abattus. Un homme grimpaît apres le mat ou les couleurs egyptiennes pendaient encore. Mais au dela, du haut perron que j'apercevais de profil, un groupe blanc s'avancait avec des piques. Devant
 io lui je vis M. Gordon et son petit negre. L'enfant fut saisi, tourna comme une fronde et s'ecrasa sur l'escalier. Le general ne bougeait pas; equipe, casque comme je l'avais vu, mais sans armes apparentes, il fouettait encore ses bottes avec un jonc. Un homme se lanca contre lui; je ne le vis pas frapper, mais le general tomba. Des cris furent echanges, et le groupe revint vers moi en portant dans le creux d'un linge une chose rouge qui etait une tete coupee.

Je fermai les yeux en m'aplatissant; je n'en vis que d'autant mieux le visage de M. Gordon, qui souriait, de
 20 ses yeux bleus et de sa bouche loyale, au fond deja de mes souvenirs; et j'entendis, dans le calme incroyable de cette ville prise, sa voix qui me disait: "Je suis sur de mon salut, et vous n'avez pas meme idee du votre. . . ."

A ce moment, la fusillade reprit, abondante comme les grandes pluies; mais je n'entendais rien siffler; je compris que tout etait fini; les vainqueurs usaient des balles en Tak-en signe d'altegresse. Un bruit lointain d'effondrement me parvint encore, et ce fut tout.

—*Therive.*

120. SHELLEY A ETON

En 1809, k R ° i George I I I . d'Angleterre mit k la tete de
 30 l'aristocratique college d'Eton le docteur Keate, petit homme terrible, qui considerait la bastonnade comme une station necessaire sur le chemin de toute perfection morale,

et qui terminait ses sermons en disant: "Soyez charitables, boys, ou je vous battraï jusqu'à ce que vous le deveniez."

Les gentlemen et les riches marchands dont il élevait les fils voyaient sans déplaisir cette pieuse ferocité, et tenaient pour singulièrement estimable un homme qui avait fouetté presque tous les premiers ministres, évêques et généraux du pays.

En ce temps-là, toute discipline sévère était approuvée par l'élite. La Révolution française venait de montrer les dangers du libéralisme quand il infecte les classes dirigeantes. 10 L'Angleterre officielle croyait combattre en Napoléon la philosophie couronnée. Elle exigeait de ses écoles publiques une génération sagement hypocrite

Pour dompter l'ardeur possible des jeunes aristocrates d'Eton, une prudente frivolité organisait leurs études. Après cinq ans d'école, un élève avait lu deux fois Homère, presque tout Virgile, Horace expurgé, et pouvait composer de passables épigrammes latines sur Wellington ou Nelson. Le goût des citations était alors si parfaitement développé chez les jeunes gens de cette classe que Pitt, au Parlement, 20 s'étant interrompu au milieu d'un vers de Ténéïde, toute la Chambre, Whigs et Tories, se leva et termina le vers. Bel exemple de culture homogène. Les sciences étaient facultatives, donc délaissées; la danse obligatoire. Quant à la religion, Keate jugeait criminel d'en douter, inutile d'en parler. Le docteur redoutait le mysticisme beaucoup plus que l'indifférence. Il admettait les rires en chapelle et faisait assez mal observer le repos du dimanche. Il n'est pas inutile de dire ici, pour faire comprendre le machiavélisme, peut-être inconscient, de cet éducateur, qu'il ne 30 détestait pas qu'on lui mentit un peu. "Signe de respect," disait-il.

Des coutumes assez barbares réglaient les rapports des élèves entre eux. Les "petits" étaient les *fags*, ou esclaves des "grands." Chaque *fag* faisait le dit de son suzerain, lui montait le matin l'eau de la pompe, brossait ses

vetements et ses souliers. Toute desobassance etait punie par des supplices convenables. Un enfant ecrivait *k* ses parents, non pour se plaindre, mais pour raconter sa journee: "Rolls, dont je suis le fag, avait mis des eperons et voulait me faire sauter un fosse trop large. A chaque d6robade, il m'eperonnait. Naturellement ma cuisse saigne, mes "Poetes Grecs" sont en bouillie, et mon vStement neuf dechire."

La boxe etait en honneur. Un combat fut si violent
10 qu'un enfant resta mort sur le plancher. Keate vint voir le cadavre et dit: "Ceci est regrettable, mais je tiens avant tout a ce qu'un elave d'Eton soit pret *k* rendre coup pour coup."

Le but profond et cache du systeme etait de former des caracteres durs coules dans un moule unique. L'independance des actions etait grande, mais Toriginalite des pensees, du costume ou du langage le crime le plus deteste. Un interet un peu vif pour des etudes ou des idees passait pour une affectation insupportable qu'il importait de corriger
20 par la force.

Telle qu'elle etait, cette vie etait loin de deplaire au plus grand nombre des jeunes Anglais. L'orgueil de participer au maintien des traditions d'une ecole si ancienne, fondee par un roi et de tous temps voisine et protegee des rois, les payait bien de leurs souffrances. Seules quelques ames sensibles souffraient longtemps. Par exemple, le jeune Percy Bysshe Shelley, fils d'un tres riche proprtetaire du Sussex et petit-fils de sir Bysshe Shelley, baronnet, ne semblait pas s'acclimater. Cet enfant d'une extreme
30 beaux, aux yeux bleu vif, aux cheveux blonds boucles, au teint delicat, montrait une inquietude morale bien extraordinaire chez un homme de son rang, et une incroyable tendance *k* mettre en question les Kagles du Jeu.

Au moment de son arrivee a l'ecole, les capitaines de sixieme annee, voyant ce corps frifele, ce visage angaique

et ces gestes de fille, avaient imaging un caractare timide, qui demanderait peu de soins a leur autorite. lis d'couvrirent vite que toute menace jetait aussitdt le jeune Shelley dans une resistance passionnee. Une volonte inbranlable, dans un corps trop peu vigoureux pour en appuyer les decrets, le predestinait a la revolte. Ses yeux, d'une douceur reveuse a Tetat de repos, prenaient sous Tinfluence de l'enthousiasme ou de l'indignation un eclat presque sauvage. La voix, a Tordinaire grave et douce, devenait alors stridente et douloureuse. 10

Son amour des livres, son mepris des jeux, ses cheveux au vent, sa chemise ouverte sur un cou feminin, tout en lui choquait les censeurs charges de maintenir dans cette petite *societe l'elegante brutalite* dont elle etait fiare. Ayant juge, das son premier jour d'Eton, que la tyrannie exercee sur les fags etait contraire a la dignity humaine, il avait refuse sechement de servir, ce qui Tavait mis hors la loi.

On l'appelait "Shelley le fou." Les plus puissants des inquisiteurs entreprirent son salut par la torture, mais renoncerent a l'attaquer en combat singulier, le trouvant 20 capable de tout. Il se battait comme une fille, les mains ouvertes, giflant et griffant.

La chasse a Shelley, en meute organisee, devint un des grands jeux d'Eton. Quelques chasseurs decouvraient Tetre singulier lisant un pofete au bord de la riviere et donnaient aussitdt de la voix. Les cheveux au vent, a travers les prairies, les rues de la ville, les cloitres du college, Shelley prenait la fuite. Enfin cerne contre un mur, presse comme un sanglier aux abois, il poussait un cri perjant. A coups de balles trempees dans la boue, le 30 peuple d'elaves le clouait au mur. Une voix criait: "Shelley!"—"Shelley!" reprenait une autre voix. Tous les echos des vieux murs gris renvoyaient des oris de: "Shelley!" hurtes sur un mode aigu. Un fag courtisan tirait les vfetements du supplied, un autre le pinsait, un

troisième s'approchait sans bruit et d'un coup de botte faisait glisser dans la boue le livre que Shelley serrait convulsivement sous son bras. Alors tous les doigts étaient pointés vers la victime, et un nouveau cri de: "Shelley! Shelley! Shelley!" achevait d'Sbranler ses nerfs. La crise attendue par les tourmenteurs éclatait enfin, accès de folle fureur qui faisait briller les yeux de l'enfant, palir ses joues, trembler tous ses membres.

Fatiguée d'un spectacle monotone, l'école retournait à ses jeux. Shelley relevait ses livres tachés de boue, et, seul, pensif, se dirigeait lentement vers les belles prairies qui bordent la Tamise. Assis sur l'herbe ensoleillée, il regardait glisser la rivière. L'eau courante a, comme la musique, le doux pouvoir de transformer la tristesse en mélancolie. Toutes deux, par la fuite continue de leurs fluides éléments, insinuent doucement dans les âmes la certitude de l'oubli. Les tours massives de Windsor et d'Eton dressaient autour de "l'enfant révolté un univers immuable et hostile, mais le frémissement des saules l'apaisait par sa fragilité. . .

20 Shelley fermait son livre, s'étendait au soleil au milieu des fleurs et méditait sur la misère des hommes. Des bâtiments moyenâgeux de l'école tout proche, le murmure confus des voix de la sottise montait vers ce charmant paysage de bois et de ruisseaux. Autour de lui, dans la calme campagne, aucun visage moqueur ne l'observait. L'enfant laissait enfin couler ses larmes et, serrant avec force ses mains jointes, faisait à haute voix cet étrange serment: "Je jure d'être sage, juste et libre, autant qu'il sera en mon pouvoir. Je jure de ne pas me faire complice, ni même par mon silence, des égoïstes et des puissants. Je jure de consacrer ma vie à la beauté." . . .

Si le docteur Keate avait pu être témoin d'un accès d'ardeur religieuse si regrettable dans une maison bien tenue, il eût certainement traité le cas par sa méthode favorite.

121. ANDRE GIDE AU LYCEE

Tous ces élèves n'étaient pas dans ma classe, mais on se retrouvait à la sortie. Les deux fils du docteur Leenhardt étaient ceux avec qui je frayais le plus. Ils étaient de naturel ouvert, franc, un peu taquin, mais foncièrement honnêtes, malgré "quoi je n'éprouvais qu'un médiocre plaisir à me trouver avec eux. Je ne sais quoi de positif dans leurs propos, de délire dans leur allure, me reconnaît dans ma timidité, qui s'était entre temps beaucoup accrue. Je devenais triste, maussade et ne fréquentais mes camarades que parce que je ne pouvais faire autrement. 10 Leurs jeux étaient bruyants autant que les miens eussent été calmes, et je me sentais pacifique autant qu'ils se montraient belliqueux. Non contents des tripotées au sortir des classes, ils ne parlaient que de canons, de poudre et de "pois fulminants." C'était une invention que nous ne connaissions heureusement pas à Paris; un peu de fulminate, un peu de fin gravier ou de sable, le tout enveloppé dans un papier à papillotes, et cela pétait ferme quand on le lançait sur le trottoir entre les jambes d'un passant. Aux premiers pois que les fils Leenhardt me 20 donnerent, je n'eus rien de plus pressé que de les noyer dans ma cuvette, sitôt rentré* dans notre infect appartement. L'argent de poche qu'ils pouvaient avoir passait en achats de poudre dont ils bourraient jusqu'à la gueule de petits canons de cuivre ou d'acier qu'on venait de leur donner pour leurs éternelles et qui positivement me terrifiaient. Ces détonations me tapaient sur les nerfs, m'avaientodieuses et je ne comprenais pas quelle sorte de plaisir infernal on y pouvait prendre. Ils organisaient des feux de file contre des armées de soldats de plomb. Moi aussi j'avais eu des 30 soldats de plomb; moi aussi je jouais avec eux; mais c'était à les faire fondre. On les posait tout droits sur une pelle qu'on faisait chauffer; alors on les voyait chanceler soudain sur leur base, piquer du nez, et bientôt s'échappait de leur

uniforme terni une petite ame brillante, ardente et depouillee . . . Je reviens au lycee de Montpellier.

Le regime de L'ficole Alsacienne amendaitceluidulycee; mais ces ameliorations, pour sages qu'elles fussent, tournaient a mon desavantage. Ainsi Ton m'avait appris a reciter a peu pres decemment les vers, ce a quoi deja m'invitait un gotit naturel; tandis qu'au lycee l'usage etait de reciter indifferemment vers ou prose d'une voix blanche, le plus vite possible et sur un ton qui enlevait au texte, je ne dis io pas seulement tout attrait, mais tout sens meme, de sorte que plus rien n'en demeurait qui motivait le mal qu'on s'aait donne pour Tapprendre.

—*Andre Gide.*

122. LE ROI

Tout annoncait une nuit obscure et tranquille. Le couvre-feu sonna. Les lumteres s'eteignirent aux fenetres voisines. Un chien aboya.

Mme Dalanziares avait deja la nuque sur l'oreiller. Son mari, un Soulier a la main, ecoutait un bruit de pas inusite dans la rue et sur la place, car la maison faisait le coin de Tune et de l'autre. Il entendait courir et parler. Un heur- 20 toir retentit avec fracas a une porte. Les coups s'acharnaient: on frappait chez M. Landrageot, l'echevin. Les voix devinrent plus bruyantes. Des vitres s'eclairarent de nouveau. fivement, il se passait quelque chose de singulier. La rumeur augmenta.

M. Dalanziares alia au carreau. Il y avait pres du pont un groupe d'hommes avec des lanternes. lis gesticulaient. Au bout de la rue, un cavalier au galop criaait quelque chose d'indistinct. L'homme montait un cheval et agitait un flambeau. Sous la fenStre il leva la tSte; sa bouche 30 s'arrondit.

A son cri: "le Roi! le Roi!" s'ouvraient les volets clos et les fenStres fermees. Il s'y penchait des visages

d'hommes en coiffes de nuit et de femmes en cornettes. Des dormeurs, qui se frottaient encore les yeux, se montraient au seuil des portes. Vircourt s'éveillait, stupefaite et ahurie. Les pieds nus couraient aux pantoufles, les jambes aux chausses. Les chandelles rallumées vacillaient. Mme Dalanziares, debout sur son lit, pietinait les oreillers et dansait de joie en criant:

— Le Roi vient, le Roi vient!

Vircourt a trois clochers qui contiennent sept cloches, dont un bourdon. Les petites commencèrent à sonner. 10 Une première tinta à Saint-fitiennne; celles de Sainte-Nicole s'y joignirent. On les entendait s'entre-repondre. Simon fit signe à Mme Dalanzieres d'écouter. Un trot de chevaux martelait le pave. Mme Dalanzieres s'elanca à la fenetre. Le trot s'approchait.

C'étaient des coureurs en livree et des pages de la petite et de la grande ecurie. Ils tenaient à la main des torches allumées. Ils se posterent, en echelons, tout le long de la grand'rue, sur la place et à Tentrée du pont. Plusieurs, descendus de leurs montures, grimpaient sur des bornes. 20 Les plumes rouges de leurs chapeaux semblaient bruler à la lumiere; il faisait clair comme en plein jour.

Mme Dalanziares ecarta la persienne pour mieux voir, Une foule compacte s'installait le long des maisons. La place grouillait, quoique beaucoup de monde se fut porte au faubourg de la ville. Le vent dispersait les etincelles des torches. Soudain, au bout de la rue, dont ils occupaient presque la largeur, les gardes du corps deboucharent.

Les galons d'argent de leurs habits bleus etincelaient. Ils passaient, droits en selle, la main gantée aux renes, leurs 30 chevaux machant le mors. Les queues longues battaient les flancs poilus. Les vestes des cheveu-legers empourprarent ensuite la chaussee. Ils s'avancaient avec un grand bruit de fers. Les cloches redoublaient; celles du clocher de Saint-Lambert s'étaient mises de la partie. Quand les

gendarmes rouges eurent defile, il se fit un espace vide et un silence.

Bientdt a une clameur lointaine et grandissante de proche en proche se mela le gros bourdon de Saint-Lambert. Il ne sonnait qu'aux grandes fetes. Son branle, ample et profond, remplissait Tair. Mme Dalanziares, n'y tenant plus, repoussa la persienne et vint au balcon. On agitait les torches pour en aviver les resines, et ce fut dans une lueur rougeatre qu'apparurent enfin les tetes des chevaux, io attel6s k six et deux par deux a un grand carrosse dont le d6me dore les dominait. lis etaient harnaches de cuir rouge a clous d'or, les croupiaires ornees de rubans feu. Le cocher qui les menait du haut de son siege touchait de la tite au niveau des fenStres. Il etait enorme et corpulent. Le carrosse, soutenu sur ses larges roues, montrait un edifice de sculptures magnifiques et de vitres transparentes. Il arrivait juste sous le balcon. Mme Dalanzieres, battant des mains, se pencha tellement que son mari la retint par sa chemise.

20 Des trois seigneurs assis sur les coussins cramoisis, il y en avait un, au fond, qui portait un justaucorps de drap d'or sur une veste rouge. Une cravate de mousseline cerclait son cou. Son chapeau a plusieurs rangs de plumes coiffait une ample perruque noire qui retombait sur Tepaule ou se tressait un noeud de rubans ecarlates. Son visage puissant, rougeatre, detachait en profil sur la lumiere la lippe d'une levre lourde et la courbe d'un nez robuste. Un grand air de gloire et de majesty comptetait le personnage. La fumee des torches montait comme un encens. Le 30 bourdon emplissait le ciel d'un bruit de bronze. Simon se sentait fort trouble.

Mme Dalanzieres exultait. Sans craindre d'etre reconnue, ni penser k se couvrir, elle se penchait k mi-corps sur le balcon. Le cri de "vive le Roi," qu'elle poussa, fut si sonore et si joyeux que le Roi leva les yeux vers le balcon

d'oii il partait et sourit *k* cette belle femme grasse et fraiche. Du doigt, il la designa aux deux seigneurs assis devant lui.

Le carrosse continuait d'avancer. Le profil royal disparut au tournant. Mme Dalanziares aperçut encore l'épaule enrubannée sur laquelle roulaient les boucles de la perruque. Le bourdon de Saint-Lambert dominait les acclamations. Les cent gentilshommes fermèrent la marche.

Sur la place, la portière du Roi s'ouvrit au corps de ville, à genoux. Ils étaient burlesques ainsi, avec leurs robes mises à la Mte et leurs perruques posées de travers. M. 10 Landrageot, Techevin, avait oublié la sienne: son crime chauve et poli miroitait à la lueur des flambeaux.

Le carrosse prit le pont entre deux rangs de torches. Son dôme d'or oscillait, et le cocher géant, éclairé *k* mi-corps, semblait un colosse sans tête. Les chevaux pressaient l'allure.

Puis tout cela s'enfonça dans la nuit, avec les porteurs de flambeaux, brandissant les tronçons de leurs torches fumantes. Le bruit cessa dans l'aoignement. Les rues se vidèrent peu à peu; les fenêtres se refermèrent; les lumières 20 s'éteignirent. On entendit les portes claquer.

Seules les cloches s'obstinaient. Celle de Saint-fitiennne et la petite de Sainte-Nicole se turent les premières. Les autres suivirent. Le branle du bourdon de Saint-Lambert se ralentit, s'espaga et cessa tout-à-coup. Vircourt se rendormait, obscure, tranquille et silencieuse, tandis que le carrosse royal, sur les larges roues *k* jantes dorées, courait *k* travers les champs nocturnes vers les frontières, les batailles et la gloire.

—*H. de Rdgnier.*

123. VERSAILLES

Cependant le Roi Tappelle *k* Versailles. Versailles, la 30 plus grande oeuvre que l'homme ait construite avec les éléments confus dont la nature est faite, terre et eaux, arbres et pierres, Versailles est l'orgueil du Roi. L'Europe

en Scoute les recits, s'emerveille, s'etonne et doute. Est-ce une realite? n'est-ce qu'une tegende? Louis XIV invite les Princes. Ils viennent, ils voient les palais, les terrasses, les forsts, les eaux obassantes, les marbres et les bronzes. La realite surpasse les raits. Versailles pourtant n'est pas acheve: on y travaille encore, on y prepare des merveilles nouvelles. Versailles est le tropMe des victoires, de la grandeur fraeaises; le trophée doit grandir de victoire en victoire. Quel est done ce dessein nouveau du Roi? **10** **pourquoi appelle-t-il Vauban?** C'est un secret, pourtant on le chuchote. Le Roi, écrit *k* sa mare Madame de Grignan, veut amener *k* Versailles et y tenir captive une beauty inconnue, toute fraiche, naturelle, pure, et qui doit effacer toutes les autres beautes. . . . Qu'est-ce donc, cette beaute champatre? Madame de Grignan a garde de le **15** **découvrir trop vite** et Madame de Sevigne lit sa lettre avec impatience. "Je vous assure que j'étais curieuse de son nom et que je m'attendais a quelque nouvelle beaute arrivee et menee *k* la Cour; je trouve tout d'un coup que **20** **c'est une riviare qui est detournee de son chemin, toute precieuse qu'elle est, par une armee de quarante mille hommes. Il ne lui en faut pas moins pour lui faire un lit."** En effet; Louis XIV voulait accroitre le luxe de ses eaux, et deverser un fleuve dans son pare. Quel fleuve? La Seine coulait auprfes, mais en contrs-bas des collines; il fallait chercher ailleurs. Le vieux Riquet, qui avait congu, organise, mene *k* bien, le canal des Deux-Mers, et qui semble avoir *ete* une sorte de Lesseps aux conceptions gigantesques, proposa d'amener la Loire; il se faisait fort **30** **de conduire Tentreprise.** Louis XIV l'ecoutait; Riquet mourut, nul n'osa reprendre son projet, et il fut decide qu'on se contenterait de capter l'Eure, distante de dix lieues. Une machine, instaltee *k* Marly, puiserait un appoint dans la Seine et l'elecverait jusqu'au Parc. Ces pro jets Staient immenses. Le Roi, *tout au plaisir superbe de forcer la nature*, écrit un contemporain, les adopta tous deux.

L'armee qui avait pris Luxembourg (quarante mille hommes, dit avec exactitude Madame de Grignan) fut appetee par stapes dans les plaines de Beauce, et commença ses terrassements. Une discipline sevfere l'y fixa. Les officiers, les colonels meme furent astreints aux travaux de la splendeur comme *k* ceux de la guerre. Les difficultes etaient grandes. Entre l'Eure et Versailles, une large valine interposait ses pentes, et il etait malaise de la franchir. Les connaissances techniques etaient alors tres limitees, l'hydraulique existait *k* peine; la pratique etaitio sans audace et la theorie nulle; topographes, ingenieurs, mathematiens, consultes ensemble, opinaien, ne s'entendaient pas, et Louvois hesitait a les departager. L'experience de Vauban, cette sorte de genie qu'il avait pour s'adapter *k* la nature et la faire obar, sembla necessaire; on l'appela, il vint. . . .

* * * *

Mais tout indique qu'il fut surpris des sa venue par la difficult6 des travaux qu'on lui demandait d'Studier. Il lut les plans, parcourut les lieux, sonda le sol et reflechit longtemps. Cette riviare, qui coulait li-bas *k* vingt lieues, comment l'amener? "Vauban," ecrit Madame de Maintenon, "Vauban m'a dit qu'il avait ete deux mois sans comprendre qu'on pfit en venir a bout." La vallee large et profonde de Maintenon etait l'obstacle. Louvois, d'accord avec le gofft monumental du Roi, d'ailleurs soutenu par les membres de l'Acadanie des Sciences, tenait pour un aqueduc franchissant l'espace sur des arches. Ces arches devraient Stre tras hautes, et fondles sur un sol marecageux; Vauban dSconseilla leur construction et proposa ce qu'il appelait un "aqueduc rampant," un siphon 30 menage sur le profil des pentes. Louvois ne voulut pas l'entendre, et repondit par une lettre qui est curieuse pour Thistoire de l'art de l'ingaiieur.

Vauban s'obstine, et repond en homme de metier par un mamoire intitute: *ProbUme sur le poids des eaux dans les*

aqueducs souterrains. LA-dessus Louvois s'emporte. "Vous vous trompez grossièrement," réplique-t-il; et soudain découvrant sa pensée, dévoilant les raisons de son obstination, il arrête par un ordre un débat qu'il sait Strevain vain:

// est inutile que vous pensiez a un aqueduc rampant, dont le Roi ne veut pas entendre parler; si le me'moire ci-joint n'est pas suffisant pour vous en faire comprendre la raison, la volonté du maître doit vous empêcher de plus parler.

10 Voilk qui est clair, Vauban est renseigne, nous le sommes aussi. Le Roi ecarte l'idee d'un travail souterrain. Il veut les arches; peu importe le prix, il y mettra la pierce et les bras qu'il faudra; il les veut pour leur immensity meme.

La derivation de l'Eure, écrit Domenico Contarini, ambassadeur de Venise, k la Serenissime Republique, est Tentreprise d'une puissance surnaturelle: le dessein qu'on se propose, c'est d'amener cette riviere par le chemin des airs, de contraindre les elements, pour ainsi dire, a se céder les uns aux autres leurs domaines.

20 Cet Italien a compris ce que Vauban ne comprend pas; il annonce la nouvelle en termes qui plairaient au Roi; le Roi veut les arches visibles et la riviere aerienne; la boue portant la pierce, la pierce portant les eaux; il veut etonner les siacles et marquer sa grandeur par un signe eternel.

Ces arches, qui ne les a vues? Isoldes, k demi rompues, traces defaites d'un inutile effort, magnifiques pourtant sous le lierce qui les couvre, plus etonnantes qu'aucun vestige romain, elles disent k qui les contemple, la monotone histoire de la superbe ivre et vaincue.

—Halevv.

124. LES ANGLAIS DE KIPLING

30 Ces Anglais de Rudyard Kipling, vous les avez rencontres: jeunes gens en souliers jaunes, en casquettes de voyage, elances, bien en forme, fumeurs de courtes pipes de bruyfere, gentlemen k moustaches blanches, qui se tiennent droit, sans graisse, les jpues sanguines, les yeux

frais, virginaux. Vous les avez vus sur les ponts de bateaux, en pyjamas, apres le tub matinal, en veston de *tweed* tout le jour, et le soir en habit, au fumoir, devant leur verre de *whisky and soda*, ou bien au salon, attentifs *h* la jeune femme en robe claire, avec des perles au cou, qui leur chante des romances anglaises, ces *Dreamland faces* ou ces *Mary golds* dont Meredith, prompt *k* tout voir, s'est moque d'un mot, et qui, pour la moyenne de la gentry anglaise, sont la musique. Ces hommes vous sont apparus nets, simples, honorables et sains. Si vous leur etiez 10
pré-senté, vous avez été sensible *k* la parfaite et simple civilite de leur accueil. Peut-etre, en Angleterre ou dans Tlnde, avez-vous reeu leur hospitality. Elle est grande, noble, attentive, sans embarras de phrases nide ceremonies: ils se sont donne de la peine pour vous rendre service: ils vous ont exactement traits comme Tun d'eux.

Et pourtant vous avez senti que ces Anglais ne vous regarderaient jamais comme Tun d'eux, qu'ils etaient a part, presque en dehors de l'humanite ordinaire, qu'un Russe, un Italien, un AUemand, un Americain meme sont 20
bien plus proches de vous, plus accessibles et naturellement humains. En effet, aux yeux d'un Anglais, un Frangais, un AUemand, un Italien, un Russe appartiennent en bloc a une espece que Ton appelle, en Angleterre, *continental*, et qui s'oppose a l'espace de Tile. Il y a telle facon de se tenir, de saluer, de porter la barbe, telle expression de regards, tel geste des epaules, telle nuance d'idee et de sentiment qui, pour cet Anglais, sont d'ordre "continental"; et vous avez vite decouvert que, sur lui, cet ordre-la est 30
sans prestige.

Meme, si vous avez lu Rudyard Kipling, vous remarquez que ses babous bengalis, les messieurs gras, *k* faces molles et bronzees de Calcutta, qu'il fait parler interminablement au Conseil tegislatif du Bengale, en phrases oratoires et classiques, en discours qui remontent aux principes des choses, semblent moins difKrents de ses Russes et de ses

Frangais que ceux-ci de ses precis, actifs et peu loquaces gentlemen anglais. Vous vous rappelez les images qu'il a tracers de ces "continentaux," qui ne sont pas tous d'Europe: du litteraire lieutenant de vaisseau frangais, espion a bord d'un navire de Sa Majesty, qui note ses observations en style de drame et de poesie avec des *A hi des Oh!* des lignes de points et des Evocations demi-pimees de crepuscule qui deviennent comiques aussitdt qu'on les traduit en anglais. Vous vous rappelez, dans *Captains Courageous*, l'apparition, *k* travers la brume de Terre-Neuve, du bateau de pSche frangaise, les cris et les disputes de ses marins en jerseys rouges qui ressemblent *k* des chanteurs ambulants de la Riviera. Vous vous rappelez, dans *Judson and the Empire*, l'6quipage portugais, les rodomontades des petits hommes olivatres que le flegmatique commandant d'une mauvaise canonniere anglaise, par une manoeuvre digne de Nelson et de la race impariale, faitsipiteusement Schouer sur le bas-fond d'une riviere. Vous vous rappelez, dans *The Man who was*, l'officier de Cosaques, le Slave emotif, 20 souple, bavard et menteur, qui passe la frontiere afghane pour espionner un regiment de la Reine, le spectacle d'ivresse brutale et d'hysterie qu'il donne aux raides et magnifiques officiers anglais, le mEpris secret de ceux-ci, qui, par point d'honneur et respect d'eux-manes, observent jusqu'au bout vis-k-vis de lui leurs consignes d'hospitality. Et puis vous pensez aux *Bandar Logs* de la Jungle, *k* leurs grimaces, bravades, disputes et culbutes, a leur republique agit6e qu'ils vantent *k* grands cris, et qui pourrait bien etre aux yeux d'un Anglais l'impertinent symbole d'une 30 Republique qui nous interesse davantage. Esparons plut6t qu'il pense aux incorrigibles Irlandais. Ou bien rassurons-nous en songeant que Kipling etait aux fitats-Unis, autre pays de nerveuse democratic, quand il ecrivit Thistoire rierveilleuse des singes.

Cependant ces souvenirs vous inquietent. Vos amis anglais d'hier, ces hommes de bon ton, *k* l'oeil energie et

simple, ces officiers, ces administrateurs, ces joueurs de golf ou de polo, qui si genereusement firent honneur a la lettre d'introduction que vous leur apportiez, est-ce done ainsi qu'ils apergoivent l'etranger? Leur bienveillance veritable ne signifie-t-elle que leur certitude de superiority? Rassurez-vous: les partis pris de Kipling sont ceux de la vieille Albion tory tres fermee, tras fiare et tres belle, qui disparaît si vite, et Kipling est le dernier Anglais qui leur ait donne une voix. Seulement ces hommes excellents vous jugent d'une espece differente parce que vous etes d'un autre monde. Que vous 10 ne soyez pas *du Sang*, comme dit l'auteur des *Seven Seas*, cela leur importe beaucoup moins qu'a lui.

Mais vous n'etes pas de leur Jungle; vous n'en savez pas les chasses, les affaires, les jeux, la loi. etes-vous *ne a* la campagne? Montiez-vous un poney *k* sept ans? En tout cas vous n'avez pas ete moralement et physiquement dresse a ces disciplines de cricket et de foot-ball, *k* ces jeux obligatoires qui enseignent *k* commander et a obeir, et, en general, dans la vie, a faire effort, non pour soi, mais pour le succes de son groupe, *to play for the team*. Vous n'avez 20 pas, en surplis blanc, chante das l'enfance, et trois fois par jour le dimanche, les psaumes et la Litanie dans les stalles anglicanes d'Eton ou de Harrow; vous n'avez pas subi les influences d'une virile liturgie qui associe pour jamais dans l'esprit l'idee nationale a l'idde religieuse, et plie *Vkme k* l'attitude du respect en l'habituant au sentiment du sacre. Si vous avez appris l'art honorable de la boxe, vous ne savez pas ce qui pour un Anglais en est Tessentiel: sourire quand on regoit un coup de poing dans la figure. Vous n'avez pas l'orgueil des grandes institutions historiques de 30 l'Angleterre. Si l'on porte devant vous le toast quotidien dans les mess de l'Inde: *the King, gentlemen!* vous ne sautez pas d'instinct sur vos pieds, pour repondre d'un elan, *k* pleine voix: *the King! God bless him!* Vous n'appartenez pas *k* un grand corps anglais, regiment ou administration: vous ne savez pas l'importance de ces rites

ou traditions, de ces mots d'ordre et de passe. Comprenez-vous la joie, la force, la fierte, la plenitude d'etre que Ton sent a s'integrer dans un tel corps? Comprenez-vous qu'aux heures critiques, vienne une guerre, une famine, une epidemie de peste ou de cholera, on devoue tout de soi-mame, de ses forces et de ses ambitions a l'ceuvre et Thonneur collectifs? Comprenez-vous qu'aux heures ordinaires la reputation d'un regiment soit engage dans une partie de polo?

io Mais surtout vos dehors etonnent et detonnent. Vous portez les cheveux en brosse; vous etes trop ceremonieux ou trop expansif; vous saluez en joignant les talons, et Tinstant d'apres vous gesticulez des epaules. Votre conversation n'est pas faite de menues anecdotes racontees tout droit, avec les mots les plus simples, en style humoristique et tetegraphique. Vous avez des idées generatees, et vous les exposez; vous theorisez, ce qui est ridicule et presque meprisable. Vous ne dites point *By Jove!* Vous manifestez vos Amotions. Vos yeux sont expressifs, trop civilises, trop
20 citadins. Vous avez l'air intellectuel, *clever*. Vous semblez avoir trop pense, trop vecu. Des soucis, des fatigues et des doutes ont passe sur votre front, y laissant quelque trace. Bref vous ne rentrez pas dans le type connu, admis, requis, que fa'onnent l'education et le milieu anglais, et qui fait un gentleman anglais si remarquable sur le Continent, si pareil, en Angleterre, a tous les autres gentlemen anglais.

—*Chevillon.*

125. LES NORMANDS

C'est une *Wade* et une *Odyssde* que Texpansion vertigineuse de la race normande a travers TEurope stupefaite. Mais quelle epee barbare, a la fois farouche et resplendissante, et qui s'effondre dans le neant!

Les voici qui redent sur leurs nefes autour des cdtes de Tempire carolingien; ils s'avancent jusque dans la Meditteranee, et telle est la terreur repandue par eux sur le trouble

avenir, que Charlemagne lui-meme en pleure d'inquietude a Narbonne. Et, sitdt parti le grand empereur, l'invasion commence. Ils entrent par tous les fleuves a la fois. Ils pillent en passant Rouen, Nantes, Tours, Angers, Saintes, Bordeaux; ils incendient Treves, Cologne, Aix-la-Chapelle. Maintenant ils ont penetre au cceur meme de la Gaule; et Paris, saccagS deux fois, est sur le point de devenir leur capitale. Vont-ils donc dominer et gouverner le glorieux Occident, ces barbares redeurs de cetes? On le craint un instant; et le vieux monde romain, affole, recule partout 10 devant ce peuple mysterieux qui semble jaillir des flots de toutes les mers.

Mais non. Ils sont trop jeunes encore pour s'etablir en maitres du monde. Il leur suffit de quelque butin et de quelque rancon pour apaiser leur ambition tumultueuse. Ils se retirent des cites envahies aussi vite qu'ils y ont penetre; et *ds* qu'on leur livre par traite un coin de l'immense Europe feodale, ils s'y jettent comme des enfants sur un nouveau jouet, heureux de se pavaner a leur tour dans le role imprevu de seigneurs de la terre. 20

Pourtant, le genie migrateur et conquerant de la race ne s'assoupit qu'un siacle dans les grasses plaines de la Neustrie. A peine ont-ils pris, par trois ou quatre generations, un contact suffisant avec la civilisation gallo-romaine, que voici les Normands repartis vers les aventures. Un instant, ils disputent aux Capetiensl' empire naissant de la France. Mais Paris est trop pres d'eux, et il leur faut l'attrait du lointain inconnu. C'est alors qu'ils se Invent de leurs fiefs tout r6cents et, tantdt par mer, tant6t par terre, accomplissent presque en meme temps ces deux 30 gigantesques prouesses du moyen age: la conquSte de TAngleterre et celle de TItalie.

Ce ne sont plus des pirates errants, honnis de tous les peuples: ils sont les amis et les soutiens des papes; et les Grecs les appellent *k* leur secours. Ils n'attendent pas qu'on leur donne un coin de province, ils fondent rapidement de

ou traditions, de ces mots d'ordre et de passe. Comprenez-vous la joie, la force, la fierte, la plenitude d'etre que Ton sent a s'integrer dans un tel corps? Comprenez-vous qu'aux heures critiques, vienne une guerre, une famine, une epidemie de peste ou de cholera, on devoue tout de soi-meme, de ses forces et de ses ambitions a l'oeuvre et l'honneur collectifs? Comprenez-vous qu'aux heures ordinaires la reputation d'un regiment soit engagee dans une partie de polo?

io Mais surtout vos dehors etonnent et detonnent. Vous portez les cheveux en brosse; vous etes trop ceranonieux ou trop expansif; vous saluez en joignant les talons, et Tinstant d'apras vous gesticulez des epaules. Votre conversation n'est pas faite de menues anecdotes racontees tout droit, avec les mots les plus simples, en style humoristique et telegraphique. Vous avez des idees generales, et vous les exposez; vous theorisez, ce qui est ridicule et presque m6prisable. Vous ne dites point *By Jove!* Vous manifestez vos emotions. Vos yeux sont expressifs, trop civilises, trop
20 citadins. Vous avez l'air intellectuel, *clever*, Vous semblez avoir trop pense, trop vecu. Des soucis, des fatigues et des doutes ont passe sur votre front, y laissant quelque trace. Bref vous ne rentrez pas dans le type connu, admis, requis, que faconnent reeducation et le milieu anglais, et qui fait un gentleman anglais si remarquable sur le Continent, si pareil, en Angleterre, a tous les autres gentlemen anglais.

—Chevrillon.

125. LES NORMANDS

C'est une *Made* et une *Odysee* que Texpansion vertigineuse de la race normande *k* travers TEurope stupefaite. Mais quelle epee barbare, *k* la fois farouche et resplendissante, et qui s'effondre dans le neant!

Les voici qui rddent sur leurs nefes autour des cdtes de Tempire carolingien; ils s'avancent jusque dans la Meditteranee, et telle est la terreur repandue par eux sur le trouble

avenir, que Charlemagne lui-meme en pleure d'inquietude a Narbonne. Et, sitdt parti le grand empereur, Tinvasion commence. Ils entrent par tous les fleuves a la fois. Ils pillent en passant Rouen, Nantes, Tours, Angers, Saintes, Bordeaux; ils incendient Treves, Cologne, Aix-la-Chapelle. Maintenant ils ont penetre au coeur meme de la Gaule; et Paris, saccage deux fois, est sur le point de devenir leur capitale. Vont-ils done dominer et gouverner le glorieux Occident, ces barbares redeurs de cotes? On le craint un instant; et le vieux monde romain, afeole, recule partout 10 devant ce peuple mysterieux qui semble jaillir des flots de toutes les mers.

Mais non. Ils sont trop jeunes encore pour s'etablir en maitres du monde. Il leur suffit de quelque butin et de quelque raneon pour apaiser leur ambition tumultueuse. Ils se retirent des cites envahies aussi vite qu'ils y ont penetre; et das qu'on leur livre par traits un coin de l'immense Europe feodale, ils s'y jettent comme des enfants sur un nouveau jouet, heureux de se pavaner a leur tour dans le role imprevu de seigneurs de la terre. 20

Pourtant, le genie migrateur et conquerant de la race ne s'assoupit qu'un siScle dans les grasses plaines de la Neustrie. A peine ont-ils pris, par trois ou quatre generations, un contact suffisant avec la civilisation gallo-romaine, que voici les Normands repartis vers les aventures. Un instant, ils disputent aux Capetiens Tempire naissant de la France. Mais Paris est trop prts d'eux, et il leur faut l'attrait du lointain inconnu. C'est alors qu'ils se Invent de leurs fiefs tout recents et, tantdt par mer, tantdt par terre, accomplissent presque en mame temps ces deux 30 gigantesques prouesses du moyen age: la conquete de TAngleterre et celle de TItalie.

Ce ne sont plus des pirates errants, honnis de tous les peuples: ils sont les amis et les soutiens des papes; et les Grecs les appellent *k* leur secours. Ils n'attendent pas qu'on leur donne un coin de province, ils fondent rapidement de

vastes royaumes et projettent des rêves d'empire. Vont-ils enfin, maintenant, réaliser la définitive conquête de l'Europe; vont-ils, peuple ardent et robuste, recommencer le destin de l'antique Rome, et, maîtres de la mer depuis Londres jusqu'à Constantinople, vont-ils renouveler le vieil Occident?

Tumulte et chimère; vertige qui passe comme il est venu; orage sur terre et cyclone sur mer; ce n'est qu'un songe! A peine entrés vainqueurs dans une nation vieillie, à peine installés de force dans les châteaux et dans les fiefs, ils se perdent au milieu des populations environnantes comme les tourbillons d'un torrent en colère parmi les ondes lentes et calmes du fleuve où il va tomber.

En France, il reste si peu des premiers conquérants, qu'au treizième siècle la Normandie est la plus fidèle province de la couronne. En 1200, la race normande est complètement fondue et anéantie sous le ciel de Sicile et de Calabre; et en Angleterre, hormis quelques barons survivants, les derniers descendants des aventuriers fameux vont s'exterminer dans la guerre des Deux-Roses. Partout où ils sont entrés vainqueurs, la race vaincue reprend lentement son évolution naturelle, son nom, sa langue, et sa destinée interrompue. Pas un idiome, pas une institution, pas une loi, qui appartienne en propre aux Normands; ils sont les vagabonds de l'histoire, et ils meurent de leur stabilité.

étrange et décevante fortune! Pourquoi ce peuple est-il frappé d'une stérilité telle que, vainqueur partout, il ne fonde rien nulle part? C'est qu'ayant tout l'éclat extérieur des aventuriers et des guerriers, les Normands n'ont, en réalité, aucune des vertus profondes qui font les civilisateurs et les créateurs d'empires. Ils n'ont aucun but. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, et ils ne veulent rien, sinon se battre et piller. Pas la moindre conception de durée, pas le moindre idéal d'avenir. Même devenus seigneurs et princes de royaumes florissants, ils gardent à regard du reste de

l'humanité un mépris brutal et une haine rageuse. Voyez-les à Rome, ou les conduit Robert Guiscard: ils font, en quelques jours, à la Ville éternelle plus de mal que n'en ont fait, en six cents ans, les barbares du Danube et de la Vistule. En Angleterre, leur cruauté a regard des vaincus est Tacte de sauvages exaspérés. Ils sont atteints de misanthropie héroïque. Ce sont les chevaliers du néant.

. . . Et pourtant, dans le vide et le tourbillon de leur rapide histoire, ils laissent çà et là quelques traces de leur passage en des œuvres de splendeur extérieure. Ce sont 10 des barbares enfantins et violents, mais magnifiques. Ils ont le goût du faste et de l'ostentation. De toute la civilisation trouvée par eux en Occident, la seule chose qui les charme est l'éclat de tout ce qui sert à l'ornement visible de la vie. Ils aiment la pourpre et l'or, les fêtes lourdes de luxe prodigue, les couleurs vives, l'architecture opulente et compliquée. Ils éprouvent une joie d'enfant à remuer les riches étoffes. Roger, le premier roi de Naples et d'Amalfi, porte, par-dessus sa tunique, une étole écarlate, toute brodée et frangée d'or, étincelante de pierreries. 20 Guillaume, après la conquête de l'Angleterre, revient à Rouen, où, pendant plusieurs jours, il invite à des festins royaux tous les chevaliers de France et d'Aquitaine et étale devant leurs yeux éblouis les vases précieux, les coupes de corne, les trésors pillés et toutes les merveilles ravies aux vaincus.

La fameuse tapisserie de Bayeux montre jusqu'où ils poussent l'amour de la beauté plastique. Viennent enfin leurs splendides églises et abbayes. Ces conquérants, qui n'ont fondé nulle part ni une cité, ni une loi, jettent partout 30 des constructions éparses où ils prodiguent toutes les richesses de l'art contemporain.

Ni novateurs, ni inventeurs, ils empruntent aux peuples vaincus les formes dont les yeux se rejouissent. Ils sont gothiques dans le Nord, byzantins et arabes en Sicile et à Salerne. Mais leur passion est sincère quoique frénétique

et sans gout Ils sont pareils a des heritiers jeunes et impatientes qui, devenus possesseurs d'un vieux et riche domaine, laisseraient les champs en friche pour batir des tourelles et des pavilions et pour pavoiser d'or et de soie toutes les murailles. Le champ est repris par d'autres, les heritiers meurent ou sont chasses, mais les splendeurs subsistent, attestant le passage d'entants legers et fastueux.

Et c'est pourquoi, maintenant, quand on evoque, aux lueurs de l'histoire, la prodigieuse et folle epee normande, 10 on voit se dresser, au lointain, quelques monuments isotes, de beaute somptueuse et dispartee, sur un fond rouge et trouble de vanite et de destruction.

—Carrere.

126. LA GUERRE NAVALE AU MO YEN-AGE

Depuis des annees les marins, sujets du roi de France, c'est-a-dire les Normands et les Flamands, d'une part, et de l'autre les sujets du roi d'Angleterre, c'est-a-dire les marins anglais et gaseons, 6taient en lutte perpetuelle. La cause de ces conflits incessamment renaissants, etait Tusage des lettres de marque delivr6es par les gouvernements de Tun et de Tautre pays. Prenons un exemple entre mille. Un 20 Anglais nomme Brown, proprtetaire de draps, pour la valeur de 200 livres, en la nef d'un citoyen de Bayonne, nomme Duverger, se plaint au roi d'Angleterre de ce que lesdits draps ont ete pris avec ladite nef, par des Franfais, en vue de Douvres; par compensation, il demande de pouvoir prendre pour 200 livres de vins qui sont en une nef fran9aise, ancree au port de Winchelsea. Cette derniere nef appartenait a des gens de Calais. Quand ces derniers se virent frustr6s de leurs vins, ils demandarent k leur tour, en Cour de France, une lettre de marque—c'est ainsi que 30 ces autorisations s'appelaient—pour pratiquer la course en mer sur des gens d'Angleterre ou de Bayonne et leur prendre des marchandises jusqu'k la concurrence de 200 livres sterling. Les lettres sont accordees, quelques

marchands de Bayonne sont depouilles; mais ils s'empres-
sent de s'adresser au roi d'Angleterre, afin qu'il les
autorise a reprendre pour 200 livres de biens sur les gens
du roi de France. Il n'y avait pas de raison pour que ce
jeu—un jeu de depredations sanglantes—prit jamais fin.
Il y avait meme des raisons pour qu'il ne finit pas et se
compliquat de plus en plus. Ces lettres de marque etaient
delivrees par centaines. On imagine ce que devenaient les
rapports entre marins frangais et anglais depuis les cotes
d'Espagne jusqu'a celles de Zelande. 10

Les officiers du roi de France et ceux du roi d'Angleterre
conjuguaient leurs efforts pour tacher de raablir la paix
entre les nations rivales. On rassemblait dans un port
determine les marins des deux partis qu'on parvenait a
runir et on leur faisait preter serment de rester tous en
paix; mais, loin de se calmer, le conflit prenait des propor-
tions de plus en plus grandes. Les navires des deux nations
ne sortaient plus que par flottes pour se preter assistance
reciproquement, et quand deux flottes ennemies se rencon-
traient, on voyait s'engager de vraies batailles navales. 20

Le 24 avril 1293, grand nombre de marins anglais
sortirent du port de Portsmouth sur plus de 200 vaisseaux.
Quelques jours apres, les Normands, sur 225 nefes bien
6quipees, quittaient l'embouchure de la Charente. La
rencontre eut lieu le 15 mai 1293 sur les cotes de Bretagne,
a la hauteur de la pointe Saint-Mathieu. Les navires
etaient tous munis de "chateaux et de hourdis" qui les
transformaient en vaisseaux de guerre. Au haut des mats
flottaient de longues banniferes de cendal rouge, larges de
deux aunes, longues de trente. Ces banniferes, disent les
marins anglais, dans la relation qu'ils ont l'aissee de ces
evnements, appetees en frangais "boucan," signifient
"mort sans remade et mortelle guerre en tous lieux oft
mariniers sont." Le combat fut terrible. Les Anglais
remportarent la victoire. Les vaisseaux des Frangais furent
pris ou coules. Quelques Normands, sur de lagers esquifs,

parvinrent a regagner la cote bretonne. On rapporta au roi de France que, dans la flotte anglaise, se trouvaient soixante forts vaisseaux de guerre qu'fidouard Ier avait fait equiper en vue d'une expedition en Palestine. Le gouvernement anglais aurait done encourage l'entreprise. Quelques jours apres la victoire, Anglais et Bayonnais surprirent la Rochelle; ils penetrerent dans la ville, egorgerent, pillerent, incendiarent, puis rentrerent chez eux charges de butin.

—*Funck-Brentano.*

NOTES

References are made to the pages and lines of the text, thus: 1. 25. means page 1, line 25.

1. LE SOLITAIRE DES ALLEGANYS

Atala (1801) is an episode of Chateaubriand's vast prose epic, *Les Natchez* (the name of a Red Indian tribe). In it the aged Chactas tells of his love for Atala, a Christian girl, half Indian and half Spanish. Atala saves Chactas from a hostile tribe, and they wander together in the lower basin of the Mississippi. After a terrible storm comes the incident described in the Extract. The scene is on the banks of the Tennessee River.

1. 25. giraumont: a kind of wild gourd.

27. papaya: papaw tree, found in the Southern States and in the West Indies. Its leaves are plaited into mats, calebasse: a gourd, used by Indians as a vessel.

2. 2. lianes: twigs of liana, a creeping and climbing plant.

28. j'instruirai Chactas: Chactas was still a heathen.

31. Atala devint pale: unknown to Chactas, Atala was bound by a vow of virginity made to her dying mother. Rather than break this vow Atala commits suicide.

2. DES EGLISES GOTHIQUES

This Extract from *Le Ganie du Christianisme* (1802) exhibits the beginnings of Romanticism in a return to religion and in a love for the Gothic and the mysterious.

4. 5. Memphis: on the Nile, the ancient capital and the sacred city of Egypt, famed for its temples.

17. on leur en peut arracher: this archaic word-order is frequent in Chateaubriand. We should say *on peut leur en arracher*, cp. page 5, line 7, *se venaient prosterner*.

20. des temples grecs: this refers to the Eglise de la Madeleine, in Paris, begun in 1764 and not finished till 1842.

22. un Dieu metaphysique: "the Supreme Being," whose cult was established by Robespierre (1793).

26. Montmorency: a great family that gave many distinguished soldiers to France, especially in the sixteenth century. Their monuments are in Notre-Dame de Paris.

27. il soulait: Old French for *il avait Vhabitude de*, from the Latin *solebat*.

5. 29. leur origine sacree: Chateaubriand is referring to the Druidic worship celebrated under an oak.

30. jambages: here used for "columns."

6. 13. du bronze: the reference is to bells and clocks.

3. LE PARTHENON

The Parthenon is the famous Temple to Athena, built in the fifth century B.C. Near it, on the Acropolis, is the Temple to Victory. The Propylaea were the monumental gates at the entrance to the Acropolis.

6. 30. Chateaubriand's visit was in 1806, when Greece was still a part of the Turkish Empire.

33-4. *irait en se retrecissant*: the force of the conditional in *trait* is hypothetical: the boundary-line of this oval, *if it existed*, would pass as described.

34. Mount Hymettus is in Attica, to the east of Athens.

8. 1. *cannelee*: "fluted," connected with "canal."

4. *peristyle*: a row of isolated columns decorating a facade.

6. *triglyphe*: a kind of large boss, with deep vertical grooves.

4. DE LA LANGUE ALLEMANDE, DANS SES RAPPORTS AVEC L'ESPRIT DE CONVERSATION

8. 14. *connaissances*: concrete knowledge, information on some definite point. The meaning of the singular is abstract knowledge.

20. *acere pour le but*: "sharpened to hit exactly the mark."

9. 32. *train*: often equivalent to *vitesse*, "speed," "rate."

5. L'ISOLEMENT

11. 10. *encor*: used in verse where *encore* would give a syllable too much.

ix. *la reine des ombres*: the moon. There is a similar personification in line 21 of the following page.

22. *aquilon*: Latin *aquilo*, the north-west wind; *aquilon* is used here in the sense of *north*, but in the last line of the poem in its original sense.

12. 17. *Aurore*: the goddess of the Dawn.

6. LE MOULIN DE SAINT-POINT

Saint-Point, near Macon, was a favourite resort of Lamartine's.

13. 9. *vert antique*: a particular kind of green marble.

29. *vegetation saxillaire*: "saxifrage," the adjective seems to be Lamartine's own coinage.

33. *noyee*: "bathed in the light of."

14. 13. *Theocrite*: Theocritus, the Greek poet (born about 300 B.C.), wrote the earliest extant pastoral poetry.

14. *Virgile*: Vergil imitates Theocritus in the Eclogues.

16. Claude Lorrain (1600-1682) is called the "Raphael of landscape" owing to the fine colouring and truth of his rural scenes.

7. DE LA SERVITUDE ET DU CARACTERE DU SOLD AT

This extract illustrates one of Vigny's main themes—the suffering that is the fate of all pre-eminence, moral or intellectual.

15. 16. tient de: "resembles."

25. prenne acte de: "takes note of"; properly a legal term for "takes cognisance of."

28. trappiste: the monks of La Trappe, in Maine, take a vow of perpetual silence.

16. 2-3. bardee de chiffres, avec une assurance de laureat: "encased in figures, and possessing the self-confidence of prize-winners," Young onicers think that technical studies and advanced knowledge of mathematics will take the place of devotion to work and tactful knowledge of human nature. Barder is properly the medieval word for encasing a soldier in steel mail.

18. du grand Frederic: Frederick the Great of Prussia, (1712-1786).

17. 6. tel grand general: "such and such a great general."

8, LA SERIEUSE

A ballad of the battle of Aboukir near Alexandria in Egypt (1st August, 1798), in which Nelson defeated the French fleet.

17. 24. Surate: Surat, a port in the Province of Bombay.

29. pour Pfigypte: *i.e.* for Napoleon's expedition (1798-9).

18. 2. reseaux: "nets," "netting," a reference to the transparency of the sails.

19. banc de quart: "quarter-deck," properly the bench on the deck where the officer of the watch might sit.

21. Sainte Barbe: the patron saint of artillerymen and miners.

31. Aboukir: the bay near Alexandria where the so-called Battle of the Nile was fought in 1798.

19. 7. prenant des pyramides: a reference to the Battle of the Pyramids, won by Napoleon.

12. du quinze thermidor: under the Revolution the months were re-named, and mid-July to mid-August composed *Thermidor*, or the "heat-month."

25. en lachant leur bordee: "each discharging its broadside."

28. il en resta trois: *i.e.* three (English ships) were still to come,

20. 1. ses boulets enchaines: "her chain-shot."

30. hors de notre eau tournante: "away from our churning water.'

9. L'ALCOVE

22. io. encor: the spelling here is due to the rime in *-or* (line 12); see note on page 11, line 10.

15-16. ou l'onde . . . roseaux d'or: "where the water ripples round golden reeds."

23. 9. Gabriel: the archangel. The child sees in dreams a throng of guardian angels.

16. une chimere: "an unreal fancy."

10. WATERLOO

The Battle of Waterloo took place on June 18th, 1815. The British under Wellington were posted between Napoleon and Brussels, and Napoleon's object was to break through before *the arrival of Prussian reinforcements under Blücher (line 29).

24. 7. **I'homme** inquiet: Napoleon.

16. Friedland: in East Prussia, the scene of Napoleon's victory over the Russians in 1807. Rivoli: in north Italy, where he defeated the Austrians in 1797. .

25. 9. les aigles: these were the insignia of Napoleon, imitated from the eagles of the ancient Roman legions.

11. Lui

This fine poem on Napoleon, of which the first part is here given, was written in December 1828.

23. massacrant le peuple: Bonaparte and Barras relentlessly crushed the rising of insurgents against the Convention, as the Government of France was then called, in October 1795.

24. tribuns: *i.e.* the Convention. See note on line 23. Bonaparte the soldier establishes a military dictatorship.

25. **consul**: Bonaparte became First Consul in November 1799. The Revolutionaries were enamoured of Roman history, and imitated Roman republican institutions—at any rate in name.

30. une étoile: the cross of the Legion of Honour.

26. 5. un roc: St. Helena.

12. L'INTERIEUR D'UN EDIFICE sous MER

This magnificent piece of word-painting is taken from *Les Travailleurs de la Mer*.

26. 20. **cintre**: a round (*i.e.* Norman) arch.

2a. **on ne sait quoi**: turn by "something mysterious" or "inexpressible."

24. *tel pan de mur*: "here and there a piece of wall." *Tel*, in this sense, cannot be exactly rendered, but suggests the English "such and such."

27. *nonage*: "tying on," a technical word, signifying an operation in weaving which consists in knotting the strands of a warp that has just been finished to those of the new warp that succeeds it. *Promethee*: Prometheus stole fire from heaven for the use of men and was in punishment chained to a rock.

28. *Michel-Ange* (1475-1564): one of the greatest artists that ever lived, unmatched for sublimity.

27. 12. *behemoths*: "behemoths," *i.e.* monsters (Job xl. 15)

13. IN TENEBRIS

This description of Hell owes much to Dante, but more to the *Tragiques* (published 1616) of the Huguenot poet d'Aubigne*.

26. *O double . . . mort*: this cannot be rendered literally. *Plateau* here means the pan of a balance, and the sentence might be translated: "O gloomy scales which weigh our destiny, on one side life and on the other death!"

14. SONNET

28. 22. *les lauriers*: the wreaths of laurel (properly bay) with which the brows of those who triumph over their competitors are crowned; "success," "the prize."

16. UN BRUTUS DU SEIZIEME SIECLE

The scene is Florence, and the year 1537. The reigning duke, Alexander de' Medici (natural son of Lorenzo I I. de' Medici and half-brother of Catherine de' Medici), is a man of infamous character and has trampled under foot the liberties of Florence. His cousin, Lorenzo (called *Lorenzaccio* in derision—"big ugly Lorenzo"), only lives to restore Florence's liberty by striking down the tyrant. To do this he has endeared himself to Alexander by becoming his inventive procurer of new pleasures. He explains himself in the extract to the venerable patriot Filippo Strozzi, who opposes the tyrant Alexander by constitutional methods, though his fiery sons are less scrupulous.

30. 1. *le*: Pietro Strozzi. He and Tomaso had wounded Giuliano Salviati for speaking lightly of their sister. Salviati's insulting words had been repeated by a peasant and overheard by a third Strozzi brother (see p. 31, line 35). As Salviati was one of the Duke's boon companions, Alexander espoused his cause.

2. *Pazzi*: a Florentine family, hereditary enemies of the Medici, and Republicans.

16. *Pierre*: Pietro Strozzi.

31. 10. des Huit: the Eight were the magistrates of Florence and were mere tools of Alexander.

21. le batard . . . frais de justice: "Alexander will lose his costs." Alexander was of illegitimate birth; from his mother, a negress, he inherited his thick lips.

35. des quolibets d'un rustre: "the low jests of a peasant." See note on page 30, line 1.

32. 1. la plus noble famille de Florence: *i.e.* the Strozzi.

8. Lorenzo: Alexander's cousin. Philippe alone is in the secret as to the part played by Lorenzo.

16. le masque de la colere: "the outward show of anger," not a "pretence." The reference is to the masks worn by ancient actors.

20. sans peur et sans reproche: this phrase was originally used of the perfect knight Bayard (1473-1524).

23. la hideuse comedie: *i.e.* of Lorenzo's evil life.

29. homme sans epee: one feature of Lorenzo's "comedy" was that he pretended to be a coward. He wore no sword, and fainted at the sight of a naked blade.

33. 2. traite de chien: "styled a dog."

16. Tenfant prodigue: the Prodigal Son of Scripture.

34. 27. cheval de pressoir: a horse that works a wine-press.

35. 1. aussi bien: "in fact."

36. 20. Niobe: a nymph who boasted of her many children to Latona, who had but two—Apollo and Diana. Her children were all slain and she was turned into a rock. She is a symbol of maternal grief and tears.

26. colisee: the Coliseum at Rome, a magnificent amphitheatre built by Vespasian and Titus in the first century A.D.

37. 8. Brutus: Marcus Junius Brutus, though one of Caesar's chief friends, became a leader of the conspiracy against Caesar when the latter had made himself perpetual dictator of Rome. He was one of Caesar's murderers. There is also a reference, here and in line 19, to Lucius Junius Brutus, the first consul (509 B.C.), who, in order to overthrow the Tarquins, played the same kind of part as Lorenzaccio.

21. Clement VII.: Giulio dei Medici, Pope 1523-1534, an enemy of liberty owing to his intrigues with the invaders of Italy, especially Charles V.

29. Ciceron: Lorenzo refers to Cicero's constant boast that he had been the saviour of the country in the time of Catiline's conspiracy (63 B.C.).

38. 22. noeuds coulants: "running knots."

39. 7. cloche de verre: "diving-bell."

32. une vilaine cuisine: "an ugly mess" (or compound).

17. FABRICE ECHAPPE DE LA PRISON

Stendhal's novel *La Chartreuse de Parme* tells the story of Fabrice del Dongo, his adoring aunt, the duchesse de Sanseverino (page 42, line 32), and Clelia (page 41, line 22), daughter of the Governor of Fabrice's prison in the Tour Farnese and in love with the prisoner.

- 40. 10. a pas de loup, "noiselessly."
- 25. sequin: an Italian gold coin of variable value.
- 41. 19. pratiquee: "made (with difficulty, where "there was only just enough room)," "contrived."
- 42. 6. talus: "slope," "ramp."

18. UN SALON A PARIS EN 1842

43. 14. l'Academie: consisting of the forty greatest French writers who themselves choose authors to fill up vacancies. Merimee became a member of the Academy in 1844.

18. la Persiani: a famous singer. The article is used in French before the names of professional singers and dancers, e.g. *la Patti*. The reference is to David driving out the evil spirit from Saul by playing on his harp.

20. Rachel (1820-1858): an actress of Jewish extraction born in Switzerland who revived Racine's dramas on the stage. Here she recites the opening scene of *Esther*,

- 28. Beranger: the famous French *chansonnier*, 1780-1857.
- 44. 7. sigisbee: "attendant cavalier," from the Italian.
- 27. se trouva mal: "fainted."
- 30. M. Thiers: the great historian, statesman, and orator, who was minister to Napoleon III. and negotiated peace with Prussia in 1871.

19. UN BRIGAND CHEVALERESEQUE

45. 1-2, 28. Seville, Malaga, Grenade (Granada): in southern Spain. Brigands and smugglers were chiefly found in Andalusia. Gibraltar has belonged to Britain since it was taken from the Spanish in 1704; this accounts for the briskness of the smuggling trade.

- 46. 3. ranconner: "to hold to ransom."
- 8. reaux: the *real* is a quarter of a peseta.
- XI. royaume de Murcie: Murcia was an Arab kingdom from 1016 to 1090.
- 19. com me: "as though."

47. 14. *en veut*: *en vouloir a* means "to bear ill will to," "have a grudge against."

25. *uh gros d'arsenic*: "a big dose of arsenic."

26. *olla*: a stew of meat and vegetables, a national Spanish dish.

31. *n'eut garde de refuser*: "took care *not* to refuse," "was far from refusing,"

48. 4. *montilla*: from a town of the name near *Cordoba*; *xeres* is sherry.

7. *una ftneza*: a compliment.

30. *un cent*: *cent* is here a noun, used for the commoner *centaine*.

49. 5. *il se fit tout a tous*: the Biblical phrase "to be made all things to all men" (1 Cor. ix. 22).

20. UNE PASSION DANS LE DESERT

50. 11. *piqua*: "spurred."

26. *tombant d'aplomb*: "falling vertically."

35. *pas un accident au sein du sable*: *accident* is used in French for anything that breaks up a level surface, whether literally or figuratively. *Accident* is often equivalent to our "incident."

51. 12. *les ruisseaux*: "the gutters."

14. *son imagination meridionale*: the inhabitants of the south of France, Gascons and Provençals, are famous for their lively imagination and love of boasting.

16. *les jeux de la chaleur*: "the wave-motion of the heat."

29. *regimes*: "clusters."

54. 22. *fais un petit bout de toilette*: "brush yourself up a bit."

55. 28. *agreea*: "was pleased to approve of."

56. 22. *Neron*: Nero, Emperor of Rome 54-68 A.D., a persecutor of Christians and one of the cruellest men who ever lived.

23. *elle s'etait desalteree*: "she had slaked her thirst."

34. *tournilla*: "pulled this way and that," *i.e.* played with.

57. 3. *da mas*: "Damascus blades" are curved swords or scimitars.

58. 6. *c'est entre nous . . . a la vie et a la mort*: "it's friendship for life and death between us."

7. *pas de farces!*: "no tricks, mind!"

59. 6. mortelles: here in the Latin sense of "death-dealing."

17. aurait pu ne pas l'agiter: "might have failed, to stir it."

23. Dieu m'emporte: translate "as sure as I'm alive."

60. 9. vieux grognard: "old growler," a name given to a veteran of Napoleon's campaigns. This is the Provençal soldier whose adventure Balzac now brings to an end.

16. se débattant: "in her death-struggle."

24. j'ai bien promene mon cadavre: slang for "I have travelled about a great deal."

21. LE CURE DE TOURS

This Extract relates how l'abbé Birotteau coveted the rooms of his superior l'abbé Chapeloud. He secured them on Chapeloud's death, but the story goes on to tell how through the enmity of l'abbé Troubert (who also coveted the rooms) and Mademoiselle Gamard, the landlady, he lost not only the rooms but health, reputation, and means of livelihood.

Cure: a parish priest having a "cure" of souls. A *curd* is often assisted by a *vicaire*, so that the sense of the modern English *vicar* and *curate* is reversed in French. To *curds* and *vicaire*s alike the style of *abbé* is given (compare line 14). Chapeloud was also a canon (line 10) of Saint-Gatien, the cathedral of Tours.

61. 1. appartement: "flat" or "suite of rooms." A room is *une pièce* (line 6), whereas *chambre* generally means "bedroom/"

2. corps de logis . . . midi: "a detached building with a southerly aspect."

17. Bande Noire: a company of speculators who, after the Revolution of 1789, bought up country houses and monuments in order to pull them down and sell the materials.

21. galerie: a long room used by the canon as a study.

29. Boule (1642-1732): Boule or Buhl was a carver and cabinet-maker. Furniture made by him is beautiful and very valuable.

35. oratorien: *i.e.* a member of an order of secular priests founded by Saint Philip of Neri in 1564.

62. 20. *le confortable*: adjective used as a noun.

22. *le meuble*: here collective; what we call "a suite of furniture."

22. LES JUMEAUX

This Extract from George Sand's famous rustic novel, *La petite Fadette*, contains some *patois* words and phrases explained below.

63. 13. *bessons*: an old French word for "twins," now confined to *patois*.

13. *croissaient a plaisir*: "grew as well as anybody could wish."

14. *mem em en t*: a compound of the adverb *tneme*, "even in standard French *pareillement* is used.

16. *de leur croit*: *croit* is dialectal for *croissance*.

20. *les epaules bien avalees*: "very sloping shoulders." In old French *aval* meant to go down (<ad + vallem+are) cp. *en aval du fleuve*, "down the river." The modern meaning of swallowing comes from the sense of going down the throat.

24. *retirance*: *patois* for *ressemblance*.

25. *gars*: a word of Celtic origin. In O.F. it was nominative, and *gar con* was the corresponding accusative. The sense is 'stout fellow,' "sturdy lad."

64. 3. *un ceuf et un oeuf*: i.e. they were as like "as two peas."

4. *une miette*: "a trifle," literally "a crumb."

5. *le cheveu*: the singular is now obsolete.

12. *quasi tous*: "almost all."

17. *la Sagette*: the midwife who had brought the twins into the world.

23. *amiteux*: *patois* for "friendly."

65. 8. *cheval percheron*: a horse from La Perche, between Normandy and Maine; the latter is famous for its draught-horses.

11. *n'en cherchaient pas si long*: "did not want to find out the ultimate reason."

29. *mauvais teint*: used adjectivally here, "badly dyed," not a *fast* colour.

66. 4. *mes bessons de rire*: the *mes* is colloquial. Notice the historic infinitive with *de*: "Our twins would laugh." Compare Latin.

23. L'IMPRIMERIE

22. *Petrarque*: an Italian fourteenth century poet, the first of the great Renaissance humanists.

25. *Venise et de Florence*: towns where the printers had adopted a beautiful fount of type much easier to read than the old Gothic characters.

67. 2-3. *tels . . . tels*: "such . . . as." Latin *qualis . . . talis*. They "would keep them *such* as they were about to give them to the world."

8. *la fontaine de Jouvence*: a magic fountain that renewed the youth of those who bathed in it.

10. *Mayence et Strasbourg*: Gutenberg, the inventor of printing, was a native of Mayence (Mainz), and set up his first printing works at Strasbourg.

21. *Aristote*: Aristotle, a Greek philosopher of the fourth century B.C., a man of encyclopaedic knowledge.

Platon: Plato, who preceded Aristotle, was the greatest of all Greek philosophers. Homer was author of the great epics, the *Iliad* and the *Odyssey*. Aeschylus and Sophocles were Greek tragedians of the fifth century B.C.

34. Copernicus, a Pole (1473-1543), discovered the revolution of the planets round the sun.

Pythagore et Philolaiis: Pythagoras and Philolaus were Greek philosophers of the sixth century B.C., who, two thousand years before Copernicus, conceived the idea that the earth is a sphere revolving round the sun.

6a. 2. Hesperides: the "Fortunate Islands," imagined by the Ancients to be in the Atlantic, off the coast of North Africa.

9. byzantine . . . Nicee: the creed, drawn up at Nicaea in 325, was lengthened at Constantinople (Byzantium) in 381.

12. Antonins: Antoninus and Marcus Aurelius, Roman emperors of the second century, famous for their virtues and spiritual aspirations.

15. un autre: Erasmus.

23. sibylle: at the end of *Aeneid*, Book VI., Aeneas and the Sibyl leave the Lower World together by the ivory gate, by which false dreams issue forth. *Douce* suggests that Michelet's recollection of Virgil was not quite so fresh as he would have us think.

28. in-folio: "folio," *i.e.* on paper folded once only.

30. La Sorbonne: the faculty of theology, at the University of Paris, founded in the thirteenth century.

34. Jean Lascaris: a Greek who fled to Paris from Constantinople after the taking of that city by the Turks in 1453. He taught Greek in Paris.

Aleandre: an Italian *savant*.

35. Vatable: a printer and a *savant*.

69. 1. ravit aux Juifs leurs manuscrits: during the persecution of the Jews under Philippe le Bel.

6. Reuchlin: a German *savant*, one of the first Europeans to study Hebrew.

8. qui les brulent: the Inquisition burnt all books containing "heresy."

15. le poete ouvrier de Manchester: probably Ebenezer Elliott (1781-1849), connected with the Anti-Corn-Law League, primarily a Manchester society.

24. L'ORAGE D'OCTOBRE 1859

This Extract describes the great storm of October 1859, witnessed by Michelet when staying at Royan, a little coast-town just at the mouth of the Gironde.

69.. 22. la Saintonge: to the north of the Gironde.

24. le Medoc: the peninsula forming the left bank of the Gironde, the estuary of the Garonne and Dordogne combined.

27. contre eux: *i.e.* against the clouds.

32. Cordouan: a magnificent lighthouse on the site of one built in the fourteenth century.

70. 23. a vingt pas: "within twenty paces" (of Michelet's house).

24. que la maison ne tremblat: "without shaking the house." *Que* . . . *ne* is used for *sans que*, and therefore takes the subjunctive.

37. le sens du rythme: this is the secret of Michelet's marvellous and impassioned prose. This passage is significant: Michelet realised that he wrote just as a musician composes.

71. 19. desceller le gond d'un volet: "to tear off the hinge of a shutter."

25. L'INDESTRUCTIBILITE DU CHRISTIANISME

72. 8. etonnent: here *etonner* is used in its original sense of "stagger," "confound."

73. 12. Bayle (1647-1706): his great *Dictionnaire* was an arsenal in which the atheist philosophers of the eighteenth century got their armour. .

Voltaire (1694-1788): the great French philosopher who inaugurated anti-clericalism and undermined organised religion.

26. LES ORIGINES DE LA REVOLUTION

28. les classes les plus civilisees: *i.e.* the aristocracy and clergy. The marquis de La Fayette, the comte de Mirabeau, and the Abbe de Sieyes were the first revolutionary leaders.

34. il: *i.e.* *le peuple*, in the sense of *plebs*. Down to line 23 of page 74 *le peuple* is represented by masculine singular pronouns.

74. 11. ces puissantes armees . . . ploiera: the reference is to the wars of the First Republic and of Napoleon.

21. les livres . . . theorie: all the great literature of the century had been revolutionary, but the culminating book was Rousseau's *Contrat Social* (1762). All Rousseau's writings were aimed against inequality.

24. ce livre: *i.e.* Tocqueville's book on *Vancien regime*.

75. 8. '89: *i.e.* the first year of the Revolution, one of the greatest events of history. It began with fair promises, but by 1793 it was already wading in blood.

76. 1. celui: *i.e.* Napoleon.

27, PIERRE LEROUX

Daniel Stern is the pen-name of Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, who gives us an impartial account of the events of 1848, "the year of Revolution."

The "Revolution de F6vrier" (1848) was the necessary outcome of the great Revolution of 1789. In its earliest stages it was political, abolishing the monarchy and establishing manhood suffrage. A provisional government, of which the chief members were Lamartine and Ledru-Rollin, safely conducted the country through the change of constitution. But the political revolution was followed by a social one: the working classes, under Louis Blanc, demanded the "Right to Work," and civil war between the Bourgeois (or middle class) and the Proletariat (or working class) seemed imminent. It was averted, however, by Louis Blanc and Lamartine. It was on the *social* questions that Leroux made his famous speech.

76. 4. la seance du 15 juin: the National Assembly, now elected by manhood suffrage, was face to face with socialistic riots all through June 1848.

5. assimilation de l'Algerie a la France: the conquest of Algeria began in 1830 and ended in 1847. In 1848 the period of organisation commenced.

7. paraissait pour la premiere fois a la tribune: "was making his maiden speech." The *tribune* is the pulpit from which deputies address the Assembly.

15. accuse: "indicated"; do not use the historic present in English.

22. l'anecdote du jour: "the latest story."

77. 6. ateliers nationaux: "national workshops" (established February 25, 1848), guaranteeing a livelihood (if necessary at the expense of the State) to every working man. The experiment was unsuccessful.

13. faire transiger: "to make a compromise between."

15. entre en plein dans: "fully satisfied," literally "enters into."

21. communes republicaines: the word *commune* is untranslatable. A *commune* is (1) a territorial division administered by a *maire*, who is assisted by a municipal council; (2) this municipal council itself.

26. la droite: "the right benches," where the Conservatives sit.

29. la derniere revolution: that of 1848.

78. 3. il en vient a: "he went on to."

78. 4. sans ensemble: "without a concerted plan."

6, la revolution de Fevriers the early political stages of the Revolution of 1848.

20. y: "at this point" (*i.e.* at the point of being sufficiently republican).

79. 17. concentrer: "repress."

20. concile: "ecclesiastical council."

27. Montalembert: an enlightened Christian Socialist, a friend of Lammenais, and editor with him of *U'Avenir*.

29. Falloux: a politician and writer of moderate views who voted for the closing of the Ateliers nationaux,

28. LES DEVOIRS DE LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

Sainte-Beuve is the greatest of French literary critics.

80. 3. cette espece de genre intermediaire: *i.e.* criticism.

13. le sentiment toujours attentif et un peu mitige: "the attitude of attention, constant but always slightly on its guard."

23. indiscretion: "inquisitiveness."

29. LA FONTAINE

82. 3. gaulois: Taine rightly considers La Fontaine one of the best examples of the French genius, Celtic in its disrespect for authority and its wit, Latin in its care for form, polish, and style. poete: Taine means that La Fontaine (1621-1695) was a creative artist.

11. le bonhomme: a term of kindly contempt for a very simple person.

16. il pense tout haut: "he thinks aloud."

27. une charge: as *maUre des eaux et forSts* in his native Chateau-Thierry in Champagne. He inherited this post from his father.

83. 6. mediocre economer: "no great manager."

10. Fouquet (1615-1680): Louis XIV.'s magnificent superintendent of the finances, who patronised literature.

11. Mme de la Sabliere: an aristocratic and learned lady.

13. M. d'Hervart: a noble at whose Paris house La Fontaine spent the last years of his life.

20. une ma man: this suggests that she spoiled him.

23. le prince de Conti: brother of the Great Conde and a patron of Moliere and La Fontaine. • due de Bourgogne: the Dauphin's eldest son, still a child.

36. en vers non plus: La Fontaine is devoid of affectations and paints men and Nature as they really are.

84. 3. Vendome (1654-1712): the great-grandson of Henry IV., and a famous general who fought in the War of the Spanish Succession and was defeated by Marlborough at Oudenarde (1708).

6. primitff: the primitive man, *i.e.* he never grew up.
15. se guinder: "to force his talent." il s'y . . . naissance: "he had a congenital taste for it."
30. les y installait a demeure: "lodged them and made them stay there."
85. 5. Malherbe (1555-1628): a great poet and reformer, the law-giver of Parnassus." He is correct and musical, but cold.
7. pris: "captivated."
9. Baruch: a book in the Apocrypha. It was Racine who put the book into La Fontaine's hand, and the latter opened it at the prayer of the Jews. Full of admiration he asked Racine who this genius Baruch was.
14. oripeaux mythologiques: the conventional mythological language of the seventeenth century, which spoke of fair ladies as "nymphs," "goddesses," etc.
19. These lines were addressed to the Duchess of Bouillon.
26. le vieux moqueur: La Fontaine has all the satiric disrespect for authority that belongs to *Vesprit gaulois*, but sometimes he has Plato's inspiration and Vergil's tenderness. These poets had what Taine calls *le sentiment du divin*.
86. 9. ou le caractere: not *ni* but *ou*, to show that *visible* refers to both *conduite* and *caractdre*.

30. LE THEATRE ANGLAIS A L'EPOQUE DE SHAKESPEARE

87. 7. a six pans: "with six walls."
11. il pleut: they were exposed to the weather, the theatre being open.
15. il n'y a pas si longtemps: Taine is using the historical present and takes the Elizabethan point of view.
16. a pratique . . . les cloaques et les fanges: "has frequented the gutters."
23. le berner dans une couverture: "toss him in a blanket."
25. clubs: this refers to the street-fights in which the apprentices bore their part.
88. 5. fait des fa cons: "stands on ceremony."
14. saugrenues: an untranslatable word: say "outrageous."
20. point . . . de perspective: this practically means "no scenery."
26. sir Philip Sidney: the first English critic of importance and the first to discuss the "Unities" in his *Defence of Poesie*.
89. 17. vaudeville: a slight comedy founded on intrigue and mistakes, not on character study.
18. estrade: platform.

31. NAUFRAGE D'UN BATEAU A VAPEUR

The scene of this Extract is the coast of Liguria, in N. W. Italy.

26. au large: "in the open sea."

90. 32. avait donne contre: "had struck on."

91. 3. accentues a la provencale: "accented in the Provençal manner." Provençal is spoken in the district of south-east France known formerly as Provence.

32. CHARLES XII, ROI DE SUEDE

91. 21. Charles XII. (1682-1718) became king of Sweden in 1697. His short life was filled with wars against Denmark, Poland, and Russia.

27. il n'en voulut jamais demordre: "he would never take back his words."

92. 17. respectables: "venerable," "respected."

25. par deux fois: "on two occasions," a rare use of *par*.

28. coureurs: valets who used to run by the side of carriages when their masters went out in state.

29. entr'ouverte: "yawning," "gaping," literally "half-opened."

31. dans la salle treme des etats: "in the very Parliament hall "

33. PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

93. 13. Mars and (p. 94, line 11) Avril are personified, and so have capitals.

21. houppe de cygne: powder-puff made of swan's-down.

27. solfeges: solfeggi, *i.e.* vocal exercises.

28. a mi-voix: "in a low key."

94. 3. egrene: there is no exact English equivalent for the verb *Sgrener*, which implies the action of stripping a stalk of its leaves, or a string of its beads. Cp. *le grain*, the bead of a rosary.

34. LE POT DE FLEURS

17. en coulevres: a reference to the long snake-like roots.

19. son pied chevelu: by the "hairs" are meant the fibres of the root.

27. aloes: a tropical plant of the genus *liliaceae*.

35. VIEUX DE LA VIEILLE

La Vieille: Napoleon's Old Guard.

95. 4. le grand retour: Napoleon's return from exile in the Isle of Elba (1814).

5. la supreme batattle: the Battle of Waterloo.

27. Achilles: men like Achilles (*Achille*), the greatest of the Greek champions at the siege of Troy.

96. 2. l'figypte: Napoleon led an expedition to Egypt in 1798. See Extracts 8 and 20.

3. la Russie: the invasion of Russia and Retreat from Moscow took place in 1812.

6. la Beresina: a river on the western frontier of Russia, over which the remnants of the Grande Armee just succeeded in escaping from the pursuing Cossacks in the Retreat of 1812.

8. le Caire: capital of Lower Egypt, occupied by the French in 1798. Wilna: in Lithuania, a stage on the Retreat from Moscow.

36. LA MONTRE

30. le vrai chiftre: "the true figure," *i.e.* the real time.

97. 10. L'Hippogriffe: a fabulous winged horse. As *le pays du Bleu* means the land of dreams (compare Maeterlinck's "blue bird"), the whole phrase means "to indulge in day-dreams" and lose all sense of time and reality.

n. se debauche: "goes astray." *Dbaucher* properly means to entice a workman from his duty.

37. APRES LE FEUILLETON

Feuilleton: literary supplement to a paper.

27-28. supportent . . . le fronton: a metaphor from architecture, "hold up the weighty pediment of the review."

98. 3. les ficelles des melodrames: the strings that move the puppets of the melodrama.

8. vos purs sanglots: a humorous allusion to A. de Musset's famous lines in *La nuit de mai*:—

Les plus desesperes sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

9. les couplets de facture: "well-made verses," with a hint of artificiality. The grelots are the bells of the professional fool.

11-12. porter la sante de: "to drink to the health of."

18. la grappe: properly "the bunch" (of grapes), each grape being *un raisin*.

38. IN DESERTO

25. barbe: translate "curtain."

30. a flots plombes: "with leaden rays."

99. 4. egrenant son tresor: *i.e.* shedding petals (see note on page 94, line 3).

8. le genou du vent: the wind is compared to an archer who presses his bow with his knee in order to bend it.

14. durement se dessine: "is seen in sharp outline."

17. en arcade: "making an arch."

40. L'ESCURIAL

The Escorial is a palace and monastery near Madrid built in the sixteenth century by Philip II. in fulfilment of a vow.

100. 6. Tibere espagnol: Philip II. Tiberius was Roman Emperor 14-37 ^{A.D.}. The extreme suspiciousness of his nature made him frequently act with great cruelty. There is thus some resemblance of character between him and Philip.

41. HYMNE

Addressed to Mme Sabatier, regarded by Baudelaire as his guardian angel and ideal.

100. 22. en l'immortalite: the prohibition of *en* before the definite article is not absolute, but learners will do well always to use *dans*.

28. le gout de: "a taste for."

101. 2. reduit: here a noun, "retreat," "humble dwelling."

7. gis: second person singular of the present of *gdsir*, "to lie," a form not admitted by the Academy.

42. LE VAMPIRE

Addressed by Baudelaire to a woman whom he at once loved and hated, and whose influence he could not shake off. Her name was Jeanne Duval, and she had negro blood in her veins.

16. vins: "earnest," not the plural of *vin*.

43. RECUEILLEMENT

This title might be translated as "Meditation" or "Contemplation." The theological word is "Recollection."

102. 13. cueillir des remords: commit acts of which they will later repent.

17. *surgir*: governed by *vois* in line 15. The past, with its joys and its regrets, is visualised as reappearing from the water of oblivion in the light of heaven.

44. SPLEEN

This word is English and denotes one of the viscera of the human body, formerly supposed to be the seat of melancholy. The French have adopted the English word in this sense, as the English were supposed by them to be inveterate suicides. For Baudelaire the word has the same meaning as *ennui*.

103. 1-4. The fine slanting lines of falling rain, and then a spider's web, are compared to prison bars and to enveloping toils.

9. *corbillards*: funeral hearses.

45. DEUX JEUNES NOBLES sous LOUIS-PHILIPPE

M. Poirier is a retired tradesman, who has bought a title for his daughter by marrying her to the dissolute Gaston, Marquis de Presles.

103. 20. *cotnme te voila fait*: "what an awful rig-out that is!" Gaston is referring contemptuously to his friend's uniform. He himself as a legitimist refuses to serve the Orleanist dynasty.

21. *casaque*: "tunic."

104. 2. *galons*: "stripes." Such badges show the military rank, and private soldiers have woollen badges.

4. *Isly*: in Algeria, scene of a French victory in 1844.

11. *un troupiier finis* "a hardened trooper."

25. *chauvinisme*: Jingoism, so named from Chauvin, one of Napoleon's officers.

26. *defonce les blagues*: "bursts the humbug." *La blague* is properly a tobacco pouch made out of a bladder, and easily burst. *La blague* is slang for "humbug," "scoffing," "mockery."

105. 9. *de rente*: "income." "Rent" = *le loyer*. *Livres* is no longer used for francs.

24. *dans ses nippes*: "in her trousseau."

27. *je fais courir*: *je fats (mes chevaux) courir*, "I keep race-horses."

je joue un jeu d'enfer: "I play for infernally high stakes."

29.**Vatel*: cook to the great Conde at Chantilly in the seventeenth century.

35. *la bride sur le coin* "with a slack rein."

106. 12. George Dandin: a farmer in Moliere's play of that name, who has unwisely married a girl of noble family. She deceives him, and is helped by her parents M. and Mme de Sotenville.

15. a bon escient: "knowingly," *i.e.* with full consciousness of what you were doing.

107. 5. avec quels appointetnents?: "at what salary?"

46. UNE NOCE NORMANDE

tine noce: the wedding of the romantic Emma to M. Bo vary, a boorish country doctor.

21. tapisseries: "light carts."

108. 8. etrennerent: *dtrenner* means literally "to give *e'trennes*," *i.e.* "to give a New Year's gift, a Christmas-box"; hence it comes to mean "to put on for the first time," "to handsel."

20. habits-vestes: "swallow-tail coats."

28. coupes a meme: "cut from the piece."

31. blouses: "smocks," the regular dress of the peasant and of the working classes generally in France. Hence the point of the parenthesis in the previous line, blouses de ceremonie: "Sunday-best smocks."

109. 7. de plaques roses: connect with *marbraît*, not with *peu*.

47. REPENTIR DE SAINT JUJEN L'HOSPITALIER

Julien, a medieval knight, has slain his own father and mother in error. He gives up the rest of his life to penance, and leaves his palace a beggar.

21. manqua perir: "nearly perished"; also expressed as *faillit pdrir*, *pensa p4rir*.

110. 24. hennin: "steeple-cap," a very tall pointed headdress worn by ladies in the Middle Ages. The vision is that of Julien's parents.

111. 2. vu: here a conjunction "in view of," "considering."

20. prodigieusement: with something of the Latin sense, *prodigium*, a supernatural sign.

29. s'arc-boutant: "supporting himself," "getting a purchase." An *arc-boutant* is a flying buttress, a pillar ending in a semicircle used to support a wall. Figures from architecture are more frequent in current French than in English.

112. 14. labouraient: "ploughed," and so "madefurrows on."

48. LES BRIGANDS EN GRECE

114. 10. impresario: "director" of a theatrical or operatic company.

22. effendi: a title of honour used by Turks. Greeks still employed it in 1852—a relic of the Turkish domination.

26. pour me degourdir: "to take out the stiffness" of muscles or, as here, of morals.

115. 8. on le manqua: "they missed him," *i.e.* did not hit him.

20. mis en terre: "sent to their death."

116. x. ils faillirent s'en repentir: "they nearly repented it." See note on p. 109, line 21.

4. Pallicares: properly soldiers who served in the militia in the War of Greek Independence; applied here to brigands.

14. je sais: "I know of," not "I know," which would be *je connais*.

20. pour l'amour du grec: the motive given by Moliere's three Femmes Savantes for embracing the pedant Vadius. Carl Moor: the chief of the band of robbers that give their name to Schiller's revolutionary play *Die Rauber*.

24. Grisiotis: a Greek bandit who had served in the War of Independence.

25. Eubee: the ancient Euboea, now Negropont, a large island opposite Attica.

34. Jan the: an Englishwoman who, after many adventures, threw in her lot with the Greek Hadji-Petros, half soldier, half brigand.

117. 3. Lloyd: a name adopted by several steamship companies from Lloyd, an eighteenth century London financier. Trieste was the headquarters of the Austrian Lloyd.

6, 8. Loutraki and Calamakt: ports on the Adriatic and Aegean coasts of Greece respectively.

49. LA MISERE EN ITALIE

26. faire bon menage avec: "to get on well with."

28. grand seigneur: living the life of a gentleman at ease.

29. Pierre: The Abbe Pierre Froment, a philanthropic priest, hero of Zola's two novels *Paris* and *Rome*.

34. bouges: "hovels."

118. 4. Pres du Chateau: the Prati di Castello at Rome, the Castle being that of Saint Angelo.

22. se débarbouiller: "to wash one's face."

50. HISTOIRE RACONTEE PAR UN MEDBCIN

33. rempailleur: from rempailler, "to reseat" a rush-bottomed chair.

119. 5. rafistolaient: a slang word for "patch up," "tinker up."

16. faire la recolte des fonds de sieges avaries: "to collect the damaged seats of chairs."

17. ebaucha quelques connaissances: *e'baucher* is "to sketch out," so "to make a preliminary attempt at."

21. que je te voie causer—: "just let me catch you talking—"

28. liard: an old copper coin, worth a quarter of a farthing.

29. caboche: "noddle," a slang word for "head."

35. il se laissa faire: "he didn't jib," "he offered no resistance."

120. 10. grappiller: "to glean," "to pilfer," "to scrape (money) together."

15. bocal: a glass vessel with a short neck and wide opening.

122. 22. fleurant: "smelling of," "redolent of."

34. gueuse: feminine of *gueux*, "beggar."

123. 2. chavire: "upside-down," from *chavirer*, "to capsize."

4. de son vivant: "in her life-time," *vivant* is here a noun.

15. perclus: "paralysed."

124. 12. obligations de chemin de fer: "railway shares."

51. SALVETTE ET BERNADOU

20. pendeloques: crystal pendants forming a chandelier.

31. von der Than: a Bavarian general in the Franco-Prussian War of 1870.

125. 1. en Hesse: "merry"; *Hesse* is an old French word (<*laetitiam*) meaning "merriment."

2. Grappe Bleue: "the Blue Bunch," *i.e.* of grapes.

4. quouette en broussaille: a bristling lock of hair, worn by Jews in Eastern Europe.

5. usee aux cordes des besaces: "worn by the strings of the wallets."

7. bise: "grey-brown"; cp. *pain bis*, "brown bread"; *papier gris*, "brown paper."

19. eventrer les sacs: "to rip open the bags."

24. aiguillettes: "shoulder-knots." bons sur la poster "postal orders."

28. afes-fus guelgue josse a fentre?: *avez-vous quelque chose a vendre?*

126. 17. ai'oli: "garlic sauce/' cp. *ail*.
 18. escargots: white edible snails.
 20. vin cuit: syrupy wine, produced by evaporation previous to fermentation.
 24. passer l'arme a gauche: "to go west."
 127. 3. pays: a mate from one's own district.
 127. 18. veilleuses: "night-lights."
 25. recueillie: sunk in religious meditation. Compare the title of Extract 43.
 128. 4. le reveillon: a merry and noisy breakfast party on Christmas morning after the return from midnight Mass.
 16. Va pour les Bergers: "here's for *The Shepherds*."
 19. fromageon: a Provençal cheese made of sheep's milk.

52. UN HEPITAL A PARIS

129. 1. a lions, bon!: "that's right."
 8. c'est qu'il . . . etc.: "the fact is that this fierce Paris excels in producing . . ."
 16. les engrenages: "the gearing."
 24. cabas: "shopping baskets."
 130. 8. sec: here "thin," "spare."
 20. sommaire . . . brutal: "short and rough," the usual meaning of *brutal*.
 24. n'avait que faire: "was not concerned."

53. VISITE A UNE USINE

27. descendu: *descendre* can be used transitively, meaning "to take down."
 31. s'entendre: "to come to an understanding."
 32. portier-consigne: "doorkeeper."
 131. 4. en fer: cp. *un escalier en fer, une montre en or*.
 7. gueuses de fonte: "pigs" of cast-iron.
 8. de rebut: "refuse," "scrap."
 12. au passage: "as they went along"; *Passage* is always abstract in French and means the act of passing.
 13. halle de montage: the place where the engines are put together.
 31. qu'on aurait emprisonnee: "which had presumably been imprisoned," the "modest" or "Tiyphotetical" conditional.

132. 2. la Ligue: an association (i 576-1594) formed to keep Henry IV. from the throne and to prolong the Civil Wars of Religion.

54. LA DESTINEE DE LA FRANCE

132. 5. Fata viatn invenient: "the Fates will find a way." Boece; Boethius, a Roman statesman (early sixth century), who wrote in prison his treatise *De Consolatione Philosophiae*.

11. utopistes: Sir Thomas More's *Utopia*, literally "nowhere" (1516), has given its name to ideal commonwealths.

133. 1. atticisme: elegance of diction such as that attained by Athenian writers, Athens being the capital of Attica.

12. prendre son parti de; "make up her mind to adopt."

55. LA RACE CELTIQUE

134. 6. l'invasion germanique: that of the Jutes, Angles, and Saxons in Britain, and of the Franks in Gaul.

32. une expression vulgaire: "a common term," i.e. *oncle a la mode de Bretagne*, father's or mother's first cousin.

135. 16. la race kymrique (also written *cymrique*): the Welsh, the Manx, and the Bretons. Here Renan, himself a Breton, is speaking more particularly of the last.

27. la derniere en France: Brittany was independent till 1492.

30. les derniers royalistes: in the *Chouan* rebellions of 1793-4.

136. 26. concentration: "self-communing."

34. M. de la Villemarque: a *litterateur* who had recently published the *Chants populaires de la Bretagne*.

137. 12. mabinogi: a form of romantic tale peculiar to Wales. The plural is *mabinogion*. Peredur (Percival): the hero of the mystic legend of the Holy Grail.

25. Maxime: Maximus was proclaimed Emperor in Britain in 381 A.D.

138. 1. Owenn: a Welsh knight who penetrated into a wonder-world below the surface of the earth.

11. la resurrection: the Cymric races have always believed that Arthur will come again, deliver them, and begin a Golden Age.

14. la Cambrie: Wales, here including Brittany.

56. DIFFERENCES DU CARACTERE FRANCAIS ET AIXEMAND

28. partis: political parties are meant.

30. sous benefice d'inventaire: this is a law term and means "with limited liability"; the expression is used metaphorically here, and may be translated "with all due reserve."

139. 4. homme de clocher: "local man," "a man interested in local affairs"; *Clocher* is the church-tower of a village or remote township; cp. *esprit de clocher*, "parochialism."

22. la pleine . . . communes: "complete local self-government."

57. .BISMARCK

Bismarck (1815-1898): the great German statesman who paved the way for Prussian supremacy in Germany and carried out the reconstruction and unification of Germany as a federation under the King of Prussia for German Emperor.

140. 17. cinq provinces: Schleswig, Holstein, Hanover, Alsace, and Lorraine. une ville imperiale: Strasbourg, the capital of Alsace.

23. jeux de gobelets: "juggler's tricks," "sleight of hand."

31. Reichstag: the German federal parliament.

141. I. la pierre . . . cercle: the alchemists' quest of the philosopher's stone and the mathematicians' attempt to square the circle are types of fantastic and useless experiments.

21. y: i.e. *au chaos*,

24. dans ses cordes: the figure is taken from a stringed musical instrument.

25. Demosthene: the Athenian orator and patriot (fourth century B.C.); note the ellipsis for *a la maniere de D.*

26. Marathon: the great battle in 490 B.C. in which 10,000 Athenians defeated 120,000 Persian troops. Sadowa: in Bohemia, the scene of the decisive victory of Prussia over Austria in 1866. vous n'etes pas a la hauteur de la situation: "you have not risen to the occasion."

30. invalide: "veteran." Koeniggraetz: an Austrian fortress near which was fought the Battle of Sadowa. The Germans give the name of Konigsgratz to this battle.

34. dans l'occasion: "as opportunity offers."

33. le droit de budget: "the right of voting supplies." The word *budget* has been borrowed from modern English.

58. LA MAISON DE M. DUFURE

Dufaure (1798-1881): a barrister and a politician, who held office under the Third Republic.

142. 2i. Alexis de Tocqueville: the historian of the *Ancien Regime*.

30. la chronique: "local gossip."

33. demandait . . . de ses nouvelles: "asked the vineyard how it was."

143. 15. en vedette: "conspicuously."
 16. planches: "plates."
 17. s'adressait mal: "went to the wrong man," "mistook his man."
 23. cour d'honneur: "court-yard."
 25. cour d'exploitation: "farm-yard."
 31. Saintongeais: a native of Samtonge in S.W. France.
 35. jusqu'a before a numeral means "as many as."

59. LE SOMMEIL DU CONDOR

144. 1. des roides Cordilleres: "the steep Cordilleras," or mountains of Brazil.
 3. en entonnoirs: "like funnels"; many of these mountains are volcanoes.
 5. l'envergure: "expanse of wings," measured from tip to tip.
 8. qui meurt . . . froids: the setting sun is reflected in the bird's eyes.
 21. la Croix australe: the Southern Cross, which is to the southern what the Great Bear is to the northern hemisphere.
 22. phare constelle: "guiding constellation"; *phare* is properly a "lighthouse."

60. LES ELFES

Elfes: genii in Scandinavian mythology symbolising the four natural elements.

61. SOLVET SECLUM

Leconte de Lisle's vision of the final dissolution of the earth differs from Victor Hugo's in having no moral or religious note. Leconte de Lisle was an atheist. The title of the poem is taken from the medieval hymn *Dies irae*, of which the second line is *solvat saeculum in favilla*, "(the day of wrath) will reduce the world to ashes."

147. 9. ecorce: "crust"; properly the bark of a tree.

62. L'ENFANCE D'HERAKLES

Herakles: Latinised into Hercules, the son of Zeus and Alcmena, a demi-god. Leconte de Lisle pedantically transliterates Greek names, instead of adopting their current Latin or French equivalents.

147. 14. Orion: a brilliant constellation visible in the southern sky, its three brightest stars forming the Belt of Orion. According

to mythology Orion was a hunter and was changed into a constellation by Artemis, *neige du mole: i.e. spray.*

15. Chien sanglant: another constellation in the southern sky, its brightest star being Sirius. *Sanglant* refers to its ruddy glow.

17. Alkmene: the mother of Hercules, *ses fils: Iphicles* was her other son, of merely mortal birth.

22. les Heures divines: three Greek divinities, daughters of Zeus and Themis. They attended the gods and certain of the heroes (of whom Hercules was one) and guarded the gates of heaven.

31. char de TOurse: Charles's Wain or The Plough. The French follows the gender of the Latin *Ursa Major*.

148. 2. Hera: the wife of Zeus, whose persecution of Hercules was caused by her jealousy of Alcmena.

6. la Thebaine: Alcmena, wife of the Theban general Amphitryon.

8. glauque: "grey-green." Homer's epithet for the eyes of Athene.

14. ses langes: "his swaddling-clothes"; he was still an infant.

17. leurs globes . . . l'or bite: "(made) their eyeballs, widened under the sudden grasp, spring like glowing embers out of their sockets."

25. Justicier futur: Hercules' divine mission was to redress wrongs and sweep away abuses.

27. Oita: Oeta, a mountain in Thessaly where Hercules, maddened by a poisoned robe his wife had innocently given him, raised his funeral pile and threw himself into the flames.

30. peau de Nemee: Hercules wore the skin of the Nemean lion strangled by him.

63. LES ELEPHANTS

Lecote de Lisle is famous for his "animal" poems, of which this is the best known.

149. 1. repus: "sated," the past participle of *repaitre*.

4. connus: to be taken with *dattiers) des* means "to the."

9. tel: the line of demarcation between adjective and adverb is slight, and here *tel* means "thus," "in such fashion."

25. en even tail: "fan-shaped," "fan-wise."

28. Note the bold inversion here, the verb preceding its subject.

150. 3. projetant leur forme: their shadow precedes them.

64. LA TERRE ETL'ENFANT

151. 15. cette nourrice: i.e. *la terre*.

65. LA CHANSON DRS METIERS

This poem is steeped in the poetic melancholy that characterises Sully Prudhomme: the idea is that the artist and poet are doomed to be unhappy in life.

152. 8. vous qui . . . legeres: "ye who weave your dreams into a fabric of lace-like beauty."

14. dressez . . . legeres: "raise towards God insubstantial ladders."

67. RETOUR AU PAYS

153. 10. caisse jaune: the yellow body of the coach.

13. lui paya la goutte: "treated him," "stood him a drink."

19. la Grise: "grey mare"; the article is familiarly used in French to form the vocative.

27. bien mis: "well dressed."

68. LA CIGALE

154. 9. verbe: "language."

25. poudreux: "with a bloom on it."

27. nerfs: here "sinews" (/ is silent).

69. LA GRAND'TANTE

155. 12. Rameau (1683-1764), **Gluck** (1714-1787), Mozart (1756-1791) are composers characteristic of the eighteenth century.

20. Zaire: Voltaire's best play (1732). The scene is Jerusalem in the time of the Crusades.

72. LES CONFITURES

158. 9. groseilles: "red currants"; "gooseberry" is *groseille a maquereau* or *groseille verie*.

15. la rouge bassine: large copper preserving-pan.

16. rechaud: "cooking-stove."

29. que le monde ait—: "whether the world has—"

159. 2. **spatule**: "wooden spoon" (for stirring).

73. UN OR AGE SUR MER

A sailing-ship in the North Pacific is the scene of this characteristic description.

159. 9. la grande voix sinistre: viz. of the tempest,
n. le **Poufisin** (1594-1665): the master of classical French painting. He lived for a long time in Italy and died at Rome, so

that the article is prefixed to his name as it generally is to those of Italian artists, singers, and dancers.

21. la Medee: the name of the ship.

160. 2. nous nous etions rapproches du nord: "we had got towards the North again."

5. serrer les huniers: "to take in the topsails."

6. au bas ris: "close-reefed." la cape . . . a tenir: "lying-to was . . . a difficult matter."

8. terres douteuses: "uncharted land."

161. 1. les ongles decolles: "with their nails broken away."

9. magma: a thick viscous paste, a chemical term.

32. maitre de quart: "boatswain."

162. 7. bouees: "life-belts."

32. la charge du quart: "the watch." Loti is here speaking in his own person: he was an officer on the ship, while Yves was a common sailor.

163. 27. formes de grandes croix: this refers to the masts and yards.

35. plus que . . . quelconque: "nothing was left but to put some sort of lashing in the place of the gasket, which was broken"; *plus* is negative, as in line 5 on the following page.

74. LE FRERE DE M. VIPLE

The scene of the story is Clermont-Ferrand in the Auvergne district, and the year is 1860.

164. 15. la Poterne: a terrace celebrated for its magnificent view, formerly the site of the town gibbet.

16. M. Viple: an old Republican who was specially kind to the boy who tells the tale.

19. basilique romane: we use the term "Norman" for *rotnan*.

24. ces Autrichiens: prisoners captured in the campaign of 1859, undertaken by Napoleon III. in order to free Italy from the Austrians.

26. que je ne lui connaissais guere: "that I hardly recognised as his."

165. 10. l'Empereur: Napoleon I. M. Viple is about to recount an incident of 1814.

14. qui passait une revue: "when he was holding a review."

15. le Carrousel: a large square in Paris where the Arc de Triomphe du Carrousel (erected 1806) now stands.

19. comme celui-ci: *i.e.* Napoleon III.

20. homines noirs: the name given by M. Viple to the Jacobins, of whom he was one.

166. 9. chouannerie: the rebellion of the peasants of Brittany and La Vendee against the Directory in 1793-4; the word is here used as a common noun.

31. **ma famille:** which was imperialist and Catholic.

167. 20. vivier: a pond in which fish were kept alive till required for the table.

168. 19. blocus continental: by the Berlin Decrees (November 1806) Napoleon forbade the continent of Europe to trade with England.

31. **ils pretendent:** here "they declare."

34. **mon service de Sevres:** Sevres on the Seine, near Versailles, is famous for its manufacture of porcelain.

169. 35. porter la sante de: "to drink to the health of."

170. 14. plus vite que qa: "before I can say Jack Robinson."

171. 19. en plusieurs fois: "at several distinct periods."
fenetre en tabatiere: "skylight."

172. 4. un coeur decoupe dans le bois: "a heart-shaped piece cut out of the wood."

22. **de biais:** "obliquely."

75. A PARIS

174. 13. des gerbes de flammeches: "showers of sparks."

T5. **appelant . . . garage:** "signalling to the pointsman to put it on to a siding."

17. **son de trompe . . . brama:** "the blast of a hooter . . . brayed."

20. **un renacement . . . déchira la nuit:** "a snort . . . rent the night air."

22. **deux fanaux . . . coururent sur le rail qui miroita:** "two headlights . . . ran along the line which reflected them."

24. **tisonnee d'eclairs:** "full of sparks"; *tisonner* is properly "to poke" a fire.

175. 5. Ceinture: a local railway running round Paris and linking up the termini.

13. **une blonde mairiotte:** even an adjective can have a diminutive ending, e.g. *la fillette est seulette*, "the little girl is all alone."

14. **la contre-maitre:** "the forewoman." The usual feminine form is *contre-maitresse*.

30. **tricotant des jambes:** "dandling."

31. A dada . . . cadet!: the equivalent of our "Ride a-cock-horse to Banbury Cross."

176. 3- C'est pas: in colloquial speech *ne* before *pas* is often omitted.

6. branla le chef: old French for "nodded their heads."

15. s'en fut: "went away."

21. nanan: "goodies."

24. etre du dernier bien avec: "to be on intimate terms with."

76. LE PETIT PIERRE PENSE DEVENIR UN SAINT

28. il n'était pas en moi: "it was not in my nature."

177. 13. je n'en jeunai pas moins: "I fasted none the less."

14. St. Simon Stylites was a hermit of the fifth century who lived thirty years on the top of a high pillar (*στυλος*, pillar).

23. qu'ils reluisaient: *que* repeats *purce que*.

31. m'aller promener: more usual is aller me promener, but the rule is not absolute.

32. le bienheureux Labre (1748-83): a Carthusian famous for his ascetism.

178. 11. les fils de saint François (d'Assise): the Franciscans, an order making special profession of poverty.

18. Ægipans: properly "goat (-footed) Pans; *i.e.* fauns.

21. Paul PERmite: an anchorite in the Thebaid (of Egypt).

179. 16. toute paree: why is *toute* feminine?

22. mon idéal d'enfant: note the adjectival force of *d'enfant*.

180. 12. le roi d* Yvetot: the seigneurs of Yvetot in Normandy had the title of *roi* in the Middle Ages. Beranger's poem *Le roi d'Yvetot* begins:—

Il 6tait un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tot,
Dormant fort bien sans gloire.

15. toutefois: "all the same." Distinguish from *toutes les fois* and *tous a la fois*.

17. il me prend: an impersonal construction.

77. EFFETS DE L'INDEMNITE SUR L'ALLEMAGNE

180. 22. indemnité prussienne: levied on France in 1871 after the Franco-German war, and promptly paid. The amount was 5,000,000,000 francs, equivalent to 200,000,000.

24. il semblerait: a rare use of the conditional in exactly the sense of the English "it would seem."

181. 14. qu'on a voulu: this stands for *lorsqu'on a voulu*.

78. L'ABBA RAIMBAUD

The scene of this Extract is the Pyrenees.

182. I I . abbe . . . cure: see introductory note on Extract 21, *Le Curd de Tours*.

12. archipretre: "archpresbyter," merely an honorary title.

16. la mine fleurie: "with a florid complexion."

21. verdeur: from meaning "greenness" this word comes to mean "tartness," "sharpness."

22. propos sales: *said* means literally "salted," and so "pungent," "spicy" (in a figurative sense), vicaires: "curates."

183. 28. ae pamait d'aise: "was enraptured."

29. la Sainte-Barbe: i.e. *la fdte* (December 4) *de Sainte Barbe*, patron saint of engineers and miners.

31. 1 office des tenebres: so called because at the end of the service all lights in the choir are extinguished.

34. crecelles: large wooden rattles or clappers used instead of church bells on Thursday and Friday before Easter.

79. L'OCEAN

184. 14. sombres epouvantes: "gloomy terrors," i.e. the cannon.

80 (a), LES DEUX LUTTEURS

The figure in the first of the two sonnets is taken from a wrestling-match.

185. 2. a qui vaincra: a rather common idiomatic use of *qui*; translate "struggle to see who will be the victor."

12. elle: referring to *la mort*.

80 (b). MAZEPPA

Mazeppa: a Cossack chief who in the seventeenth century was condemned to death, and bound to a wild horse, which was expected to dash his brains out in its mad flight. He was, however, rescued, when half dead with exhaustion, by some peasants, whose chief he ultimately became.

81. VILLULA

Villula: diminutive of Latin *villa*, a country house. The sonnet describes the home of a typical Roman small farmer.

186. 2. cisalpin: on this (i.e. the Italian) slope of the Alps.

7. lupin: in our country only valued for its flower, but used in the South as fodder.

82. SOLEIL COUCHANT

186. 23. *traines*: "sunken lanes."

83. CLAIR DE LUNE

187. 2. *vont charmant*: a poetical and archaic paraphrase of *charment*.

84. L'ALLEE

13. *au temps des bergeries*: in the period when the pastoral novel, costume, and conventions were in fashion.

19. *robe a queue*: "dress with a train."

25. *la mouche*: the "patch," a small piece of taffeta worn in the eighteenth century on the cheek or near the eye or mouth.

85. LE PITRE

The *pitre* or *baladin* is the well-known clown of the fair who performs on trestles.

188. 1. *emphatique*: "pompous," "bombastic."

8. *fait la roue*: "makes cart-wheels."

9. *boniment*: the "patter" of a showman or quack.

11. *jusqu'a Tabus*: "to the verge of extravagance (eccentricity)."

86. NOCTURNE PARISIEN

17. *bouquins*: old books, sold on stalls on the *quais* at Paris.

27. *un roi du port ail*: the figure of a French king carved on the west door of Notre-Dame.

189. 12. *ecorche*: "'distorted," "'murdered," literally "'flayed.'"

13. Rossini (1792-1868): the famous Italian composer of operas.

14. *traines*: "drawled." *hachees*: "abrupt," "irregular."

16. *do* is the first note and *la* the sixth note of the scale.

17-18. Note the rhetorical effect, which cannot be reproduced in English, of repeating *mats* at the beginning of each clause.

23. *tient de*: "resembles," "has something of."

la plastique: "plastic art."

87. LE NEZ DE CYRANO

Cyrano de Bergerac lived 1619-1655, and was noted for his fertile and extravagant wit and his enormous nose. He was also recklessly brave and an experienced duellist. This scene is laid

in a theatre. De Guiche, an enemy of Cyrano's, later became known as marshal of France. Valvert is not a historical character.

190. 28. Aristophane: Aristophanes, the Athenian writer of comedies, flourished in the fifth century B.C.

191. 3. le mistral: a cold dry wind from the north-east.

6. triton: a god of the sea, son of Neptune.

io-n. In dialect. *iV'attain = nenni = now, queuque = quelque; ben — bien.*

15-17. An allusion to a contemporary play, *Pyrame et Thisbe*, by Theophile de Viau. Thisbe finds Pyramus dead, and ingeniously remarks:—

Ah, voici le poignard qui du sang de son maitre
S'est souilte lachement. II en rougit, le traître!

24. ces nobles galleries: the rows of boxes in which the ladies are sitting, highly interested in this scene which is taking place on the floor of the theatre.

23, 26. The construction is involved. *Eussiez-vous eu l'invention* (line 23) . . . *que vous n' en eussiez pas articule le quart* = "even if you had had the inventive gifts . . . you would not have uttered a quarter."

88. LA REVOLTE

192. 1. The Rebellion described in this novel is that which broke out in Lower Canada in 1837. It resulted in Lord Durham's mission of inquiry, which led to the union of the two provinces and paved the way for self-government (1840).

193. 24. capot: properly "'hood"; in Canada, a rough overcoat.

26. *ii* a declenche la chose: "he has set the ball rolling." *Declencher* comes from *clenche*, the "latch" of a door-lock.

30. fourbu: "foundered" (of a horse) and so "dog-tired."

89. LE ROSSIGNOL

194. 10. *sentent le reseda*: "smell of mignonette."

13. *le jabot en boule*: "with his necktie fluffed out."

15. *pousser dru*: "to grow thick."

90. EGARE

Augustin Meaulnes has run away fro'm school with a borrowed horse and cart, and linds at nightfall that he is completely lost.

195. 22. *ma pauvre dame*: *pauvre* is often used as a term of endearment.

196. 32. la Saint-Martin: *i.e.* la fête de Saint-Martin, November nth.

197. 6. c'est-il: popular speech is marked by intrusive *ce's* and *que's* as here.

91. LE THE

12. se multiplta: "was here, there, and everywhere."

18. je vous remercie: "no, thank you."

22. For the marriage at Cana see St. John ii. I - I I . The Marquis is implying that Mme Lestelle's tea is water which unfortunately cannot be changed into wine.

26. la Compagnie des Indes: the French Company which, led by Dupleix, struggled against the East India Company represented by Clive.

198. 7. sa face terreuse: "her cadaverous countenance."

19. retourna d'une brusque pirouette: "turned round smartly on his heel."

92. MA PIECE

200. 22. la repetition des couturieres: this is more nearly the equivalent of the English dress rehearsal than is the *repetition ginirale*, which takes place on the following night, and is practically a first-night performance, to which admission is by invitation only.

201. 17. nous allons a "la Duche": "we are heading for a fiasco."

202. 1. premiere: *premiere representation*, "first night." Location infime: "bookings infinitesimal."

3. les additions has the double meaning of "addition sums" and "accounts," "bills." m'assene . . . trique: "throws at me a 'Hullo, you!' as dry as a blow from a bludgeon."

93. L'AVARE

19. a quelles echoppes l'on trouvait des occasions: "at what stalls bargains were to be found." soldes, in line 21, has the same sense of "bargains."

27. alimentation carnee: "meat diet."

30. defrayaient la table: "furnished the table."

203. 2. communale: belonging to the *Commune*, *i.e.* the "parish."

94. LE VOYAGE

These two elderly ladies from the south-west have not been to Paris since the days of the Second Empire, which fell at the beginning of the Franco-Prussian War in 1870. After the peace, the "Gare de Strasbourg" was renamed the "Gare de l'Est." The palace of the Tuileries (line 20) was burned down by the mob during the Commune of 1871, and its site is now covered by gardens.

203. 8. trottoir: another word for *quai*, "platform."

26. en maraude: "on the prowl" (for a fare).

204. 2. trottin: in spite of its gender the word is now used only to mean "errand-girl."

95. LA REVOLUTION DE NEURAMBOURG

Neurambourg is an imaginary state, a near neighbour of Ruritania, which is supposed by the author to be one of those states composing the former German Empire which drove out their monarchs on the declaration of the Armistice of November 1918. The Crown Prince is telling the story.

204. 26. The royalties are addressed throughout in the formal third person, which cannot be retained in translation.

205. 20. feux de ben gaze: "flares."

206. 1. l'Internationale: the hymn of international socialism, little heard in England, where the milder sentiments of *The Red Flag* are more popular.

207. 12. le conseiller in time: "privy councillor" is the closest rendering.

96. LE FILS DE MADAME BERMANCE

The village gossips are doing their washing at the public fountain and commenting on the affairs of the lady of the manor.

208. 20. le papier: the paper money which was used for even the smallest sums during and for five years after the War of 1914-1918.

25. ben quoi: contraction for *elle a bien de quoi*, "she has good reason for doing it."

30. a mes trouses: "at my heels," "hanging on to me."

209. 14. anodins: "harmless," "insignificant."

28. Hartmannsweilerkopf: in Alsace, the scene of fierce fighting in 1915-

33. accusee: "well marked"; "clearly defined."

210. 7. avec une mine de papier mache: "looking like a washed-out rag."

17. tu leches: *Ucher*, or *Ucher les bottes de*, means "to toady to."

21. les forces mo trices: "the electric power-station."

25. prendre la suite: "take up the succession (of his father)."

29. pour ce qu'il lui baille de redevances: "for all the I.O.U.'s he gives her." *Bailler* is an archaic word which survives only in country districts and in colloquial usage.

97. LA CLEBRITE

211. 18. la guerre: the war of 1914-18, the exact date of the story being the winter of 1916-17, when there was a serious shortage of coal in Paris.

Celebrite oblige: an allusion to the well-known saying *Noblesse oblige*, "rank implies obligations."

29. immeuble: block or "mansion" of flats.

212. 6. ebaucher la politesse: "to make a polite gesture." *Ebaucher* is properly "to sketch."

9. blase sur: "surfeited with."

29. tnmique: "dumbshow."

30. ce qu'on est bete parfois: "how stupid people are sometimes."

214. 1. faisant: "playing the part of."

2. comparses: "supers" on the stage.

98. ARGOVAL

This story is from the most realistic and terrible of French "war books," probably the most powerful which has appeared in any country. The regiment is supposed to be resting at a base camp after being relieved from the trenches.

214. 20. chemin creux: "high-banked lane." *Encaiss* has the same meaning as *creux*.

215. 1. un petit bout de chemin: "a little bit of road." The development in the meaning of *bout* from (material) "end" of something to "bit" is natural.

15. les types: "chaps." *Type* from meaning "type" or "personality" has become very common in the sense of "fellow"; e.g. un chic type: "a decent fellow."

16. couper aux tranches: "dodge his turn in the trenches."

21. c'etait pas un bandit: the omission of *ne* in a negative sentence is common in the speech of uneducated people. Other colloquialisms here are the omission of mute *e* (in *ce*, *je*, *le*), the omission of the impersonal pronoun object (*faut tout dire*, *y a tout eu*), and the insertion of pleonastic *que* (line 27).

22. durs cailloux: "hard cases"; popular slang, as is also *saoul* for "drunk" in line 26.

28. ils etaient deux a faire le coup: "there were two of them at the job."

29. piger: a slang word for "catch." "He got two years' imprisonment."

32. un coup de tete: "an impulsive act."

99. LA TOUR-BLANCHE

216. 17. subir les contrecoups de: "feel the bad effects of."

32. See note on p. 215, line 21, for some characteristics of uneducated speech.

218. 1. bien tombees: "in luck."

22. gratis pro Deo: "freely for the sake of God" (Latin).

100. LA VEUVE

This incident belongs to the year 1812, when rumours of the disaster suffered by the *Grande Armee* of Napoleon were beginning to be known in France. Colonel Haricourt, whose widow ("Maman Virginie") and only son are described here as waiting for news, had been killed in a campaign in Prussia.

219. 7. se piquer de grains: "to become pitted."

33. demelait . . . les effiles: "was unplaiting the fringes."

101. LA MORT DE CLAUDE

The experienced reader of crime stories will learn without surprise that the murderer was discovered in the end to be Claude's brother Benoit. Claude has killed a chamois and gone to sell it to a butcher in the valley at the moment when the extract begins.

221. 3. a la nuit tombante: "at nightfall."

8. et tous de rire: an example of the "historic infinitive," which is used with *de* in place of a past tense. See note on p. 66, line 4.

11. je tie la relevai pas: "I did not take up the matter."

13. un panier a salade: after washing her lettuce, etc., a French cook drains it by shaking it in a light and very open basket.

224. 2. hurle a la mort: "howled like murder."

9. restes sarrasins: during the early Middle Ages the Saracens invaded the whole of Mediterranean Europe, and, in isolated regions, traces of their occupation still remain in the physical type, dialect, customs, and legends of the people.

31. se tirer de: "to manage to get through."

102. HIVER AU CANADA

226. 30. Canadian French preserves many forms and meanings obsolete in France. *Icitte* is for *ici*.

31. pas mal drus: "fairly close together."

103. REGARD DE PAUVRE

227. 1. a gueule de bandit: "with his ruffian jaws"; *gueule*, except when used of animals, is not a word for polite society.

105. LA MER

230. 2. a trois brins: literally "three-ply," and so "stout," "well-seasoned."

3. suivre la gargarousse: slang for "to get drunk," *lit.* "to grease the throat."

4. bocarts: disorderly houses, render "resorts."

5. du large: "of the open sea."

11. The poet has written a line of ten syllables with a view to special effect.

17. The sense is that the gulls seem to kiss the crest of the waves and to ride on the swell.

106. SOIR

27. se subtilise: "is finely drawn out."

231. 4. il neige d': "there is a snow-fall of."

6. errante: strict grammar would require *errant*, as the participle has here verbal, not adjectival, force.

9. mets un signet au Hvre d'heures has a double meaning—to place a bookmark in the Book of Hours (prayer-book) and to record the passing of another day.

108. COUTURIERE

233. 12. romance: "song" or "ballad."

110. PRIERE DU SERVITEUR

234. 18. la vaisselle: "plate" collectively, including crockery. *Laver la vaisselle* is "to wash up."

111. LES ETOILES ETIENTES

235. 17. des milles ans: "thousands of years"; the normal expression is *des millers ans*.

113. LES TOURS AU BORD DE LA MER

236. 14. Lisweghe . . . Fumes: old towns on or near the coast of Belgium. They were important in the Middle Ages in the wars between the Kings of France and the Counts of Flanders, and in the seventeenth century in the wars between France and the Empire.

25. PEscaut: the Scheldt.

237. 1. de ferme en bouge: "from farm to hovel."

3. leurs gestes rouges: *i.e.* "their red beacon-flashes."

114. LE PERE PRODIGUE

238. 1. a petite pelerine: "with its little tippet."

19. Me Destouesse: Maitre is the title given to a lawyer.

239. 13. les metairies: small farms held on a profit-sharing basis; the tenant receives a fixed proportion of the produce.

115. UN DIVORCE

242. 5. la porte Clign an court: an outlying and unfashionable part of Paris (18th *arrondissement*).

22. la crise des domestiques: "the servant problem."

26. le jeune menage: "the young couple."

243. 7. pinca une bronchite: slang for "caught bronchitis."

22. envoya tout promener: "sent the whole thing flying."

244. 14. n'etait pas que curieux: "was not merely curious."

116. LE FANTOME

The son whose ghost is supposed to appear to his parents was killed in the fighting at Verdun, 1916, when the German armies attacked the French in great force, but were stubbornly held at bay till the pressure was relieved by the British offensive at the Battle of the Somme in July of the same year.

247. 15. Puebla: an action in Mexico in 1867.

29. ces dames: "the ladies." English has no equivalent of this use of the demonstrative.

248. 6. a Parriere: "behind the lines."

250. 2. Pambassade d'Espagne: since Spain remained neutral in the war of 1914-18, the King of Spain was able to render valuable services to both sides in the tracing of prisoners and announcement of casualties and deaths.

117. LE RETOUR

Madame Landargues had been a typist and had secretly married the only son of her wealthy employer. The families on both sides cast off the young couple, who went from the South to live in Paris. On the death of her father, a carpenter, Madame Landargues, who had been early left a widow with two daughters, returned to her native place to live in the cottage he had left her, but found that the hostility of her husband's family and the scandal caused by her elopement were both as active as they had been thirty years before. Guicharde is the elder daughter, the younger tells the story.

254. 18, 19. *irait se r ess errant chaque jour da vantage*: "would contract every day more and more . . ." *Alter + the* verbal form in *-ant* is an Old French method of describing continued action. Cp. *alter grandissant*, "to get greater and greater."

118. L'ORMEAU

Madame des Lourdines, an invalid, has insisted on the cutting down of a favourite tree of her husband's, which darkens the front of the house.

254. 28. *cognee*: properly "axe," but here used for the operation of cutting down a tree.

255. 5. *a tour de bras*: "with the full swing of his arms."

10. *au large*: *large* is here a noun denoting "ample space."

26. *plus souvent*: "not likely" is about the nearest equivalent.

256. 14-16. Part of an old folk-song in dialect: *bounhomme* is *bonhomme*; *dos agnids*, *deux agneaux*.

32. *les gars*: colloquial use of the article in the vocative, *anirne*: "appeals to."

257. 29. *du jeu*: "play" in the sense of "activity," "motion."

258. 5. *arc-boutes*: "braced," "getting a purchase," from *arc-boutant*, "flying buttress." See note on p. in, line 29.

119. GORDON A KHARTOUM

This Extract gives a picture of Gordon's last days in Khartoum, as seen by a Frenchman, whom the Mahdi has sent to propose terms of surrender.

260. 1. Omdurman: opposite the confluence of the Blue and White Niles, the scene of Kitchener's final defeat of the dervish forces in 1898.

7. *le Prophete*: the Mahdi, who was supposed by some of his followers to be a reincarnation of Mahomet, the founder of Islam.

12. *blanche et verte*: the colours of the Mahdists, the Frenchman being dressed as a dervish.

22. *tarbouch*: a kind of red fez with a blue tassel.

261. 17. *les vapeurs*: the besieged have heard the sirens of the boats of Wolseley's expedition, coming to relieve Khartoum.

31. *picles*: the English word "pickles"/*

262. 18. *je vous tiens quitte de*: "I will forgive you for—" *i.e.* I will forget that you have said it.

265. 20. *deo volente*: "God willing" (Latin).

266. 7. *les couleurs égyptiennes*: Gordon was nominally in the service of the Khedive of Egypt, as Governor-General of the Sudan.

120. SHELLEY A ETON

32. *une station*: "a stage."

267. 12. *la philosophic couronnee*: the tenets of the French *Philosophes* of the eighteenth century, who were revolutionaries in politics and religion.

263. 24. *un roi*: Eton was founded by Henry VI.

121. ANDRE GIDE AU LYCEE

271. 7. *me rencognait*: "used to drive me into a corner."

8. *entre temps*: "meanwhile." 15. *fulminant*: "explosive."

17. *fulminate*: an explosive salt produced by the combination of fulminic acid with a base.

21. *je n'eus rien de plus presse que de*: "the first thing I did was to—."

34. *piquer du nez*: "pitch on to their noses."

122. LE ROI

This Extract shows King Louis XIV. setting out for the wars in Flanders.

273. 10. *dont un bourdon*: "of which one was a big bell (a bass bell)." The verb "to be" may be suppressed after *dont*, which thus takes on the meaning of "including."

274. 27. *la lippe d'une levre lourde*: "the pouting outline of a heavy lip."

31. *trouble*: "stirred to the depths of his being."

123. VERSAILLES

275. 30. l'appelle: this refers to Vauban, the greatest engineer of his age (1633-1707). He conducted 53 sieges for Louis XIV., built 33 fortresses, and repaired 300.

276. 11. Madame de Grignan: the recipient of many of the charming letters of her mother Madame de Sevigne

15. a garde de: "takes care not to."

27. mene a bien: "successfully carried out."

le canal des Deux-Mers: the Canal du Midi, joining the Atlantic to the Mediterranean by means of the Garonne, constructed 1666-1681.

28. Lesseps: the engineer of the Suez Canal.

33. Marly: a few miles north of Versailles. The engines mentioned here were actually built, and continued to supply the fountains at Versailles till they were destroyed at the Revolution.

34. appoint: "supplementary contribution."

277. 13. Louvois: Louis XIV.'s Minister of War. les departager: "settle them by giving the casting vote."

21. Madame de Maintenon (1635-1719): widow of the comic poet Scarron, she was secretly married in 1684 to Louis XIV.

31. menage sur le profil des pentes: "contrived (engineered) along the contours of the slopes."

278. 16. la Serenissime Republique: Venice, then governed by its Doge and Council.

124. LES ANGLAIS DE KIPLING

This passage, by an acute and sympathetic critic, gives the Englishman an interesting opportunity to see himself as others see him.

31. souliers jaunes: "tan shoes."

32. elances, bien en forme: "slender and in good form."

279. 3. en habit: "in evening dress."

6. Dreamland faces and Marygold were drawing-room ballads of the eighties.

7. Meredith (1828-1909): a great novelist and poet of the later Victorian era.

280. 4. du litteraire lieutenant de vaisseau: this is "M. de C." alias Antonio, in *The Bonds of Discipline (Traffics and Discoveries)*.

7. des evocations demi-pamees: "melting apostrophes."

26. Bandar Logs: the monkeys who appear in the *Jungle Books*,

30. tine Republique: France.

281. 6. les partis pris: "the prejudices."

125. LES NORMANDS

The Normans or Northmen came from Scandinavia, especially Norway and Denmark. They appeared in the estuaries of the French rivers about 780, and in England a little later.

282. 27. Iliade, Odyssee: the two great epic poems ascribed to Homer, dealing* respectively with the siege of Troy and the adventures of Ulysses on his way home.

32. carolingien: the Carolingians or Carlovingians were early Kings of France (751-987) descended from the Emperor Charlemagne (768-814).

283. 26. Capetens: the descendants of Hugh Capet, who, after the extinction of the Carolingians, ruled France from 987 to the end of the monarchy in 1848.

35. les Grecs: the Fourth Crusade (1204), consisting largely of Normans, was diverted from the Holy Land to reconquer Constantinople for the Emperor Alexis, who had been driven out by a usurper. From here the Norman barons spread over the whole of the Balkans and Greece, and there were Norman Dukes of Athens and of Adrianople.

284. 7. chimere: "visionary fancy," from the mythical monster Chimaera, part man, part goat, part dragon.

285. 7. le neant: "nothingness," translate by "chaos."

27. The Bayeux tapestry is said to have been worked by Matilda, wife of William the Conqueror, and her ladies, and represents the invasion of England in 1066.

36. Salerne: on the coast of Campania to the south of Amain and Naples, famous in the Middle Ages for its school of medicine.

126. LA GUERRE N A VALE AU MOYEN-AGE

This passage deals with sea-warfare in the thirteenth and fourteenth centuries, and more particularly during the reigns of Edward I., Edward II., and Edward III. (1272-1377). Normandy had been lost to the French by John, in 1204; Bayonne, with the rest of Aquitaine, belonged to the English crown by the right of Eleanor of Aquitaine, wife of Henry II. and mother of John. Calais belonged to France till it was captured by Edward III. in 1347-

286. 23. lesdits: *ledit* is used in legal language like the English "the said."

30. la course en mer: "privateering."

287. 27. de chateaux et de hourdis: "castles and hustings." Compare the English word "hoardings."

288. 3. Edward I., when still Prince of Wales, took part in the seventh and last crusade (1270-72).

